

6. y. g.
S E R M O N S

S U R

D I V E R S T E X T E S

D E

L'ECRITURE SAINTE:

PAR FEU MONSIEUR

CÉSAR DE-MISSY,

UN DES

Chapelains François de

SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.

T O M E S E C O N D .

Imprimé à Londres en 1780,

Par GALABIN et BAKER, dans Ingram-Court.

Et se vend chez MM.

J. SEWELL, vis-à-vis la Bourse :

Et P. ELMSLY, vis-à-vis Southampton-street dans le Strand.

Item, à la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE, dans
St. James's-street.

Fautes à corriger.

- Page 18, ligne 5, pour à, lisez a.*
Page 23, l. antipenult. pour ou, lisez où.
Page 41, l. 10, pour elles, lisez elle.
Page 128, l. 15, pour fond, lisez fonds.
Page 169, l. 4, pour eut, lisez eût.
Page 175, l. 4, pour Chaïses, lisez Chaires.
Page 180, l. 4, pour fera, lisez feras.
Page 200, l. 25, pour au-dessus, lisez au-dessous.
Page 262, l. 16, pour n'eut, lisez n'eût.
Page 278, l. antipenult. pour exemples, lisez exemple
Page 377, l. 17, pour fut, lisez fût.
Page 387, l. 4, pour fut, lisez fût.
Page 460, l. 4, pour dispersées, lisez dispersés.
Page 461, l. 24, pour la, lisez l'a.



S E R M O N I.

S U R

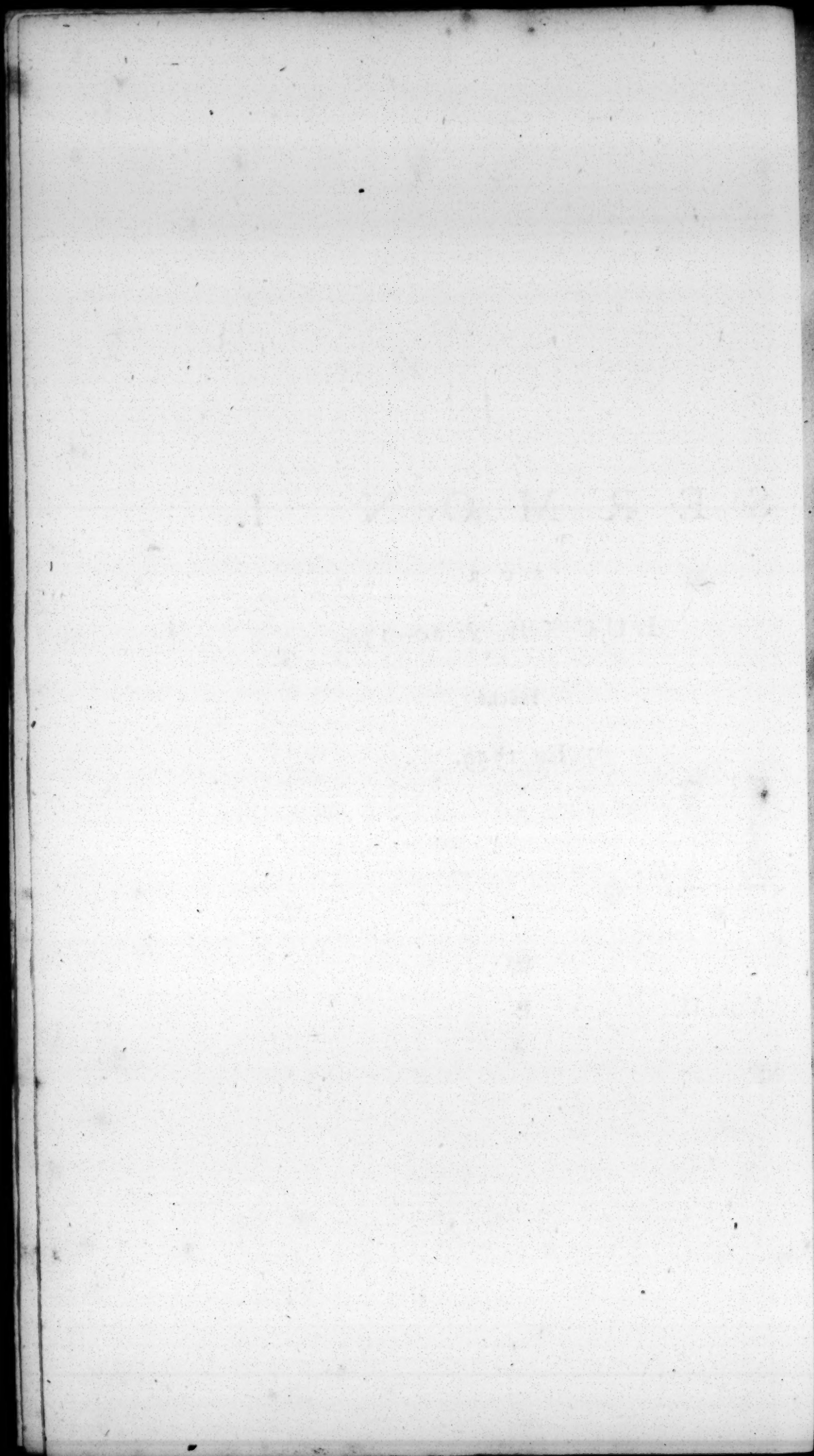
L U C XIII. v. 10-13.

Prêché

En 1759.

Vol. II.

B



L U C, Chap. XIII.

¹⁰ Or comme il enseignoit dans une de leurs Synagogues un jour de sabbat. ¹¹ Voici il survint une femme qui avoit un esprit de maladie [ou d'infirmité] qui la tenoit déjà depuis dix-huit ans ; laquelle étoit courbée, et ne pouvoit aucunement se redresser. ¹² Et quand Jésus l'eut vue, il l'appela à soi, et lui dit, femme tu es délivrée de ta maladie. ¹³ Et il lui imposa les mains, et à l'instant elle fut redressée, et glorifioit Dieu.



PE U s'en faut, Mes Frères, que le premier objet qui se présente dans mon Texte ne m'occupe tout-entier. *Jésus enseignoit dans une Synagogue.* Toutes les fois que l'Histoire Evangélique nous dit simplement que *Jésus-Christ enseignoit*, je me trouve comme saisi d'impatience : mon cœur demande avec une espèce de murmure, non-seulement, quels étoient donc alors ses discours, mais pourquoi les Historiens sacrés ne nous en ont pas au moins conservé quelque-chose ? pourquoi ils ne nous en ont pas tout-au-moins spécifié les sujets ? On peut cependant répondre en général, que le

B 2

grand

grand objet du ministère de Jésus-Christ étant connu d'ailleurs, et Jésus-Christ n'étant certainement pas homme à prendre le change sur l'objet de son Ministère, il enseignoit dans tous ses discours des choses relatives à cet objet : Et l'on peut ajouter qu'il en transpire même quelque chose à l'égard de notre Texte, dans les quatre versets qui suivent immédiatement l'histoire dont il contient le commencement ; lesquels ont tout l'air d'en être la continuation, et qui renferment deux belles paraboles sur le *Règne de Dieu*. Mais cette observation, si je la pouffois plus loin, prendroit peut-être trop sur l'attention que nous demande principalement pour aujourd'hui, ce qui constitue après-tout la principale matière de mon Texte ; s'il doit être considéré (comme il le doit sans-doute) dans ce qu'il a de particulier. L'objet propre de notre attention sera donc pour aujourd'hui, Une femme malade, qu'un esprit d'infirmité tenoit depuis dix-huit ans courbée sans pouvoir se relever ; guérie par la parole et par l'imposition des mains de Jésus-Christ. . . .

En méditant cette histoire j'y découvre plusieurs sujets de reflexions intéressantes. J'y vois, dans la guérison de cette femme, une des plus belles marques de la *Mission* divine de Jésus-Christ : et une belle confirmation de ce que j'appellerai son *Messiat*. J'y vois, dans la maladie de cette femme, un emblème humiliant du triste état où nous sommes nous-mêmes tombés : mais un bel
 emblème

emblème aussi des ressources que nous avons à notre-tour pour nous tirer de notre humiliante misère. Le tems ne me permettra pas de développer ces quatre points comme je voudrois : mais j'espère que vous écouterez avec attention le peu que je pourrai dire sur chacun d'eux, en les résument dans l'ordre même où je viens de les indiquer.

Jésus-Christ prêchoit lorsqu'il apperçut cette pauvre femme ; elle s'étoit peut-être fait remarquer par les efforts inutiles qu'elle faisoit pour se redresser, pour lever vers lui, ou vers le Ciel, la tête abattue vers la terre. C'étoit un *Esprit d'infirmité* qui la tenoit ainsi courbée. Le terme d'*Esprit* signifie une cause invisible ; c'étoit une cause invisible et inconnue qui produisoit en elle cet effet visible, d'être *courbée sans pouvoir du-tout se relever* : Mais il y a des Esprits, des causes invisibles, qui ont une existence personnelle, ou ce qu'on appelle autrement une personnalité : et l'*Esprit d'infirmité* qui tenoit cette pauvre femme ainsi courbée, pourroit désigner quelque Esprit de cet ordre, un Démon dont elle étoit possédée. Cela semble même être insinué dans un endroit des versets qui suivent, où Jésus-Christ la représente comme une fille d'Abraham qui depuis dix-huit ans avoit été retenue *dans les liens de Satan*. Comme toutes les maladies ont leur source dans la chute de l'homme, et que cette chute est l'ouvrage du Diable, on peut dire que les maladies

en

en général font l'ouvrage du Diable par cette raison toute seule : mais cela n'empêche pas qu'il ne puisse être regardé comme intervenant dans des cas particuliers (quelquefois aumoins) par quelque opération particulière, soit au-moyen du ministère de quelqu'un de ces Esprits dont il est appelé le Prince, soit en agissant lui-même immédiatement sur les hommes d'une manière physique pour les affliger. On pourra, touchant l'application de ces principes au cas présent, se déterminer comme on voudra. Il y a dans le cas de cette femme une chose plus remarquable ; cet Esprit étoit opiniâtre, il y avoit déjà *dix-huit ans* que la Patiente en étoit tyrannisée. Que de tems pour souffrir ainsi ! Que n'essaye-t-on pas, que ne met-on pas en œuvre pour se soulager dans une langueur, sous un fléau, qui dure tant d'années ? Les ressources de la médecine avoient été sans-doute en dix-huit ans épuisées pour la malade ; et sa maladie avoit résisté à toutes les tentatives de l'art : on pouvoit dire d'elle, ce que l'Histoire Evangélique dit d'une autre femme qui avoit beaucoup souffert entre les mains de plusieurs Médecins : c'est *qu'elle y avoit dépensé tout son avoir, et ne s'en trouvoit que plus mal*. Elle trainoit tristement sa vie, toujours courbée vers la terre, toujours dans un abattement cruel de corps et d'esprit : car le terme d'*Esprit d'infirmité*, pourroit désigner l'abattement de l'esprit ; cet abattement pouvoit avoir été son premier mal, et avoir produit

Marc v.
v. 26.

produit à la longue l'abattement du corps: ou bien encore il se pouvoit que le grand abattement du corps eût produit à la longue un abattement pareil de l'esprit. Quelle triste situation ! Je voudrois pouvoir mettre cette pauvre femme sous vos yeux, je voudrois pouvoir vous la montrer, toute abattue de corps et d'esprit, se traînant avec peine et avec chagrin, redoublant continuellement ses efforts pour se relever, et toujours abattue : mais vous avez des entrailles, Mes Frères, vous avez de la compassion, jugez vous-mêmes de ce qu'elle souffroit : Et puis représentez-vous cette infortunée comme Auditrice de Jésus-Christ. Malgré ses souffrances elle veut entendre ce Prédicateur ; elle l'écoute, elle voudroit l'écouter des yeux (si j'ose ainsi dire) aussi-bien que des oreilles, elle lève ses yeux autant qu'elle le peut pour les fixer sur lui ; et sans-doute aussi pour fixer les siens sur elle, pour attirer sur elle un de ces regards qui sont la délivrance même ; pour mandier des yeux une grace qu'elle n'osoit demander par des paroles pendant qu'il parloit. Peut-être cette grace étoit-elle non-seulement espérée, mais attendue de sa part ; car on étoit en possession de lui porter les malades pour obtenir la guérison de leurs maux. Jésus-Christ le sçait, et il la voit, il n'a besoin ni du langage de ses yeux, ni de celui de sa bouche, il entend le langage de son cœur, il répond à sa pensée, il répond à ses desirs, il la guérit en lui disant, *Femme tu es délivrée*
de

Pf. xlii. 5.
6.

de ta maladie. Jésus-Christ la guérit par sa parole seule ; ou s'il ajoute quelque-chose à sa parole, ce n'est que l'imposition de ses mains. Et qu'est-ce que leur attouchement pour produire une telle guérison ? La main de Jésus-Christ, prise simplement et purement en elle-même, toute sainte qu'elle est, n'a peut-être pas plus de vertu que la mienne : Mais le doigt de Dieu y étoit : Et je conçois même que Jésus-Christ à-dessein pouvoit avoir laissé quelque-chose à faire à son imposition des mains. Jésus-Christ voit cette femme, il *veut* la guérir, donc elle est guérie, soit : il lui *parle* pour lui dire qu'elle est guérie, et sa parole ne sçauroit-être vaine ; il faut puisqu'il l'a dit, que la cause du mal ait cessé : mais il se peut avec cela que la malade demeure encore courbée, parcequ'il est possible qu'elle ne sente pas encore ses nouvelles forces. Jésus-Christ en lui imposant les mains, lui donne un témoignage de sa bonté, qui l'encourage à se servir des forces qu'il lui a rendues, ou qui achève même (si vous voulez) de les lui rendre. Le miracle pour être opéré par une telle gradation, n'en seroit pas moins un miracle, ni un miracle moins admirable. Et l'exemple d'un tel miracle n'empêcheroit pas que Jésus-Christ n'eût montré dans d'autres occasions qu'il sçavoit guérir par sa parole seule, non-seulement les présens, mais même les absens, sur lesquels il n'étoit pas à portée de poser les mains. Que dis-je ? le miracle dont il s'agit est opéré
par

par quelque-chose de plus simple encore que la parole même : il l'est par un simple acte de la volonté : *Tu es délivrée* ; le miracle est fait avant même que Jésus-Christ ait parlé, sa parole ne fait ici que déclarer le miracle. Et quel miracle encore ! La guérison d'une maladie si opiniâtre est équivalente à une Résurrection. Un miracle si distingué (malgré tout ce que l'Ecriture suppose de la possibilité des miracles opérés par le Diable en faveur du mensonge) étoit-il de nature à pouvoir être opéré par l'assistance de l'esprit malin ? Il ne le pouvoit certainement pas en faveur d'un Prophète qui ne respire dans toute sa Doctrine, soutenue de toute sa conduite, que le Règne de Dieu, que la destruction par cela même du Règne de Satan. J'ai dû dire enfin ce que j'ai dit, lorsque j'ai représenté d'abord ce miracle, non-seulement comme une preuve, mais comme une des plus belles preuves, de la *Mission* divine de Jésus-Christ : Et de son *Messiat* par-conséquent, comme je l'ai dit en second lieu ; car s'il est véritablement un Prophète envoyé du Ciel, il faudra recevoir son témoignage quand il s'annoncera comme le Messie attendu des Fidèles en vertu des anciens Oracles. Mais ce n'est pourtant pas là tout ce que j'ai voulu dire, lorsque j'ai parlé de ce qu'il fait dans mon Texte comme d'une belle confirmation de son Messiat. J'ai voulu dire que nous pouvions y remarquer quelque'un de ces traits qui caractérisent le Messie promis.

Mal. iv.
v. 2.

Esaïe
lxv. v.
19.

Os. xi. v.
4.

Un des plus aimables caractères du Messie devoit être d'opérer des miracles bienfaisans. Il devoit se charger de nos infirmités, il devoit porter nos langueurs et les emporter. C'est un oracle appliqué à Jésus-Christ dans le Nouveau Testament, relativement à ses guérisons miraculeuses : Et l'on peut bien après-cela lui appliquer dans le même sens l'Oracle où il est appelé le *Soleil de Justice qui porte la santé dans ses ailes*. A Dieu ne plaise, Mes Frères, que je voulusse méconnoître dans cet Oracle la santé de l'ame. Jésus-Christ est sans-doute venu nous apporter cette santé spirituelle : mais le sens moral n'exclut pas le physique. Jésus-Christ nous offre avec la santé de l'ame tous les biens qui peuvent en être les suites ; et il faudroit être bien-excessivement amoureux de certains raffinemens pour oublier, qu'après la santé de l'ame, celle du corps est le plus précieux de tous les biens. Sous le Règne de Dieu par son Christ, si nous en croyons les oracles, tel doit être finalement le bonheur du Peuple soumis à ce Règne, que l'on n'y connoitra plus *la voix du pleur, ni la voix du cri*. Il étoit certainement convenable que celui qui, comme le Christ, est chargé de l'établissement de ce Règne ; et qui pour faire concourir les hommes à cet établissement devoit les attirer par *des liens d'amour, par des cordaux d'humanité*, leur donnât un avant-goût de la félicité promise, en employant son pouvoir miraculeux à la guérison de ces infirmités du corps

corps qui font jetter tant de cris, qui font verser tant de larmes. Il étoit même convenable qu'il exerçât ce pouvoir d'une manière qui le tirât du pair. Les Prophètes, *fidèles serviteurs dans la Maison de Dieu*, mais simples serviteurs pourtant, avoient fait en vertu de leurs ordres, ou obtenu par leurs prières, de grands miracles, et des miracles même de pure bénéficence, qui avoient glorieusement prouvé ou soutenu leur Mission divine ; mais leur Mission divine telle qu'elle étoit ; mais leur Mission divine en qualité de *serviteurs*, dont le pouvoir miraculeux devoit toujours être, plus-ou-moins, un pouvoir limité, un pouvoir à tems. Le Christ, en qualité de *Fils*, en qualité de *Maître*, en qualité d'*Emmanuel*, devoit jouir du même pouvoir, comme d'un bien qui lui appartenoit en propre. Et c'est ainsi que notre Jésus a fait voir qu'il en jouissoit ; non-seulement en prodiguant les secours miraculeux, mais encore en les dispensant comme il a fait, selon que les occasions s'en présentoient, tous les jours et à toute heure : mais même en attendant pour l'ordinaire que les occasions lui en fussent offertes par les prières de ceux qui, pour eux ou pour leurs proches, sentoient le besoin d'implorer son secours.

Heb. iii.
v. 5.

Je préviens en parlant ainsi une question :
 “ Puisqu'il devoit soutenir le beau personnage de
 “ *Soleil de Justice*, pourquoi n'a-t-il pas fait éclater
 “ plus universellement cette lumière merveilleu-

LUC XII.
v. 14.

LUC XIII.
v. 34.

“ se ? pourquoi n’a-t-elle paru (s’il faut être
 “ précis) que comme une lampe portée ça et là
 “ dans un lieu obscur ? ” J’ai prévenu la ques-
 tion. J’y répondrai plus nettement si j’en pro-
 pose une à mon tour. Jésus-Christ, en vertu de
 sa qualité de Christ, doit juger le Monde univer-
 sel : ne semble-t-il pas après cela, que dans toutes
 les occasions qui pourroient s’en présenter, il devoit
 exercer cette fonction de sa Royauté en jugeant tou-
 tes les causes de débat, tous les différends qui pou-
 voient survenir entre les hommes ? Cependant
 nous voyons Jésus-Christ refuser de faire la fonc-
 tion de Juge, lorsqu’il est prié d’ordonner le par-
 tage d’un Patrimoine entre deux frères. Qui o-
 sera dire qu’il fit mal en refusant ? Jésus-Christ
 a été pendant quelque tems une lumière brillante,
 et l’on s’est réjouï quelque tems à sa lumière ;
 pendant les premiers jours on a aimé cette divine
 clarté, mais bientôt on a voulu l’éteindre : on s’est
 revolté contre celui en qui elle brilloit avec tant
 d’éclat, parcequ’on ne comprenoit pas ce que
 vouloient dire ces belles paroles : *O Jérusalem,*
Jérusalem : combien de fois j’ai voulu rassembler tes
enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ai-
les, et vous ne l’avez pas voulu ! Jésus-Christ est
 venu se former un Peuple, il est venu assembler
 les hommes pour en faire un seul Peuple sur le-
 quel il pût régner, au milieu duquel il pût exer-
 cer toutes les fonctions Royales et qu’il pût ren-
 dre heureux en le gouvernant : mais ce Peuple
 où

où est-il ? Il a voulu vous rassembler comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes : et vous ne l'avez pas voulu : Faut-il après cela s'étonner s'il ne prodigue pas les graces en votre faveur sans aucune économie ? Les hommes devoient sçavoir sans-doute que Dieu avoit des graces à leur offrir, s'ils vouloient écouter sa voix : Jésus-Christ leur en devoit assez accorder pour les convaincre que les graces les plus abondantes seroient pour eux, quand ils se feroient assemblés sous lui : mais devoit-il leur prodiguer les graces de la même manière que s'ils eussent été actuellement son Peuple, et qu'ils en eussent bien fait le devoir ? Dieu a déployé ses graces pendant quelque tems pour inviter les hommes, pour les attirer par des liens d'amour, mais il ne falloit certainement pas ne leur montrer que des graces. Il a commencé par des graces avec Adam, et voyez comment il en a été payé.

Dieu nous appelle à nous assembler pour former un peuple sous lui, mais nous ne l'avons pas voulu ; les hommes ne sont pas capables de s'assembler à sa voix : les animaux sçavent se rassembler ; la poule appelle ses petits et ils l'entendent, ils s'assemblent à sa voix et se rangent sous ses ailes, mais vous, vous ne voulez pas entendre la voix de Dieu, qui vous appelle à vous rassembler autour de lui. Vous voulez qu'on vous parle de Religion, mais vous voulez qu'on vous en parle d'une manière qui ne vous fasse penser qu'à vous-

vous-mêmes, pour concentrer tout en vous, pour tout rapporter chacun à son propre individu ; vous aimez que l'on vous parle de vos péchés, que l'on vous parle du Paradis et de l'Enfer, que l'on vous fasse trembler en vous représentant Dieu comme irrité contre vos forfaits, comme prêt à vous abîmer pour jamais ; pour pouvoir après-cela vous offrir sa grace et vous consoler, afin de recommencer à vous effrayer le lendemain. Vous aimez qu'on fasse tonner à vos oreilles et briller à vos yeux les foudres de la Loi ; vous voulez qu'on vous parle comme à des esclaves ; et quand Dieu vous parle comme un bon Maître à ses domestiques, comme un Père à ses Enfans, comme un Roi débonnaire à ses sujets, vous ne voulez pas l'écouter, vous n'entendez plus sa voix. Quand il vous appelle à lui en vous promettant d'avoir soin de vous, de vous traiter comme son Peuple, si vous voulez vous entendre pour former un Peuple ; quand il vous dit, " Assemblez-vous, ne soyez qu'un Peuple, et " n'ayez qu'un Roi ; qu'il n'y ait qu'un seul " troupeau sous un seul Pasteur," vous fuyez comme si sa voix vous effrayoit, ou comme si vous étiez des sourds qui n'entendissent rien ; et puis vous demandez pourquoi les graces et les miracles ne vous sont pas accordés en plus grand nombre ! Dieu a des graces pour vous, il ne vous refusera pas les graces miraculeuses même : Dieu est prêt, le festin est préparé, et vous y êtes appelés ;

pelés ; mais si vous refusez d'y venir, les apprêts du festin seront-ils encore pour vous ? Devenez son Peuple, assemblez-vous autour de lui, formez autour de lui un Peuple qu'il puisse appeler son Peuple ; et alors il n'y aura pas de grâces qui ne vous soient prodiguées, alors vous jouirez de tous les biens qui sont réservés pour son Peuple. . . . Mais hélas ! est-il un Peuple qui soit digne d'un si beau nom ! Et le Monde Chrétien même, dans l'état où il est maintenant, forme-t-il un Peuple qu'on puisse appeler le Peuple de Dieu ?

LUC XIV.
16-24.

Ceci me conduit naturellement à mon troisième point. Je vous ai dit que je voyois en cette pauvre femme un emblème du triste et humiliant état où nous sommes tombés. Et quand je dis *Nous*, ne croyez pas, je vous prie, que je le dis uniquement de nous ici présents, du petit nombre de personnes rassemblées entre ces murs. Je vous appartiens, Mes Frères, mais j'appartiens aussi à toute l'Eglise Chrétienne dans toutes les parties du Monde : quand je parle donc du triste état où nous sommes tombés, c'est au nom de l'Eglise universelle que j'en parle. . . . S'il est un principe généralement reçu dans la Politique, soit divine soit humaine, c'est que les Nations vis-à-vis les unes des autres, doivent être considérées comme des personnes, et traiter l'une avec l'autre comme une personne avec une autre personne. On trouve par-tout des traces de ce principe : il est dit plus d'une fois dans l'Ecriture Sainte que *tout le Peuple*

Peuple s'assembla comme s'il n'eût été qu'un seul homme :

Toute la race des Israélites est souvent nommée simplement du simple nom d'Israël : Jérusalem, qui comme la Capitale représente quelquefois la Nation toute entière, est souvent nommée la *Fille de Sion*. Et qui ne sçait que suivant le même principe, l'Eglise universelle de Jésus-Christ, laquelle comprend tout le Monde Chrétien, est honorée (comme si ce n'étoit qu'une seule personne) du beau titre d'Epouse de Jésus-Christ ? Mais cette Epouse bon Dieu ! dans quel état est-elle ? Et dirai-je rien de trop fort si je dis, que comme cette pauvre femme de mon Texte, elle est affligée d'un esprit d'infirmité, toute penchée, toute courbée vers la terre, sans pouvoir se relever ?

Il y a ici une circonstance à remarquer, qui échape assez naturellement, et qui pourtant mérite quelque attention : car les choses dont l'Ecriture a conservé le souvenir, sont écrites pour notre instruction : nous voyons dans le passé l'emblème de ce qui arrive dans les derniers tems ; et dans ce qui arrive l'explication de ce qui n'avoit été qu'ébauché dans les tems précédens. La circonstance dont je veux parler, c'est celle de la durée du mal : il y avoit déjà dix-huit ans que la malade de mon Texte souffroit sans pouvoir être guérie. Jésus-Christ en la guérissant songeoit probablement au triste état dans lequel étoit l'Eglise d'alors. Prenez les années
pour

pour des siècles, et prenez l'état dans lequel cette Eglise avoit été pendant dix-huit siècles avant Jésus-Christ ; quelle triste ressemblance ne trouverez-vous pas entre cet état et celui de notre malade ? Prenez cette Eglise de plus haut ; prenez-la, si vous voulez, dans ses premiers commencemens. Dieu veut assembler les hommes pour en faire un Peuple, il faut pour cela les appeler, leur faire entendre sa voix ; mais ils ne peuvent pas être tous rassemblés dans un moment, il faut commencer par un ; Et Dieu appelle d'abord un homme disposé à lui obéir ; il lui fait connoître sa volonté de former un Peuple, et pour le mieux former il le fait sortir des reins de cet homme. Quand je considère ce Peuple dans son origine, concentré encore dans un seul homme, dans la personne d'Abraham ; quand je le considère encore dans la personne d'Isaac, et après cela dans celle de Jacob, j'y vois un air de santé et de vigueur ; je puis de là me faire une idée de ce qu'il doit être, de la droiture et du bon ordre qui doivent y régner. Mais si je descends plus bas, dans la famille seulement de Jacob ; quelle corruption ! quel desordre ! quelle foiblesse ! quelle infirmité ! quelle misère ! Et plus la famille s'accroît pour devenir un grand Peuple, plus le mal s'accroît avec elle. Quel misérable état, depuis Jacob jusqu'à Jésus-Christ, que l'état de ce Peuple formé par la main de Dieu, préparé par lui si soigneusement pour de si grandes choses, et

Deut. v.
v. 29.

destiné à servir un jour d'exemple à tous les autres Peuples de l'Univers ! Il est vrai qu'au milieu de cet abattement, qui quelquefois paroïssoit insurmontable, on a vu des momens de vigueur où le Malade se relevoit : des momens où Dieu même à pu dire, *O si mon Peuple avoit toujours un tel cœur pour m'obéir !* mais que cela passoit rapidement ! S'il se relève (diroit-on) ce n'est que pour aussi-tot retomber dans un abattement plus grand : dans un abattement enfin qui malgré les vœux ou les efforts de quelques bons esprits, après avoir ainsi duré jusqu'à Jésus-Christ, devoit être au point de paroître alors sans remède.

Voilà pour les dix-huit siècles avant Jésus-Christ : que dirons-nous des dix-huit siècles bientôt complets de la nouvelle Eglise ? Si je considère cette Eglise dans sa première jeunesse, je vois en elle une belle femme, qui aux charmes de la jeunesse joint cette fleur de santé et d'embonpoint qui constitue la beauté parfaite : mais qu'elle demeure peu dans cet état de perfection ! Dès le premier siècle je lui vois perdre cette fleur de santé qui la rendoit aimable aux yeux de son Epoux : depuis ce tems-là son mal va toujours en empirant : Et dans son dix-huitième siècle qu'est-elle, en-conscience, qu'une pauvre malade toute courbée vers la terre, sans pouvoir se relever vers le Ciel ? Nous y sommes, Mes Frères, dans ce dix-huitième siècle, nous pouvons en juger. C'est ce siècle dont on vante les lumières, qu'on

qu'on appelle ce siècle éclairé, avec une admirable suffisance, je l'avoue : mais les gens sages peuvent-ils voir sans gémir, que toutes nos lumières, que toute cette admirable science qu'on nous vante si fort, tend plutôt à nous tenir dans ce misérable état qu'à nous en retirer ? On n'a jamais tant raffiné sur la Politique, sur le Commerce, sur tout ce qu'on entend communément lorsqu'on dit avec emphase, *les Arts et les Sciences* : Mais à quoi aboutissent tous ces raffinemens (et je le dirois volontiers de ceux en particulier qui paroissent les plus utiles, de ceux qui ont pour objet l'Agriculture) si ce n'est à nous tenir toujours courbés vers la terre ; à nous empêcher de lever les yeux vers le Ciel pour y contempler le dessein de Dieu ; à nous les tenir colés sur la terre, comme si tant d'autres choses ne nous y attachoient pas assez ? C'est une espèce de manie épidémique que l'ardeur avec laquelle on parle, on écrit, on s'assemble, on s'agite depuis quelques années sur le commerce et sur les matières qui ont trait au commerce. L'Agriculture y avoit toujours été comptée, et sagement même, pour un objet. On diroit presque aujourd'hui dans certains momens, qu'elle veut être l'objet principal. Si vous vous laissez entraîner par le torrent, vous en viendrez au point de croire parler comme un oracle quand vous direz, qu'il n'y a de véritables amis du Genre-humain que ceux qui s'attachent à perfectionner la théorie ou la pratique des arts re-

Matth.
vi. 33.

latifs au mieux-être de la Vie animale, pendant qu'ils condamnent à languir des Etudes et des objets infiniment plus excellens ; pendant qu'ils oublient ce que Dieu, ce que Jésus-Christ au nom de son Père, exige de nous pour le véritable bonheur du Genre-humain, sous la promesse la plus formelle, que si nous cherchons *premièrement le Règne de Dieu et sa justice, toutes les autres choses nous seront données par-dessus*. Cultivateurs admirés, qui cherchez à vous faire un nom dans le Monde par vos découvertes dans l'Agriculture, qui tirez votre gloire du travail imposé au premier homme comme une punition de sa désobéissance, continuez ; consacrez-vous tout-entiers à la culture de la Terre, à son culte, si vous voulez ; inclinez-vous profondément vers cette terre à qui vous devez tout, puisqu'elle vous nourrit : tenez vos yeux dévotement attachés sur cette *bonne mère* : Que Cybèle, Cérès et Bacchus redeviennent par vous et pour vous des Divinités : Mais pardonnez à des Chrétiens de regarder plus haut, et de se souvenir qu'ils ont une Divinité plus puissante à servir, un meilleur sol à cultiver. Vous attendrez tout de votre fine industrie : et nous, nous leverons les yeux au Ciel pour vous : nous prions le Dieu du Ciel, qui a fait le Ciel et la terre, de bénir vos soins même, autant que ses bénédictions pourront ne pas servir de nourriture à votre vanité. Le simple laboureur, cultivateur innocent et pieux, en profitant peut-être de vos découvertes,

vertes, mais en s'attendant à Dieu, verra sans orgueil prospérer l'ouvrage de ses mains, la bénédiction du Ciel réjouir ses Campagnes : Et votre sagesse, cette sagesse *terrestre* dont parle St. Jaques, n'entraînera que ces Ames terrestres, qui semblent n'être faites que pour la terre. Quelque corrompue que soit l'Eglise Chrétienne, son état n'est pas encore désespéré. Penchée vers la terre, elle n'est pas encore sous terre. Malade et déplorablement malade, elle n'est pas encore morte. Telle que la malade du Texte, elle a des ressources : C'est ma quatrième reflexion.

La Parole de Dieu est dans le Monde, et avec sa Parole son Esprit y est. S'il y a des Temples où cette Parole soit cachée, où elle soit comme enterrée sous un tas de choses qui ne sont pas elle ; il y a des Temples aussi qui retentissent de cette divine parole fidèlement expliquée. Et si la Parole de Dieu se fait encore entendre dans le Monde, c'est un signe que l'Esprit de Dieu n'est pas éteint par-tout. Il n'est certainement pas éteint dans mon cœur, et je me promets bien de ne l'y pas éteindre ; j'espère que vous ne l'y éteindrez pas non-plus, Mes Frères ; j'espère que vous ferez plutôt quelque-chose pour l'y entretenir, pour le *consoler* (si j'ose ainsi-dire) des chagrins que lui donnent ceux qui le *contristent*. Je puis prendre Dieu à témoin, et vous aussi, et mes ennemis même, et leurs contradictions même, si-non de la perfection, au moins de l'ardeur du zèle avec lequel

quel je vous ai prêché *l'Evangile du Règne de Dieu*, depuis que j'ai osé dire que je commençois à l'entendre. Et si je dois avec douleur avouer que mon zèle a rencontré des Adversaires ou des Indifférens, *graces à Dieu de son don ineffable*, je puis avec joie ajouter, que ce même zèle m'a fait aussi des amis dont le bon exemple pourra m'en gagner d'autres, en les gagnant à Jésus-Christ. Mais dût au-reste mon ministère pour la guérison de son Eglise se réduire précisément à rien, je n'en soutiendrois pas moins que son Eglise a des ressources infaillibles. Il a promis que les *portes de l'Enfer ne prévaudroient jamais contr'elle* : je m'en tiens à la promesse du Véritable. Si sa parole n'opère pas par mon ministère, elle opérera par des ministères plus heureux. Sa Parole est là ; et si sa Parole ne suffit pas, sa main est là aussi-bien que sa parole, pour la seconder. *La dextre de l'Eternel a fait vertu* autrefois, et son bras n'est point raccourci : l'on pourra dire encore, *La dextre de l'Eternel a fait vertu* : les miracles, les opérations les plus surnaturelles ne manqueront pas au besoin.

2 Cor. ix.
15.

Matth.
xvi. 7. 18.

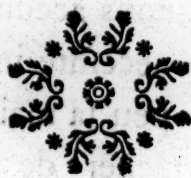
Pf. cxviii.
7. 16.
Esaïe l. 7.
2. & lix. 7.
1.

Je me suis expliqué sur l'imposition des mains qui semble dans mon Texte achever la guérison de la malade. A considérer le miracle de cette guérison en lui-même, on peut douter si l'imposition des mains fut employée pour achever ce que la parole n'avoit fait que commencer : Mais à considérer ce miracle comme un emblème des ressources de l'Eglise, il faut regarder l'attouche-
ment

ment de la main comme une indication de cette vérité : que par rapport aux maux de l'Eglise, Jésus-Christ, si la chose est nécessaire, saura mettre la main à l'œuvre ; avant même qu'il y mette la dernière main, lorsqu'il sera revenu. Il a déjà mis la main à l'œuvre tant de fois : pourquoi ne l'y mettroit-il pas encore, quibique moins visiblement à l'œil ? Permettez-moi cependant, Mes Frères, une autre question. Faut-il que pour assurer quelque progrès à son œuvre, sa Parole, avec l'Esprit qu'elle renferme, ne fût jamais ? que toujours il soit obligé d'y mettre la main ? Ne comprendrons-nous jamais que s'il nous tend la main, c'est pour nous soutenir, et non pour nous porter ? que c'est pour nous mettre dans le train du bien, pour nous accoutumer à y marcher seuls ? Est-ce une nécessité indispensable qu'aussitôt qu'il retire un peu sa main pour voir si nous saurons au moins tâcher de faire quelques pas, nous retombions toujours vers la terre ? Doit-il être dit que nous sommes à-la-lettre comme ces machines qui ne vont qu'au doigt et à l'œil ? Si cela est, dans quel état sommes-nous devant Dieu, qui certainement ne nous tend pas la main pour nous forcer, dans une affaire où c'est à notre cœur qu'il en veut, où sans le cœur tout le reste n'est rien. L'Ecriture nous parle d'un tems où Jésus-Christ doit venir publiquement mettre la main à l'œuvre, pour la consommer par un Jugement final ; qui, condamnant à

d'éternelles

d'éternelles peines les méchans ouvriers, les tiendra (malgré qu'ils en aient) séparés à jamais d'avec les bons. Il sçaura donc bien, je l'avoue, achever sans notre aide à nous, la grand' œuvre du Règne de Dieu sur la Terre : mais est-ce ainsi que nous devons souhaiter qu'il y mette la main ? Plutôt ô Dieu, mets la main à l'œuvre pour nous mettre en état de travailler nous-mêmes à l'établissement de ton Règne, et pour soutenir notre foiblesse dans notre travail !



SERMON

S E R M O N II.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 14.

Prêché en 1759.

Et avec les Additions et Changemens convenables,

A LA

C H A P E L L E de St. J A M E S,

En 1762.

VOL. II.

E

F. R. M. O. T. I.

CO. 1

CHAS. H. ST. JAMES

LUC, Chap. XIII. Ver. 14.

Mais le Chef de Synagogue indigné de ce que Jésus avoit guéri au jour du sabbat, prenant la parole dit à l'Assemblée, il y a six jours auxquels il faut travailler : venez donc en ces jours-là, et soyez guéris, et non point au jour du sabbat.



ON admire les beaux exemples, on suit les mauvais : c'est, Mes Frères, une observation trop vérifiée par l'expérience, et qui n'est pourtant pas sans exception. Si je ne suis pas toujours les beaux exemples, au moins ne les vois-je pas sans quelque desir de les suivre : et j'admire souvent les mauvais, autant ou plus que les bons, sans avoir pour eux le même desir. Il faudroit exclure ou retrancher de l'Histoire les mauvais exemples : c'est une observation d'un autre genre, et qui pour être érigée en maxime demanderoit bien d'autres modifications. Mais pour abréger, mettons qu'elle fût suivie dans l'Histoire écrite : quel avantage nous en reviendrait-il ? L'Histoire écrite n'est pas la seule : il en est une autre dont les matériaux se forment, se multiplient, s'assemblent journellement sous nos yeux :

C'est la connoissance que nous avons plus-ou-moins (que nous aurions plus-ou-moins quand nous ne le voudrions pas) de la conduite actuelle du Monde : Et c'est-là une Histoire dont nous aurions beau vouloir effacer les mauvais exemples. C'est-là que je vois tous les jours, malgré moi, des occasions d'admirer comment certains projets ont pu se former dans la tête d'un homme ; comment cette tête a trouvé une langue pour les articuler, et rencontré d'autres têtes qui eussent des oreilles pour les entendre, non-seulement sans horreur, mais avec plaisir. C'est-là que bien-éveillé, j'ai dit souvent en moi-même comme dans un songe, *Cela se peut-il ? Est-il possible que la Nature humaine soit capable de tant de bassesse, de tant de malice, de tant d'indignité !* Il faut bien pourtant qu'elle en soit capable, puisque les faits sont-là qui le démontrent à mes yeux ; puisque j'entens de mes oreilles les plaintes ou les cris de ceux qui en souffrent ; puisque j'en souffre peut-être moi-même. La Nature en-un-mot ne cesse de produire le mal ainsi que le bien : et si cela est, je conçois qu'il n'est pas inutile de connoître par l'Histoire les mauvais exemples des tems passés, de les méditer même ; soit afin d'être préparé pour le jour de l'épreuve, en cas qu'ils se renouvellent à nos dépens ; soit afin de pouvoir aumoins, lorsque nous les verrons renouvelés aux dépens de nos frères, en juger sainement, et ne pas risquer de nous rendre les complices du mal par des applaudissemens

mens téméraires, ou par une lâche neutralité. C'est dans cette vue, Mes Frères, que nous vous invitons à la considération du très-mauvais exemple que nous donne dans notre Texte un Chef de Synagogue, par la conduite impertinente qu'il tient, vis-à-vis d'un homme dont la présence lui devoit inspirer le plus profond respect, quand il auroit pu avoir jusques-là quelque doute raisonnable sur ce qu'on disoit de ses prétensions à la dignité de Messie.

Jésus-Christ venoit de prêcher : nous ne savons pas en quels termes : mais nous ne pouvons pas douter que dans cette occasion, comme dans toutes les autres, il n'eût mérité qu'on dît de lui, *Jamais homme n'a parlé comme cet homme.* Il parloit des intérêts respectifs de Dieu et du Genre-humain, avec toute la dignité d'un Médiateur qui participe de leurs natures respectives ; sans qu'il y eût rien (nous en sommes bien-assurés) dans tout le cours de sa vie, qui pût diminuer, qui pût ne pas confirmer, dans l'Esprit des Auditeurs, les grandes idées de son mérite que sa Prédication devoit leur avoir données. Et que dirons-nous de l'usage qu'il vient de faire de son divin pouvoir en faveur de cette pauvre femme, cruellement courbée depuis dix-huit ans ? Il l'avoit apperçue dans ce triste état, et il avoit répondu aux souhaits de son cœur ; il lui avoit dit deux ou trois paroles, il lui avoit imposé les mains, et elle étoit guérie. Mais auprès de cer-
taines

Jean vii.
v. 46.

taines gens, à quoi servent les talens, les vertus, les belles actions, lorsqu'il y a pour leur esprit mal-fait et prévenu, lorsqu'il y a pour l'ivresse de leur orgueil, la moindre apparence de pouvoir les méconnoître (dans le moment au moins) avec impunité ? *Le Chef de la Synagogue*, dit le Texte, *indigné de ce que Jésus avoit guéri le jour du sabbat, dit à l'Assemblée ; Il y a six jours dans la semaine auxquels on peut travailler, venez ces jours-là pour être guéris, et non-pas au jour du sabbat.* Ne voila-t-il pas une indignation bien-placée, une reprimande bien-judicieuse ?

La reprimande semble ne porter que sur l'auditoire, ou sur ceux des auditeurs qui pourroient être soupçonnés d'avoir amené-là cette personne infirme : mais il faudroit être bien-peu clair-voyant pour ne pas s'appercevoir que c'est principalement à Jésus-Christ qu'en veut l'Auteur de la reprimande. Ce digne Président d'une Assemblée religieuse fait ce qu'on appelle dans le langage familier de ce Païs, *battre un homme sur le dos d'un autre* ; ou ce que (plus agréablement peut-être) on appelle en François, *donner un soufflet à quelqu'un sur la joue d'un autre.* C'est sur la joue de Jésus-Christ que tombe ici le soufflet : c'est contre Jésus-Christ que porte l'injuste reprimande, plus indigne encore, s'il est possible, qu'elle n'est injuste. Car n'est-ce pas une chose bien indigne que l'obliquité même de la reprimande ? Jésus-Christ a prêché, Jésus-Christ a guéri dans un moment une

maladie

maladie incurable depuis dix-huit ans, et le Chef de la Synagogue en est *indigné* : qui ne voit qu'il voudroit censurer Jésus-Christ ? et que s'il ne le fait pas directement, c'est qu'il reconnoît dans son âme combien cela seroit indécent ? Mais dans sa mauvaise humeur il ne veut pas perdre sa censure. Il n'ose pas l'adresser à Jésus-Christ, il l'adressera à ses Auditeurs : c'est contr'eux qu'il fera indigné : tous ces gens-là se seront donné le mot, ils se seront trouvés là un jour de sabbat, exprès pour y fournir l'occasion du scandaleux miracle. La raison dit que Jésus-Christ seul paroît avoir agi : lui seul, si c'est un crime, doit en être blâmé : l'Assemblée en est innocente : N'importe : L'on ne sçauroit aumoins douter qu'elle ne regarde Jésus-Christ avec admiration : c'en est assez pour la trouver coupable, et lui avec elle : il ne faut qu'un prétexte pour éclater, et le voila tout-trouvé dans la sainteté du jour où Jésus-Christ fait son miracle. L'idée vague d'une violation du sabbat fournira l'apparence aumoins d'un prétexte, qu'un ton dévot et des airs d'importance rendront peut-être spécieux : la religion du sabbat sera mise en jeu tout-de-suite : le peuple sera reprimandé directement, Jésus-Christ le sera par contre-coup ; et qui sçait ? Ce double coup, de finesse et d'autorité, aura peut-être son effet : Le peuple intimidé n'osera pas se déclarer pour l'odieux Prédicateur : et malgré ses miracles, les progrès de son odieux Evangile seront arrêtés, retardés

tardés pour-le-moins. En tous cas, le zèle du pieux censeur aura brillé et sa vénérable fureur fera foulagée. . . N'y a-t-il pas *six jours dans la semaine auxquels il faut travailler ? venez donc en ces jours-là et soyez guéris, et non-point au jour du sabbat. . . .* Quoi ! les six jours ouvrables sont-ils donc consacrés à guérir des malades dans ta Synagogue ? Est-ce toi qui les guéris ? Voudrois-tu insinuer que c'est un don fort commun, ou que tu tiens Jésus-Christ à ton service ? Etoit-il là la veille du sabbat ? y fera-t-il demain ? Voila certainement un étrange délire !

Il y a dans tout cela certains traits particuliers d'indignité qui méritent bien d'être notés plus distinctement, et considérés de plus près. Mais avant que d'en venir là, fixons nos esprits pour quelques momens sur une idée plus générale.

Jésus-Christ a souffert des affronts publics : Ecoutez cela et le pesez, vous qui jugez à la légère qu'un homme est méprisable, parcequ'on le traite avec mépris. . .

Jésus-Christ a souffert des affronts publics : Ecoutez cela et le pesez, vous Chrétiens mal-assurés dont les cœurs flotans entre Jésus-Christ et le Monde, comptent l'amitié, les faveurs, les égards du Monde pour plus qu'ils ne valent. On voudroit être Chrétien de la bonne sorte, l'être à-la-fois et le paroître : mais avec un Christianisme bien-visible, bien-décidé, quelle figure fera-t-on dans le commerce du Monde ? On y vient avec
fes

ses belles idées et ses beaux sentimens du système Evangélique, parler de tout sur un tout-autre ton que le Public : on condamne ce qu'il approuve, on approuve ce qu'il condamne : on admire ce qu'il méprise, on méprise ce qu'il admire : on n'est à l'unisson avec aucun parti, avec aucune compagnie ordinaire, avec aucune famille un peu nombreuse : on a presque par-tout le démerite de paroître ce qui s'appelle un homme de l'autre monde. On en est bien-payé. On fait pitié à ses amis, et peut-être même à ceux qui ne le sont pas : La moquerie se joint à la pitié : l'aversion succède : l'abandon des uns vous en avertit, les mauvais offices des autres vous le prouvent. Quoi donc ? n'y auroit-il pas moyen d'éviter ces inconveniens ? Quelques habiles gens sans-doute, et plusieurs peut-être, vous diront galamment qu'il n'est rien de plus aisé : qu'il n'y a que manière de s'y prendre : que tels et tels, reconnus pour bons Chrétiens, ont eu l'art de vieillir chéris, estimés, respectés, comblés d'égards, au milieu de toutes leurs connoissances. Et moi, qui suis persuadé que le Disciple de Jésus-Christ est parfait s'il est comme son Maître, je vous dis que cet art si précieux et si facile, Jésus-Christ lui-même ne l'a pas connu, puisqu'il a reçu des affronts.

Il a reçu des affronts : Ecoutez cela et le pesez, vous même, Chrétiens décidés et courageux, mais hommes pourtant ; mais qui n'êtes pas encore assez vertueux pour supporter la honte aussi

patiemment que la douleur ; mais en qui certaine noble fierté, si bienséante aux Enfans de Dieu vis-à-vis de ses vils adversaires, n'est peut-être pas encore entièrement libre de tout mélange de vanité ; mais qu'un reste d'orgueil peut-être dispose insensiblement à ne considérer quelquefois qu'avec aigreur dans vos souffrances, la revoltante injure qu'on fait à votre mérite. Pesez-le, ce mérite indignement méconnu, à la balance du Sanctuaire : mettez-le dans la balance avec celui de Jésus-Christ : et souvenez-vous que Jésus-Christ lui-même, avec un mérite divinement supérieur à tout mérite humain, a sçu *mépriser la honte*, boire des affronts. Un Poète célèbre, déplorant la mort d'un des grands hommes de son siècle, concluoit en ces mots : *Apprenez, Ames vulgaires, A mourir sans murmurer.* Je sanctifie les vers du Poète en les appliquant aux souffrances de Jésus-Christ et aux nôtres. Jésus-Christ lui-même a souffert : *Apprenons, Ames vulgaires, A souffrir sans murmurer.* Je sçais qu'il est des personnes, qui par la naissance et le rang, par des talens même ou par des vertus, sont élevés bien-au-dessus du vulgaire. Mais mon Dieu ! que tout ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes est petit à mes yeux, quand je le compare avec Jésus-Christ. Que ceux qui sont enivrés de leur grandeur, fassent un foible effort : qu'au-lieu de considérer ce qu'ils voient au-dessous d'eux dans la foule où je rampe, ils considèrent pour-un-moment ce que je

Heb. xii.
v. 2.

vous montre au-dessus d'eux : je ne craindrai pas alors de dire aux plus grands ; Voyez ce que Jésus-Christ a souffert ; et en méditant ses souffrances, *Apprenez, Ames vulgaires, A souffrir sans murmurer.* Je ne vous condamne pas au silence : l'exemple de Jésus-Christ ne vous y condamne pas. Il y a *tems de se taire et tems de parler* : si Jésus-Christ se taisoit quelquefois, il sçavoit aussi rompre son silence : mille fois une juste et nécessaire indignation l'a fait parler : et qu'il a parlé haut dans certaines rencontres ! Vous en avez un bel exemple à la suite même de mon Texte, dans l'apostrophe par laquelle il repoussa l'insulte du Chef de la Synagogue. Ce n'est pas le silence encore une fois que je demande : C'est une humble résignation à la volonté de Dieu : c'est un humble sacrifice de tout murmure contre sa Providence qui nous appelle à sçavoir, pour la cause de l'Evangile, endurer la honte aussi-bien que la douleur.

J'avoue au-reste qu'il y a des affronts plus difficiles que d'autres à supporter. Les circonstances aggravantes d'un affront doivent être comptées pour quelque-chose : mais sans parler de tous ceux que Jésus-Christ a soufferts, que direz-vous de celui qu'il souffre dans mon Texte, si vous en examinez les circonstances ? Je les ai indiquées, et j'ai promis d'y revenir. Dégageons notre parole.

J'ai parlé de l'affront fait ici à Jésus-Christ, comme d'une injustice et d'une indignité choquante : j'en aurois pu parler comme d'un Sacrilege : c'en étoit un puisqu'il tomboit sur Jésus-Christ : Et qui pis est, c'en étoit un des plus signalés.

On passe quelque-chose, on passe beaucoup, à des gens de la lie du peuple, à des gens que l'on peut croire avoir manqué d'éducation, à des gens obscurs dont les fautes se perdent (pour-ainsi-dire) dans leur obscurité, à des gens encore qui n'ayant l'honneur d'aucun rang à soutenir par des procédés honnêtes, peuvent être censés ne pas connoître à cet égard, ou ne connoître que bien-peu, la différence du bien et du mal : ce n'est pas ici le cas : l'homme qui pêche est le Chef d'une Synagogue. Toute Synagogue avoit quelqu'un de ses membres décorés de ce titre. Les Synagogues nombreuses en avoient plusieurs, entre lesquels il y en avoit un principal, établi pour un an, ou même pour toute la vie, qu'on appeloit par excellence, *Le Chef de la Synagogue*. Ces Chefs étoient tous choisis d'entre les plus honnêtes-gens ; ils devoient aux autres l'exemple de la conduite la plus approuvable. Mais le Chef de toute la Synagogue étoit particulièrement un homme distingué : Il paroissoit comme une espèce de Pontife ou de Médiateur entre Dieu et son Peuple, comme celui par qui, ou sous la direction de qui, les prières du Peuple étoient offertes à Dieu, la Loi de

Dieu et ses Oracles étoient lus au Peuple. D'autres pouvoient prendre la parole, soit pour les expliquer, soit pour en tirer des conséquences instructives : mais il parloit le premier quand il vouloit, et tout se faisoit sous sa présidence. En un-mot, Mes Frères, c'est ici un personnage sacré, qui s'oublie au-point de murmurer, comme nous l'avons vu, contre Jésus-Christ.

Et c'est dans un lieu sacré que Jésus-Christ recevoit cette insulte : Car toute Synagogue tient lieu du Temple de Jérusalem pour ceux qui ne sont pas à-portée d'adorer dans le Temple. Toute Synagogue est de droit, quoiqu'en petit, ce que le Temple est en grand ; une Maison du Seigneur ; une espèce de Sanctuaire qui demande particulièrement une attention respectueuse pour la présence du Seigneur. Celui qui commet une insolence dans une Synagogue, viole le respect qu'on doit au Temple même. Que dirons-nous donc d'un exemple insigne de cette insolence, donné au Peuple par l'Officier même chargé d'apprendre au Peuple à respecter la sainteté du lieu ? Je ne suis pas de ceux qui semblent avoir pour principe qu'on peut être deux hommes différens ; un homme dans la Maison du Seigneur, et un autre homme dans le Monde ; tout-dévotion dans le Temple, pour aller de là dans le Monde agir et parler comme les gens du Monde. Non ; il faut être un, il faut être le même par-tout. Composé d'un corps et d'une ame, l'homme n'en est

est pas moins une seule personne, laquelle en vertu de sa personnalité peut dire *Moi* d'un ton qui marque l'exclusion du *Nous* : et comme il n'a qu'une personnalité il doit n'avoir qu'un caractère. On aura beau vouloir être double, on ne sçauroit l'être, quant à la personne : Et si de deux caractères mal-unis, le mauvais nous perd, il n'y a pas dans nous une autre personne en qui nous puissions être sauvés par le bon. Il faut, encore une fois, être un : il faut avoir en tout lieu les sentimens d'honneur, de vertu et de religion, que nous devons porter dans l'Eglise : Mais ne poussons pourtant pas trop loin cette maxime. Car quelque indubitable qu'elle soit, il y a cependant (si j'ose ainsi dire) dans la couleur même du plus pur Christianisme, différentes nuances : ce sont les différentes façons de montrer son Christianisme, selon les tems et les lieux. Je viens ici, par-exemple, pour prendre un Texte et faire un discours méthodique d'une certaine étendue, dans lequel ce Texte soit expliqué conformément aux vues de Dieu et de Jésus-Christ ; sans être obligé de prêcher l'Evangile dans vos maisons ou dans la mienne précisément de cette manière-là : mais je n'en suis pas moins obligé d'être Chrétien partout, et de parler par-tout en Chrétien. Il faut que ma conversation se ressente par-tout de ce qu'elle est ici : je ne dois pas avoir deux Doctrines, l'une pour la Chaire et l'autre pour le Monde : je dois au-moins n'avoir jamais honte du

du glorieux nom de Jésus-Christ, et ne pas faire comme ces gens qui, sous prétexte qu'il s'agit d'avoir Jésus-Christ dans le cœur, l'y renferment si bien qu'ils ne l'ont jamais sur les lèvres : qui veulent bien *Croire de cœur à justice*, mais qui oublient qu'il faut *Confesser de bouche à salut* : ou qui se flatent qu'à cet égard tout est fait, lorsqu'on s'est prêté tellement-quellement aux formalités du culte public. L'Esprit du Christianisme m'oblige à quelque-chose de moins équivoque, à mesure que dans le commerce du Monde l'occasion demande, ou seulement favorise, une confession naïve de ma foi. Je dois même, puisqu'il ne faut pas être double, prendre garde que toutes les autres actions de ma vie répondent à celle-là. Et si je ne soutiens pas mon caractère en détail suivant cette règle, avec l'exactitude la plus irréprochable, parcequ'au fonds je suis homme, et qu'excepté Jésus-Christ il n'y a jamais eu d'homme irrépréhensible, il faut au moins qu'il y ait, dans toute la teneur de ma conduite prise en général, une tendance constante vers la perfection. Mais tous les aveux de cette espèce que je fais avec plaisir, quoique non-pas sans une religieuse frayeur, ne sçauroient m'empêcher de soutenir, que plus le lieu où l'on se trouve est sacré, et plus on doit craindre de rien faire, de rien dire, de rien penser même, qui ne soit conforme à l'Esprit du Christianisme. *Prends garde à ton pied quand tu entres dans la Maison de ton Dieu*, dit Salomon :

Rom.x. 7.
10.

Ecclef. v.
7. 1.

mon :

est pas moins une seule personne, laquelle en vertu de sa personnalité peut dire *Moi* d'un ton qui marque l'exclusion du *Nous* : et comme il n'a qu'une personnalité il doit n'avoir qu'un caractère. On aura beau vouloir être double, on ne sçauroit l'être, quant à la personne : Et si de deux caractères mal-unis, le mauvais nous perd, il n'y a pas dans nous une autre personne en qui nous puissions être sauvés par le bon. Il faut, encore une fois, être un : il faut avoir en tout lieu les sentimens d'honneur, de vertu et de religion, que nous devons porter dans l'Eglise : Mais ne poussons pourtant pas trop loin cette maxime. Car quelque indubitable qu'elle soit, il y a cependant (si j'ose ainsi dire) dans la couleur même du plus pur Christianisme, différentes nuances : ce sont les différentes façons de montrer son Christianisme, selon les tems et les lieux. Je viens ici, par-exemple, pour prendre un Texte et faire un discours méthodique d'une certaine étendue, dans lequel ce Texte soit expliqué conformément aux vues de Dieu et de Jésus-Christ ; sans être obligé de prêcher l'Evangile dans vos maisons ou dans la mienne précisément de cette manière-là : mais je n'en suis pas moins obligé d'être Chrétien partout, et de parler par-tout en Chrétien. Il faut que ma conversation se ressente par-tout de ce qu'elle est ici : je ne dois pas avoir deux Doctrines, l'une pour la Chaire et l'autre pour le Monde : je dois au-moins n'avoir jamais honte
du

du glorieux nom de Jésus-Christ, et ne pas faire comme ces gens qui, sous prétexte qu'il s'agit d'avoir Jésus-Christ dans le cœur, l'y renferment si bien qu'ils ne l'ont jamais sur les lèvres : qui veulent bien *Croire de cœur à justice*, mais qui oublient qu'il faut *Confesser de bouche à salut* : ou qui se flatent qu'à cet égard tout est fait, lorsqu'on s'est prêté tellement-quellement aux formalités du culte public. L'Esprit du Christianisme m'oblige à quelque-chose de moins équivoque, à mesure que dans le commerce du Monde l'occasion demande, ou seulement favorise, une confession naïve de ma foi. Je dois même, puisqu'il ne faut pas être double, prendre garde que toutes les autres actions de ma vie répondent à celle-là. Et si je ne soutiens pas mon caractère en détail suivant cette règle, avec l'exactitude la plus irréprochable, parcequ'au fonds je suis homme, et qu'excepté Jésus-Christ il n'y a jamais eu d'homme irrépréhensible, il faut au moins qu'il y ait, dans toute la teneur de ma conduite prise en général, une tendance constante vers la perfection. Mais tous les aveux de cette espèce que je fais avec plaisir, quoique non-pas sans une religieuse frayeur, ne sçauroient m'empêcher de soutenir, que plus le lieu où l'on se trouve est sacré, et plus on doit craindre de rien faire, de rien dire, de rien penser même, qui ne soit conforme à l'Esprit du Christianisme. *Prends garde à ton pied quand tu entres dans la Maison de ton Dieu*, dit Salomon :

Rom.x. 1.

10.

Ecclef. v.

1.

mon : On ne devroit broncher nulle-part : mais moins qu'en tout autre lieu dans le Temple, où tout rappelle à l'esprit la perfection vers laquelle nous devons tendre. J'ai dû enfin, puisque le Chef de la Synagogue a péché au milieu de la Synagogue, mettre cela au nombre des circonstances aggravantes de son péché. Et que direz-vous si de la considération du lieu nous passons à celle du tems ?

Tous les jours sans-doute sont à Dieu, tous les jours lui sont égaux, et doivent être employés à sa gloire : mais Dieu a voulu qu'il y eût différens degrés de sainteté ; il avoit ordonné que de certains jours lui fussent consacrés d'une façon particulière ; il falloit dès-lors que ces jours fussent particulièrement respectés ; et c'est malgré le respect de ces jours sacrés, que notre sacré personnage insulte celui qu'il devoit reconnoître comme envoyé de Dieu pour le représenter sur la terre ; c'est dans un jour de sabbat qu'il censure, en vrai bavard, celui qu'en tout tems il devoit donner l'exemple d'écouter comme Dieu même. — Il y a même ici quelque-chose de plus choquant : Et comme si ce n'étoit pas assez que la sainteté du jour fût violée, c'est encore (pour-ainsi-dire) dans le moment le plus sacré du jour que cette impertinence est commise. Jésus-Christ venoit de mériter la plus sainte et la plus humble reconnoissance par des instructions divines, couronnées d'une merveille qui n'est pas moins un bienfait signalé

gnalé qu'un miracle éclatant du pouvoir céleste :
 Et la Malade que ce miracle avoit guérie, *en bénissoit Dieu*. C'est dans ce moment, où plus que jamais les Spectateurs honnêtes-gens sont remplis d'une respectueuse admiration pour Jésus-Christ ; c'est dans ce moment où leurs oreilles sont encore pleines des divines paroles que son admirable bouche a proférées, et des actions de grâces de cette pauvre femme qui bénissoit Dieu au milieu d'eux ; c'est dans ce moment où elles les invitoit par son exemple à bénir Dieu de concert avec elle ; c'est dans ce moment où tout auroit dû retentir des louanges du Père éternel et de son Fils bien-aimé, qu'il faut que son Fils bien-aimé soit en butte aux incartades d'un homme, qui par sa petitesse naturelle étoit *indigne de lui délier les souliers*, quand il n'en auroit pas été bien plus indigne encore par sa fatuité.

Et ce qui est peut-être pis que tout le reste, il faut que le sacré personnage, méprisant ainsi les lieux, les jours, les momens sacrés, ait l'impudente modestie de le faire sous un prétexte sacré. *Il étoit indigné*, dit le Texte, *de ce que Jésus avoit guéri au jour de sabbat*. L'honnête homme ! Le saint homme que voila ! Mais si cette action de Jésus-Christ le scandalise si fort, que ne se fâche-t-il tout-naturellement ? et la mauvaise humeur qui l'étouffe, que ne la décharge-t-il directement sur le faiseur de miracles qui l'a excitée ? Non ; il faut qu'il raffine sur la manière de se fâcher.

Une colère toute simple, comme l'est celle où les honnêtes gens peuvent quelquefois tomber, cela est trop grossier, il a trop de délicatesse pour cela ; il faut qu'il donne à sa colère un air de ménagement, de sainteté même. En effet, c'est un jour de sabbat que l'on choisit pour faire une guérison miraculeuse ; et le sabbat doit-il être violé ? Les Loix pourquoi sont-elles faites, si ce n'est pour être observées ? et n'y a-t-il pas une Loi qui ordonne de garder le sabbat ? Dieu lui-même n'a-t-il pas dit : *Tu travailleras six jours et feras toute ton œuvre : mais le septième jour est le repos de l'Eternel ton Dieu, tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là ?* et cependant voila ce Jésus qui n'a pas fait scrupule de guérir une femme le jour du sabbat ! Comment un Chef de Synagogue (que rongeoit sans-doute le zèle de la maison de Dieu) comment pouvoit-il sans émotion voir profaner le repos de l'Eternel par la guérison de cette misérable ? Comment pouvoit-il voir ce grand scandale dans le Sanctuaire sans en marquer son indignation, sans se déchaîner de manière ou d'autre, contre l'Auteur, contre les Auteurs du scandale ? *Il y a six jours pour travailler : Ecoutez cela, Peuple profane, qui n'entendez point la Loi : Il y a six jours pour travailler : venez ces jours-là et soyez guéris, et non au jour du sabbat. . . .* Telle étoit, Mes Frères, la scrupuleuse piété du Saint personnage : je vous laisse le soin de juger vous-mêmes, je vous laisse le soin de sentir (si vous avez une ame capable

Pf. lxxix.
y. 10.

ble de sentiment) combien j'avois raison de vous annoncer comme un très-mauvais exemple, le trait de sa conduite qui nous est connu par mon Texte.

J'avoue que tout ce qu'il y a de détestable dans cet exemple, peut paroître ne pas approcher des mauvais traitemens qui se préparoient pour Jésus-Christ à Jérusalem : Mais qui ne voit que c'est au-moins l'œuvre du même mauvais Esprit, qui prélude (si j'ose ainsi dire) à la sacrilège Tragédie qu'il préparoit ? C'est toujours Jésus-Christ indignement traité : cela suffit bien, je pense, pour intéresser des cœurs Chrétiens, pour exciter dans des cœurs Chrétiens, une sainte indignation qui ne va jamais sans un redoublement d'amour pour Jésus-Christ, d'émulation pour l'imiter, de résignation pour les maux que nous pourrons trouver sur notre route en marchant sur ses traces, et de compassion Chrétienne pour ceux de nos frères que leur zèle peut avoir engagés dans la participation de ses souffrances. — Ce n'est pas encore ici le Sanhédrin furieux de Jérusalem, ce n'est pas encore le Tribunal de Pilate, ce n'est pas encore Jésus-Christ crucifié et outragé sur sa croix : J'ai dit que c'étoit un prélude de ces horreurs : je dirai, si l'on veut, que ce n'en est qu'un léger prélude : cela même a son usage pour nous intéresser. Cela rend l'exemple plus applicable à nos besoins. Quoique nous devions tous nous tenir prêts à souffrir pour Jésus-Christ tout ce qu'il a

souffert pour nous, tous ne sont pas appelés par la Providence à souffrir actuellement comme lui jusqu'à la mort de la Croix : mais combien peu ne le sont pas à souffrir quelques mauvais traitemens ?

2Tim.iii.
7. 12.

St. Paul disoit que *tous ceux qui veulent vivre selon la piété en Jésus-Christ seront persécutés* : Et sauf la différence du plus ou du moins, cela est peut-être vrai sans aucune exception. Cela ne devrait pas l'être dans une Société de Chrétiens : cela devrait au moins n'avoir pas lieu entre ce qu'on appelle les Chrétiens d'une même Communion : mais pour cet effet, il faudroit qu'ils fussent tous également d'esprit et de cœur, ce qu'annonce extérieurement leur profession du Christianisme : Et qu'elle est le Païs Chrétien, quelle la secte Chrétienne, où vous ne trouviez les Chrétiens réels environnés de ceux qui n'en ont que l'apparence ? environnés par cela même d'ennemis plus ou moins dangereux, contre les mauvais procédés desquels il est bon d'être préparé. Ces mauvais procédés, après-tout, sans aller jusqu'à la crucifixion, ni jusqu'à l'assassinat ou l'empoisonnement, ne laissent pas d'aller souvent beaucoup plus loin que bien des gens ne s'imagineroient.

Je vous ai parlé de l'insolence de notre Chef de Synagogue, comme d'un de ces détestables exemples qu'on ne peut assez admirer. Ne croyez pourtant pas que je l'admire comme détestable au point de ne pouvoir être imité dans aucune Synagogue de Chrétiens. Sans aller lui chercher des

imitateurs

imitateurs dans l'Histoire des siècles passés ; sans aller lui chercher des imitateurs dans les autres Etats de la Chrétienté ; sans m'éloigner de Londres ; sans recourir même à l'expérience des autres ministres de Jésus-Christ dont on pourroit dire, qu'en la personne des Ministres le Maître a reçu des affronts, essuyé des outrages ; ma propre expérience ici me suffit. Et il n'est pas possible, Mes Frères, que vous n'en sçachiez quelque-chose. N'avons-nous jamais eu parmi nous de ces honnêtes-gens, qui se nomment ainsi les uns les autres avec emphase, qui sont (pour qui les en veut croire) la fleur, l'élite, le modèle de nos troupeaux ? Or ces honnêtes-gens, et ceux même qui par un poste distingué sont les plus obligés de faire leur devoir, ceux même qu'on peut appeler des personnages sacrés, ne les avez-vous jamais vus, ou n'avez vous jamais ouï dire qu'on les ait vus, avec plus ou moins d'impertinence, marquer de différentes manières leur antipathie pour un Ministre de *l'Evangile* dont le crime étoit de le leur annoncer tel qu'il est à la source ; de l'avoir appelé *l'Evangile du Règne de Dieu et de son Christ le Seigneur Jésus* : de le leur avoir prêché en homme qui sçait et qui croit ce qu'il prêche : de leur en avoir montré la vérité, la nécessité, l'excellence : de le leur avoir présenté comme l'objet principal de la Piété, comme la clef des Saintes Ecritures, comme la règle de la Foi ? Ne les a-t-on pas vus quelquefois, sans respect pour l'Eglise

glise de Dieu, donner des signes publics de leur mal-talent contre le Docteur et contre sa Doctrine, pendant le tems même de la Prédication ? N'ont-ils pas souvent paru, comme de concert, abandonner lorsqu'il prêchoit nos mutuelles Assemblées ? N'en a-t-on pas vu se glorifier de leur ignominie à cet égard ? N'en a-t-on pas vu prendre le masque de la piété, pour taxer de fanatisme le seul Evangile qui fournisse des armes véritablement victorieuses contre le fanatisme ? N'en a-t-on pas vu rire, ou frémir de l'audace du Prédicateur, parcequ'il osoit mettre les Rois de la terre aux pieds du Roi des Rois, sans anéantir lui-même sa doctrine par de profanes adulations, par de rampantes tergiversations ? N'ont-ils jamais parlé de s'abaisser, pour le perdre, au vil métier de délateur ? N'ont-ils jamais répandu contre lui d'infames calomnies par des moyens plus infames encore ? Leur haine pour lui n'est-elle jamais visiblement retombée sur les Auditeurs qui lui rendoient justice ? Ne s'est-elle jamais munie de prétextes sacrés ? Et les a-t-on vus, dans l'ivresse de leur passion, assez sobres au moins pour avoir quelque pudeur dans les jours les plus solennels ? On en a vu dresser leur batteries à la lueur d'un Vendredi-Saint ; attendre avec impatience le succès de leur sainte haine dans un beau jour de Pâques. J'ai vu, moi qui parle, leurs Chefs de Synagogue choisir le sabbat consacré à la célébration de la descente du Saint-Esprit, pour chasser

chasser de leur Synagogue, contre tout droit, sans aucune forme de procès, sans aucun assaisonnement d'honnêteté, un ancien Pasteur qu'ils ne pouvoient haïr que parcequ'il paroissoit depuis quelques années résolu de ne point prendre le change sur l'objet de son ministère : — un Prédicateur, je le confesse, qui n'avoit garde de s'attribuer l'irrepréhensible sainteté de Jésus-Christ, mais qui se reconnoissoit homme, sujet comme les autres aux foiblesses de l'humanité, sans en faire un prétexte de relâchement, et qui fortifioit son engagement à bien-vivre par une conversation qu'on ne trouvoit souvent que trop conforme à ses discours publics : — un Prédicateur, je l'avoue, qui n'avoit jamais soulagé son Eglise par des œuvres miraculeuses ; mais qui pour le soulagement de son Eglise avoit fait plus d'une œuvre assez remarquable de renoncement aux intérêts de sa bourse, mais qui pour le soulagement de cette même Eglise, lorsqu'une considérable partie de ses murs menaçoit ruine, avoit tout récemment levé des subsides parmi ses amis avec un succès extraordinaire, pour le relèvement de ces mêmes murs ; les mêmes au-milieu desquels ainsi relevés, au-milieu desquels encore humides et comme pleurans, il a reçu l'affront qui l'en banissoit : — un Prédicateur, je l'avoue encore, qui parlant du miracle de mon Texte, avoit osé montrer, dans cette pauvre personne toute courbée depuis dix-huit ans, aussi-bien que dans l'Hémorrhôisse, une image

mage instructive des déplorables misères de l'Eglise Chrétienne, et n'avoit pas craint d'insinuer que toute malade qu'étoit cette même Eglise, sa guérison ne seroit pas desespérée, si tous les Prédicateurs de l'Evangile s'accordoient à faire valoir pour cette guérison la vertu de la Parole Evangélique ; mais un Prédicateur au-fonds qui n'étoit assez misérable pour agir ainsi, que parce qu'il pensoit qu'il étoit permis d'avoir de la Foi, de l'Espérance et de la Charité : — un Prédicateur en-un-mot assez Disciple de Jésus-Christ pour avoir quelque droit de se mettre (comme le dernier pour le moins) au nombre de ceux à qui Jésus-Christ a dit, *Qui vous reçoit il me reçoit, qui vous rejette il me rejette.*

Heureusement le vieux Pasteur, ainsi récompensé de plus de trente ans de service assidu, et d'une patience supérieure à divers autres mauvais procédés, (sur lesquels il avoit fermé les yeux parce que l'honneur du saint ministère lui sembloit le permettre,) s'étoit préparé dès sa jeunesse à méditer les difficultés de la carrière du Chrétien, et surtout du Chrétien Prédicateur. Il en avoit souvent entretenu son Auditoire. Il avoit avec une chaleur convenable, expliqué plusieurs de ces Textes qui nous font voir, par les indignités que Jésus-Christ et ses Apôtres ont souffertes, à quoi doivent s'attendre ceux qui regardent la Prédication de l'Evangile comme une affaire sérieuse. Il avoit même une fois expliqué le Texte que
j'explique

j'explique aujourd'hui ; montré par l'explication de ce Texte jusqu'où des Chefs de Synagogue peuvent s'oublier, et prophétisé en quelque sorte les indignités de la cruelle scène par laquelle on a mis le comble au mal qu'on croyoit pouvoir lui faire avec impunité, parcequ'on sçavoit bien qu'il ne s'abaisseroit pas à poursuivre les coupables en Justice, quand même il auroit connu des Loix toutes faites pour punir ou redresser, sans perte de tems, cette nouvelle espèce de malversation. Préparé comme il étoit, il reçut le coup, je ne dirai pas sans une vertueuse indignation, ni sans de tristes reflexions sur la démence des coupables ; mais sans étonnement ; mais sans murmure contre la Providence qui lui donnoit cette coupe à boire ; mais se possédant assez pour *prier le Seigneur* (comme St. Etienne) *de ne leur pas imputer ce péché* ; mais éprouvant même quelque chose qui ressembloit à ce qu'éprouvèrent les Apôtres fustigés par le Sanhédrin, lesquels *s'en allèrent du Sanhédrin, en se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir opprobre pour le Nom de Jésus-Christ*. Heureux le Troupeau du Pasteur ainsi rejeté, s'il eût suivi l'exemple de quelques ouailles qui ont sçu distinguer la voix du Pasteur, et qui seront, j'espère, sa gloire, sa joie, sa couronne, dans la journée du Seigneur à son avènement. Mais la malice de quelques-uns, et la vicieuse stupidité de la multitude séduite, forment ici une circonstance plus aggravante peut-être que toutes les

Act. vii.
v. 60.

Act. v. v.
41.

Phil. iv.
v. 13 &
1 Thess. ii.
v. 19 &
20.

aùtres. Les femmes même, à qui une piété tendre et compatissante sied si bien, paroissent en général avoir vu l'impiété cruelle de leurs Guides, sans horreur. Les femmes, à qui la pudeur sied si bien, ont vu l'impudence de leurs Conducteurs, et n'en ont pas rougi : elles vivent avec eux aussi familièrement, aussi gaîment que jamais, et semblent vouloir afficher qu'elles *n'affligeroient* pas comme *Lotb* leur *âme juste*, pour l'insolence même d'une *Sodome*.

2 Pier. ii.
7. 8.

Je n'ignore pas le respectable et spécieux langage de quelques âmes supérieures : —
 “ Qu'est-ce que tout cela nous fait à nous ?
 “ Qu'avons-nous besoin de nous ingérer dans les
 “ affaires d'autrui ? chacun n'a-t-il pas bien-assez
 “ à faire pour soi-même ? Il faut avoir la paix
 “ avec tout le Monde si l'on peut. Les torts
 “ sont peut-être égaux des deux côtés : mais
 “ qu'est-ce qu'un homme avec une poignée d'a-
 “ mis obscurs contre tout un Consistoire, contre
 “ toute une Eglise ? Et puis, quelle manie dans
 “ un particulier de parler publiquement comme
 “ il pense, quand il voit que cela ne plaît pas ! Si
 “ l'on veut absolument prêcher ce qui ne sçauroit
 “ être bien reçu, si l'on veut être tellement amou-
 “ reux de ses idées, on ne doit pas s'estimer mal-
 “ heureux de souffrir pour elles. Le mieux est
 “ pour nous de ne nous en pas mêler. Il n'y au-
 “ roit pas de fin à prendre connoissance de toutes
 “ les querelles de Religion. D'ailleurs ce ne
 “ sont

“ font jamais que des vétileries. Et qu’importe
 “ après-tout qu’un homme soit insulté, dépouillé,
 “ chassé d’une Synagogue, pourvu qu’il ait de-
 “ quoi vivre, ou qu’il ne tombe pas à notre char-
 “ ge ?” Je trouve même en faveur de ceux qui
 tiennent ce langage, trois belles autorités à faire
 valoir. C’est premièrement l’autorité de ces gens
 à sentences (bons Chrétiens sans-doute) qui vous
 disent d’un air grave et fin, qu’on a grand tort de
 blâmer les Juifs d’avoir crucifié Jésus-Christ, puis-
 qu’il falloit que cela fût fait pour nous sauver de
 l’Enfer : Car si l’on peut parler si cavalièrement
 de l’assassinat du Maître, combien plus des pe-
 tites mortifications d’un de ses petits serviteurs ?
 Ma seconde autorité, ce sont les discours édifiants
 des Beaux-Esprits, qui disent du crime des Juifs,
 “ Bon ! c’est une vieille affaire qui ne touche plus
 “ personne : et après-tout, s’ils étoient gens à le
 “ crucifier, pourquoi s’exposoit-il à leur colère ?
 “ Il devoit s’attendre à tout, quand il irritoit
 “ leurs Scribes et leurs Pharisiens, par des Doc-
 “ trines et des apostrophes qu’ils ne pouvoient
 “ endurer.” Ma troisième autorité, c’est la déci-
 sion de ces personnes dévotes qui prononcent, en
 secouant la tête et les bras, lorsqu’il s’agit d’un
 Prédicateur qui leur a déplu, Qu’un Ministre de
 Jésus-Christ n’a rien de commun avec Jésus-
 Christ : qu’il n’est pas un Dieu ! .. Mais vous,
 Mes Frères, qui êtes Chrétiens (je pense) autant
 pour le moins que tous ces honnêtes-gens là, que

jugez-vous en-conscience de toutes les peintures que je viens de mettre sous vos yeux ? Votre cœur que vous en dit-il ? — Vous aimez Jésus-Christ, et vous sçavez que Jésus-Christ souffre en quelque manière avec tous ceux qui souffrent pour lui : votre sympathie avec lui ne va-t-elle pas jusqu'à partager de même avec lui cette espèce de souffrance ? Ne souffrez-vous pas comme lui, avec ceux en qui il souffre ? Et cette vertueuse indignation dont j'ai parlé, ne la sentez-vous pas, quand vous le voyez ainsi maltraité de nouveau dans les membres vivans de son corps mystique ? Si votre cœur ici ne vous disoit rien, je crois en vérité que j'oserois vous dire, *Apprenez donc à juger votre cœur sur son silence.* Il y a des occasions, où le cœur doit avoir quelque-chose à dire. Ne vous dit-il pas au moins qu'un tel tas de si indignes vilenies est une impossibilité . . qu'il faut que j'aie outré les choses prodigieusement. . . Eh-bien, Mes Frères, soupçonnez ma bonne-foi, si vous le pouvez. Imaginez-vous, si vous le pouvez, que je n'ai pas senti combien l'horreur de mon tableau retomboit sur moi-même, en cas qu'on y pût reconnoître le pinceau du Mensonge : ou si c'en est trop, formez un soupçon plus doux : supposez que mon tableau n'est qu'une fiction morale, qu'une espèce de Parabole. Les sentimens du cœur s'éprouvent par des Paraboles, aussi-bien que par des traits purement historiques. La Parabole finie on peut demander, Que diriez-vous si

la Parbole étoit une Histoire ? Que diriez-vous si seulement la moitié, si seulement le quart, si seulement la dixième partie de l'histoire étoit véritable ? On pourroit même ici faire une question bien différente : on pourroit demander ; que diriez-vous si vous appreniez que toutes les vilenies de la fiction ne sont à certains égards qu'une très foible ébauche des vilenies de la réalité. . . .

Finissons. En deshonorant le vrai Ministère Evangélique dans la personne d'un Ministre, on ne pense pas uniquement à punir l'homme, on vise à décréditer le Ministère qu'on deshonne : Et ce Ministère qu'on deshonne en moi, je l'exerce au milieu de vous : il étoit par cela même de votre intérêt spirituel, comme du mien, que ces questions vous fussent proposées. Elles l'ont été : c'en est assez pour moi, si c'en est assez pour vous. La consolation que je pourrois recevoir de vos réponses, et l'honneur qu'elles feroient à l'Evangile, ne sont pas des graces à demander bien instamment : pas encore au moins. Le seul article sur lequel j'ose vous presser dans ce dernier moment de mon discours, c'est que comme mes questions vous ont été proposées dans la crainte du Seigneur, vous vouliez bien aussi les examiner dans la crainte du Seigneur : à qui je demande, pour vous, pour moi, pour mes ennemis même, l'assistance et les indulgences dont nous avons tous besoin dans tout le cours de notre vie.

SERMON

S E R M O N III.

O U

S E R M O N I.

S U R

L U C, XIII. le Commencement du v. 15.

Prêché en 1759.

SERMON III

ou

SERMON I

ou

U. C. XIII. le Commençement du N. 13.

Précédé en 1729.

LUC, Chap. XIII. Ver. 15.

Dont le Seigneur lui répondit et dit, Hypocrite!



SI je me fais une juste idée de cette apostrophe, et des circonstances malgré lesquelles Jésus-Christ a voulu la faire, et de la dignité du personnage à qui il s'adresse, je ne puis m'empêcher de dire : Voilà un exemple bien notable de sévérité ! Comment un tel personnage, dans de telles circonstances, pouvoit-il être traité si rudement ? Et comment une apostrophe si rude pouvoit-elle sortir de la bouche de celui qui disoit, *Je suis débonnaire et humble de cœur* ? de celui dont nous disons tous les jours d'après un de ses premiers Disciples, *Qu'il ne rendoit pas même injure pour injure* ?

Matth.
xi. 7. 29.

1 Pier. ii.
7. 23.

Je me propose, Mes Frères, de répondre à ces questions. Mais il faut préalablement constater le fait qu'elles supposent : et faire voir que mon Texte nous présente en effet l'exemple d'une des plus sanglantes apostrophes.

Le terme d'*Hypocrite* est un mot Grec employé communément pour signifier ce que nous appelons un *Acteur*, un *Comédien*. Je dois donc avouer d'abord que ce terme par lui-même ne désigne

rien d'odieux, qu'autant que l'on peut regarder la Profession de comédien comme une profession méprisable ou dangereuse ; délicatesse d'après laquelle ne parlent pas toujours ceux même qui la poussent le plus loin ; et délicatesse d'ailleurs qui, même chez les Juifs, n'étoit peut-être pas des plus communes depuis leur grande habitude à vivre parmi les Grecs, à voir leurs coutumes, à parler leur langue, dans laquelle certainement le titre d'Hypocrite ou de Comédien (communément au moins) n'étoit point un terme de mépris. On sçait assez quel étoit en général le goût des Grecs pour la Comédie. Un Comédien pouvoit être chez-eux un personnage fort honorable. Ainsi dans l'usage ordinaire de leur langue et dans le sens propre du terme, dire qu'un homme étoit un Hypocrite, n'étoit pas plus en dire du mal, que si nous disions historiquement aujourd'hui d'un Acteur de Théâtre, c'est un Acteur, c'est un Comédien. Mais cela n'empêche pas que ce même terme ne pût être appliqué par figure au caractère moral d'un homme, et ne dût emporter dès-lors une idée très défavorable, ne devînt l'expression d'un sentiment bien fort de mépris : sur-tout si l'application morale du terme se faisoit par quelqu'un qui ne regardât pas la profession même de Comédien, comme une fort belle chose.

Un Comédien est un Artiste qui fait son métier quand il joue un rôle sur le Théâtre. Hier, en vertu de sa profession, il aura été impunément dans

dans quelque Farce un Valet digne du fouët ou de la potence. Aujourd'hui, en vertu du même engagement, le voila dans une pompeuse Tragédie le Héros de la Pièce, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, la bouche pleine de paroles magnifiques, modèle peut-être des vertus Royales, jusqu'à ce que le rideau soit tiré : après quoi certainement personne n'exige qu'il soutienne le caractère et la dignité de Roi, ni qu'il ait dans le cœur les nobles sentimens d'un rôle qu'il ne joue plus. Avec ses vêtemens Royaux il a dépouillé sa Royauté ; il peut désormais paroître un faquin s'il l'est naturellement. Il peut même gagner beaucoup du côté de notre estime en dépouillant avec ses habits de Théâtre son caractère théâtral ; parcequ'il est très possible qu'un tel caractère, dans le genre héroïque même, ne vaille pas le caractère personel de l'Acteur qui le représente. Il y a tel Comédien peut-être qui n'a jamais représenté sur le Théâtre aucun personnage aussi réellement estimable que lui-même. Mais sur le grand Théâtre de la Vie, où le rôle de chacun commence avec l'âge de raison pour ne finir qu'à la mort, et où nous avons tous, quoique diversement, le caractère d'honnêtes gens à soutenir, que jugerions-nous de celui qui ne seroit honnête-homme que par intervalles et pour le spectacle, comme cet Acteur est un Héros sur le Théâtre ? Quand vous me montrez dans le commerce réel de la vie un homme qui fait parade de

beaux principes et de grands sentimens, qui les annonce même par quelques actes de justice et de générosité ; si vous me dites que vous le connoissez, que c'est un Comédien qui joue son rôle ; vous prétendez certainement me le dépeindre comme un misérable, comme un fourbe, qui ne diffère du faquin déclaré que parcequ'il est d'un commerce plus dangereux.

Il y a même en cela quelque-chose de plus méprisant : car appeler l'homme un Comédien, ce n'est pas seulement dire qu'il ne vaut rien malgré son beau semblant, c'est dire encore qu'il est un sot aussi-bien qu'un trompeur : c'est dire qu'il est tout-à-la-fois un comédien, et un mauvais comédien, qui a mal joué son rôle ; car autrement on n'auroit pas vu que c'étoit, comme on parle, *un jeu joué*. Un bon comédien de cette espèce, doit l'être si finement et si constamment, que des Spectateurs même un peu soupçonneux ne trouvent pas le moment de croire tout-de-bon qu'il se contrefait. La Nature, il est vrai, ne comporte guères que des gens qui jouent ainsi la comédie (soit dans le Monde, soit dans l'Eglise) ne soient pas connus aumoins de quelques personnes. Ils ont besoin de société : ils en cherchent, et ne sont pas d'ordinaire long-tems à chercher. Ils se devinent les uns les autres, de la même manière à-peu-près qu'on dit que s'entre-devinent les Débauchés et les Courtisanes. La connoissance alors est bientôt formée. Et comme les Comédiens de

de profession, si-tôt que la pièce est jouée redeviennent eux-mêmes, ne s'entre-regardent plus que comme une troupe de gens associés pour gagner par un certain métier, soit de l'argent, soit une sorte d'estime ; ainsi les comédiens d'une autre espèce après s'être découverts les uns aux autres, se lient par des confidences, s'entre-donnent des conseils, se font des complimens, dans lesquels, s'il ne peuvent s'applaudir de leurs vertus, ils s'applaudissent de leur habileté, se moquant ensemble de l'idiot ou du visionnaire qui ne sçait pas comme eux en imposer, qui veut que tout se fasse avec justice et simplicité, au risque même de nuire à sa fortune : Mais s'ils sont véritablement dignes de leurs complimens mutuels, il faut certainement que cela demeure entr'eux. L'Hypocrite, encore une fois, est mauvais comédien du moment que ceux aux-dépens desquels il joue la comédie le découvrent ; et l'appeler comédien, c'est dire qu'on l'a découvert.

Que sera-ce donc si au moment qu'on l'a pris sur le fait, on lui dit à lui-même en face, qu'il est un Comédien ?

L'affront seroit sanglant tête-à-tête ; que sera-ce s'il a des témoins ? Que sera-ce s'il en a plusieurs ? Que sera-ce s'il est public ? Et tel est cependant le cas du personnage que mon Texte nous représente comme recevant cet affront. C'est dans une Synagogue, c'est en présence de tout un peuple assemblé, que Jésus-Christ lui dit, *Hypocrite !*

L'affront

L'affront seroit sanglant, quand le mot seroit adouci par un certain sourire plus railleur qu'a-
mer, et par un ton de voix convenable à cette es-
pèce de sourire, auquel se bornent quelquefois,
par principe même de vertu, les gens vertueux
qui découvrent quelque friponerie vulgaire, et
qui sentent l'importance de réserver le sourire ou
le ton sarcastique pour les cas les plus graves ;
mais sans parler du caractère général des apostro-
phes de Jésus-Christ, lequel n'admettra pas facile-
ment cette distinction, le discours qui suit ici l'a-
postrophe, a dans son tout quelque-chose de si sé-
rieux, de si pathétique même, que l'apostrophe
qui fait l'ouverture d'un tel discours ne peut ab-
solument pas se prendre pour une touche légère,
pas même pour une touche médiocrement pi-
quante. *Hypocrite !* Que n'ai-je ici le talent de
vous faire sentir le ton, de vous représenter l'air
dont je conçois que cette parole fut accompa-
gnée ! Qu'elle dut être prononcée d'un ton mé-
prisant et d'un air indigné ! . . . On ne peut pas,
Mes Frères, vous représenter parfaitement ce ton
et cet air. Les cœurs vertueux savent ce que
c'est qu'une forte indignation contre le vice ;
mais qui est vertueux comme Jésus-Christ ? *Hypocrite !*
Il me semble que dans certaines occa-
sions sérieuses je le dirois d'un ton bien-méprisant,
et d'un air bien-marqué d'indignation ; j'aime as-
sez la vertu pour cela : mais l'amour même que
j'ai pour elle m'humilie, en m'avertissant que

Je ne suis pas comme Jésus-Christ un homme exempt de tout péché: il me fait sentir que quand je pourrois dire, avec St. Paul, *Ma conscience ne me reproche rien*, je devrois dire aussi comme lui, *Je ne suis pas encore justifié pour cela*. Bientôt une partie de mon indignation retombe sur moi-même; et mon indignation pour l'Hypocrite, affoiblie par cette diversion, ne trouve plus le ton terrassant qu'il a mérité, le trouve d'autant moins qu'elle est intimidée par une appréhension confuse de quelque retorsion, qui pourroit (quoique fautive, quoiqu'injuste) me rappeler des souvenirs humilians. Qu'on ne se moque pourtant pas de l'indignation d'un homme qui connoît Jésus-Christ, et dont l'amour pour Jésus-Christ est décidé. Si je pouvois m'oublier de manière à mériter l'indignation d'un tel homme, je sçaurois en sentir le poids, je sçaurois trembler devant lui. Dieu me garde d'être jamais traité d'Hypocrite par un tel homme! Cette apostrophe auroit été mortifiante de la part de tout homme-de-bien; mais il y a plus ici que le plus homme-de-bien qui ait jamais existé. C'est Jésus-Christ qui a lancé le trait; et de la bouche de Jésus-Christ, je dis que c'est un coup de foudre.

1 Cor. iv.
4.

Ajoutez que c'est ici, pour-ainsi-dire, un coup de foudre qui tombe sur un superbe chêne. Car enfin cet homme que Jésus-Christ appelle en face et publiquement, *un Hypocrite*, c'est probablement le personnage le plus considérable de l'Assemblée,
c'est

c'est un de ces personnages qu'on choisissoit parmi les plus riches et les plus honnêtes-gens. . . . C'est peut-être un de ceux qui pouvoient prétendre aux premières charges de l'Etat : c'est, en-un-mot, le Chef de cette même Synagogue où il reçoit l'affront ; c'est un homme qui comme tel se compte au nombre des personnes sacrées, et qui comme tel fait actuellement dans sa Synagogue les fonctions de Président.

Matth.
xxii. 7.
21.

Mais quoi ? mais comment un personnage de cette importance pouvoit-il être si peu ménagé ? Jésus-Christ est-il venu pour se moquer de toute subordination ? n'a-t-il pas dit lui-même, *Rendez à César ce qui appartient à César* ? Ses Apôtres n'ont-ils pas fortement recommandé de respecter les Puissances ? et ne doit-on pas compter parmi les Puissances, ceux même qui, subordonnés aux Puissances supérieures, sont constitués en autorité ? ne doit-on pas mettre au nombre des Puissances qu'il faut respecter, les Ministres de la Religion ? ne doit-on pas sur-tout les respecter lorsqu'ils sont actuellement leur office ? Comment, encore une fois, un tel personnage pouvoit-il être traité si rudement ?

Peu s'en faut que je ne réponde simplement : *C'est qu'un tel personnage pouvoit l'avoir très-bien mérité* : ne fût-ce que pour me laver les mains d'une certaine iniquité malheureusement trop commune : ne fût-ce, dis-je, qu'afin de témoigner
mon

mon éloignement pour l'inique préjugé qui se découvre tous les jours en faveur des personnes éminentes selon le Monde, et qui ne va pas sans une mauvaise habitude de mépris, pour ceux dont on s'imagine pouvoir dire qu'ils ne sont rien, ou bien peu de chose, dans la Société : moyennant quoi il faudra que le Foible, fût-il doué des qualités personnelles les plus respectables, ait toujours tort vis-à-vis du Puissant, sans autre forme de procès qu'une reflexion subite sur la différence de leurs conditions. Qu'on me donne d'une part la Vertu en personne, mais couverte de haillons, et que d'autre part on me présente le Vice-même richement vêtu, couvert d'or et de broderie, environné d'honneurs et de gloire : il n'y aura pas à balancer : ce sera le Vice qui aura mérité à ce pauvre sa misère et ses haillons ; ce sera la Vertu qui aura trouvé sa juste récompense dans la prospérité du Riche. Vous diriez quelquefois, à la lettre, qu'on est pleinement persuadé que les Riches et les Grands sont incapables de faire des sottises. La vérité est pourtant qu'ils en font tout comme les autres ; et que s'il y a de la différence à cet égard, il s'en faut bien qu'elle soit toujours à leur honneur. Les petits et les pauvres (pour l'ordinaire aumoins) commettent des sottises qui leur ressemblent, ce sont de pauvres petites sottises qui ne font presque point de sensation : celles des Riches et des Grands seront de riches et de grandes sottises, par lesquelles (selon l'expression

Pf. lxxxii. du Psalmiste) *tous les fondemens de la terre seront ébranlés.* Ainsi quand notre Chef de Synagogue auroit été le *Souverain Pontife de cette année*, le Prince de la Nation, je ne craindrois pas de dire qu'il a pu mériter la plus vive censure : Et s'il m'étoit impossible de découvrir par où, je dirois, n'importe, il faut bien que de manière ou d'autre il ait donné quelque beau signe d'Hypocrisie, puisqu'il est traité d'Hypocrite par Jésus-Christ : cet exemple, ajouterois-je, est aumoins un de ceux qui nous apprennent que Jésus-Christ, en juste Juge, n'avoit pas égard à l'apparence des personnes : Et nous pouvons juger d'après lui, sur sa simple parole, que cet homme étoit, dans sa Synagogue, avec tous ces beaux titres, un vil Comédien.

Mais St. Luc a voulu que nous pussions en juger par le fait. Il nous apprend que dans cette même Synagogue où cet homme présidoit, Jésus-Christ venoit de faire la fonction de Prédicateur, et quelque-chose de plus. Ayant remarqué dans la foule une pauvre femme accablée d'une maladie qui la tenoit depuis dix-huit ans misérablement courbée vers la terre, il a eu pitié d'elle ; et par la vertu d'un mot accompagné de l'imposition des mains, il a guéri la malade. Il a donc couronné ses divins discours par un miracle qui devoit certainement lui captiver, non-seulement l'admiration, mais l'amour de tous ceux qui en étoient les témoins. Le Chef de la Synagogue en

est

est témoin comme les aûtres, et bien-loin d'applaudir il est indigné. Est-ce ainsi qu'un Juif digne de sa naissance soutient le caractère d'honnête-homme, d'Israélite sans fraude ? Il sent que sa colère est injuste, et ne sçauroit pourtant l'étouffer ; il faut qu'elle éclate ; il n'ose la faire éclater directement contre Jésus-Christ, elle éclatera contre la troupe innocente des Admirateurs de Jésus-Christ. Et comment encore éclatera-t-elle ? Comme un feu de grossières et sales guenilles, qui s'annonce moins par sa flamme que par une épaisse et puante fumée. Il leur dit qu'il y a six jours dans la semaine pour travailler, pendant lesquels il faut venir pour être guéri, et non au jour du sabbat. Ne voila-t-il pas pour un Chef de Synagogue une belle occasion de jouer cette partie de son rôle qui l'oblige à maintenir une pieuse observation du Sabbat ? Et ne voila-t-il pas à l'égard même de cette partie, une manière bien noble, bien décente, bien adroite de jouer son rôle ? — On parle des loix de l'ordre : Ne les voila-t-il pas bien observées, dans cette affectation même d'en enjoindre l'observation ? L'ordre veut qu'avant toutes choses Dieu soit obéi, et que l'Envoyé de Dieu soit reçu, soit écouté, comme le Dieu même qui l'envoie : il n'y a point d'ordre (je ne crains pas de le dire) il n'y a point d'ordre où Jésus-Christ n'est pas reçu comme le Représentant de Dieu, comme le Dépositaire de cette Autorité véritablement souveraine, à laquelle toute autre

autorité doit se soumettre. Il n'y a point d'ordre, l'ordre même n'est que desordre, par-tout où Dieu ne règne pas ; où il n'est pas reconnu pour premier Maître, en la personne de son Fils unique.—L'ordre vouloit que les Principaux de la Nation fussent les premiers à le reconnoître, S'ils eussent fait leur devoir, Jésus-Christ auroit été dignement reçu de toute la Nation. Le Peuple auroit été instruit sur la réception qu'il devoit faire au Christ de Dieu lorsqu'il paroîtroit, et les Chefs du Peuple lui auroient donné l'exemple. Ce Chef de la Synagogue dans laquelle Jésus-Christ se trouve, auroit donné à cette même Synagogue l'exemple d'être tout-œil pour contempler, tout-oreille pour écouter Jésus-Christ ; il se feroit mis aux pieds de ce Jésus pour lui rendre hommage, et pour attendre ses commandemens ; il auroit dit aux Spectateurs, Voilà celui que les Oracles nous ont promis, et dont nous vous avons si souvent parlé dans nos explications des Oracles ; voilà celui à qui désormais appartient tout honneur, et dans ses mains aujourd'hui nous remettons toute notre autorité : s'il nous en reste encore, que ce soit pour nous mettre à votre tête afin de vous conduire à lui. Au-lieu de cela il nous donne un exemple de mutinerie. Au-lieu d'adorer Jésus-Christ, il se met en colère contre lui, et décharge sa colère sur des inférieurs qu'il eût mieux fait d'imiter. Voilà de quoi sont capables nos honnêtes-gens, nos gens vertueux, nos scrupuleux

scrupuleux observateurs de la lettre des Loix, ces
 gens d'ordre qui vous disent d'un ton sec en secou-
 ant la tête, *Les Loix ne sont faites que pour être ob-*
servées ! voilà la vertu sublime d'un Chef de Syna-
 gogue ! Et en effet : à quoi sert la loi du Sab-
 bat, s'il est permis à un homme de Dieu, ou mê-
 me au Fils de Dieu, au Maître du Sabbat, au
 Législateur qui l'a prescrit, de le profaner par
 ses œuvres de miséricorde, par une déclaration
 consolante en deux mots, et par l'opération (bien
 servile sans-doute) de mettre ses mains sur des
 malades qu'il viendra de guérir. . . . Hypocrite !
 détestable Hypocrite ! que tu méritois bien de te
 voir ainsi démasqué ! — L'ordre veut qu'il y ait
 une Police, et des Officiers établis pour la faire
 observer : Mais quand elle est mal observée,
 mais particulièrement lorsque c'est par leur faute,
 mais plus particulièrement si eux-mêmes ils
 donnent l'exemple des transgressions, mais sur-
 tout si leurs transgressions consistent dans un exer-
 cice injuste de leur autorité, l'injustice ne fût-elle
 que dans l'insolence de leurs manières, et ne fût-
 il question de leur autorité que telle qu'elle seroit
 sous des Gouvernemens purement humains ; est-
 il inouï que de pareils Officiers soient sujets à
 réprimande ? Bien-loin que la dignité du Ma-
 gistrat (soit civil, soit ecclésiastique) le mette à
 couvert de la censure, c'est elle qui l'y expose le
 plus. C'est au Magistrat à répondre des desor-
 dres qu'il pouvoit prévenir ; et à plus forte raison,

de

de ceux qu'il aura favorisés par quelque-chose de pis qu'un simple défaut de vigilance ou de vigueur.

Le Chef de Synagogue est quelque-chose sans doute, sous un certain point de vue ; Mais Jésus-Christ n'est-il rien ? Que pense-t-on ? s'imagine-t-on voir un grand personnage publiquement outragé par un petit particulier ? Je dis moi, que c'est un valet reprimandé par son Maître, par celui que mon Texte-même nous invite à considérer comme tel, en le désignant par son titre de SEIGNEUR. C'est le SEIGNEUR qui dans mon Texte est introduit traitant cet homme d'*hypocrite* ! Tout ce qu'on peut dire d'incontestable en faveur de l'homme, c'est qu'il étoit respectable par son rang : et vous voyez à quoi cela se réduit vis-à-vis de Jésus-Christ. D'ailleurs, est-il possible, est-il juste, est-il convenable, d'avoir des respects infinis pour le rang que deshonnorent les vices les plus méprisables ? n'outrons pourtant pas, et pour cause, la sévérité de ces traits. — Les Chefs de Synagogue étoient pour l'ordinaire de ces honnêtes-gens qui sont généralement estimés, honorés, respectés : et je ne vois pas pourquoi notre Chef de Synagogue n'auroit pas été, comme sont mille autres, un homme aussi vénérable par sa belle réputation que par son rang. La réputation des hommes est l'ouvrage du Public : et personne n'ignore combien le Public fait cet ouvrage avec toutes les lumières, toutes les attentions, toutes les

les délicatesses requises. Que fait-on même si les distinctions dont cet homme jouïssoit, n'étoient pas de la part du Public une espèce de justice rendue avec connoissance de cause ? Je consens à tout cela. L'apostrophe qu'il a méritée de la part de Jésus-Christ n'en fera que plus instructive : elle nous mettra sur la voye de penser que malgré le proverbe, ce qu'on appelle *la voix du Peuple* n'est pas toujours *la voix de Dieu* ; et que les jugemens du soi-disant Public, par laquelle certaines personnes se trouvent exaltées, ne sont pas moins sujets à caution que ceux qui déprécieroient ces mêmes personnes : que ce même Public peut se contenter de vertus après l'énumération desquelles Jésus-Christ pourroit dire à leur possesseur quelque-chose de plus humiliant qu'au jeune homme auquel il disoit un jour, *Il te manque encore un point pour être parfait*. Si quelqu'un m'assuroit, sur le témoignage formel de quelques anciens mémoires bien authentiqués, que notre Chef de Synagogue étoit un homme plein de belles et bonnes qualités, un honnête-homme, observant régulièrement le Décalogue, payant bien ses dettes, rendant service dans l'occasion, bon ami, bon époux, bon père, bon maître, bon voisin ; cela m'étonneroit peut-être, mais n'effaceroit certainement pas l'impression qu'a dû faire naturellement sur mon esprit le témoignage du Seigneur. C'est que je crois connoître des gens pour lesquels je ne doute pas que plusieurs aûtres ne fussent prêts à si-

gner

Matth.
xix. 21.

gner par-devant notaire, des certificats de mérite aussi pompeux que ce bel éloge, et fondés même à certain point sur des faits qu'il seroit difficile de contester : c'est dis-je, que je crois connoître des gens respectables à ce point-là, lesquels avec toutes leurs vertus ont découvert en eux un admirable fonds de forise, de malhonnêteté, de cruauté, d'ingratitude, d'impiété même, ou (ce qui est peut-être pis) d'une piété antichrétienne, dans des situations qui n'étoient pas infiniment différentes de celle où notre Chef de Synagogue mérita d'être décoré de l'honorable nom d'*Hypocrite*. Faut-il même beaucoup s'en étonner, lorsqu'on sçait quel fut le mélange du vice et de la vertu jusques dans un St. Paul, avant qu'il fût St. Paul ? Ce saint homme étoit digne certainement d'en être cru lorsqu'il disoit : *Pour ce qui regarde la vie que j'ai menée dès ma jeunesse à Jérusalem, parmi ceux de ma Nation, elle est connue de tous les Juifs : ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sçavent que j'ai été ci-devant Pharisien, faisant profession de la secte la plus exacte de notre Religion : et quant à la justice qui est marquée dans la Loi, ayant été irrépréhensible.* Telles furent donc, dans les premières années de l'Eglise, en la personne du nommé *Saul*, les éclatantes vertus d'un Pharisien. Et ce même Pharisien pourtant, avec toutes les vertus, nous le voyons capable de l'infame bassesse de garder les hardes d'une bande de furieux, pendant qu'ils lapident St. Etienne : nous le voyons (ce même Pharisien si honnête

Act xxvi.
v. 4 & 5.

Phil. iii.
v. 6.

honnête-homme, si régulier, si dévot) capable d'aller demander des lettres au Souverain Sacrificateur; en vertu desquelles il puisse persécuter les Disciples de Jésus-Christ à Damas, prêt à les persécuter par toute la terre, et ne respirant pour eux que *menaces et carnage*. Qu'on suppose après cela, si l'on veut, dans notre Chef de Synagogue, toutes les vertus d'un Saul : je doute que Saul même à la place de cet homme n'eût pas été apostrophé comme lui. Seulement je penche à croire que ce coup de foudre lui eût été plus salutaire, lui eût épargné celui qui l'abatit depuis sur le chemin de Damas. Jésus-Christ est la pierre de touche des vertus. Quand elles sont réelles et solides, quand elle partent du fond d'un cœur véritablement honnête et bon, il est impossible qu'elles subsistent longtems devant lui sans produire un attachement déclaré d'amour et de zèle pour sa personne, pour son Evangile, pour son service. Vous êtes honnête-homme sans l'aimer; je vous en crois. Vous ne l'aimez pas encore, vous l'aimerez un-jour, je vous en réponds sur votre honneur : je n'attens pour vous que l'heureux moment de le bien connaître.

On peut demander comment la sanglante sévérité du reproche d'hypocrisie (car il est au moins bien sévère) s'accorde avec la douceur de Jésus-Christ ? Mais qui peut croire que là-dessus il

Act. ix. ̄.
1-2.

n'y ait rien à répondre ? Jésus-Christ, Mes Frères, nous devoit l'exemple de plus d'une vertu : Et quelle Morale ne reconnoît pas une sévérité vertueuse dont l'exercice est souvent un devoir ? Nous pouvons, nous, nous y tromper : nous pouvons être sévères mal-à-propos, ou ne pas renfermer notre sévérité dans les plus justes bornes : Mais il s'agit ici de la sévérité d'un homme qui ne se trompe point. D'ailleurs, dans cette sévérité même, n'apercevez-vous aucun reste de douceur ? *Hypocrite !* cette parole sortant de la bouche de Jésus-Christ est sans-doute une parole foudroyante ; mais ce n'est pourtant qu'une parole, qu'un simple mot ; qu'un mot simplement articulé, par celui qui d'un autre mot auroit pu faire descendre les foudres du Ciel sur la tête de l'insolent ; ou appeler les abîmes, et commander à la terre d'engloutir le misérable qui étoit si indigne de demeurer sur la face de la terre. Comparez la peine avec le crime : elle ne vous paroîtra plus qu'un trait de bonté, qu'un remède charitable pour faire rentrer cet homme en lui-même. C'est un remède amer, il est vrai ; mais un remède pourtant, et un remède administré par la Charité-même. Il falloit pour le salut du Genre-humain, que l'autorité de Jésus-Christ fût reconnue, mais il falloit qu'elle le fût volontairement : il falloit pour ce double effet ne la pas manifester d'abord toute entière contre les rebelles, et la manifester néanmoins par quelques

ques indices. Il falloit, téméraires et foibles Mortels, nous faire sentir à la fois et sa clémence et sa sévérité : Sa clémence, en nous conservant pour nous donner le tems de nous convertir : sa sévérité, en nous avertissant par des reproches proportionnés à nos égaremens, que cette clémence a des bornes, et quels sont les égaremens d'où notre conversion doit nous ramener dans les sentiers du Seigneur. La douceur et la sévérité me paroissent si peu incompatibles, que je reconnois tour-à-tour et la douceur dans la sévérité, et la sévérité dans la douceur. . . . Quoi de plus aimable que la sévérité si elle nous corrige ? quoi de plus terrible que la douceur si nous en abusons, si par notre endurcissement nous nous la rendons inutile ? *Si nous méprisons les richesses de la bénignité de Dieu, de sa patience et de sa longue attente, ne considérant point que la bénignité de Dieu nous invite à la repentance ; et que par la dureté de notre cœur impénitent nous nous amassons des trésors de colère pour le jour de la colère ?* Il me semble entendre ici le conseil de Dieu : . . . “ Nous avons fait par
 “ notre bonté les siècles écoulés depuis le déluge
 “ d'eau, faisons par elle de nouveaux siècles ;
 “ différons le déluge de feu que la race humaine,
 “ toujours folle et séditieuse, a mérité : donnons
 “ aux hommes le tems de se reconnoître, ou
 “ d'apprendre de-plus-en-plus à leurs dépens,
 “ combien leur sagesse propre est trompeuse
 “ quand elle leur promet de les rendre heureux

Rom. ii.
 v. 4 & 5.

“ sous tout autre Règne que le mien, par tout au-
 “ tre système que celui de ma Parole. Que les
 “ générations enfin se succèdent encore les unes
 “ aux autres, jusqu’à ce que tous les trésors de no-
 “ tre longanimité soient épuisés, s’il faut qu’ils le
 “ soient, par l’opiniâtreté des rebelles : afin que
 “ dans le grand jour des Vengeances, étonnés
 “ eux-mêmes de leur opiniâtre rebellion, ils
 “ soient réduits à dire : Tes jugemens, ô Dieu,
 “ ne sont pas injustes : Tu ne nous a que trop
 “ longtems attendus : nous méritons d’être exter-
 “ minés plutôt de dessus la terre.” Vous voyez,
 Mes Frères, comment la clémence et la sévérité
 s’unissent et, pour-ainsi-dire, se confondent dans la
 conduite de Dieu à l’égard de la masse du Genre-
 humain : et pour peu que vous y pensiez, vous
 reconnoîtrez bientôt que cette même union de la
 sévérité avec la clémence caractérise, a dû carac-
 tériser, sa conduite à l’égard de cette portion de la
 masse que constitue la famille d’Abraham.
 Pourquoi sa conduite en la personne de son Fils in-
 carné ne seroit-elle pas la même, à l’égard d’un
 individu de la masse.

La seule chose qui puisse encore nous causer
 quelque embarras, c’est que la sévérité de Jésus-
 Christ, en donnant à ce Chef de Synagogue le ti-
 tre d’*Hypocrite*, semble adopter l’usage des termes
 injurieux, quoique nous disions de lui tous les
 jours d’après St. Pierre (comme je l’ai noté d’en-
 trée)

rée) qu'il ne rendoit pas même injure pour injure.
 Mais n'avez-vous jamais pris garde combien
 le terme d'*injure* est sujet à se voir ou mal
 appliqué ou mal entendu. On suppose tous
 les jours que ce terme désigne en général toute ap-
 pelation durement énergique, soit qu'elle ex-
 prime un mensonge ou une vérité : moyennant
 quoi les vérités dures, quelque utiles ou quelque
 nécessaires même qu'elles puissent être, se trou-
 vent prosrites aussi-bien que les mensonges insult-
 ans : avec cette différence seulement, que ceux
 qui vous interdisent les vérités dures, seront sou-
 vent des délicats qui ne s'interdiront pas à eux-
 mêmes, ni à leurs pareils, la liberté de vous pro-
 voquer par les plus durs mensonges. Après
 vous avoir traité d'Idiot, de Visionnaire, de Fana-
 tique, de Téméraire, de Séditieux, d'Hypocrite
 peut-être, parceque vous paroissiez vouloir être
 Chrétien tout-de-bon, ou parceque votre Christi-
 anisme fort un peu de la *routine* qu'ils appellent a-
 vec tant de grace *la grande route* ; ils exigeront de
 vous, qu'en vertu de votre Christianisme vous sup-
 portiez tout en silence, que vous ne répondiez
 mot, ou que vous vous borniez à répondre mo-
 destement par des raisons dont ils se moquent
 d'avance. Et si pour les piquer d'honneur, ou
 pour vanger la Religion qu'ils outragent, ou pour
 vous purger de tout soupçon d'une lâche com-
 plaisance, ou pour accorder quelque-chose aux
 mouvemens vertueux d'une juste indignation, il
 vous

vous échape de leur dire énergiquement quelque vérité peu flatueuse, ils crient d'abord que vous dites des injures. Mais ceux qui savent ce que le terme signifie, savent qu'une vérité dure et une injure sont deux choses fort différentes. Le son même du terme d'*injure* indique *injustice* : on ne dit enfin véritablement des injures, que lorsqu'on donne des titres qui renferment un mensonge offensant. Et Jésus-Christ ne mentoit certainement pas quand il appeloit cet homme un *Hypocrite*. . . . J'accorderai, si l'on veut, que les titres offensans et vrais peuvent avoir quelque air d'une injure, quand ils sont donnés sans une suffisante provocation qui paroisse. Mais quelque utile que soit cette remarque en elle-même, à quoi peut-elle servir ici ? Jésus-Christ n'avoit-il pas été provoqué ? ou la provocation n'étoit-elle pas suffisante ? n'étoit-elle, soit pour le fonds, soit pour la forme, qu'une de ces bagatelles légères qui ne méritent pas qu'on les relève ? et cette même provocation n'avoit-elle pas assez-bien paru ? n'étoit-elle pas assez évidente ?

Ces reflexions pourroient être poussées plus loin, mais telles qu'elles sont, elles suffisent, je pense, pour répondre aux questions que j'ai proposées. Et s'il vous en roule une autre dans l'esprit, si vous cherchez à savoir quel usage nous pouvons tirer de toutes ces reflexions, la réponse ne sera pas bien-difficile. Un premier usage, c'est qu'elles nous font voir que si nous avons en Jésus-Christ

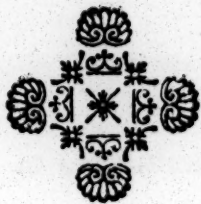
un Roi doux et débonnaire, nous avons aussi en
 un Roi juste et équitable, qui regarde d'un
 œil sévère tous ces petits tyrans de la société que
 leur rang ennorgueillit et porte à mépriser tout
 ce qui paroît leur être inférieur ; un Roi qui
 dans ses jugemens n'a point d'égard à l'apparence
 des personnes, et aux yeux duquel le mal n'est
 pas moins mal dans les grands et les puissans que
 dans les pauvres et les petits. Un second usage
 que nous en tirerons, c'est un usage de consolation.
 La nature pâtit lorsqu'avec un cœur plein de zèle
 et d'amour pour Jésus-Christ, on se sent ému
 d'une juste indignation contre l'indignité de ses
 ennemis, et qu'il faut étouffer cette indignation,
 l'empêcher d'éclater, ou qu'en se soulageant par
 des paroles qui marquent son indignation, on
 s'expose au reproche de s'éloigner du modèle que
 Jésus-Christ nous a laissé. Qu'il est consolant en
 pareil cas de sçavoir que Jésus-Christ lui-même a
 quelquefois fait éclater son indignation, qu'il s'est
 permis des paroles rudes lorsque le cas lui paroîs-
 soit le mériter, et qu'il n'y a rien d'outré dans
 l'exemple de douceur et de débonnairété qu'il
 nous a donné, et que nous devons suivre. Un
 troisième usage que je tire des reflexions sur la
 censure que Jésus-Christ lance contre le Chef de
 Synagogue, c'est une règle pour notre conduite
 toutes les fois qu'il est question pour nous de
 former, ou de prononcer quelque jugement. Je
 voudrois que dans toutes les Assemblées, et sur-
 tout

tout dans les Assemblées religieuses, tout homme qui comme ce Chef de Synagogue a droit de parler, se souvint de cette Synagogue où Jésus-Christ étoit visiblement présent ; et que là-dessus il s'interrogeât ainsi lui-même : Ce que tu vas dire est-il bien ? est-il juste ? que diroit Jésus-Christ s'il étoit ici ? ne te diroit-il pas comme au Chef de la Synagogue, *Hypocrite ! . . .*

Les occasions de prononcer dans des Assemblées où l'on est assis pour délibérer suivant de certaines formes, n'arrivent pas tous les jours ni pour tout le Monde ; mais dans combien d'autres Assemblées plus ou moins publiques, plus ou moins nombreuses, combien d'occasions tous les jours de dire son avis ? et quelles que soient ces Assemblées ou ces occasions, pourquoi, si je m'y trouve, ne m'appliquerois-je pas alors la leçon que me fait mon Texte ? Toutes les fois donc que dans la conversation je serai sur le point de prononcer quelque jugement, que ferai-je pour être sage ? Je me dirai ; prends bien-garde à ce que tu vas faire, songe que Jésus-Christ est là, qui t'entend et qui te juge ; crains sur-tout qu'il ne te mette au rang des Hypocrites. Et si quelque parole approche de mes lèvres qui puisse lui déplaire, je la ravalerais cette indigne parole, je l'ensevelirais dans un éternel silence.

Si par toutes ces reflexions, Mes Frères, je puis vous avoir aidés à être plus attentifs sur vous-mêmes ; plus soigneux de vous représenter Jésus-Christ

Christ présent devant vous, et de vous conduire de la manière la plus propre à mériter son approbation, je n'aurai pas perdu ma peine, j'aurai gagné le point qui doit être le but prochain de toutes nos Prédications, et auquel tendent les foibles efforts dont je suis capable. Je prie Dieu de les bénir : joignez vos prières aux miennes.



C'est princié devant vous, et de vous considé-
 re la manière la plus propre à mériter son ap-
 pui. Je n'ai point de pitié au sein, l'âme ga-
 rant le point qui doit être le plus prochain de son
 cœur. Princié, et princié princié les choses
 dont je suis capable. Je suis Dieu de la
 terre, je suis princié aux hommes.



LIBRAIRIE

S E R M O N IV.

O U

S E R M O N II.

S U R

L U C, XIII. le Commencement du *ŷ.* 15.

Prêché en 1759.

M 2

F R M O IV

80

3 D E M O N

3 U R

U C XII In Commemoration of the

18th of July 1770

18

LUC, Chap. XIII. Ver. 15.

Et le Seigneur répondit et lui dit, Hypocrite !



CE N'EST le Seigneur Jésus qui parle ainsi dans mon Texte ; et c'est au Chef d'une Synagogue qu'il parle. Le Seigneur vient de prêcher dans cette Synagogue, et d'y guérir une pauvre femme qu'un esprit de maladie tenoit courbée depuis dix-huit ans : Le Chef de la Synagogue s'en est indigné, et n'osant pourtant pas attaquer directement le Seigneur, il a eu la sainte modération de gronder seulement l'Assemblée, non même sans voiler sa modeste colère d'un pieux prétexte que lui fournissoit la circonstance du tems. *Il y a six jours, a-t-il dit, Il y a six jours dans la semaine pour travailler, venez ces jours-là pour être guéris, et non au jour du sabbat.* Jésus-Christ pouvoit-il être la dupe de cette grossière finesse ? Jésus-Christ qui en voit le fond, non-seulement prend pour lui la censure et se charge d'y répondre, mais entame sa réponse par un reproche injuste que sanglant d'hypocrisie, en apostrophant le saint personnage avec le titre d'*Hypocrite*. Nous ne faisons que vous indiquer tout cela, parceque nous

nous croyons l'avoir suffisamment développé dans quelques autres discours, le dernier desquels même roulé tout-entier sur ce reproche d'Hypocrisie. Mais je m'y suis borné à l'explication du reproche, tel qu'il est dans notre Version commune. Je me propose aujourd'hui de l'expliquer tel qu'il est dans une *Variante* de l'Original sur laquelle je n'ai gardé le silence dans mon discours précédent que faute de tems pour en parler d'une manière convenable à son importance.

Il est arrivé à nos Livres sacrés, comme à tous les anciens Livres (soit par l'inadvertence des Copistes, ou par la diligence souvent mal-adroite des Correcteurs) de n'être pas exactement semblables en tout dans tous les exemplaires : de sorte que non-seulement il se trouve, tantôt quelque mot de plus ou de moins, tantôt un terme à la place d'un autre, sans préjudice du sens qui demeure toujours le même ; mais quelquefois aussi cela produit quelque différence dans le sens. Toutes ces diversités dans la manière d'écrire ou de lire un passage, forment ce qu'on appelle des *diverses leçons* ; ou par un seul mot des *Variations*. Et ceux d'entre vous qui savent cela, n'ignorent pas sans-doute que pour le Texte entr'autres du Nouveau Testament on a fait d'amples recueils de ces diversités, parcequ'elles ont plus d'un usage considérable dans l'étude de l'Ecriture, quoique les Théologiens en parlent assez rarement, et que les Prédicateurs n'en parlent presque jamais.

la seule raison peut-être qu'en général (comme je l'ai insinué) elles sont fort minutieuses. Mais on ne laisse pas d'en trouver quelques-unes moins d'assez importantes pour mériter, que même dans les Sermons, on y fasse quelque attention : Et je crois que celle dont je parle est de nombre.

Dans notre Version commune, le Seigneur dit au Chef de la Synagogue, *Hypocrite*, au singulier : Avant la Variante qui m'occupe, le Seigneur lui dit, *Hypocrites*, au pluriel ; et cette façon de lire est d'autant plus digne d'attention qu'elle a pour elle des autorités considérables, qui ne permettent pas de la rejeter d'abord comme une faute d'orthographe. Elle se trouve dans plusieurs Manuscrits Grecs, tant de la première que de la seconde antiquité, parmi lesquels j'en puis compter quatre qui m'appartiennent. Elle se trouve même dans quelques-unes de nos anciennes Editions Grèques. Elle se trouve, à quelque variation près, dans St. Irenée, Ecrivain du second siècle : elle se trouve sans variation dans un célèbre Théologien Grec du douzième. Elle se trouve imprimée dans presque toutes les anciennes Versions Orientales : et l'on en peut dire autant (malgré quelque variation) tant de l'ancienne Version Latine appelée Italique, que de celle qu'on nomme aujourd'hui la Vulgate : d'où la Variante a même passé dans quelques-unes de nos Versions modernes en langue vulgaire : tellement qu'elle

qu'elle pourroit être connue, sans mon secours de ceux même d'entre vous qui ne lisent l'Écriture que dans leur langue maternelle, et leur avoir causé d'avance quelque'embaras. Car dire *Hypocrites* à un homme seul comme si l'on parloit à plusieurs hommes, cela est-il naturel ? Cela n'est certainement pas régulier, si on juge par les seuls premiers principes de la Grammaire : et toutefois on peut dire que cet inconvénient de la Variante fait lui-même quelque chose pour elle. Car au moins nous fait-il concevoir tout-d'un-coup comment elle aura pu, malgré son authenticité, ne se pas conserver dans tous les exemplaires : pourquoi ? parceque l'apparente irrégularité du pluriel tentoit naturellement les Copistes de l'abandonner sans autre façon comme une faute d'inadvertence, pour mettre à leur chef à sa place le singulier. Tout cela, m'assure, vous fait juger comme à moi, que notre Variante méritoit de vous être rapportée, supposé même qu'elle ne pût nous fournir aucune de ces réflexions intéressantes auxquelles on doit s'attacher de préférence dans un discours populaire. Mais ce n'est pas le cas : et j'espère que vous continuerez, si vous daignez encore un-peu nous continuer votre attention. Car à tout ce que j'ai déjà dit en faveur du pluriel, je crois pouvoir joindre quelque-chose de plus sensiblement utile ne fût-ce que la réflexion générale par laquelle je vais débiter, sur la convenance de l'emploi du pluriel.

plurier dans une apostrophe qui semble d'abord ne devoir tomber que sur un seul homme.

Cette confusion des Nombres peut paroître embarrassante au premier coup d'œil : mais pour peu que l'on soit fait à réfléchir sur le langage de la Nature ou du Sentiment, j'ose dire qu'une légère attention doit dissiper l'embaras. Imaginons-nous qu'au lieu d'apostropher le Chef de la Synagogue par le simple vocatif d'*Hypocrites* au pluriel, Jésus-Christ eût dit, en forme expresse d'affirmation, *Vous êtes des Hypocrites*. Cette supposition, qui ne diminue en rien la difficulté, qui l'augmente au contraire, ne laissera pourtant pas de servir à la lever, si nous considérons : que dans les langues anciennes, qui ne mettent jamais à notre manière le *Vous* pour le *Toi*, il suffit d'employer le *Vous* en parlant à un seul homme, pour lui faire entendre ce qui dans notre langue ne peut bien-souvent s'exprimer bien, que par un *Vous-aùtres*; ou qui demande même que nous disions quelquefois, par quelque phrase encore plus explicite, *Vous aùtres gens de telle ou de telle espèce*. Vous n'ignorez assurément pas que ces sortes d'apostrophes entrent tous les jours dans la conversation, lorsqu'on veut faire sentir, soit à la personne apostrophée, soit à ceux qui sont présents, qu'on envisage en elle toute la famille, ou toute la classe, toute l'espèce à laquelle elle appartient. Et si plusieurs en usent ainsi dans un mauvais esprit qui les rend dignes eux-mêmes de quelque sé-

vère apostrophe ; il n'en est pas moins vrai que la même chose est faisable dans un esprit de sagesse, auquel il seroit déraisonnable de s'opposer. Qu'un Marchand, par-exemple, ait moralisé (comme il arrive quelquefois) d'après des principes mercantiles, au mépris des principes de l'honneur, de la justice, de la religion ; et qu'un homme-de-bien veuille un-peu reprimer ce Corrupteur de la Morale ; il pourra, j'en tombe d'accord, se contenter de lui dire, à lui nommément et pour lui seul, *Vous avez votre Morale, j'ai la mienne* : Mais si le zèle de l'homme-de-bien lui découvre dans la folie personnelle du Marchand le vice trop commun de sa profession, ce même zèle lui fera dire plus naturellement, *Vous autres Marchands, vous avez une étrange morale*. Et qui pourra bien-honorablement lui faire un crime d'avoir ainsi généralisé son apostrophe ? A la place du Marchand, mettons un jeune Militaire, qui d'un air triomphant (soit par belle brutalité, soit pour nous faire accroire qu'il a du courage) nous vienne crier de toute sa force, *Bonne nouvelle ! la guerre est déclarée*. Quoiqu'un vieux Officier, Père du jeune-homme, mais plus homme et plus Chrétien que lui, se pût contenter de lui dire, *Tu es un jeune sot* ; on s' imagine aisément qu'un Evêque, digne de l'être, pourroit lui dire au pluriel, *Vous êtes sujets, vous autres Militaires, à un étrange oubli des sentimens de l'humanité et du Christianisme*. A la place du jeune Militaire, mettez un

Prélat

Prélat qui après avoir rampé à la Cour comme un ver, va dans son Diocèse faire ramper comme vers devant lui quelques pauvres Curés qui n'ont d'espérance qu'aux honneurs d'une autre Vie : on s' imagine aisément que ce Prélat pourroit recevoir, du Prince aumoins, quelque bonne reprimande qui commenceroit par un, *Vous autres Prélats*. C'est ainsi qu'un Prince, Guerrier même, pourroit dire quelquefois à quelqu'un de ses Conseillers, *Vous autres gens de Cabinet, qui ne connoissez les horreurs de la guerre que par des relations, les conseils violents ne vous coûtent rien*. Ces répréhensions généralisées, tout en relevant la faute qu'un homme aura commise, l'avertissent du vice ou du danger de sa condition, et du deshonneur que sa faute peut faire à ses pareils ou à ses conjoints. Elles sont des leçons utiles pour eux, en même tems que pour lui. Elles servent d'ailleurs de préservatif contre l'indigne facilité qui laisse prendre à certains ordres de gens, un ascendant nuisible à l'intérêt public : Et n'étant après-tout que des sévérités verbales qui ne font grand mal à personne, si l'on n'en abuse comme on peut abuser de tout, leur grande utilité les justifie de reste sur l'inconvénient qu'elles semblent avoir d'aller contre la maxime qui dit, Que les fautes sont personnelles, et que les innocens ne doivent pas porter la peine des coupables. Un Philosophe qui voudra faire le subtil dira peut-être, que toutes ces imputations générales sont fausses, parcequ'elles ont tou-

jours leurs exceptions : Et le Philosophe subtil se trompera : parceque dans ces imputations générales, on suppose toujours la règle générale qui dit qu'il n'y a point de règle sans exception : si toutefois cette règle-même est rigoureusement générale ; car c'en seroit plutôt une de poser, qu'entre personnes raisonnables qui généralisent leurs censures, de même qu'entre personnes raisonnables qui généralisent leurs louanges, les exceptions raisonnables vont sans dire. Certaines gens se recrient bien-haut contre ce qu'on appelle des *Reflexions nationales* : Et je ne crois pourtant pas qu'ils fussent fort-bien reçus à condamner, ni l'ancien Prophète ou Poète payen connu pour avoir dit, *Les Crétois sont toujours, menteurs, méchantes bêtes, et ventres paresseux* : ni St. Paul qui n'a pas fait scrupule d'alléguer ces paroles dans son

Ch. i. v. 12. Epître à Tite : ni peut-être le Poète Latin contemporain de l'Apôtre, qui représente tous les Grecs en général comme des *Hypocrites*, en les nommant *une Nation comédienne*, capable de jouer par adulation toutes sortes de personages. Ajoutez qu'indépendamment des censures ou des louanges généralisées, le langage humain fourmille de généralités qui se limitent d'elles-mêmes, soit en vertu des circonstances, soit en vertu d'une convention tacite, facile à deviner. Ainsi le Philosophe le plus chicaneur dira, tout-comme le moins subtil Bourgeois, que *Tout le Monde est sorti d'une Ville*, sans se croire obligé d'avertir, crainte de méprise,

éprise, qu'il excepte d'abord tous les gens qui
 ont restés dans la Ville, puis encore, tous ceux
 qui n'avoient pas été dans le cas de pouvoir en
 sortir, parcequ'ils étoient répandus ailleurs dans
 les quatre parties du Globe. Et le même Philo-
 sophe en vous parlant d'une affaire connue, ou
 qui doit l'être, vous dira de même tout-simple-
 ment, que *Tout va comme à l'ordinaire*, sans se
 croire obligé d'avertir qu'il ne parle pas de l'état
 universel du Monde : sauf à lui de s'expliquer
 dans le moment où il verra que les explications
 deviennent nécessaires. S'il falloit au-reste, Mes-
 frères, touchant l'usage du Plurier lorsqu'on par-
 le à une seule personne, vous citer des exemples
 anciens, l'Antiquité, tant profane que sacrée, en
 ourniroit des centaines. Je vous en rappellerai
 un qu'il me souvient de vous avoir autrefois ex-
 pliqué. C'est celui de Jésus-Christ disant à cer-
 ain *homme de Cour*, ce qui ne peut bien se rendre
 dans notre langue qu'en traduisant, *Vous ne sçau-*
riez croire, vous autres, que vous n'avez vu des signes
et des miracles : si ce n'est qu'on pourroit peut-ê-
 tre aussi traduire, *Vous ne sçauriez croire, vous au-*
tres, ni signes ni miracles, si vous ne les voyez. Les
 deux traductions sont égales en ce que j'y fais en-
 ter, pour la clarté du sens, un *Vous autres*. On
 peut que le sens soit *Vous autres Juifs* : je penche
 à croire que c'est plutôt, *Vous autres gens de*
Cour, Vous autres gens du grand air. On peut
 choisir ; on pourra même recourir à quelque troi-
 sième

sième interprétation : cela m'est ici fort indifférent : Nous aurons toujours dans ce passage l'exemple d'un pluriel qui généralise une censure quoiqu'en réponse à une seule personne. Mais qu'on ne cherche loin des exemples, quand nous en avons un sous la main ? Représentez-vous Jésus-Christ aux prises avec un dévot pharisaïque auquel il dit avec émotion : CHACUN DE VOUS *délie-t-il pas son bœuf ou son âne un jour de Sabbat pour le mener de l'étable à l'abreuvoir ? Et celle qui est une fille d'Abraham que Satan tenoit liée depuis dix-huit ans, il ne falloit pas la dégager d'un tel lien parceque c'est un jour de Sabbat !* Le chacun de vous qui marche à la tête de ces paroles, en fait certainement quelque-chose de plus général qu'une Censure individuellement personnelle : Et ces mêmes paroles font pourtant si-bien partie d'un discours en réponse à un seul homme, qu'elles forment actuellement l'immédiate continuation du reproche d'hypocrisie adressé dans mon Texte au Chef de la Synagogue. Il est donc très-possible au moins que ce reproche même ait été énoncé par le terme d'*Hypocrites* au pluriel : Et cette généralisation du reproche doit même paroître fort probable, pour peu que l'occasion de la faire fût invitante. Or il me semble qu'elle l'étoit beaucoup. Le Chef de la Synagogue n'avoit pas attaqué Jésus-Christ directement : c'étoit une mauvaise finesse qui en méritoit une meilleure. L'attaque indirecte demandoit naturellement une réponse

onse qui le fût aussi : Et Jésus-Christ en généra-
 ant son apostrophe lui donnoit au moins un air
 de réponse indirecte, en ce qu'elle devenoit par-là
 moins personnelle. L'Agresseur avoit cru sans-
 doute que la finesse du tour indirect mettroit dans
 son insulte quelque-chose de plus piquant : cela
 même devoit lui faire trouver la réponse de Jésus-
 Christ d'autant plus piquante qu'elle seroit moins
 personnelle, comme si Jésus Christ, en faisant la
 guerre aux Hypocrites en général, le confondoit
 dans la foule, et dédaignoit de l'admettre, mal-
 gré ses airs, à l'honneur d'un combat singulier.
 Mais ce n'est pas tout : je conçois que Jésus-
 Christ pouvoit se sentir invité à généraliser son a-
 postrophe, par la pensée que cela la rendroit plus
 sentencieuse, plus instructive, et par-là plus pi-
 quante encore, en la rendant telle pour des objets
 plus considérables que le personnage qui lui en
 fournissoit l'occasion. Expliquons-nous.

Une Synagogue n'avoit proprement qu'un seul
 homme qui pût être actuellement nommé *le Chef*
de la Synagogue, dans un sens de précision : mais
 elle pouvoit en avoir plusieurs qu'on appelât Des
 Chefs de Synagogue, soit parcequ'ils en étoient les
 principaux Membres, soit parcequ'ils formoient
 avec le Chef principal une espèce de Collège, de
 Sénat, ou de Consistoire, lequel occupoit dans la
 Synagogue un lieu d'honneur qui le distinguoit de
 la foule. L'Agresseur de Jésus-Christ étoit donc
 probablement avec d'autres Chefs ; et suivant
 cette

cette supposition, nous voyons à l'œil (pour-ainsi dire) dans tout le banc sacré rempli de ces saints personnages, l'objet ou les objets immédiats sur qui pouvoit porter le nom pluriel d'*Hypocrites*, prononcé peut-être avec un geste démonstratif qui signifioit, *Je ne parle pas moins à tes dignes Assesseurs qu'à toi-même.* Et comme le ton naturel d'une pareille apostrophe ne marquoit certainement pas un profond respect pour ces sortes de sacrés Collèges, non-plus que pour les Ordres de gens qui leur fournissoient le plus de membres ou de supports, tels qu'étoient les Docteurs de la Loi, les Scribes et les Pharisiens, il est aisé de concevoir que l'apostrophe devoit avoir un certain air de réjaillir tacitement sur ces divers Ordres, en réjaillissant sur les Chefs de Synagogue en général. Il y a même plus. Les Chefs de Synagogue d'un lieu pouvoient être considérés comme appartenant à la Classe de ceux d'où l'on tiroit des sujets pour le Sanhédrin, pour le grand Conseil de la Nation ou même par une extension naturelle, comme étant du nombre de tous ceux que désigneroit le nom vague de Gouverneurs ou Conducteurs des Peuples : et cela posé, le sens de l'apostrophe générale auroit été : *Vous autres Gouverneurs des Peuples, qui vous glorifiez d'être établis pour le bien public ; que vous êtes de beaux Hypocrites !* Nous voyons, Mes Frères, par ce détail, sur quels objets plus considérables qu'un seul Chef de Synagogue pouvoit porter l'apostrophe pluralisée de mon

Texte : Et vous sentez, je m'assure, qu'une apostrophe qui taxeroit ainsi d'Hypocrisie tous ces Ordres de gens, seroit plus sententieuse, comme je l'ai dit, plus instructive, plus piquante, que celle qui châtieroit simplement l'insolence personnelle d'un seul homme. Mais pour avoir solidement ces avantages il falloit qu'elle fut juste : et l'étoit-elle ? Un seul homme a mal parlé : pourquoi faire tomber le blâme sur plusieurs ? sur tout un sacré Collège ? sur des Ordres entiers ? et sur des Ordres respectables ? J'ai répondu d'avance, en général au-moins, par les observations générales que j'ai faites sur les repréhensions pluralisées : je ne ramène la question que pour y répondre par quelques observations plus particulières.

J'observerai donc ici qu'on peut répondre, que quand le Chef principal de la Synagogue a mal parlé, ses Collègues se sont tus. S'ils eussent dit quelque-chose de convenable, je ne doute pas que St. Luc n'en eût fait mention. Son silence indique le leur et ne l'excuse certainement pas. Il y a des occasions où il faut parler. Lorsqu'on est témoin de certaines indécences propres à faire rougir ou gémir les honnêtes-gens, et commises de manière qu'on ne peut absolument pas feindre de ne les pas voir, il faut les improuver par sa contenance au-moins, si on a la langue liée : Et lorsque c'est une iniquité à laquelle on peut être soupçonné de consentir, quiconque ne se déclare pas innocent, se déclare complice : on peut donc

au-moins lui faire sentir qu'en attendant qu'il ait désavoué le crime, on regardera son silence comme un signe d'approbation. La prérogative du Chef ne vas pas ici jusqu'à tenir la bouche indispensablement fermée à tous les assistans. Que le petit peuple intimidé se taise : à-la-bonne-heure ; mais il s'agit dans ce moment des Collègues du Chef : de ceux qui exercent conjointement avec lui une espèce de Magistrature. Ils sont établis pour empêcher les desordres parmi ce petit peuple qu'ils sont sujets à traiter de canaille. Il se commet au-milieu d'eux, par l'un d'entr'eux, une action canailleuse, et ils demeurent muets ! *Si ceux-ci se taisent, qui parlera ? les pierres parleront-elles ?* Et si Jésus-Christ parle, quel aître que lui le pouvoit mieux ? Qui aura le droit de reprimander ces Importans, si ce n'est celui qui vient de les instruire en pure perte, malgré les preuves les plus respectables d'une autorité divine ?

Si nous considérons à-présent ces Chefs de Synagogue comme appartenant à un Ordre de gens plus considérable par le nombre, comme membres d'un Ordre où vous pouvez ranger les Scribes, les Pharisiens, les Docteurs, et généralement tous ces notables Zèlateurs de la Loi qui se piquoient d'en exiger l'observation la plus scrupuleuse : la justice de l'apostrophe pluralisée n'en sera que plus évidente. Ce n'est pas la première fois que Jésus-Christ ou ses Disciples ont été chicanés par ces gens-là sur l'observation de la Loi, à l'égard
du

du sabbat nommément : ce n'est pas non-plus la première fois que Jésus-Christ leur a reproché de faire eux-mêmes aux jours de sabbat des choses dont ils devoient s'abstenir, s'il étoit vrai que le Sabbat .ût être observé si rigoureusement : Et qui ne voit qu'il étoit important pour Jésus-Christ de ne leur rien céder sur cet article ? C'étoient des gens qui, sous ombre d'observer le Décalogue et plusieurs petits commandemens, négligeoient les plus grands, ceux qui servent de base au Décalogue même, *la bonne-foi, la justice, la miséricorde*, les vertus en-un-mot sans lesquelles il étoit impossible qu'ils fussent préparés pour la réception du Christ. Sous prétexte que la Loi est bonne et utile, ils en vinrent à penser qu'elle étoit suffisante : et comme ils ne doutoient pas qu'ils ne l'observassent au mieux possible, c'étoit folie à leurs yeux de leur parler d'autre chose. Jésus-Christ, qui étoit l'accomplissement et la fin de la Loi, comment pouvoit-il être dignement reçu, tant que des gens ivres de cet orgueilleux préjugé conserveroient leur crédit ? C'étoit donc un devoir indispensable pour lui de les démasquer, de fronder leur orgueil, de saisir les occasions qu'eux-mêmes lui fournissoient de leur faire sentir, ou du-moins à leurs dupes, que le Sabbat est fait pour l'homme, non l'homme pour le Sabbat ; que le Christ pouvoit-être comme Prince au-dessus de la Loi ; que la même autorité d'où les Loix positifs sont émanées en pouvoit modifier l'observation ; que

Matth.
xxiii.
v. 23.

Marc ii.
v. 27.

Matth.
xxiii.
v. 24.

toutes celles qui ne sont pas fondées sur la nature invariable des choses, sont variables. Ceux qui n'étoient pas capables de lui passer ces principes, ou qui même en faisoient un prétexte de le méconnoître, n'étoient-ils pas bien-véritablement, ainsi qu'il les appelle ailleurs, des *Hypocrites* qui coulent le moucheron pendant qu'ils engloutissent le chameau ? ou faloit-il qu'en les regardant comme de misérables hypocrites, on s'obstinât à faire semblant de les regarder comme de bien-honnêtes-gens, comme de bien-dignes Directeurs des consciences ?

Matth.
xx. v. 25
& 26.

Mettez enfin que l'apostrophe signifie dans le sens le plus général, *Vous autres Gouverneurs des peuples, vous n'êtes tous que des Hypocrites*. Dans cette supposition même (sauf les exceptions raisonnables dont je parlois tantôt et qui seront ici plus considérables, si l'on veut, que dans les articles précédens), dans cette supposition même je dis, que l'apostrophe générale étoit un acte convenable de justice. Si quelque-chose embarrasse là-dedans les scrupuleux adorateurs des Puissances humaines, il faut leur dire que c'est une de ces difficultés qui s'évanouissent en se multipliant. Celle qui peut les arrêter dans cet endroit, n'est certainement pas plus forte que celle qui pourroit les effaroucher dans les passages où Jésus-Christ est introduit disant en termes généraux, *Les Rois des Nations les maitrisent, et les Grands usent d'autorité sur elles : Qu'il n'en fait pas ainsi parmi vous : ou*
même

même en termes plus généraux encore (parlant de ceux qu'on pourroit appeler les grands Pasteurs des Peuples) : *Tous ceux qui sont venus avant moi, sont des larrons et des brigans.* Jésus-Christ voit qu'en général tous ces gens-là s'entendent pour traiter plus-ou-moins avec d'insupportables hauteurs, un Vulgaire qui souvent vaut mieux qu'eux, lors même peut-être qu'il ne vaut pas grand' chose : et qu'aura fait Jésus-Christ en les apostrophant ? Il aura plaidé la cause du Peuple et du Genre-humain contre ses Tyrans : il aura fait sentir aux Maîtres des Peuples, qu'aussi-bien que les Peuples ils ont un Maître, et que ce Maître est le protecteur du Peuple contre ceux qui abusent de leur autorité pour l'opprimer. N'étoit-il pas juste, n'étoit-il pas nécessaire, qu'il donnât quelques signes de ce qu'il étoit ! En se déclarant contre les Grands et les Riches, contre les Puissans du Monde et leurs sup-pots, oppresseurs des foibles, des pauvres et des petits, il aura fait entrevoir en lui, à ceux qui ont des yeux pour voir, un caractère essentiel du Christ promis, dont le Règne devoit être un Règne d'équité, de douceur, de liberté : il nous aura donné sujet de nous écrier : Voici dans cette Synagogue où les Arbitres du sort des Peuples sont ainsi reprimandés, un accomplissement de l'Oracle : *Dieu assiste à l'Assemblée du Fort, il juge au milieu des Juges : [et dit] jusques à quand jugerez-vous injustement ? faites justice à l'affligé et*
au

Jean x.
 v. 8.

Pf. lxxxii.
 v. 1-5.

au pauvre. Ils ne connoissent [tous juges qu'ils sont] *ni n'entendent rien : tous les fondemens de la terre sont ébranlés.* Mon Dieu que le Chef de la Synagogue me paroît petit vis-à-vis de la Majesté que décèle ici Jésus-Christ ! Et qu'il dût paroître petit à ses propres yeux, que son orgueil aumoins dût se croire humilié, s'il pût entrevoir seulement par manière de soupçon, tout ce que je vois dans l'apostrophe (je dirois volontiers dans le coup de tonnerre) qui répondit au murmure de son insolence.

N'oublions pourtant pas d'observer, dans cette sévérité même du Seigneur, quelque-chose de moins effrayant qu'elle : un certain mélange, qui véritablement n'affoiblit pas l'éclat de sa Majesté divine, à laquelle il donne plutôt (si j'ose ainsi dire) une nouvelle teinte de divinité ; mais qui tout en relevant par-là cet éclat, le tempère, l'adoucit, le rend plus propre à toucher salutairement le pécheur, si quelque-chose encore le peut toucher salutairement. Jésus-Christ est la débonnairété même : lors même qu'il foudroie, il songe à faire miséricorde. En généralisant l'apostrophe il insinue qu'il n'en veut pas personnellement au coupable, moins coupable peut-être par sa malice personnelle que par une espèce de malice contagieuse attachée à son poste ; par une espèce de maladie commune aux gens de son Ordre ; par une espèce de fièvre maligne qu'on y gagne imperceptiblement, ou dont il est aussi difficile de se défendre

défendre qu'il est rare d'avoir une vertu supérieure. Que sçait-on ? peut-être cet homme se-
roit-il plus sage, s'il n'avoit pas le malheur d'être
un Personage et de figurer dans une classe nota-
ble. Lorsqu'on devient membre d'une Commu-
nauté particulière, quelle qu'elle soit, on prend
naturellement l'esprit particulier de la Commu-
nauté ; on s'en fait même un mérite, et avec rai-
son, si cet esprit particulier se trouve dûment sub-
ordonné à l'esprit universel, qui confondu avec
l'Esprit de Dieu ne respire que le bonheur univer-
sel. Mais quelle Communauté, mais quel Ordre
de gens, pouvoit dire avec vérité, C'est là notre
Esprit ? Hélas ! Mes Frères, peu s'en faut que
je ne demande : Aujourd'hui même, et dans le
Monde Chrétien même, est-il quelque Commu-
nauté, quelque Ordre de gens qui pût le dire a-
vec vérité ? Quoiqu'il en soit, ce n'étoit certai-
nement pas du tems de Jésus-Christ, à l'Ordre des
Chefs de Synagogue, ni aux autres Ordres de
gens indirectement apostrophés par Jésus-Christ,
que cet honneur appartenoit.

J'avoue que pour faire un acte de débonnaireté
qui affoiblit ainsi le coup de verge mérité par un
Individu, en frappant à la fois tout l'Ordre au-
quel il appartient ; ou même par contre-coup
d'autres Ordres supérieurs (soit en nombre, soit en
puissance) et vains à proportion de leur supériori-
té ; il faut être capable d'une sévérité courageuse,
j'aurai presque dit *hardie*, qui ne s'accorde guère
avec

avec une certaine humilité timide qu'on regarde assez communément comme un attribut essentiel de la débonnaireté. Mais ne confondons pas, s'il-vous-plait, la débonnaireté purement naturelle d'un tempérament pusillanime, ni même la débonnaireté affectée d'un Philosophe ou d'un Moine qui soutient un certain caractère particulier comme par gageure : ne confondons pas, dis-je, ces fausses espèces de débonnaireté, avec celle d'une âme vertueuse qui voudroit abattre l'empire de la violence dans le monde, et qui sent qu'elle peut quelquefois la combattre avec force sans s'avilir à la combattre avec ses propres armes. Un reproche fondé et instructif n'est pas une injure. Une apostrophe n'est pas une cabale. Les vérités dures ne sont pas des batons ni des épées. Et si elles indiquent du courage, quelle est la Vertu que le courage deshonne ? ou plutôt quelle Vertu sans courage est digne du nom de Vertu ? Qu'on mette en question, si l'on veut, laquelle des deux vertus, la débonnaireté ou le courage, brille le plus dans l'apostrophe générale de Jésus-Christ aux Chefs de Synagogue : ce seront toujours des rayons reconnoissables du Soleil (si j'ose ainsi dire) que forme l'amas de toutes les véritables vertus : Ce seront toujours d'adorables rayons de ce *Soleil de Justice qui porte la santé dans ses ailes*, lors même qu'il blesse les yeux de ceux qui aiment mieux les ténèbres que la lumière.

Mat. iv.
v. 2.

Jean iii.
v. 19.

J'ignore,

J'ignore, Mes Frères, comment tous ces traits lumineux pourront affecter ceux d'entre vous (s'il en est dans cet auditoire) qui peuvent avoir quelque intérêt personnel à regarder comme leur propre cause celle des Chefs de Synagogue, apostrophés en général, selon moi, par Jésus-Christ. Ce que je sçai, c'est que les rayons de sa lumière ont quelquefois salutairement éclairé les yeux même qu'ils bleffoient : semblable aux éclairs dont il envelopa tout son corps glorieux comme d'un manteau, dans ce jour mémorable où du sein d'une lumière capable d'aveugler pour trois jours les yeux qu'elle devoit fraper, il lança avec elle ce trait victorieux d'une autre lumière plus redoutable à-la-fois et plus salutaire : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* Et ce que je puis vous assurer, c'est que si je voulois par quelque apostrophe courageuse, humilier quelque homme ou quelque Ordre d'hommes, en faisant retomber sur lui les foudres spirituelles de Jésus-Christ, ce seroit pour lui faire plus de bien que de mal, ce seroit en priant Dieu de lui rendre salutaire pour l'éternité le desagrément momentané d'un remède que j'administrerois avec la plus grande répugnance. Mais de quelque manière que toutes mes reflexions puissent affecter ceux qui gouvernent les héritages et paissent les troupeaux du Seigneur, elles doivent certainement affecter d'une manière consolante, tous ceux qui ont à souffrir de l'infatuation trop commune des Chefs ;

Vol. II. P ceux

Act. ix. ̎
3-9.

Heb. xiii.
v. 8.

ceux au moins qui peuvent avoir mérité leur haine ou leur mépris par un goût marqué pour le véritable Evangile : et vous plus particulièrement encore, qui dans l'Ordre même des Chefs avez sçu vous faire haïr ou mépriser de vos Conforts, pour vous être préservés de la contagion. Qui est-ce qui, s'il est véritablement Chrétien, ne s'est jamais trouvé aux prises avec eux ? ou quel est le véritable Chrétien qui n'ait jamais nulle occasion de déplorer leur indifférence ou leur antipathie pour le vrai Christianisme ? qui n'ait jamais effuyé leurs hauteurs ou leurs mauvais offices ? qui n'en ait pas au moins gémi quelquefois par sympathie pour des Frères plus exposés que lui-même ? Consolez-vous, vous tous qui êtes ainsi affligés : Jésus-Christ est *le même hier, aujourd'hui et éternellement*. Il est encore le Défenseur des foibles, des pauvres et des petits que leurs Chefs méprisent : il est encore le Protecteur des bons qu'opprime le poids d'une méchante autorité : il est encore l'Avocat de la Cause de Dieu contre les Tyrans quelconques, usurpateurs de ses droits pour en abuser : il est encore le Frère et l'Ami de ceux qui tiennent pour la même cause contre les mêmes adversaires. Et je dis plus. Vous pouvez même ici l'envisager comme un modèle qui vous invite à l'imiter.

Il faut sans-doute se souvenir de la grande différence qui subsistera toujours entre Jésus-Christ et le plus grand d'entre nous : nous ne pouvons pas
faire

faire tout ce qu'il a fait : il est le Maître et nous sommes les serviteurs : mais n'allons pourtant pas, sous ombre d'humilité, nous dégrader : et sentons que qui dit serviteurs de Jésus-Christ dit quelque-chose. Tout fidelle serviteur d'un tel Maître, engagé avec lui dans une cause commune, uni d'intérêts, uni d'esprit et de cœur avec lui, cherchant de concert avec lui avant toutes choses le Règne de Dieu, souffrant avec lui pour l'Evangile de ce Règne, partage avec lui sa gloire aussi bien que ses souffrances. Si nous sommes Chrétiens, ses dignités deviennent en quelque sorte les nôtres : nous pouvons, avec St. Jean, l'appeler non-seulement *Celui qui nous a aimés et lavés de nos péchés par son sang*, mais encore, *Celui qui nous a fait Rois et Sacrificateurs à Dieu son Père*. Ne nous revoltions pas avec orgueil contre la supériorité que d'autres peuvent avoir sur nous ; il faut de la subordination, et il n'y en a plus s'il n'y a point d'humilité : nous en voulons dans nos Chefs, n'en manquons pas nous-mêmes : mais n'oublions pas lâchement l'égalité naturelle de tous les hommes, ni les droits et les devoirs de la liberté Chrétienne.

Il faut de la prudence dans l'exercice de cette liberté ; cela va sans dire : mais quelle prudence ? La prudence des lâches ? cette prudence charnelle et terrestre qui ne cherche que notre sûreté personnelle et présente ? qui ne songe qu'à nous ménager ceux dont la volonté pourroit nous nuire ou nous rendre service ? Les plus malhon-

Apoc. i.
v. 6.

nêtes-gens sont ceux qui ont le plus de cette prudence-là. Ce n'est pas pour moi-même que je dois être prudent, tout comme ce n'est pas pour moi-même que je dois avoir du courage : C'est pour Jésus-Christ, c'est pour l'affaire de son Règne, c'est pour la cause de son Evangile courageusement embrassée, que nous devons avoir de la prudence, afin d'éviter tout ce qui pourroit y nuire par une ardeur de zèle qui n'admettroit aucun ménagement. Mais l'ardeur même du zèle, pourvu que le zèle ait véritablement pour objet la Cause dont je parle, est un principe de prudence. Avec le cœur plein de zèle pour une si belle et si grande Cause, que deviennent pour nous tous les moindres objets de notre sensibilité s'ils ne tiennent à celui-là ? Que deviennent (par cela même) tous les écarts, toutes les folies, toutes les fureurs, toutes les principales sources des imprudences qui nuisent à l'intérêt de la cause Chrétienne, lorsqu'un excès de sensibilité pour de moindres intérêts, faisant prendre le change au Chrétien tiède ou mal instruit, porte ses vues et son activité bien-loin de l'objet capital ? Le Chrétien qui connoît cet objet et qui l'aime avec une convenable ferveur d'esprit, plutôt que de prendre le change dira : *Vous demandez ma Robe ? prenez avec elle ma Soutanne, si vous voulez, et laissez-moi continuer ma course ; je n'ai pas le tems de me battre ni d'intenter des procès : j'ai quelque-chose de mieux à faire : Vous exigez*
que

que je fasse un mile avec vous ? J'en ferai deux ; pourvu que cela ne m'éloigne pas de mon grand but ; je me détournerai, s'il le faut, pourvu que le détour m'y ramène ; heureux si je puis par-là vous y ramener vous-mêmes. Frapé sur une joue je vous présenterai l'autre plutôt que de perdre mon objet de vue. Mettons que ce Chrétien soit irrité par des persécutions souffertes pour l'objet même de son zèle : son zèle alors même, tout en approuvant sa juste indignation, le rendra circonspect, le réduira (autant que l'intérêt de la cause paroîtra l'exiger) à se contenter de dire avec douceur, *Jugez vous-mêmes s'il est plus juste d'obéir aux hommes qu'à Dieu ?* Telle est la prudence que le zèle même du vrai Christianisme inspire au vrai Chrétien : où prendra-t-on que son zèle ne lui doive jamais inspirer rien de plus fort ou de plus hardi ? Supposons un cas qui n'est pas impossible : Vous ne cherchez qu'à m'égarer, qu'à me séduire : non-seulement vous me dressiez des pièges, ou m'attaquiez comme ennemis de mon Evangile du Règne, mais vous épuisez par votre obstination toutes les ressources d'une complaisance raisonnable, compatible avec la poursuite de mon dessein parmi vous ? que dois-je faire dans cette extrémité ? J'ai mes ordres ; je secoue la poussière de mes pieds contre vous ; et si avec vos mauvais procédés vous étiez des Chefs de Synagogue ou des Devots de profession, dont l'extérieur m'auroit promis toute autre chose, j'offerois

Act. iv. 7.

19.

serois peut-être bien aussi vous appeler des *Hypocrites*. Ce sont des coups du sceptre de la parole, dont tout fidèle représentant de Jésus-Christ pourroit en son Nom vous fraper, pour l'exemple et pour votre propre bien même; sans oublier que Jésus-Christ, qui laisse à ses serviteurs jusqu'à son retour pour l'établissement de son Règne, l'usage de ce sceptre spirituel, s'est réservé l'usage du sceptre de fer dont les coups doivent abattre finalement le troupeau brutal des rebelles de son Règne; lorsque tous les moyens plus doux auront été épuisés pendant les années de grace qu'il a obtenues au prix de son sang.

La différence au-reste des ages, la différence des offices, la différence des rangs, la différence des tems et des lieux, peuvent sans-doute et doivent diversément modifier l'exercice de la liberté commune à tous les Affranchis du Seigneur: mais des instructions fort détaillées relativement à toutes ces différences, quoique nous puissions utilement nous en donner de telles les uns aux autres dans l'occasion, suivant nos lumières respectives, ne sont pas fort nécessaires. Le plus ample recueil des plus fines directions seroit inutile, tant pour les esprits chicaniers mal disposés à les suivre, que pour les esprits timides toujours arrêtés par des scrupules: et l'Ecriture nous montre une voye plus excellente ainsi que plus courte.

Sommes-nous Chrétiens, Mes Frères? sommes-nous véritables Chrétiens? Avons-nous re-

çu dans nos cœurs; avons-nous reçu dans des cœurs honnêtes et bons, avec la bonne parole, le bon esprit du Christianisme? c'est là l'essentiel. Si nous avons cet esprit, il sera notre Conseiller le plus sûr. Nous éprouverons qu'il est cette *Onc-tion du Saint* qui *enseigne toutes choses* à ceux qui l'ont reçue. Prenons garde seulement à ne pas confondre cet Esprit, qui est seul le Saint Esprit de Dieu, avec d'autres Esprits qui peuvent avoir avec lui quelque vaine ombre de ressemblance. Souvenons-nous des avis d'un Apôtre, qui disoit, *Ne croyez point, ne vous fiez point, à tout Esprit*. Tout Esprit qui ne respire pas avec chaleur cette grande vérité, que Jésus est le *Christ*, le Roi des Rois, *venu en chair*, n'est pas de Dieu. Tout ce qui respire l'exécution du grand dessein de Dieu manifesté par Jésus-Christ; tout ce qui respire l'établissement de son Règne universel au nom de Jésus-Christ, et par-conséquent selon l'exemple ou les directions de Jésus-Christ; tout ce qui, conformément à son exemple et à ses directions, tend avec amour à répandre son pur Evangile du Règne dans le Monde, vient de l'Esprit de Dieu. Tenons nos cœurs ouverts à cet Esprit : Encore une fois c'est l'essentiel. . . .

1 Jean ii.
v. 27.

1 Jean iv.
v. 1.

SERMON

S E R M O N V.

S U R

L U C, Chap. XIII.

La Fin du γ . 15, et le γ . 16.

Prêché en 1759.

Vol. II.

Q

ba
me
ce
ba

J
de
me
nie
tié
cet
vie
gu
gra
vo
ge
qu
co
de
co
fio

L U C, Chap. XIII.

¹⁵ Chacun de vous ne détache-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche au jour du sabbat, pour le mener à l'abreuvoir ? ¹⁶ Et ne falloit-il point délier de ce lien au jour du sabbat celle-ci, qui est fille d'Abraham, laquelle Satan avoit liée il y a déjà dix-huit ans ?



JESUS-CHRIST a vu dans une Synagogue une pauvre femme Juive, affligée d'un esprit de maladie qui depuis dix-huit ans la tenoit tellement courbée qu'elle ne pouvoit en aucune manière se redresser, et Jésus-Christ la prenant en pitié l'a guérie : Mais c'étoit un jour de sabbat ; et cette circonstance (bien aggravante sans-doute) vient d'émouvoir la bile du Chef de la Synagogue, lequel ne pouvant pourtant pas de-bonne-grace décharger sa bile sur Jésus-Christ, mais voulant toutefois en soulager son cœur, la décharge sur une troupe innocente de Spectateurs, auxquels il reproche comme un crime (et presque comme un crime d'habitude) d'avoir pris un jour de sabbat pour amener là des malades à guérir, comme si les autres six jours de la semaine n'y suffisoient pas. Cette censure a donné lieu à Jésus-

Christ d'apostropher cet homme en-place, cet homme d'ordre, en l'appelant un *Hypocrite* : Et nous avons fait un discours sur cette apostrophe, dans lequel nous vous avons expliqué ce que c'est qu'un *Hypocrite* digne d'être apostrophé de ce titre. C'est en bon François un faquin qui joue le personnage d'un honnête-homme, ou dont la probité n'est qu'une comédie, laquelle pourtant n'est jamais si bien jouée, qu'il ne fournisse (même en la jouant) des occasions de lui dire, suivant la force du terme tant au propre qu'au figuré, Tu n'es qu'un misérable *Comédien*. Et dans le même discours, en prouvant qu'une telle apostrophe n'a rien d'indigne du caractère de Jésus-Christ, nous avons levé la difficulté que pouvoit faire naître l'extrême délicatesse de quelques moralistes (plus scrupuleux cependant pour les autres que pour eux-mêmes) qui veulent que toujours et dans tous les cas, on soit tout-débonnaireté, tout-douceur : qui sont capables même d'en appeler triomphairement là-dessus à l'exemple non-moins qu'à la doctrine de Jésus-Christ. Nous avons établi, par son exemple même, que la sévérité n'est pas moins une Vertu que la douceur : et sans épuiser le sujet, nous en avons assez dit pour délivrer les âmes tendres des vains scrupules dont pourroit les embarrasser l'étalage (tantôt brusque, tantôt doucereux) de la fausse délicatesse que je viens de leur indiquer. La douceur a ses objets, et la sévérité les siens ; la douceur n'est que foiblesse dans

dans un homme qui ne sçait pas être doux ou sévère selon l'exigence des cas ; si le Chef de Synagogue a bien mérité la censure de Jésus-Christ, Jésus-Christ a pu, il a dû le censurer : Tout cela ne doit plus avoir besoin de preuve. Et que la censure du Seigneur ait été bien-méritée, c'est un fait duquel même vous ne pouvez souhaiter, que pour le mieux ou par surabondance de droit, quelque nouvelle illustration.

St. Luc nous dit que le Chef de la Synagogue étoit indigné ; et St. Luc ne l'entendoit certainement pas d'une indignation vertueuse. Il n'attribue donc le beau discours du personnage qu'à des sentimens de dépit, de colère, de rage, mal-cachés sous une mauvaise apparence d'indignation : et je devrois respecter le jugement de St. Luc, supposé même qu'il n'eût pas rapporté tout-de-suite celui de son Maître, assez clairement signifié par son reproche d'*Hypocrisie* : mais le jugement au moins d'un tel Maître doit être respecté. C'est ici le jugement de celui dont on a pu dire sans flatterie, qu'il *n'avoit pas besoin qu'on lui rendît témoignage de ce qui est dans l'homme, sçachant lui-même ce qui est dans le cœur de l'homme*. Il a condamné le Chef de la Synagogue : donc le Chef de la Synagogue étoit condamnable : à la rigueur il ne m'en faut pas d'avantage. Seulement prenons garde à ne pas pousser notre estime pour cette déférence implicite, jusqu'à dédaigner de connoître plus nettement par où cet homme étoit si condamnable.

Jean ii.
v. 25.

damnable. Il est toujours agréable de sçavoir la raison des choses que nous voyons : Et sur-tout quand il s'agit des paroles ou des actions de Jésus-Christ, nous avons droit d'en chercher la raison, parceque Jésus-Christ étoit la Raison même, la Raison souveraine ; ne faisant rien, ne disant rien sans raison. C'est une curiosité dont sa gloire n'a rien à craindre. Quand on a pu parvenir à voir les raisons de sa conduite, on en voit aussi la justice ; on est d'autant mieux en état d'en connoître la beauté, pour l'imiter dans l'occasion.

Rempli de ces idées, dans mon dernier discours, je n'ai pu m'empêcher de vous y dire quelque-chose sur la justice du reproche d'hypocrisie dont il s'agit ; mais ne fût-ce que par bien-séance j'ai cru que vous me sçauriez gré d'y revenir par une explication convenable du Texte où Jésus-Christ lui-même nous montre les raisons sur lesquelles son reproche est fondé. C'est-à-dire, Mes Frères, qu'il s'agit aujourd'hui de reprendre cette matière pour ne la traiter que d'après les propres paroles du Seigneur. *Hypocrite !* Voilà le reproche : et vous sentez bien qu'il doit me suffire de vous en avoir simplement rappelé l'explication. *Chacun de vous ne délie-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche le jour du sabbat pour les abreuver ? Et ne faisoit-il pas délier de ce lien dans un jour de sabbat celle-ci, qui est fille d'Abraham, laquelle Satan avoit liée il y a déjà dix-huit ans ?* ou comme on peut traduire plus nettement sur le ton de l'admiration : *Et cette*

personne,

personne, qui est une fille d'Abrâham que Satan tient liée depuis dix-huit ans, il ne faisoit pas la délier de cette chaîne dans un jour de sabbat ! Voilà les paroles du Seigneur, dans la méditation desquelles je dois me renfermer pour exposer la justice de son reproche d'hypocrisie.

On dit (et peu m'importe que ce soit proverbe ou sentence) qu'il faut qu'un Menteur ait bonne mémoire : et je crois pouvoir dire sur le même ton, qu'il faut encore plus qu'un Censeur hypocrite soit bien sur ses gardes ; parceque de quelque manière qu'il se laisse pénétrer, ce qu'on voit en lui n'est plus qu'un vilain fonds plus-ou-moins sali de sottise et de méchanceté ; car sottise et méchanceté vont toujours ensemble, lors-même que les méchans ont l'avantage d'être ce qu'on appelle communément des gens d'Esprit. Mais l'imprudence d'un tel Censeur n'est assurément jamais plus notable, que lorsqu'il fait reconnoître sa vilaine âme dans le voile même dont il tâche de la couvrir : Et c'est là précisément le cas de l'homme qui s'est mêlé de censurer Jésus-Christ, quoiqu'indirectement, comme un observateur peu religieux de la Loi du septième jour. Aumoins est-ce dans les couleurs, pour ainsi dire, et dans le tissu même du voile dont il s'est couvert, que nous allons reconnoître d'après la Réponse de Jésus-Christ, la sottise et la méchanceté de l'homme.

Pour

Pour mettre en évidence l'hypocrisie du pieux Président qui paroît si zélé pour l'observation minutieuse du Sabbat, Jésus-Christ pouvoit certainement débiter par faire sentir la déraison du fond de la censure que cet homme s'étoit permise. Pour que cette censure fût raisonnable, le Censeur devoit poser pour principe, que la Loi qui défend de faire aucune œuvre le jour du Sabbat, n'est pas une de ces Loix qui peuvent admettre quelque exception ; mais ce principe a-t-il seulement quelque ombre de vérité ? On pourroit en appeler simplement à la conscience de cet homme et de ses conjoints : mais leur conscience même où est-elle ? ou s'ils en ont une, de quelle espèce est-elle ? de quelle franche et généreuse confession sera-t-elle capable ? Ou elle se taira dédaigneusement, ou elle mentira sans pudeur. Non : ce n'est point à de telles Consciences qu'il faut se contenter d'en appeler pour les confondre ou pour les ramener : C'est à la Notoriété publique qu'il faut adresser son appel. Et c'est aussi ce que fait Jésus-Christ dans mon Texte. *Chacun de vous* : C'est ainsi qu'il commence : cela signifie certainement quelque-chose de plus que s'il se fût contenté de dire, *Toi qui me censures* : et c'est même plus que s'il eût dit, *Vous Tels* ou *Tels*, ou *Plusieurs d'entre vous* : ce qui peut-être n'auroit semblé désigner que des individus obscurs dont on auroit pu s'imaginer que la conduite ne tiroit pas à conséquence. Dire ici, *Chacun de vous*, c'étoit évidemment

demment généraliser son appel autant qu'il étoit possible de le généraliser dans une Synagogue : et comme il seroit absurde de supposer que les Juifs de cette Synagogue étoient différens de tous les autres dans leur façon de penser sur le point que Jésus-Christ va toucher, je ne dois pas craindre d'ajouter, que dire ici *Chacun de vous*, étoit l'équivalent de dire, *J'en appelle à toute la Nation, j'en appelle à l'usage public, j'en appelle à l'usage le plus reçu, le plus incontestable : Chacun de vous n'a-t-il pas coutume de délier son bœuf et son âne pour les conduire à l'abreuvoir le jour du Sabbat ?* Et quelques Juifs qui soient ici présens, ou qui puissent y venir, en est-il aucun qui m'osât soutenir qu'une telle œuvre est un péché contre la Loi du Sabbat ? Il soutiendrait plutôt (si d'ailleurs il étoit sincère) que pour la Loi du Sabbat aussi-bien que pour tant d'autres, il est des exceptions qui vont sans dire : que l'œuvre de détacher son bœuf et son âne pour les conduire à l'eau, si tant est que ce soit une œuvre servile, est du nombre de celles qui (sauf l'abus qui ne vaut jamais rien) doivent passer pour être tacitement exceptées par la Loi même : que même à bien prendre la chose, c'est peut-être moins une œuvre servile qu'une œuvre de miséricorde, conforme à la maxime de Salomon suivant laquelle, *le juste a pitié de sa bête* : que les œuvres de miséricorde, telles par-exemple que les secours actifs des Médecins, et les autres bons offices qu'on doit à des Malades, vont au-

Prov. xii.
v. 10.

moins de pair avec l'œuvre de la circoncision, qui n'est jamais remise pour le sabbat, ou même, autant que la nature des choses le permet, avec le travail pénible qui par la Loi même du Sabbat se trouve prescrit aux Sacrificateurs : et que si dans ces deux cas c'est la Loi qui limite l'observation de la Loi, cela même n'est pas contraire à la Liberté de suivre un usage aussi naturel que celui de délier son bœuf et son âne pour les conduire à l'abreuvoir : puisqu'enfin la Loi du Sabbat étant faite aussi pour le soulagement des bêtes, on pourroit la dire mal observée sans le soulagement qui dépend pour elles de cette œuvre ; et que vu leur intérêt à l'observation du Sabbat, le voyage qu'on leur fait faire de l'étable à l'abreuvoir, et de l'abreuvoir à l'étable, pourroit être appelé leur chemin du Sabbat. On avoüra d'ailleurs après tout cela que la censure de notre Chef de Synagogue étoit une grande et belle sottise, s'il y posoit réellement pour principe la rigueur d'une Loi qui ne souffre aucune exception. Et cependant quel autre principe plus raisonnable lui prêterez-vous ? Direz-vous qu'en admettant les exceptions accoutumées, il exceptoit du nombre des œuvres exceptées, les œuvres d'une espèce aussi peu commune que celle dont Jésus-Christ avoit fourni l'exemple ? Mais avoit-il vu beaucoup d'œuvres semblables profaner le sabbat ? Mais en avoit-il vu assez d'exemples pour avoir eu le tems d'en connoître la nature, au point de pouvoir

pouvoir les ranger dans la classe des œuvres incompatibles avec la Loi du Sabbat ? Si cela n'est pas, sa reprimande sera du-moins d'un grand Etourdi : et vous ne nierez pas, je pense, qu'un si grand acte d'étourderie, de la part d'un si grave personnage, seroit bien l'équivalent d'une grande sottise. Direz-vous qu'il avoit eu le tems d'y penser ? Ce seroit encore pis : car les sottises les plus méditées sont les plus ridicules ou les plus pitoyables. L'œuvre de Jésus-Christ, si le nom d'œuvre lui convient, méritoit au moins d'être mise dans la classe des œuvres de miséricorde : et le nom d'œuvre, ce nom même lui convenoit-il ? Appeler une personne, lui dire un mot, faire quelques pas vers elle, ou la faire approcher de quelques pas, et mettre la main sur elle, est-ce là ce qu'on appelle une œuvre quand il s'agit des œuvres défendues ou permises dans un jour de sabbat ? quel homme le croyoit ? celui même qui semble ici le croire, le croyoit-il ? Et qui de vous peut croire qu'il le crût ?

Donnons à la censure du saint homme le tour le plus avantageux ; supposons qu'il ait seulement voulu dire que la guérison de cette femme auroit pu se faire aussi-bien le lendemain. C'est faire une supposition bien gratuite : car d'où sçavons-nous que Jésus-Christ dût être encor là le jour suivant ? Et quand cet homme lui-même l'auroit sçu, avoit-il Jésus-Christ à ses ordres ? ou pourroit-il avoir voulu faire entendre qu'indépendamment de Jé-

fus-Christ, les Malades n'avoient qu'à venir là pour être guéris ? Revenons toutefois à la supposition ; et mettons que sans un délire dans toutes les formes, il ait sérieusement pu ne vouloir dire autre chose sinon que la guérison pouvoit être remise au lendemain. Je dirai que cela même ne seroit qu'une brillante absurdité, s'il est vrai que dans un jour de sabbat on ne fasse pas scrupule de détacher son bœuf ou son âne pour le conduire au puits. . . . Hypocrites qui suivez cet usage, que répondriez-vous à qui vous le reprocheroit en disant que votre bœuf et votre âne pourroient être aussi-bien détachés et abreuvés le lendemain, ou se contenter de l'eau que vous auriez mise à leur portée dès la veille ? Les principes qu'il faudroit supposer pour rendre une telle censure raisonnable, ne seroient-ils pas à vos propres yeux l'absurdité même ? ou si l'on en posoit en vertu desquels elle pût paroître raisonnable dans quelque cas tout-extraordinaire oiseusement imaginé, seroient-ils applicables au cas présent ? Convenez du fait, *Vous ne censurez pas par raison* : et souffrez-en la conséquence, laquelle est, que *Vous censurez donc par malice* : Car il faut que nos discours portent sur quelque fondement ; s'ils ne portent pas sur la vérité et sur la raison, il faut qu'ils portent sur autre chose ; et quand l'absurdité monte à certain point, vainement diroit-on que c'est l'effet de quelque illusion purement passive, de quelque surprise, de quelque erreur involontaire ;

aire; ce ne peut plus être que l'ouvrage de quelque méchanceté, que l'effusion naturelle (si on veut) d'un cœur malhonnête, qui se livre aux mouvemens dirai-je de l'orgueil ou de l'envie, ou d'un orgueil envieux? Et ne soyez pas plus surpris, Mes Frères, de cette imputation, que du témoignage rendu formellement à Pilate dans l'histoire de la Passion de Jésus-Christ, *Qu'il sçavoit bien que les Juifs l'avoient livré par envie.* On peut demander, je l'avoue, pour qui Jésus-Christ pouvoit être un objet d'envie, et par où sur-tout dans l'occasion présente il pouvoit avoir excité l'envie du Chef de la Synagogue. Mais qui de vous ne sent au moins combien la réponse est facile? Car qui de vous, au ton dévot et au ton de Maître qu'a pris cet homme, n'a pas déjà pu reconnoître en lui quelqu'un de ces Pharisiens, ou Scribes, ou Docteurs, ou Prêtres, quelque'un de ces Importans accrédités, qui n'avoient rien tant à cœur que l'ascendant qu'ils avoient pu prendre sur le Peuple? Ou qui de vous ne s' imagine aisément combien, pour des gens de cette trempe, c'étoit un phénomène embarrassant que la présence, les discours, les œuvres, et les succès d'un homme aussi différent d'eux que l'étoit Jésus-Christ? Pendant qu'ils s'applaudissent du pouvoir que par de belles apparences ils se sont acquis, sur un peuple sot admirateur de leurs fausses vertus et de leur faux sçavoir, voila un homme qui sans crédit, sans appui, sans richesse, sans intrigue,

Matth.
xxvii.
v. 18.

Jean vii.
 ψ. 46.

intrigue, sans prétentions à l'espèce d'autorité qu'ils ambitionnent le plus, vient les éclipser, les effacer par des vertus réelles, par des instructions populaires ensemble et sublimes, qui font dire *Je n'ai jamais vu d'homme n'a parlé comme celui-là* ; ou même par des discours où leurs fausses vertus et leur fausse sçavoir ne sont pas épargnés ; et qui pis est, par des discours qu'accompagnent des œuvres dont la réalité ne souffre point de dispute, dont le surnaturel n'est pas moins incontestable, et dans le surnaturel desquelles il n'est pas possible de méconnoître sérieusement le doigt de Dieu, quoiqu'il y ait dans un accès de colère et par dépit, on puisse faire semblant d'y reconnoître le doigt du Diable. Si cet homme réussit, c'en est fait de notre Règne. Tel devoit être en secret le cri général de ces gens-là ; et le peu que nous sçavons de notre Chef de Synagogue, ne doit certainement pas le tirer du pair. Il est vrai que le mécontentement de leur orgueil embarrassé n'éclatoit pas toujours, ne vouloit ou n'osoit pas toujours éclater. Je crois même que l'art d'en ménager, d'en suspendre ou d'en modérer les éclats, n'étoit pas le moindre objet du travail industrieux de leur hypocrisie. Et cette observation, qui-plus-est, me semble appartenir spécialement à mon sujet. Le Président de la Synagogue y préside actuellement : c'est un homme qui peut dire ; je suis ici sur mon fumier, je suis chez-moi ; et s'il pouvoit être jaloux du droit d'y dominer comme un Maître.

re dans sa Maison, il pouvoit être jaloux aussi de la prérogative d'en faire les honneurs. Les hypocrites aiment assez à montrer qu'ils ont ce qu'on appelle du sçavoir-vivre. La politesse même n'est pas moins que les airs de hauteur, un des instrumens de leur politique. Il avoit eu sans doute quelques égards pour Jésus-Christ; il lui avoit au moins permis de parler dans la Synagogue. Il est vrai qu'il ne pouvoit pas l'en empêcher suivant l'ordre établi parmi les Juifs : mais on peut pourtant supposer qu'il l'avoit permis d'un air civil : et qui sçait ? peut-être même avoit-il invité Jésus-Christ à parler. Il pouvoit avoir senti que c'étoit satisfaire la curiosité du Peuple ou sa propre curiosité. Il pouvoit même avoir dit dans son cœur : C'est là ce Jésus que tant de gens exaltent, il faut le connoître, il faut l'entendre, il faut voir si ce qu'on en dit est vrai : peut-être dira-t-il, peut-être fera-t-il, peut-être lui ferons-nous faire ou dire, des choses qui nous donneront prise sur lui : Le pis aller, c'est que nous lui trouvions en-effet un mérite éminent ; l'honneur alors qu'il aura reçu de nous, réjaillira sur nous : et pourvu que son mérite, supérieur ou non, ne soit pas un mérite intraitable, nous pourrons le prendre sous notre protection ; nous pourrons faire valoir ses talens, et nous pourrons même en tirer quelque gloire, comme nous voyons les Romains se glorifier d'avoir parmi leurs esclaves ou leurs affranchis, de bons poètes,

de

de bons musiciens, de bons peintres, de bons médecins. Mais quoi ! le protégé effacera-t-il ses protecteurs ? Non, Nazarien ! Ton ascendant sur les esprits vulgaires va déjà trop loin. Tout en toi nous montre trop-bien que tu n'es pas fait pour nous : et quels que puissent être nos ménagemens occasionels à ton égard, tu verras aussi finalement, trop-bien pour ton bizarre orgueil, que nous n'étions pas faits pour toi. Vous voyez, Mes Frères, que Jésus-Christ tel qu'il étoit pouvoit être un objet d'envie pour les Scribes, pour les Pharisiens, pour les Principaux.

Mais pour être emporté par ces mouvemens d'un orgueil envieux, quel homme falloit-il que fût notre Chef de Synagogue ? Et ce fond d'Envie une fois découvert, irai-je trop-loin si je dis, que nous avons lieu de reconnoître en lui trop nettement, *Un méchant homme ; Un méchant juif ; Un méchant serviteur de Dieu ?*

Je dis premièrement un *Méchant homme* ; parcequ'il manque grossièrement à des égards que tout homme, digne du nom d'homme, devoit avoir pour un homme au moins tel qu'étoit Jésus-Christ, considéré même simplement comme un homme. Il est des cas sans-doute où ceux qui semblent oublier ces égards, se peuvent défendre du reproche d'inhumanité, parcequ'il y a tel point de vue sous lequel, pour les cœurs même les moins durs, il est difficile d'envisager les autres, sans les trouver quelquefois insupportables.

Et

Et qu'est-ce qui fait aussi que les gens remarquables par leur zèle pour la sagesse, pour la droiture, pour la vertu, sont presque tous plus-ou-moins portés à la misanthropie ? c'est qu'à juger du Genre-humain par ce qu'il paroît ordinairement à nos yeux, on y voit trop de choses propres à le faire haïr. Quand je te considère, ô Genre-humain, dans ton état général de corruption ; quand je découvre en toi tant de bassesse ; tant de petitesse avec tant d'orgueil ; tant de sottise et de folie avec tant de grands airs de sagesse ; tant d'activité, tant d'ardeur à régler toutes choses par des loix, et tant d'indifférence ou tant d'indocilité pour celles de ton véritable Maître ; peu s'en faut que les premiers sentimens de l'humanité n'abandonnent mon âme, trop combattus par ceux d'une indignation trop semblable peut-être à la haine. Mais voici un homme en qui je vois l'humanité (en qui je la verrois quand je ne voudrois pas) sous une face toute nouvelle ; un homme en qui l'humanité se montre telle ou plus belle encore, telle et plus parfaite, qu'au sortir des mains de son Créateur, et telle qu'elle doit être rétablie un-jour dans le Monde quand la volonté de Dieu sera faite sur la Terre comme dans le Ciel : un homme en qui je suis forcé de reconnoître, avec l'image de Dieu, tout ce qui peut rendre l'humanité digne de mon amour, de mon estime, de mes respects : un homme qui connoît mieux que moi les misères où le vice a plongé le Genre-humain,

et qui cependant par ses leçons, par sa doctrine non-moins que par son exemple, m'apprend à n'en pas desespérer : C'en est fait, me voila reconcilié, en lui, pour l'amour de lui, avec le Genre-humain. Je plains dès-lors, et le Misanthrope et ceux qui sans l'être se haïssent encore les uns les autres. Je vois dès-lors dans un jour nouveau, ceux même qui sont le plus mes propres ennemis. Il est des occasions, je l'avoue, où l'amour même le plus tendre pour certains Adversaires, dispense d'avoir pour eux certains égards délicats, ou même conseille d'y manquer, si tant est que ce soit y manquer que de les honorer d'une censure convenable à leurs besoins spirituels. Mais l'homme, mais l'homme unique, mais l'homme souverainement aimable dont je parlois tour-à-l'heure, peut-il jamais être mis au nombre des ennemis dont l'indignité fait naître de semblables cas ? Et c'est lui néanmoins, c'est lui pour qui l'humanité du Chef de Synagogue ne sent rien qui prévienne le manque d'égards le plus grossier. C'est lui qu'il voit de ses yeux, qu'il entend de ses oreilles ; et c'est pour lui qu'il trouve en son cœur si peu d'amour qu'il y trouve au-contraire de quoi lui faire injure par une chicane des plus misérables, dans le moment encore le plus mal choisi qui pût l'être pour un manque d'égards. Je vois dans un autre passage, à l'occasion d'un autre miracle, une troupe de peuple, composée peut-être de Payens autant que de

de Juifs, qui ravie en admiration, donne louange et gloire à Dieu de ce qu'il accorde une telle puissance à des hommes, dans la personne de celui dont ils admirent les œuvres : et dans un autre passage encore, où j'entrevois au moins le même sentiment, je le vois naître d'une admiration dont sa Doctrine céleste n'est pas moins l'objet, que la céleste Puissance qui soutient sa Doctrine : *Quelle est, s'écrie ici la foule, quelle est cette nouvelle Doctrine ; que [celui qui l'enseigne] commande avec autorité, même aux Esprits immondes, et qu'il en soit obéi !* Troupes ingénues, que votre pauvreté peut-être, ou l'heureuse médiocrité de votre état, garantissoit des tentations d'un orgueil envieux trop-commun parmi les gens à prétentions ; vous connoissiez encore ce sentiment d'humanité qui nous devrait intéresser toujours, plus-ou-moins, en faveur des *hommes* qui par les dons de Dieu les plus rares honorent la Nature humaine ! Il subsistoit, il vivoit, il se trouvoit encore parmi vous ce délicieux et louable sentiment : oh ! que n'étoit-il du moins aussi facile à trouver parmi vos orgueilleux Conducteurs ! Et qu'il m'eût été doux de le reconnoître dans notre Chef de Synagogue ! Mais de quelque manière que je m'y prenne dans l'examen de son humanité, je suis forcé de trancher le mot, je suis forcé de le redire, *Voilà un méchant homme !*

Et si j'ai dit de-plus qu'il ne devoit pas moins nous paroître un *méchant Juif*, l'ai-je dit avec

moins de raison ? Les Juifs étoient remarquables pour aimer leur Nation ; c'étoit leur défaut tout comme c'est le nôtre. Il n'y a pas de vice plus grand et plus contraire à la véritable humanité que Dieu cherche à établir dans le Monde, que cet amour partial pour sa nation qu'on appelle le *Patriotisme* : c'est le plus dangereux de tous les vices déguisé sous un beau nom qui a quelque apparence de vertu, parcequ'il peut servir à désigner quelque-chose de vertueux. On dit que c'est la vertu des grands hommes, c'est cette vertu qui fait faire de grandes et de belles actions, qui rend les hommes courageux et intrépides dans le danger : oui, mais c'est aussi cette vertu qui met les hommes les uns contre les autres, qui les arme pour se détruire les uns les autres, afin d'avancer chacun les intérêts de sa nation, aux dépens de ceux des autres nations. Il n'y a rien qui soit plus opposé que le patriotisme, pris dans le sens vulgaire où l'on prend ce terme parmi nous, rien qui soit plus directement opposé au dessein de Dieu qui est de réunir tout le Genre-humain, afin que de n'en faire qu'un seul peuple dont il soit le Roi pour faire le bonheur du Genre-humain. Mais si le patriotisme pris dans ce sens-là est un vice, s'il est un grand vice, il y a un patriotisme raisonnable, conforme au bon sens, que la raison approuve. Suivant les principes du Christianisme nous devons aimer tous les hommes comme nos frères en Christ, nous devons

nous regarder comme citoyens du Monde, comme membres de ce vaste corps que forme tout le Genre-humain : mais il y a après-cela des liens plus étroits les uns que les autres ; il y a les liens de la Patrie, les liens du voisinage et de l'amitié, et les liens du sang : l'amour que nous devons avoir pour tout le Genre-humain ne nous empêche pas d'aimer plus que les autres, ceux que la nature ou le sang attache à nous d'une façon plus particulière, et Dieu même approuve cette préférence qui est conforme au bon sens et à la droite raison. On doit aimer tous les hommes, et on peut après cela aimer son pays sans manquer à la charité et à l'humanité qu'on doit avoir pour tous les hommes ; on peut chercher le bien de sa patrie, pourvu que ce soit son véritable bien, son seul bien réel, qui ne peut jamais aller sans le bien général de tout le Genre-humain. . . . S'il est un Patriotisme estimable, c'est celui qui nous fait aimer ceux qui font honneur à notre Patrie : mais quel homme jamais fit plus d'honneur à la sienne que Jésus-Christ ? :

Jésus-Christ ne dit pas tout cela : mais son raisonnement le donne du moins à penser : Et si nous y regardons de-plus-près nous trouverons, que par certains termes particuliers, auxquels je n'ai pas touché jusqu'ici, il nous fournit le sujet de quelques

quelques nouvelles reflexions, si conformes aux précédentes qu'elles pourroient sembler venir exprès pour les confirmer, comme j'espère que vous allez le voir : certainement à l'égard des deux premiers caractères déjà marqués, et peut-être même à l'égard du troisiéme. Après avoir dit, *Chacun de vous ne délie-t-il pas son bœuf et son âne le jour du sabbat, pour les abreuver ?* Jésus-Christ ajoute en autant de termes : *Et cette personne, qui est une fille d'Abraham que Satan tient liée depuis dix-huit ans, il ne falloit pas la délier de ce lien dans un jour de sabbat !*

Je ne m'arrêterai pas à la vivacité du tour de ces paroles : il doit suffire de vous faire observer que ce tour indique une ame émue. Mais pour qui Jésus-Christ sent-il cette émotion ? n'est-ce pas en partie au moins pour l'objet qu'il a devant lui, pour l'objet qu'il montre, pour *cette femme*, en-un-mot, dont il oppose la délivrance au soulagement ordinaire qu'on ne refuse pas à des bêtes altérées ? Et cette opposition si naturelle, n'est-elle pas ici l'équivalent d'un touchant reproche d'inhumanité ? Que le Chef de la Synagogue soit insensible aux besoins de son bœuf et de son âne ; qu'il ne les délie et ne les abreuve au jour du sabbat que pour son propre intérêt, ou par une pure habitude de faire machinalement comme les autres ; à-la-bonne-heure : Mais il y a plus ici qu'un bœuf ou qu'un âne, c'est au-moins une créature humaine, et n'est-ce pas même en un sens quelque-

quelque-chose de plus ? c'est *une femme* ; n'étoit-ce pas ici par cela même une personne qui comme du Sexe le plus foible et le plus délicat (pour ne pas dire, le plus aimable aux yeux du nôtre) méritoit de la part de cet homme un double sentiment d'humanité ? Qu'un homme digne de l'être se dispense d'avoir certains égards pour celles qui s'en rendent indignes par leur orgueil, et par une insolence qui jointe avec de moindres vices les rend insupportables ; à-la-bonne-heure : mais quelle apparence de ces vices pouvoit ici revolter ce Chef de Synagogue contre une personne qu'il auroit peut-être humblement respectée si elle eût été quelque dame du grand air ? Cette femme étoit pauvre sans-doute ; la brusquerie de notre hypocrite nous en est un bon garand : Mais cette pauvreté même n'étoit-elle pas un motif de s'intéresser pour elle ? *Oui, c'en étoit un* : c'est ici (je m'en flate) la réponse prompte et vive de tous les cœurs. Mais pour le sentir ce motif, il auroit fallu qu'il fût homme ; et l'étoit-il ? Les souffrances de cette femme ont duré depuis dix-huit ans : cela même l'a-t-il senti ? Hypocrite ! quel avantage pouvez-vous tirer de la pitié que vous semblez avoir pour votre bœuf et pour votre âne, pendant que vous ne sentez rien pour la triste et longue misère de cette pauvre femme ? Jésus-Christ plein d'humanité l'a guérie, la voila qui jouit des premières délices d'une nouvelle existence ; et voila (j'oserois le dire quand la suite

de

de l'histoire ne m'en donneroit nul indice) voila les sentimens de l'humanité qui, mêlés à ceux d'une pieuse admiration, se peignent aux yeux de cet homme, dans les yeux et sur les visages d'une troupe de spectateurs : quel homme bon Dieu ! quel homme falloit-il qu'il fût pour tenir contre un tel spectacle ? quel homme falloit-il qu'il fût pour ne pas renfermer dumoins au-dedans de lui son inhumaine douleur, sa barbare indignation ?

Vous voyez, Mes Frères, comment les paroles même de Jésus-Christ nous insinuent que cet homme étoit un *méchant homme* : voyons comment elles montrent de-plus qu'il étoit un *méchant Juif*. Ce n'est pas ici un de ces miracles opérés en faveur de quelque Payen, lesquels pouvoient donner du scandale à des Juifs mal-instruits : c'est un miracle opéré en faveur d'une femme que tout Juif doit regarder comme une sœur ; c'est la délivrance inespérée d'une femme qui sent peut-être vivement qu'elle a l'honneur, l'honneur si grand aux yeux de tout digne Juif, d'être *filie d'Abraham* ; et qui même étoit digne fille d'Abraham, s'il est permis d'en juger par le témoignage même (quoique bien indirect) de notre hypocrite, qui paroît persuadé qu'elle étoit venue là chercher sa guérison avec un sentiment de foi auquel seul il auroit dû reconnoître une digne fille du Père des Croyans. *Hypocrite ! tu crois qu'il faut délier ton bœuf et ton âne au jour du sabbat, afin qu'ils ne soient pas exposés à souffrir la*

soif ;

soif ; et il ne faisoit pas que celle ci, que cette fille d'Abraham fût aujourd'hui déliée de ces cruelles chaînes parceque c'est un jour de sabbat ? Si ce Juif, si ce fils d'Abraham eût eu le cœur capable des sentimens que l'honneur au moins de son sang lui devoit inspirer pour une fille d'Abraham, eût-il trouvé le moment de reprocher à Jésus-Christ la violation du Sabbat ? la joie de voir cette pauvre femme délivrée, et les sentimens de gratitude pour son Libérateur si naturels dès-lors à tous les cœurs sensibles, témoins de sa délivrance, n'auroient-ils pas fait disparoître aux yeux de leur Chef cette espèce d'irrégularité supposé même que c'en fût une ?

Et si le raisonnement de Jésus-Christ nous conduit à reconnoître dans son agresseur un *méchant Homme* et un *méchant Juif*, ce même agresseur n'est-il pas dès-lors, vû son poste, un *méchant serviteur de Dieu* ? Il est Chef d'une Synagogue, il tient un rang distingué, il occupe actuellement la première place dans une Maison destinée au *service de Dieu* ; et comment se montre-t-il digne de cet honneur ? Tout Juif devoit respecter ceux qui leur parloient de la part de Dieu, et devoit un respect spécial à ceux qui se donnoient pour Prophètes, jusqu'à ce qu'on eût prouvé qu'ils étoient des Impositeurs. Et voici un homme qui se donne pour Prophète, et pour un grand Prophète ; un homme dont toute la Doctrine est digne du Dieu au nom de qui il l'annonce : mais où est le

Vol. II. T respect

respect qu'on doit avoir pour lui en qualité de Prophète ? mais ce Chef de Synagogue qui par son poste est tenu de donner au Peuple l'exemple de ce respect, comment en donne-t-il l'exemple ? La partie essentielle de la Piété des Juifs étoit l'attente du Messie. Dieu leur avoit promis que le Messie viendrait ; leur premier devoir étoit de l'attendre et de se mettre en état de le bien recevoir. Le devoir essentiel des Principaux et des Docteurs n'étoit-il pas de les y préparer ? Dans l'attente où ils étoient, tout Juif qui se donnoit pour le Messie méritoit au moins qu'ils examinassent si sa Doctrine et sa Conduite y répondoient. Ce Jésus qui se donne pour le Messie a-t-il jamais rien fait qui démentît ce caractère ? n'a-t-il pas fait une infinité de choses propres à le soutenir ? Il a des admirateurs, des partisans, des Disciples parmi le peuple : si ce peuple mal-instruit est dans l'erreur, n'est-ce pas aux Chefs de ce peuple à le mieux instruire pour le desabuser ? Et si ce Chef de Synagogue eût été ce qu'il devoit être, auroit-il pu méconnoître, auroit-il pu se dispenser de reconnoître hautement, le grand objet des plus glorieuses espérances de son Peuple, dans la personne de ce Jésus qui se trouve là vis-à-vis de lui ? dans la personne de ce Jésus, qui en sa présence vient d'enseigner le Peuple avec l'autorité convenable au Messie ? dans la personne de ce Jésus en qui brille tout ce qui pouvoit rendre le Messie aimable, tout ce qui lui pouvoit at-

tirer l'amour, l'admiration, le respect de ceux dont le cœur étoit capable d'attendre avec zèle l'accomplissement des anciennes promesses ? Tu n'ès jamais allé, Misérable, publiquement au moins, jusqu'à les mépriser : publiquement au moins tu paroissais encore au nombre de ceux que l'espérance du Christ promis réjouit ou console : et lorsqu'il se présente devant toi, lorsque tu le vois de tes yeux, lorsque tu l'entends de tes oreilles, tu le méconnois, tu t'indignes contre lui, tu l'insultes : ne méritois-tu pas bien d'être démasqué ? ne méritois-tu pas bien d'être appelé *Hypocrite* ? J'honore le poste de l'homme : mais égalez-le, si vous voulez, au plus grand des Prophètes, qu'est-il ici vis-à-vis de celui qu'il insulte ? qu'est-il, dis-je, qu'un valet insolent à l'égard d'un Maître dont il n'étoit pas digne de délier la chaussure ?

Je passe maintenant, Mes Frères, aux seules expressions du Texte sur lesquelles je ne me suis pas encore expliqué. Ce sont celles par lesquelles Jésus-Christ représente la délivrance de cette femme comme la délivrance d'une personne que *Satan tenoit dans ses liens*. Cette expression nous donne ici deux idées à saisir. Toutes les maladies en général étoient regardées parmi les Juifs comme l'ouvrage du Diable : C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde, et les maladies sont les avant-coureurs de la mort. Le pé-

ché il-est-vrai est l'effet de la séduction de la femme, mais cette séduction est l'ouvrage du Diable ; de sorte qu'à considérer ainsi les choses, on peut dire que les maladies sont l'ouvrage du Diable. C'est là première idée qu'il faut saisir. La seconde, c'est que Jésus-Christ en représentant comme une tyrannie du Diable la maladie de cette pauvre femme, s'annonce par cela même assez clairement pour celui qui devoit venir détruire l'Empire du Diable.

Si Jésus-Christ est celui qui est venu détruire dans le Monde l'empire du Diable afin d'y établir celui de Dieu, résister à Jésus-Christ c'est s'opposer à l'établissement du Règne de Dieu, Jésus-Christ ne pense qu'avec Dieu, il n'a d'autre volonté que celle de Dieu ; il est celui à qui Dieu a donné *tout pouvoir au Ciel et sur la terre*, et il se sert de ce pouvoir de la manière la plus conforme à l'esprit de Dieu ; il est celui à qui *l'Esprit de Dieu a été donné sans mesure*, et toute sa conduite est si digne de Dieu, si conforme à son Esprit, qu'on peut dire que c'est cet Esprit même qui agit dans tout ce qu'il fait : tout en lui ne respire que l'accomplissement du dessein de Dieu pour lequel cet Esprit a été donné au monde. Si jamais l'Esprit de Dieu a donné des signes de sa présence, on peut dire que c'est en Jésus-Christ ; on peut dire que c'est en lui qu'il est reconnoissable. Résister donc à Jésus-Christ et se moquer de lui, c'est tout-au-moins

Matth.
xxviii.
v. 18.

Jean iii.
v. 34.

moins un bien-dangereux acheminement à se rendre coupable du crime où tombèrent ces Phari-
siens qui disoient, *Il jette hors les Diables par Bée-
zébul Prince des Diables.*

Matth.
xii. 7. 24.

Sans être du nombre de ceux qui vantent trop la dignité de la Nature humaine, on a peine, je l'avoue, à concevoir tant d'indignité dans des cœurs humains : Mais que puis-je contre l'histoire ? Mais que puis-je penser quand elle me présente le Peuple même avec ses Chefs demandant la mort de Jésus-Christ ? quand elle me présente Jésus-Christ persécuté même au-delà du tombeau dans la personne de ses plus fidèles Ministres ? Et plutôt à Dieu que ces Monstres (si l'on peut appeler Monstres des gens qui ont eu leurs semblables en si grand nombre) Plût à Dieu dis-je que ces Monstres ne me fussent connus que par l'histoire ! Plût à Dieu qu'une expérience de quarante ans ne m'eût pas fait connoître, et quelquefois même à mes dépens. . . . Mais dira-t-on peut-être, que prétendez-vous gagner par ces plaintes ? à quoi peuvent-elles servir ? Elles peuvent servir à nous tenir en garde contre les impostures de l'hypocrisie, et nous faciliter l'exercice du devoir, aussi négligé qu'important, de bien juger, dans une affaire surtout que des Chrétiens (s'ils ne renoncent à l'être) ne sçauroient regarder comme indifférente, ou d'une légère importance... Il s'agit ici de la grande querelle entre Dieu et le Monde ; de la querelle entre
Dieu

Marc ix.
 40.

Matth.
 xxiii.
 23.

Jean vii.
 24.

Dieu et le Diable ; entre l'Esprit de Dieu, et l'Esprit du Monde ou du Diable : Et quelle âme faudroit-il avoir pour dire ici *Je suis neutre* ? Il n'y a point ici de milieu : *Quiconque n'est pas pour nous est contre nous*. Dira-t-on que c'est là ce qui s'appelle une partialité ? Je l'avoue, Mes Frères ; mais encore une fois il n'y a point ici de milieu. Si je suis uni de cœur avec Jésus-Christ, je ne puis point être uni de cœur avec ses ennemis. Ce seroit trahison, ce seroit haute trahison. En coupable du crime des Traîtres, n'aurois-je pas bonne grace à m'assurer tranquillement sur la régularité de ma vie, sur ma ponctualité dans les devoirs de la société, dans ceux de la Religion ? Jésus-Christ disoit, *Malheur à vous qui dîmez l'aneth et le cumin, et qui négligez les choses les plus importantes de la Loi, qui sont, la Foi, la Miséricorde, et le Jugement*. Bon Dieu ! où est la *Foi*, la *Bonne-Foi*, si nous avons refusé de rendre justice à Jésus-Christ et à ceux qui font cause commune avec lui ! où la véritable *Miséricorde*, si loin de compatir à tout ce qu'ils souffrent, nous sommes les bons amis de leurs bourreaux ! et où le droit *Jugement*, si par nos discours ou par notre silence nous favorisons le jugement inique de leurs adversaires !

Nous sommes dans la nécessité de juger ; si nous ne sommes pas préparés pour le bien faire, si nous ne sommes pas en état de juger d'un droit jugement, préparons-nous-y. Souvenons-nous

vous que quoiqu'il ne soit pas nommé dans le Décalogue, c'est un de nos devoirs les plus importants. Pratiquez, Mes Frères, aussi parfaitement que vous pourrez, tout ce qu'on peut nommer vos devoirs : mais souvenez-vous sur-tout de ne jamais négliger les plus importants, *la miséricorde, la foi, et le droit jugement* : c'est sur ceux-là sur-tout que vous serez jugés : c'est à ceux-là sur-tout que doivent se rapporter nos exhortations. . . .

Nous avons mis devant vous *le bien et le mal, la vie et la mort* : puissiez vous faire un choix dont vous n'ayez jamais à vous repentir ! Amen.

Deut.
xxx.
v. 15.

SERMON

...phosphore les lampes nommées à la
...on de la ... des lampes
... Mais l'important est
... pour ce qui est de
... les lampes nommées
... les plus importantes
... est la ...
... : c'est à ceux qui
... nos exhortations

Vous avez dit devant vous le livre de la
... : p. 112 vous avez dit
... jamais à vous repentir ! Amen

ARMON

S E R M O N VI.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 17.

Prêché en 1759.

VOL. II.

U

L U C, Chap. XIII.

17. *Et comme il disoit ces choses, tous ses adversaires étoient confus : mais tout le peuple se réjouissoit de toutes les choses glorieuses qui étoient faites par lui.*



NOUS avons, Mes Frères, dans les versets dont notre Texte est précédé, l'histoire d'une scène bien humiliante pour la Nature humaine; et bien humiliante sur-tout pour cette Race de Jacob qui par les soins d'une éducation divine sembloit faite exprès pour soutenir, au milieu de la dépravation générale, l'honneur de la Nature humaine. Si je vous parlois d'Abraham plaidant contre Dieu, vous diriez que c'étoit avec toutes les marques du plus profond respect, pour obtenir (s'il étoit encore possible) le salut d'une ville coupable. Si je vous parlois de Jacob luttant contre Dieu, vous diriez que ce n'étoit que pour en venir à cette pieuse déclaration, *Je ne te quitterai point que tu ne m'ayes béni.* Mais que diriez-vous d'un fils de Jacob qui dans un jour de sabbat, dans une Synagogue, et placé même avec honneur à la tête des Anciens ou principaux de l'Assemblée, n'auroit pas craint de se mettre bru-

Gen.
xviii. 22-
32.

Gen.
xxxii.
7. 24-26.

talement aux prises avec celui des fils de Jacob que tout mettoit en droit de joindre à ce titre celui de Fils de Dieu ? Et telle est pourtant la scène que nous offrent, comme je l'ai dit, les versets qui précèdent mon Texte. Mais si jusque-là c'est une scène affligeante pour les cœurs honnêtes et bons, qu'elle devient aussi pour eux une scène consolante quand ils en considèrent la suite ! quand Jésus-Christ s'y présente à leurs yeux, repoussant l'attaque de son Antagoniste en homme né pour vaincre de plus terribles, sans autres armes mises en œuvre pour la repousser, qu'un mot de reproche, soutenu de quelques paroles en forme de raisonnement ! Et si la fin de la scène après cela n'étoit pas également nécessaire pour consoler les âmes justes, n'y devons-nous pas au moins reconnoître un bien-agréable surcroît de consolation, quand elle nous présente comme l'effet actuel de ces armes, la victoire du Seigneur, le triomphe de ses amis ? Qu'il me soit donc permis de compter sur votre attention pour l'explication d'un Texte qui non-seulement nous autorise seul à parler si positivement de cette victoire, de ce triomphe, comme d'un fait ; mais qui nous invite même à les considérer comme un effet immédiat des armes spirituelles auxquelles je viens d'en faire honneur : et qui nous y porte si bien que c'est par là qu'il commence : tellement que l'ordre des termes y correspond précisément à celui des miens dans mon annonce. Car ve-

ant tout-de-suite après le récit des *choses* ou des *paroles* (c'est ici tout-un) que Jésus-Christ a dites pour combattre son agresseur, le Texte procède ainsi : *Et comme il disoit ces choses, ou ces paroles. . .* Voilà certainement ce que j'appelois tout-à-l'heure les armes de Jésus-Christ : *tous ses adversaires étoient confus* voilà ce que j'appelle la Victoire : *mais tout le peuple se réjouissoit des choses glorieuses qui étoient faites par lui* voilà ce que j'appelle le triomphe de ses amis. . . . Et le vôtre, Mes Frères, si comme eux vous aimez le Vainqueur ; mais le vôtre surtout si vous sentez dignement le prix des armes par lesquelles il a vaincu. Il a vaincu par des paroles : il n'a vaincu que par des paroles. Ces idées ne doivent certainement pas nous être indifférentes ; et peuvent même ici marcher les premières, tout comme les termes qui les réveillent sont les premiers en ordre dans mon Texte.

J'avoue qu'il s'en faut bien que l'avantage de vaincre par des paroles soit toujours un beau sujet de triomphe. Rien peut-être n'est plus commun que des disputes dans lesquelles l'un des Tenans (ou même chacun de son côté) ne parlant que pour séduire, que pour défendre les erreurs, les mensonges, les mauvais déportemens, le mauvais esprit de son parti, ne laisse pas quelquefois de remporter quelque avantage qui lui vaudra des applaudissemens : Et qui peut douter que
les

les succès en ce genre comme en tout autre ne soient des succès, ou que des victoires de cette espèce ne soient aussi des victoires obtenues par des paroles ? Mais quelles paroles ? . . .

Dans les Paroles de Jésus-Christ, jamais rien de semblable à tout cela. Si ses Paroles sont victorieuses, c'est qu'elles ont mérité la victoire. Et remarquez qu'il n'est pas dit, qu'après qu'il eût dit ces choses, ses paroles produisirent tels ou tels effets : mais *comme il disoit ces choses*, pendant qu'il avoit ces paroles à la bouche. Quelquefois on ne le laissoit pas parler, on l'interrompoit avant qu'il eût dit ce qu'il vouloit dire : alors il est dit que *pendant qu'il parloit encore* l'on fit, ou l'on dit telle ou telle chose. Ici point d'interruption. Ici vous diriez qu'on est tout-oreille : et ses paroles produisent leur effet ; pendant qu'il parle encore ses adversaires sont tous confus et ses amis se rejouissent : à mesure qu'il parle la confusion remplit l'âme des uns, et se répand sur tout leur extérieur, la joie et le triomphe remplissent l'âme des autres, et éclatent au-dehors par tous les signes de la joie. Quand on dit la vérité comme Jésus-Christ la disoit à ces hypocrites, il ne faut pas de bien-longs raisonnemens pour les confondre : on parle à la conscience ; il suffit quelquefois de dire un mot pour la réveiller. . . . Jésus-Christ est venu pour appeler les pécheurs à la repentance, non pas pour les punir ; et personne n'a

Matth.
xii. 7. 46.

jamais

mais aussi parfaitement employé les ressources de la miséricorde et de la douceur pour attirer les hommes à lui. Mais si l'on se revolte ; mais s'il est insulté de façon que les insultes portent contre le Ministère même dont Dieu l'a chargé ; mais si l'on ose aller jusqu'à prétendre le condamner par la Loi même de Dieu ; mais si malgré sa patience à toute épreuve, sa patience même semble inviter les rebelles à multiplier leurs outrages, que peut-il faire ? La Vérité, la Reine des Vérités, la Vérité que Jésus-Christ vient établir dans le Monde, pour le salut de tout le Monde le Monde veut l'écouter, pour le salut au moins des Bons qui l'auront écoutée, doit-elle se taire pour l'amour des Méchans ?

Telles sont, Mes Frères, en abrégé, les réflexions que m'ont suggérées les termes du Texte qui nous indiquent les armes spirituelles dont Jésus-Christ a fait les instrumens de sa victoire ; passons aux termes qui nous indiquent la victoire même du Seigneur. *Tous ses Adversaires*, dit le Texte, *tous ses Adversaires étoient confus*. La Victoire de Jésus-Christ est donc bien humiliante pour les vaincus : car que pouvons-nous concevoir de plus humiliant pour l'orgueil, et pour un orgueil dont la témérité vient d'éclater, que de se voir ainsi plongé tout-à-coup et par si peu de paroles, et par l'objet même de ses mépris, dans un tourbillon de pensées confuses, qui se croisent,

qui

qui se combattent sans pouvoir s'entredétruire
 qui lui disent, Confesse ton crime, et qui bien
 loin de lui en donner le courage ne lui donnent
 que celui de persévérer dans son trouble, de faire
 des efforts pour le cacher, sans autre espérance
 que celle de l'oublier dans le plus grand trouble
 des passions, au-milieu du plus grand tumulte des
 affaires du Monde ? . . Il me semble en vérité que
 la victoire de Jésus-Christ seroit bien humiliante
 quand elle n'auroit plongé dans un tel état que
 le Chef seul de la Synagogue. Mais il n'étoit pas
 le seul adversaire qui fût là : et le Texte nous
 dit que *Tous les Adversaires étoient confus*. Dans
 un simple malheur, malgré tout ce qu'a de trouble
 la vue et la compassion des misères humaines
 c'est une consolation d'avoir des compagnons
 des témoins de son mal ; mais quelle consolation
 bon Dieu ! pour une multitude entière d'orgueilleux
 confondus, que chacun d'eux ait à boire de sa
 propre honte et la honte commune, sous les yeux
 de plusieurs complices également punis, dont au-
 cun n'ose tourner librement ses regards vers les
 autres, et qui craignent tous d'observer les regards
 d'un Peuple spectateur de leur embarras ! . . .
 débonnaire Jésus, que le glaive de ta parole
 terrible pour ceux dont il abat l'orgueil fasse
 les en guérir ! . . .

Observons cependant que la Vulgate, c'est-à-dire,
 l'ancienne Version latine de l'Ecriture, n'a pas
 prime pas l'embarras qu'on apperçut dans les

nemis de Jésus-Christ, comme nous l'exprimons en disant qu'ils étoient tous confus. Le terme de l'Original y est rendu par un mot qui signifie proprement qu'ils rougirent tous. La rougeur qui monte au visage est une marque de pudeur : et vous comprenez bien que le mot de *pudeur* désigne une disposition plus heureuse que celle qui vient d'être désigné par le terme de *honte* ou par celui de *confusion*. Car s'il faut avouer d'une part, que *rougir* se trouve peut-être assez souvent pour avoir honte, ou pour être confus, et que *j'ai honte, je suis confus*, se dit aussi quelquefois par pure modestie ; l'on ne peut pas d'autre part nier la justesse du mot d'un ancien Philosophe, qui voyant rougir un jeune homme, dit à ceux qui l'observoient comme lui, *C'est la couleur de la Vertu*. Et c'est un autre mot célèbre là-dessus, que celui d'un ancien Auteur dramatique, ou d'un Père qu'il fait agir et parler dans une de ses pièces. Le Père est en mouvement pour découvrir le vrai d'une intrigue de son fils, laquelle, malgré sa grande indulgence de Père, lui causoit d'assez vives alarmes. Le moment vient où son Fils, surpris de le rencontrer, ne peut plus douter que tout ne soit découvert ; et la rougeur lui couvre aussitôt le visage. C'est l'occasion du mot que je voulois citer. *Il a rougi*, dit le Père, *tout va bien*. Il comptoit que tout n'étoit pas encore perdu sans ressource, puisque son fils étoit encore capable de ce sentiment qui fait que l'on rougit ; il

croyoit voir dans cette marque d'une pudeur ingénue, un reste des sentimens d'honneur que tout Père honnête-homme voudroit voir dans ses enfans. La rougeur qui vient d'un sentiment de honte marque que l'on a fait quelque-chose de honteux, cela est vrai ; mais elle marque aussi que l'on est capable de honte, et qu'on ne sçait pas encore étouffer la honte, ni la cacher ; et tant que l'on est encore capable de honte, tant que l'on a quelque reste de pudeur, et avec cela cette heureuse foiblesse qui la laisse paroître, il y a encore des ressources. Il a rougi : c'est un commencement de retour vers le bien. Mais ce Chef de Synagogue et ses consorts étoient-ils capables de rougir ainsi ? Des gens qui étoient sur le pied de contredire et d'insulter Jésus-Christ, pouvoient-ils encore connoître cette pudeur honnête ? Etoient-ils capables de quelque retour vers le bien ? Avouons qu'on pourroit un peu douter que la Vulgate eût bien-exactement exprimé le sens de l'Original, si l'on étoit bien-sûr qu'en disant qu'*ils rougirent*, elle eût prétendu décider que cette rougeur est celle qui vient d'une pudeur honnête. Mais aussi, n'outrons pas les choses ; et si nous sommes, autant que nous devons l'être, bien-pénétrés de la divine bonté du Seigneur, ne craignons pas de penser, qu'en voulant les confondre il souhaitoit que leur confusion leur fût salutaire : permettons-nous même de concevoir qu'elle a pu l'être. Ce qu'il y a de certain,

certain, c'est qu'après l'effusion du Saint Esprit sur les Apôtres, ou peu de tems après les premières conversions nombreuses qui la suivirent, il se trouva des Pharisiens au nombre de ceux qui donnoient gloire au Seigneur par une profession publique de son Evangile. Le Chef de Synagogue dont il s'agit ici, ne nous est point connu d'ailleurs, non-plus que ses Collègues et ses adhérens : mais une chose au moins paroît, c'est que s'ils n'étoient pas capables de rougir par un sentiment d'honneur, ils n'étoient pas non-plus parvenus au degré d'endurcissement qui fait étouffer ou cacher la honte, puisque leur confusion fut assez visible pour être observée. Il y a des gens qui ne sont insolens qu'à la faveur du nombre, et qui ne sont entraînés dans la revolte que par les discours ou par l'exemple des méchans les plus hardis. L'insolence n'est qu'entée sur eux : Elle n'y vient pas de leur seul mauvais naturel, ou d'un vice profondément enraciné dans leur cœur, dont le fond produiroit peut-être de meilleurs fruits, si leurs liaisons avec le Monde, et l'intérêt de ces liaisons, n'interceptoient les influences de la grace qui naturellement accompagne la Vérité dans les discours du Sauveur. Des gens de ce caractère pourroient certainement avoir eu honte plus noblement que les desespérés qui ne rougissent plus de rien, ou dont la rougeur n'est plus qu'un symptôme de colère ; si tant est que la colère même, au-lieu d'être en eux le prompt ressort

d'un mouvement courageux du sang, n'y soit pas une rage de l'âme qui, faite pour épancher d'autres fluides que le sang, leur peindra le visage de jaune, de bleu, de vert et d'écume, ou d'un blanc pâle au moins, plutôt que de rouge. Mais si nous avouons qu'un sentiment de pudeur produisit leur confusion, il faudra convenir au moins que ce fut un sentiment bien-foible : car autrement que leur eût-il coûté de faire à Jésus-Christ un mot d'excuse ? Le Chef de l'Assemblée, ou quelqu'un des autres pour lui, ne pouvoit-il pas dire ; Pardonnez, Seigneur, cette vivacité ; Peut-être ne vient-elle que d'une mauvaise habitude de gourmander le Peuple : peut-être aussi du chagrin plus pardonnable d'avoir vu ces gens, en amenant cette femme devant toi, interrompre ton intéressant discours ? Mais non : ou ils craignent ou ils dédaignent de s'excuser par un mensonge, ou même ne pensent point du tout à s'excuser. Ils sont confus, et rougissent ou ne rougissent pas. C'est tout ce qu'on en a pu dire. Leur silence seul les prouve dignes de leur confusion.

Que l'on prenne la chose au reste comme on voudra : les paroles de Jésus-Christ auront toujours été victorieuses : et si nous penchons à croire que la honte qu'elles inspirèrent à ses ennemis eût quelque-chose d'honnête, sachons aussi penser, que la victoire n'en fut que plus belle,

que

que plus conforme aux intentions de sa charité. Cette pensée ne gâtera pas, j'espère, le plaisir avec lequel vous allez réfléchir avec nous sur le triomphe de ses amis. *Tout le Peuple se réjouissoit,* dit le Texte, *de toutes les choses glorieuses qui avoient été faites par lui.* Il faut que cette foule ait parlé : car autrement St. Luc n'eût pas pu dire que sa joie eût d'autre objet que la victoire présente. Et il faut aussi que cette foule, qui semble être si méprisable, ait été capable d'observer la vie, les actions, le caractère de Jésus-Christ, et capable encore de s'en entretenir. Jésus-Christ avoit fait bien des choses glorieuses que le Peuple pouvoit se rappeler, il avoit parlé glorieusement de la Doctrine du Règne de Dieu, il avoit fait quelque-chose de glorieux en confondant ses adversaires par sa réponse victorieuse au Chef de la Synagogue, c'étoit glorieux pour lui de voir que cette victoire obtenue sur ses ennemis étoit un sujet de joie pour ses amis : et une Victoire en rappelle une autre à leur esprit : ce n'est pas la première fois que Jésus-Christ a eu ces occasions de triompher de ses Adversaires, il a été plus d'une fois attaqué par les Scribes, les Pharisiens, et les Chefs de Synagogue en présence des troupes ; et il est toujours sorti victorieux de ces attaques. Ses amis à l'occasion de la Victoire qu'il vient de remporter, se rappellent toutes les autres victoires dont ils se sont déjà réjouis, ils ajoutent les sujets de joie qui sont passés, à leur joie présente, ils se
réjouissent

réjouissent de toutes les choses glorieuses qui ont été faites par lui.

Et qui sont ces gens qui se réjouissent ainsi des victoires de Jésus-Christ ? Il n'est pas dit formellement que ce sont les amis du Seigneur : le mot d'amis n'y est pas : mais ce sont des gens qui se réjouissent de voir ses ennemis confondus, qui font l'office de ses amis, qui sont mis dans une opposition directe avec ses ennemis : ce ne peut être que des amis. Il est pourtant bon de remarquer que le Texte ne les appelle pas des amis : il nous dit que c'étoient *les Troupes* qui se réjouissoient de la Victoire de Jésus-Christ, qui faisoient à son égard l'office d'amis. C'étoient les Troupes du peuple rassemblées autour de lui, c'étoit la foule composée de ces gens qu'on appelle *peuple* et qu'on méprise ; c'est ce peuple méprisé des grands et des riches, qui est mis au rang des amis de Jésus-Christ et opposé à ses adversaires qui sont, les grands, les gens importants, les principaux, les chefs : c'est ce peuple qui, en qualité d'amis de Jésus-Christ, se réjouit de la confusion de ses adversaires. Grands de la terre, qui que vous soyez, ne méprisez plus ce peuple ; apprenez à respecter en lui les amis de Jésus-Christ.

Je sçai que parmi ce Peuple si méprisé, il y a des gens méprisables, des gens qui sont condamnés à cette classe méprisable par leurs vices et leur paresse ; des gens qui n'ont ni ame ni sentimens, qui méritent le nom méprisant de canaille que l'on ne

leur donne que trop ; des gens qui n'ont aucun sentiment de vertu ; qui ne s'embarassent pas des intérêts de la Communauté ni de ceux du Genre-humain ; qui comme les bêtes brutes ne vivent que pour eux-mêmes. Mais n'y a-t-il pas aussi de ces misérables parmi les grands, parmi les gens importants, parmi ces gens qui s'appellent avec emphase les honnêtes-gens ? n'y a-t-il pas parmi eux aussi des gens sans principes, des gens qui font l'indifférence même pour le bien du Genre-humain ? La corruption est générale, elle règne dans tous les rangs, dans le premier comme dans le dernier, parmi les petits comme parmi les grands. A prendre le Monde sous ce point de vue, tout y est méprisable, tous les hommes, grands et petits, riches et pauvres, sont dignes du plus souverain mépris : mais Dieu veut tirer le Monde de cet état, il a eu pitié du Genre-humain et a formé un plan par lequel il veut le réunir pour n'en faire qu'un seul peuple qui puisse mériter d'être appelé son Peuple, et qu'il puisse rendre heureux en le gouvernant lui-même. Ce plan une fois proposé aux hommes, ils ne doivent nous paroître estimables qu'à proportion que nous voyons en eux des dispositions à entrer dans les vues de Dieu : c'est là la seule chose qui puisse leur donner, soit aux grands, soit aux petits, quelque mérite aux yeux de Dieu et de Jésus-Christ. Et si les grands, si les principaux s'y opposent, s'ils se montrent les ennemis de Dieu et de son Christ,

ce

ce fera le peuple, méprisé des grands de la terre mais amis de Jésus-Christ, qui méritera toute notre estime. — Je ne puis pas lire dans le cœur de ce Roi, de ce Gouverneur, de ce Chef, de ces Grands, pour sçavoir comment leurs cœurs sont disposés envers le plan de Dieu ; je ne puis pas décider s'ils ont le cœur honnête et bon pour recevoir la doctrine de l'Évangile, et pour se réjouir, comme cette foule, du triomphe de Jésus-Christ : Il peut y avoir parmi les grands, comme parmi les petits, de bons cœurs, des cœurs capables de recevoir l'Évangile et de l'aimer : mais je sçais qu'il y a aussi parmi eux, tout comme parmi les petits, des mauvais cœurs, des gens sans âme et sans sentiment. On ne sçauroit lire dans le cœur du peuple non-plus, cela n'appartient qu'à Dieu : mais il ne s'agit pas ici de juger du cœur, il ne s'agit que des circonstances extérieures, qui, après-tout, influent quelquefois beaucoup sur l'intérieur. Et dans les circonstances extérieures, les pauvres et les petits ont un avantage bien-considérable sur les grands et les riches, par rapport à la seule chose qui peut rendre les hommes véritablement estimables. Dieu a déclaré sa volonté, qui est de régner par son Christ : Et ce Christ est venu au Monde, où il a paru parmi les hommes. Grands et Riches, vous avez ici votre Maître : quand vous sçauvez vous humilier pour vous confondre avec ce pauvre peuple, l'objet de vos mépris, qui a reçu l'Évangile dans

un cœur honnête et bon ; alors comme lui vous serez les amis de Jésus-Christ, comme lui vous vous réjouirez de ses Victoires, vous partagerez ses triomphes : Mais si vous vous élevez au-dessus de ce peuple pour le traiter avec hauteur, si par mépris pour ce peuple, vous vous rangez du côté des ennemis de Jésus-Christ, vous serez confondus avec eux. . . Grands et Petits, Riches et Pauvres, reconnoissez tous ensemble votre Maître. Dans une Cour, quand le Roi paroît tous ceux de sa cour se mêlent indifféremment ensemble, il n'y a plus entr'eux de distinction de rang, le grand est comme le petit, et le petit comme le grand ; il en doit être de même lorsque le Christ de Dieu paroît, lorsqu'on se trouve en présence du Roi des Rois, du Maître de l'Univers. Grands de la terre, voici le Christ de Dieu, voici votre Maître, descendez de vos trônes pour le recevoir, dépouillez-vous de vos grandeurs et de vos honneurs pour lui en faire hommage et pour vous soumettre à lui. . . Nous soumettre ! Que cela est difficile ! que ce mot est rude pour des gens accoutumés à être adorés du pauvre peuple, et que la flatterie a remplis de vanité et d'orgueil ! il faut s'humilier ! il faut se soumettre ! quelles difficultés à surmonter avant que de le pouvoir ! Quand je considère tous les obstacles que rencontrent les grands et les riches pour les empêcher de se soumettre à cette Volonté de Dieu, je me rappelle ce que dit Jésus-Christ,

Vol. II. Y Christ,

Matth.
xix. v. 24.

Christ, *Qu'il est plus aisé qu'un Chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il n'est pour un riche d'entrer au Royaume de Dieu.* Les pauvres et les petits ont ici un avantage, il n'y a pas chez-eux tous ces obstacles pour les empêcher de recevoir Jésus-Christ et son Evangile. Il faut être humble pour le bien recevoir, et le pauvre est déjà tout-humilié par son état. Le Riche, le Grand du Siècle possède quelque-chose qu'il craint de perdre, et cette crainte lui fait appréhender quelque changement dans le Monde. Il jouit des honneurs et des grandeurs du Monde, et sous le Règne de Dieu il faudroit y renoncer. On est Maître, on commande; et on sent que sous le Règne de Jésus-Christ on ne seroit que sujet, et sujet peut-être d'un ordre bien inférieur: on veut conserver son rang et son autorité; on veut pour cet effet que les choses continuent dans le monde sur le pied où elles sont; on s'oppose à tout ce qui paroît tendre à y produire quelque changement. Le Pauvre, le Petit n'a rien à craindre: il ne voit qu'à gagner pour lui dans un changement qui établiroit un Règne équitable tel que celui de Dieu, où le pauvre ne seroit plus opprimé par le riche, où tout ne seroit que *Justice, Paix et Joie par le Saint Esprit.* Ces avantages de la pauvreté me portent à sentir, à dire avec Jésus-Christ, que *Bienheureux les pauvres car c'est à eux qu'appartient le Royaume de Dieu.* Le rang ni les possessions des hommes ne régleront donc pas le degré de

Rom. xiv.
v. 17.

Matth. v.
v. 3.

de mon amitié ni de mon estime. Les pauvres et les riches me seront égaux ; l'éclat des grandeurs et des honneurs du monde ne m'éblouira pas . . . que dis-je ? il forme dans mon esprit plutôt un préjugé contre ceux qui en sont revêtus, qu'un préjugé en leur faveur ; et les haillons qui couvrent le pauvre ne me le font pas mépriser : au contraire je dis que ces haillons peuvent quelquefois couvrir la plus belle âme, et le cœur le plus propre à recevoir le dessein de Dieu et à l'aimer. Et vu toutes les difficultés que trouvent les riches et les grands à suivre Jésus-Christ ; vu la difficulté qu'ils ont à concevoir (ce qu'il est pourtant absolument nécessaire de sentir si l'on veut être Chrétien) *Que les choses qui sont grandes devant les hommes sont en abomination devant Dieu ;* je ne puis m'empêcher de conclure, que nous avons plus à attendre des pauvres et des petits que des grands et des riches ; et que l'Evangile doit être annoncé aux pauvres par préférence, comme aux gens les plus propres à le recevoir, à le répandre, à en favoriser la publication. Si après cela les grands et les riches veulent entreprendre de prouver que je me suis trompé dans cette conclusion ; s'ils veulent faire voir qu'il y a en eux de bonnes dispositions ; des dispositions supérieures à toutes les difficultés qui naissent de la grandeur et des richesses contre les desseins de Dieu, et assez fortes pour surmonter tous les obstacles ; s'ils veulent se montrer empressés pour écouter

Luc xvi.
v. 15.

Matth.
xix. 7. 26.

la prédication de l'Evangile et pour se déclarer en faveur de Jésus-Christ, je m'en réjouirai, j'en bénirai Dieu, je dirai que c'est peut-être ce que Jésus-Christ a voulu prédire, lorsqu'en parlant de la difficulté avec laquelle les riches entrent au Royaume de Dieu, il a dit, *Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.*

Voilà, Mes Frères, les principales réflexions qui se sont présentées à mon esprit pour l'explication de mon Texte : Ne finissons pas sans y joindre deux mots d'application.

Le Saint Esprit, dont St. Luc étoit animé, vouloit certainement par un tel exemple soutenir le courage de ces anciens fidèles qui de son tems, par une profession publique et non équivoque de l'Evangile du Seigneur, s'exposoient à souffrir comme lui les contradictions du Monde : Et pourquoi douterons-nous qu'il n'ait voulu par ce même exemple encourager les fidèles des siècles suivans ? ou pourquoi pas nommément aussi les fidèles de notre siècle ? Notre siècle n'a-t-il donc plus de ces fidèles dont la fidélité se prouve par un attachement public et non équivoque à cet Evangile du Seigneur, que lui-même appelloit l'Evangile du Règne de Dieu ? ou ces fidèles sont-ils si nombreux et si puissans que les contradicteurs n'osent plus leur fournir des occasions de les confondre ?

Qu'il

Qu'il me soit permis de le dire; j'en puis un peu parler d'après ma propre expérience: J'ai donné quelques soins à ce qui sembloit devoir être le grand objet de mon Ministère; j'ai tâché de parvenir à connoître la nature et l'importance de l'Evangile dont j'étois établi Ministre: et si je n'ai pu faire quelques progrès dans cette connoissance, sans désirer d'en faire part à mes auditeurs, ce n'est pas au moins sur ce desir que je puis avoir des scrupules; je puis craindre tout-au-plus, que dans l'ardeur de satisfaire ce desir, je ne m'y sois pas pris avec assez d'adresse. Car pour le fonds de ma Doctrine et sa conformité avec celle de Jésus-Christ, je puis en produire une preuve qui est peut-être que trop parlante: c'est qu'elle s'expose aux mêmes contradictions auxquelles Jésus-Christ s'exposoit par la sienne. On a dit de Jésus-Christ, lorsqu'il parloit du Règne de son Père (et c'étoit ses Frères, c'étoit ceux de sa famille qui le disoient) qu'il étoit hors de sens: on a dit aussi de moi, lorsque j'ai parlé de ce même Règne. On craignoit que si l'on continuoit à laisser prêcher Jésus-Christ, les Romains ne prissent ombrage de sa doctrine, et ne vinssent fondre sur les Juifs pour les détruire: et l'on a semblé craindre aussi que sa doctrine, admise dans mes Sermons, n'attirât les effets du juste ressentiment des Puissances, sur ceux au-milieu desquels je la prêchois. Les Scribes et les Pharisiens disoient en parlant de Jésus-Christ, *X a-t-il quelqu'un des Principaux*

Jean vii.
 48 &
 49.

Principaux ou des Pharisiens qui ait crû en lui ? mais cette populace qui n'entend point la Loi est entièrement exécration : On m'a parlé de même avec mépris de ceux qui goûtent ma prédication. . . . Mais ayons bon courage. Nos adversaires ne sont pas plus redoutables que ceux de Jésus-Christ. Il les confondus, nous confondrons leurs successeurs et si nos victoires, ainsi que celles de Jésus-Christ ne sont pas toujours également remarquables ou remarquées que dis-je ? supposé même qu'il y eût faute d'Adversaires encore capables de mal chercher leur confusion, ou faute d'Amis assez zélés assez nombreux, assez notables pour célébrer nos obscures victoires, nous devions n'avoir jamais dans cette vie aucun succès comparable à la victoire de Jésus-Christ dans mon Texte ; n'oublions pas qu'il est une autre vie, une autre victoire, un autre triomphe, où des couronnes immaccessibles de gloire attendent infailliblement les moindres de ceux qui sous ses étendarts, et comme sous ses yeux, auront combattu le bon combat, contents de voir dans les jours passés de victoire et de triomphe où d'autres ont eu part, une image encourageante du jour illustre où Jésus-Christ doit venir sur les nuées du Ciel, accompagné de ses Anges et environné de gloire et d'honneur, pour achever le grand œuvre de son Règne, pour mettre le comble à la confusion de tous ses adversaires, et au triomphe de tous ses amis.

S E R M O N VII.

O U

S E R M O N I.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 22.

Prêché en 1759.

THE NEW YORK

LIBRARY

OF THE

ASTOR LENOX

TILDEN FOUNDATION

CH

I

E

il

qu

m

m

fe

co

pr

ve

qu

di

co

la

po

à

to

tr

ve

L U C, Chap. XIII.

22. *Puis il s'en alloit par les Villes et Bourgades, enseignant et tenant le chemin de Jérusalem.*



L'Original eut été rendu plus littéralement, si au lieu de mettre, *Puis il alloit*, on avoit mis, *Et il alloit*, ou ce qui seroit encore plus littéral, *Et il passoit*. Ceux qui traduisent, *Puis il alloit*, ainsi que ceux qui traduisent simplement, *Il alloit*, omettant (comme on le peut quelquefois) le petit mot qui commence le Texte dans l'Original, semblent inviter les Lecteurs à considérer le Texte comme se rapportant seulement à ce qui vient après, comme faisant le commencement d'une nouvelle histoire, ou comme une remarque par laquelle l'Evangéliste n'auroit voulu que nous indiquer d'avance en quel tems arriva ce qu'il raconte dans la suite. Et cette manière d'envisager la chose (vu la grande variété des significations possibles de l'Original) n'est sujette par elle-même à nul inconvénient : je l'aurois même adoptée tout-simplement si j'eusse été dans le cas de n'entrevoir en-effet aucune liaison réelle du Texte avec ce qui le précède. Mais je crois sentir qu'il

VOL. II. Z y tient

y tient par plus d'un endroit, et qu'on pourroit le faire sentir aux autres par plus d'une traduction, sans se donner pour cela de plus grandes libertés que celles qu'on a déjà prises. Jésus-Christ étoit entré dans une Synagogue, il y avoit enseigné, il y avoit opéré un grand miracle, il avoit eu à l'occasion du miracle une contestation fort vive avec un Hypocrite Chef-de-Synagogue, et là-dessus il avoit comparé le Règne ou le Royaume de Dieu avec un grain de sénévé qu'un homme sème dans son jardin, puis avec le levain qu'une femme met dans sa pâte pour la faire lever. Si tout de suite après cela vous lisez : *Et ainsi traversoit-il le Païs, enseignant par les Villes et Bourgades, tout en faisant route vers Jérusalem :* vous aurez dans ces paroles une des traductions dont notre Texte est susceptible, et en même tems une connexion bien sensible du Texte avec ce qui l'a précédé. — Lisez, si vous voulez (ce qui fait une autre Version possible) : *Et il passa outre* [il continua son voyage] *en enseignant par les Villes et Bourgades, avançant toutefois vers Jérusalem :* ce sera le même au-fonds pour la liaison du Discours. Vous comprendrez que Jésus-Christ, en sortant d'une certaine Synagogue où il avoit enseigné, et enseigné des choses relatives au Règne de Dieu, alla faire la même chose dans les Villes et Bourgades qu'il trouvoit sur sa route en s'acheminant à la Capitale. — Si vous lisez enfin (car c'est encore une traduction possible) : *Et aussi passa-t-il outre*

en enseignant par les Villes et Bourgades, faisant route cependant vers Jérusalem : le Texte ainsi rendu vous présenteroit sensiblement un beau rapport de la conduite qu'il attribue à Jésus-Christ, avec le sens des deux Paraboles immédiatement précédentes. Jésus-Christ par ces Paraboles avoit au moins insinué, que comme le semeur d'un grain de sénevé ne reste pas là pour en attendre le développement, et que comme la femme qui vient de mettre du levain dans sa pâte ne reste pas là pour attendre que la pâte soit levée, de même après avoir convenablement déposé dans une Synagogue la semence ou le levain de l'Evangile, on pouvoit attendre ailleurs le développement graduel de la semence, l'opération secrete du levain : *Et aussi passa-t-il outre.* Il avoit insinué plus directement par ces mêmes Paraboles, que pour l'établissement du Règne de Dieu par la Prédication de l'Evangile, les moindres commencemens n'étoient pas à négliger : *Et aussi passa-t-il outre* en prêchant l'Evangile sur sa route dans les Bourgades même, ou simples Villages, comme il alloit le prêcher dans la grande, l'opulente, la magnifique, la superbe Jérusalem, au-milieu d'une fête solemnelle, et du concours extraordinaire de peuple qui distinguoit les grandes solemnités. Toutes ces liaisons probables du Texte avec ce qui le précède, m'ont paru assez belles pour ne devoir pas être négligées. Elles ont toutes un usage au-moins que je compte pour quelque-chose : c'est qu'elles

préparent l'esprit à comprendre quel étoit le sujet, ou l'objet, des enseignemens que Jésus-Christ distribuoit sur sa route en allant à Jérusalem. Si toutefois vous aimez mieux vous en tenir à la Version commune, ou à telle autre qui, ne donnant aucune idée d'aucune de ces liaisons, n'offre à l'esprit aucune lumière sur la question si naturelle, sçavoir, *ce que Jésus-Christ enseignoit* ; je puis y consentir d'autant plus facilement, que cette question peut recevoir d'ailleurs, sans trop de peine, la même lumière que je viens d'y répandre.

Dans un Texte reconnu pour parallèle du nôtre, et avec raison, quoiqu'il se rapporte à quelqu'autre tems, St. Matthieu dit, que Jésus-Christ *alloit par toutes les Villes et Bourgades, enseignant dans leurs Synagogues, et prêchant l'Evangile du Règne.* Vous voyez que ces termes approchent bien de ceux dont je me servois tout-à-l'heure : Et voici plus : c'est que le passage de St. Matthieu (aumoins les Sçavans me paroissent-ils d'accord là-dessus) est le même dont St. Marc a donné la substance, lorsqu'il a dit en moins de paroles, *Et il alloit enseignant par les Bourgades.* Vous avez là une preuve évidente, que le simple terme d'*enseignant*, appliqué à Jésus-Christ, est censé suffire aux Lecteurs qui sont au fait, pour signifier tout ce qu'expriment ces paroles de St. Matthieu, *Enseignant et prêchant l'EVANGILE DU REGNE* : Vous avez, dis-je, une preuve évidente que le terme a cette valeur dans le passage de St. Marc aumoins :

Matth. ix.
v. 35.

Marc vi.
v. 6.

umoins : Et si dans le passage de St. Marc, pourquoi pas dans celui de St. Luc dont il s'agit aujourd'hui ? Les Chrétiens du premier siècle, Mes Frères, étoient ce qu'en vérité ceux du dix-huitième siècle devroient bien être aussi : ils étoient au fait des points capitaux de l'affaire du Christianisme : et comme tels (soit pour arranger leurs discours, soit même peut-être pour n'être pas toujours entendus des prophanes) ils s'exprimoient entr'eux sur plusieurs choses à demi-mot. Le simple terme d'*Enseigner* signifioit dans leur langage, *Enseigner la Doctrine Chrétienne*, de même que le simple terme de *Prédication*, ou *Publication*, signifioit la Prédication ou la Publication de l'*Evangile* : de même que le simple terme d'*Evangile* signifioit l'*Evangile du Règne* : et comme le simple terme de *Règne* signifioit le *Règne de Dieu*.

Je pourrois donner là-dessus des éclaircissements plus amples ou plus détaillés, si ce qu'il y a de particulier dans mon Texte ne m'appeloit à ces observations d'une autre espèce : Mais ces observations même au-reste amèneront naturellement des choses qui pourroient servir aux éclaircissements que je laisse à désirer : car si le sujet ou l'objet propre de mon Texte n'est pas la Prédication de l'*Evangile*, il y tient au-moins de si près qu'il en est inséparable, puisque c'est un exemple de la conduite de Jésus-Christ, relativement à cette partie fondamentale de son Ministère : ou en autres

tres termes, un exemple du zèle également actif, modeste et plein de patience, avec lequel il tiroit parti de tout pour la Prédication de l'Evangile.

Premièrement, il ne dédaignoit pas de paroître comme un Docteur ambulant, puisqu'il alloit enseigner de lieu en lieu.

Secondement, il ne dédaignoit pas de prêcher dans les lieux les moins recherchés pour le nombre ou pour la qualité des Auditeurs, puisqu'il alloit prêchant jusques dans ces petits lieux que nos Interprètes appellent tantôt des Bourgades, tantôt des Villages.

Troisièmement, il ne dédaignoit pas (je pense pouvoir m'exprimer de la sorte) il ne dédaignoit pas même Jérusalem, puisqu'actuellement il y retournoit.

N'entreprenons pourtant pas de développer ces trois points dans un seul discours. L'abondance des reflexions qui se présentent sur le premier des trois, me fait juger qu'il suffira pour aujourd'hui.

Jésus-Christ ne dédaignoit pas de paroître comme un Docteur ambulant : il alloit de lieu en lieu en enseignant. Depuis trente-six ans on a beaucoup entendu parler de Prédicateurs ambulans, et vous n'ignorez pas combien le Public s'est partagé sur leur compte. Que l'annonce de mon sujet ne vous fasse pourtant pas croire que je veuille ici discuter ce procès. J'en abandonne volontiers le jugement à Dieu. Je di-

rai seulement que ces nouveaux Apôtres, quelle que soit l'ardeur active du zèle qui leur fait courir le monde ou qui fait accourir la foule, soit à leurs Chaises portatives, soit à leurs Tabernacles, ne peuvent (non-plus que les Prédicateurs ordinaires) ne peuvent véritablement mériter la préférence dont tant de personnes les honorent, qu'à proportion que leur doctrine est plus évidemment celle de Jésus-Christ, tant pour la matière que pour la manière ; qu'à proportion de leur plus grande et plus sensible ressemblance avec le seul Docteur ambulant dont mon Texte m'engage à vous entretenir.

On ne voit pas que Jésus-Christ depuis son bapême se soit fixé nulle part. De retour à Nazareth il la quitta bientôt pour Capernaüm : et quoiqu'on pût dire qu'il avoit une demeure dans cette dernière ville, on ne peut dire proprement qu'il y demeura : car il se répandoit continuellement de là dans les Campagnes, dans les Villes, dans les Bourgades de la Galilée ; poussant même ses courses dans les lieux circonvoisins de la Province. Vous voyez avec combien de raison j'ai donné à Jésus-Christ le titre de Prédicateur ambulant, comme un caractère de sa conduite indiqué par mon Texte. Et il pouvoit par plus d'une raison ne faire d'aucun lieu de la Terre sainte le lieu fixe de sa demeure. Ces raisons sont prises de la nature même de sa Mission, soit que l'on envisage le but éloigné, le but ultérieur de cette Mission, ou

Conf. avec
Matth. ix.
v. 35 ; le
v. 1 du
même
chapitre ;
& Marc
ii. v. 1.

ou son but prochain. Le grand but, le but ultérieur de la Doctrine de Jésus-Christ étoit l'établissement du Règne de Dieu sur tous les Peuples de la terre, la Vocation des Gentils : le but prochain de sa mission étoit de faire connoître cet Evangile d'abord aux Juifs; par lesquels, s'ils avoient voulu faire leur devoir, tous les autres Peuples devoient être invités à devenir le Peuple de Dieu, selon la promesse la plus lumineuse de l'Ecriture faite à Abraham; que *dans sa semence seroient bénites toutes les Nations de la terre.* Or quel que fût ou pût être le succès de Jésus-Christ par rapport au but prochain de sa mission, il falloit toujours, pour remplir le but ultérieur de cette mission, que les Nations fussent invitées à s'instruire, que sa Doctrine leur fût annoncée. Il n'étoit pas possible de les rassembler autour de lui tout-d'un-coup pour l'entendre. Dieu même n'eût pu les y assembler sans une suite effrayante de miracles, lesquels encore n'auroient pu les y rassembler comme il le vouloit : elles se seroient rassemblées par la crainte, et le Règne de Dieu ne doit s'établir que par la douceur, que par la raison et par la persuasion. Il falloit donc former des Disciples capables d'aller par-tout pour prêcher la Doctrine de Jésus-Christ, et il ne pouvoit mieux les former qu'en leur donnant l'exemple, en allant de lieu en-lieu, en enseignant cette Doctrine qu'à leur tour ils devoient aller enseigner à tous les Peuples. Voila en gros l'essentiel de ce qu'on peut remarquer

Gen.
xviii.
v. 18; &
xxii.
v. 18.

remarquer sur la convenance du Ministère ambul-
lant de Jésus-Christ avec le but ultérieur de sa
mission : et c'en est au moins assez pour préparer
ce qui me reste à dire plus au long sur la conve-
nance de ce Ministère ambulant, avec ce que j'ai
nommé le but prochain de cette même mission.

Envoyé pour tout unir, il ne devoit point fa-
voriser l'orgueil qui tend à tout désunir. . . . En-
voyé pour guérir le Monde des vices dangereux
qui se déguisent sous le beau nom d'Amour de la
Patrie, il devoit comme Nazaréen se défendre
une préférence marquée pour Nazareth : comme
Galiléen, il devoit ne se renfermer pas même
dans la Galilée : comme Bethléhemite et de la Tri-
bu de Juda, il ne devoit favoriser ni Bethléhem ni
aucun autre lieu de la Judée. Il devoit surtout
ne pas encourager l'orgueil de Jérusalem. La
Galilée semble avoir été pour la Judée un objet
de mépris : il devoit tenir entr'elles la balance é-
gale. L'antipathie étoit grande entre les Juifs et
les Samaritains : il devoit sçavoir au moins passer
par la Samarie, comme on l'a vu s'avancer d'un
autre côté dans les quartiers de Tyr même et de
Sidon. Jérusalem comme l'ancienne Capitale
commune des douze Tribus, et le centre actuel-
lement du culte divin pour toute la Nation, avoit
sans-doute quelque apparence de droit à s'atten-
dre qu'un grand Prophète séjourneroit dans ses
murs. Mais il pouvoit aussi juger qu'il accordoit

Jean iv.
v. 4.

Matth.
xv. v. 21.

Matth. x.
v. 6.

assez aux prérogatives de la Capitale s'il s'y tenoit pendant les grandes solemnités où la Nation s'y rassembloit. Il pouvoit après cela se faire un devoir d'honorer de sa présence divers autres lieux du Païs. C'étoit le grand Pasteur et le bon Pasteur, qui même sans perdre de vue sa qualité de Pasteur universel, devoit chercher de lieu en lieu les *Brebis perdues de la Maison d'Israel*. Après avoir travaillé (pour ainsi dire) *en grand* au milieu de Jérusalem, il devoit, si la chose étoit possible, travailler pour elle encore en petit, en détail, par des soins répandus de lieu en lieu. D'ailleurs, si Jérusalem pensoit autrement, il la mettoit sur la voye de penser mieux, en lui donnant à penser par son absence. On auroit pu dire qu'il y prêchoit par son absence même, tandis que sa présence portoit ailleurs des instructions plus formelles. . .

Mal. iv.
v. 2.

Mais d'autre part, n'y auroit-il pas eu des raisons aussi pour celui qui devoit tout unir, d'établir un centre d'unité? Le Soleil, selon les meilleurs Philosophes, demeure fixe au milieu de l'assemblage des Planètes qui forment ce qu'on appelle le Sytème planétaire: et de là il répand la lumière, la chaleur et la vie, dans tout le sytème. Quel spectacle ravissant pour mon imagination, ou plutôt pour mon cœur, en pensant à ce Jésus si justement appelé le *Soleil de Justice* qui porte la santé dans ses ailes, de me le représenter résidant au milieu d'un Peuple sage et fidèle dans un *Domicile arrêté de sa demeure*: et de là, tel que

l'Acte

l'Astre du jour au centre du Monde, répandant sur les hommes jusqu'aux extrémités de l'Univers, une lumière, une chaleur, une vie, au prix desquelles ce n'est rien que la lumière, la chaleur et la vie qui nous viennent de l'Astre du jour ! Mais les Corps célestes roûlent autour de lui suivant la Loi que le Créateur leur a donnée : et quelle différence ô mon Dieu ! de l'obéissance des Corps célestes à celle des hommes ! *Il est venu chez lui*, dit St. Jean, *et les siens ne l'ont pas reçu*.

Jean i.
v. 11.

Il vient offrir à son peuple, avec son propre salut, la gloire de communiquer graduellement le salut à tous les Peuples : mais comment son peuple le reçoit-il ? De retour à Nazareth après son baptême, il y parle dans la Synagogue, et le prend sur un ton nouveau : Il s'applique les paroles du Prophète qui avoit dit, *Le Seigneur m'a oint pour*

Luc iv.
v. 16-30.

évangéliser, pour porter de bonnes nouvelles aux débonnaires : on l'admire, on le saisit, on l'entraîne ; on le précipitoit du haut d'un roc s'il ne se fût échappé miraculeusement. Parmi les divers lieux où il porte de là son ministère, trois Villes paroissent avoir été singulièrement honorées de sa présence, Capernaüm, Chorazin, Bethsaïde : et le résultat des hommages qu'il reçut de ces trois Villes, c'est qu'il eut enfin sujet de s'écrier : *Malheur sur toi Chorazin ! Malheur sur toi Bethsaïde !*

Esaïe lxi.
v. 1.

Car si les miracles qui ont été faits parmi vous, avoient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtems qu'elles auroient fait pénitence avec le sac et la cendre :

Matth. xi.
v. 21-24.

*C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon seront traitées avec moins de rigueur que vous : Et toi Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au Ciel, tu sera abaissée jusqu'en Enfer : car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi, avoient été faits dans Sodome, elle subsisteroit encore aujourd'hui. Aussi je vous déclare qu'au jour du jugement Sodome sera traitée moins rigoureusement que toi. Jérusalem, qui ne pouvoit pas ignorer le bruit que Jésus-Christ faisoit en Galilée ; Jérusalem, qui avoit bien sçu envoyer des Députés au Précurseur du Christ dans le désert, et qui certainement devoit au Christ-même une députation plus solennelle, plus respectueuse, semble ignorer son devoir autant que les Payens, qui sont le plus (selon l'expression de St. Paul) *sans Dieu et sans Christ*. Cela ne l'empêche pas de venir à Jérusalem : Il s'y produit dans le tems le plus convenable, au milieu de la plus grande solennité. Et le résultat de cette première tentative directe sur l'Assemblée générale de la Nation, vous en pouvez juger par ce seul trait de la conversation qu'il eut avec Nicodème : *C'est ici la condamnation du Monde, que la lumière est venue au Monde, mais que les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parceque leurs œuvres sont mauvaises*. Et qu'est-ce que Jésus-Christ après cela pouvoit se promettre d'un séjour fixé parmi de telles gens, s'il continuoit à leur présenter la lumière de son Evangile ?*

Jean iii.
v. 19.

Vous

Vous sçavez que qui dit Evangile, dit bonne nouvelle : mais vous sçavez aussi que dans un Monde où les sentimens sont partagés, ce qui est bonne nouvelle pour les uns est souvent mauvaise nouvelle pour les autres. Il s'agissoit de la nouvelle du *Règne de Dieu* : Jamais nouvelle n'avoit pu s'annoncer qui dût paroître plus intéressante que celle-là parmi ceux qui croyoient que Dieu avoit parlé dès le commencement, et que toutes ses paroles revenoient en substance à sa *Parole du Règne*, à cette Parole par excellence qui dit, ou qui signifie, que Dieu prétend gouverner le Genre-humain comme un Roi doit gouverner son Peuple, pour y maintenir *la Justice, la Paix, et la Joie*, et qu'un tems devoit venir où ce Règne seroit manifesté par l'envoi d'un Christ, image visible du Dieu invisible, autorisé de Dieu pour publier ce Règne, pour l'établir de proche en proche sur toute la terre, et pour l'exercer visiblement, sur les Morts même (par une Résurrection générale) non-moins que sur les Vivans. Le moindre bruit d'un avènement actuel de ce *Christ* par excellence, devoit être pour toute la Nation (pour cette Nation dépositaire et seule dépositaire des Oracles qui promettoient le Christ) le moindre bruit, dis-je, d'un tel avènement du Christ promis, devoit être pour tous les Juifs, s'ils eussent été fidèles au Dieu vivant qu'ils adoroient, une bonne nouvelle d'autant plus intéressante pour leur salut et pour la gloire de leur Nation, que depuis

depuis quatre cens ans, plus ou moins, leur Dieu sembloit les avoir abandonnés à subsister comme ils pourroient, sous les Règnes des Conquérans qui se disputoient l'Empire de l'Univers. Mais vous concevez bien qu'alors comme aujourd'hui, il y avoit de ces incrédules qui, lorsqu'on leur tient sérieusement des discours où la Religion se montre comme une affaire si sérieuse, commencent par se moquer, finissent par se mettre en colère. D'ailleurs, autre chose est de n'être pas incrédule sur la Doctrine du *Règne de Dieu*, et autre chose de recevoir avec foi l'Évangile de ce Règne, ou la nouvelle que ce Règne approche. Il faut en avoir aimé, aussi-bien que cru, la *Doctrine*, pour en aimer la *Nouvelle*, et ce n'est le cas que des Bons : La même nouvelle qu'ils embrassent avec joie, les Méchans, intéressés à la craindre, feront naturellement leur possible pour la rendre douteuse, pour en arrêter le cours, pour fermer la bouche à ceux qui la répandent. Et les Bons ne faisoient certainement pas alors le grand nombre, surtout parmi ceux qui par leur sçavoir, par leur crédit, par leur opulence, par leur autorité, faisoient infailliblement le plus de mal, s'ils ne faisoient le plus de bien. A quoi donc Jésus-Christ pouvoit-il s'attendre, si nous considérons que la nouvelle ou l'*Évangile du Règne* ne signifioit pas simplement dans sa bouche, comme dans celle de son Précurseur, *Le Règne de Dieu approche, le Christ va venir* : ni même simplement, comme dans la

bouche

bouche du Précurseur pendant les derniers jours de son Ministère, *le Christ est venu* : Mais ce qui est bien plus pressant, *Le Christ est venu, et c'est moi qui le suis* ? De quel œil après cela le doivent regarder ces *Saducéens* qui ne croient ni Esprit, ni Ange, ni Résurrection ? De quel œil même le regarderont des *Pharisiens* qui ne disputoient sur ces articles avec les Saducéens, que comme on disputeroit (sans égard pour les intérêts de l'Etat ni de la Religion) sur des points curieux de Philosophie ? De quel œil pourront le regarder ces *Hérodiens* qui croyoient (si j'ai bien saisi leur système) ou qui faisoient semblant de croire, que les oracles en vertu desquels on avoit attendu le Christ, avoient commencé et continuoient à s'accomplir par l'établissement de la Royauté dans la Maison des Hérodes ? De quel œil pourra-t-il être regardé parmi la foule de ceux même pour qui l'attente du Christ promis n'est pas une affaire de peu d'importance ? Tout le Monde sçait que suivant leurs idées les plus généralement reçues, le Règne qu'ils attendoient ne pouvoit s'établir que par un Christ semblable au commun des Rois de la terre, qui viendrait avec ce qu'on appelle communément une magnificence Royale, et qui réuniroit les Peuples sous son empire par la terreur ou par la force de ses armes. Au lieu de tout cela, Jésus-Christ paroît seul, ou accompagné d'une petite poignée de pauvres sujets, qui, ne s'appelant pas même ses sujets, paroissent le suivre simplement

simplement comme des Disciples suivroient un
 Docteur : Il vouloit que la Raison seule ou la Jus-
 tice, malgré les préjugés d'une sagesse humaine et
 d'un orgueil national, décidât qu'il étoit le Christ,
 et lui attirât les hommages dûs au Christ. Ce
 n'est point ainsi que les Importans et les Dévots,
 que des Souverains Sacrificateurs, que des Chefs
 de Synagogue, des Scribes et des Pharisiens, veu-
 lent être traités ! Quoi ? Jésus de Nazareth :
 Vous êtes cet Oint du Seigneur par qui le Sei-
 gneur doit régner sur tous les Peuples, vous ve-
 nez pour établir ce Règne, et vous venez seul ?
 Point de cour, point de satellites, point d'ar-
 mée ! Vous ne portez ni Sceptre, ni Glaive, ni
 Coutelas, et vous voulez que l'on vous suive ? que
 l'on s'intéresse pour vous ? Si vous êtes vérita-
 blement ce Personage Royal, paraissez en Roi : si
 vous dédaignez une armée de Soldats, que des
 armées d'Anges vous accompagnent et fassent
 marcher la terreur devant vous ; que des Angés
 exterminateurs détruisent vos adversaires ; et a-
 lors nous croirons que vous êtes le Christ : Mais
 tel que vous êtes, mais abandonné de tout ce qui
 est quelque chose dans le Monde, que pouvez-
 vous espérer ? Jésus-Christ, il-est-vrai, avoit fait
 des miracles qui montroient en lui une Puissance
 supérieure : mais que sçait-on ? C'est peut-être
 par Béalzéboul Prince des Diables, ou par quel-
 que art secret fondé sur des connoissances de Phy-
 sique, qu'il opère ces miracles : peut-être aussi

tout

tout ce qu'on dit de lui à cet égard n'est-il pas véritable : Nous aurions bien à faire s'il falloit examiner tout cela : le plus court et le plus sûr, c'est de nous défaire de cet homme s'il persiste à nous débiter ses rêveries. Ajoutez à tout cela, Mes Frères, l'influence des Romains, Maîtres de la Judée, qui faisoient un crime aux Juifs de l'attente d'un autre Règne que le leur, et qui, sur la moindre apparence d'un mouvement national conforme à cette attente, étoient prêts à les traiter de rebelles. C'étoit bien aux Romains ! c'étoit bien devant eux qu'il falloit parler du Règne de Dieu ! N'est-ce pas à eux, n'est-ce pas à ce Peuple de Rois, que le Règne universel appartient ? Qui est le Dieu des Juifs ? et qu'est-ce que leur Christ ? Plusieurs Juifs sans-doute murmuroient, et auroient été charmés de s'enrôler sous les étendards d'un Christ qui auroit paru comme un Héros guerrier pour secouer le joug de Rome : mais avec cela ils étoient des lâches, mais avec cela vils adulateurs de l'orgueil Romain, ils étoient gens à crier d'un ton fanatique (comme il parut trop bien par la suite) *Nous n'avons point d'autre Roi que César. Quiconque se fait Roi est ennemi de César.* Qu'est-ce donc, encore une fois, que Jésus-Christ pouvoit se promettre d'un long séjour parmi de telles gens, s'il continuoit à leur prêcher son Evangile ? *Il les connoissoit tous*, dit l'Histoire : et s'il les connoissoit, devoit-il, ou se livrer si-tôt à leurs fureurs, ou compter malgré

Jean xix.
v. 12 &
15.

Jean ii.
v. 24.

Jean ii.
 §. 23

Matth.
 xii. §. 20.

Jean iii.
 §. 26.

Jean iv.
 §. 1 & 3.

leur méchanceté sur leur modération ? L'Histoire ne dissimule pas, au même endroit, que *plusieurs avoient cru en lui* : mais qui étoient-ils ? mais comment avoient-ils cru ? C'est en parlant d'eux qu'elle dit : *Mais pour lui, il ne leur confioit pas sa personne, parcequ'il les connoissoit tous*. Cependant comme il n'avoit garde d'éteindre le *lumignon qui fume*, il ne s'éloigna de Jérusalem cette fois que pour offrir à ceux qui auroient cru en lui de recevoir le baptême en son nom, quelque-part dans la Judée. Mais en supposant même qu'il y eût alors du fondement au rapport hyperbolique de quelques Disciples du Précurseur, auxquels une petite jalousie mal-entendue faisoit dire que tout le monde alloit au baptême de Jésus-Christ, la foule que ces expressions nous y font imaginer n'étoit certainement pas le corps de la Nation, et bien moins étoit-elle (ce qu'il auroit falu) la Nation en corps, conduite au baptême par ses conducteurs, ou représentée par une députation nationale. A peine la chose est-elle parvenue aux oreilles des Pharisiens, que Jésus-Christ en est averti comme si c'étoit une affaire fâcheuse qui pourroit-bien finir par quelque éclat violent. Que fera-t-il après cela s'il demeure dans la Judée ? Il entre dans la Samarie, qui étoit le chemin le plus court, peut-être même alors le moins dangereux à son égard, pour regagner la Galilée. Les Samaritains dans leur Capitale paroissent mieux disposés en sa faveur qu'il n'a trouvé les Juifs à Jérusalem :

lem : ils parlent même de le retenir : mais pouvoit-il y rester ? mais la préférence due aux Juifs pour quelque tems en vertu des Oracles, le permettoit-elle ? mais devoit-il fournir aux Juifs une pareille occasion de lui dire, *Tu es un Samaritain* ? mais l'empressement même des Samaritains à quoi auroit-il abouti ? Jésus-Christ les connoissoit aussi-bien que les Juifs. De retour en Galilée il y fut reçu avec une certaine considération : mais St. Jean de qui nous l'apprenons, insinue assez intelligiblement qu'elle n'étoit que le fruit assez équivoque de l'honneur qu'il s'étoit acquis par les choses que ses Galiléens lui avoient vu faire à Jérusalem pendant la fête : et à quoi aussi cette considération se réduisit-elle ? Nous le voyons dans la suite reparoître à Nazareth même, avec si peu de succès qu'il est obligé de la quitter bientôt de-nouveau, avec le regret d'y avoir à-peine pu opérer quelques guérisons à cause de leur incrédulité. Et n'est-ce pas dans la suite encore qu'il eut sujet de prononcer contre Capernaüm, contre Chorazin, contre Bethsaïde, ces tristes et terribles plaintes que nous avons déjà rapportées ? Il n'étoit pas possible sans-doute que ses miracles ne lui fissent des Admirateurs et des Amis, parmi les gens même qui ne s'intéressoient point à l'objet de son ministère, ou qui n'entroient, ni ne s'embarassoient d'entrer dans l'esprit de sa Prédication : mais de tels Admirateurs, mais de tels Amis, qu'étoient-ils à ses yeux ?

Jean iv.
v. 45.

On en peut juger par les reproches qu'il faisoit aux Troupes même, lorsqu'elles le suivoient pour des avantages périssables sans entrer dans l'intention des miracles qui les leur procuroient.

Act. x.
v. 38.

Il alloit de lieu-en-lieu en faisant du bien, dit St. Pierre : et St. Pierre parloit sans-doute des guérisons miraculeuses opérées par Jésus-Christ : mais je suis bien assuré que St. Pierre ne me desavoueroit pas si je disois, que mon Texte est un bon Commentaire du sien : que Jésus-Christ n'étoit pas tant venu pour guérir les maladies du Corps, que pour guérir celles de l'esprit et du cœur, mille fois plus déplorables que celles du corps, qui doit mourir après-tout, et mourir bientôt. Les miracles de Jésus-Christ dispoisoient les esprits à recevoir sa Doctrine : si vous leur otez cette vertu, à peine le nom de bienfait leur conviendra-t-il. Parlez-moi des enseignemens de Jésus-Christ : Ce sont-là les véritables bienfaits en considération desquels on peut dire, qu'il *alloit de lieu-en-lieu en faisant du bien*. Je n'appelle pas bienfait tout enseignement : les enseignemens en général ne sont pas des bienfaits, il y en a qui sont plutôt des poisons pour l'ame de ceux qui les écoutent. Je n'appelle pas bienfait par excellence pour le Genre-humain, les enseignemens d'un Philosophe à la payenne, je n'appelle pas ainsi les enseignemens d'un Docteur Juif même, qui après avoir débité sa belle Morale sera capable de donner sa voix pour crucifier de-nou-

veau,

veau, autant qu'en lui est, le Fils de Dieu. Je n'appelle pas ainsi par conséquent la Doctrine d'un Prédicateur Chrétien, qui se borne à me dire des choses que pourroit dire aussi bien, quoiqu'en termes un peu différens, un Philosophe payen ou un Docteur Juif. Je n'appelle pas même ainsi toute Doctrine soi-disant Chrétienne : mais j'appelle bienfait, et le plus grand, le plus précieux de tous les bienfaits pour le Genre-humain, la Prédication de l'Evangile tel que nous l'avons représenté, tel qu'il découle naturellement de sa source : et je l'appelle le plus précieux des bienfaits du Ciel, parcequ'il nous offre le seul systême qui tende uniquement et avec une véritable force au véritable bonheur de la grande République du Genre-humain. Faloit-il, ô mon Dieu ! que le plus grand de tes bienfaits rencontrât une ingratitude aussi grande que lui ! Faloit-il que Jésus-Christ chargé en chef de la publication d'un tel systême, et qui en est lui-même la plus belle partie, fût obligé de courir de lieu en lieu pour trouver quelques Auditeurs attentifs et dociles, dont le cœur honnête et bon ne fût pas indigne de recevoir cette Parole du Règne ! qu'il fût réduit à dire, en parlant de lui-même : *Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* ! Et comment pouvoit-il ne se pas rebuter, si son zèle pour cette Parole de vie, ou plutôt si son amour pour le Genre-humain dont cette Parole étoit

Matth.
viii. 20.

Cant. viii.
v. 6 & 7.

toit la vie, n'eût été cet amour et ce zèle dont il est dit, qu'ils sont d'une force à tenir bon contre la mort et le sépulchre, que ce sont des embrasemens de feu que les fleuves ne sçauroient éteindre ! O bon Pasteur ! ô si de ce feu céleste qui te faisoit ainsi courir après les brebis égarées de la maison d'Israel, quelques étincelles pouvoient se répandre au-milieu de nous et pénétrer dans nos cœurs ! ô si l'esprit d'amour que tu communiquas à tes Disciples pouvoit encore se ranimer parmi nous au point de nous faire connoître par expérience, et faire voir au monde, ce que ton Eglise naissante appeloit la communication du Saint Esprit !

.

SERMON

S E R M O N VIII.

O U

S E R M O N II.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 22.

Prêché en 1759.

THE HISTORY OF

THE CITY OF

THE CITY OF

THE CITY OF

for
Ea
cu
ma
ma
Lu
ca
pa
ml
en
je
Di
tan
PE
pas
gle
me
sus

L U C, Chap. XIII.

22. *Puis il s'en alloit par les Villes et Bourgades, enseignant et tenant le chemin de Jérusalem.*



SI les termes de St. Luc ne disent pas que le Ministère de Jésus-Christ fut un Ministère fort ambulant, ils reveillent au moins cette idée : Et si ce qu'elle a d'intéressant m'a tellement occupé dans un premier Discours, que le tems m'ait manqué pour deux autres idées principales, plus manifestement indiquées par les termes de St. Luc, je compte que vous pourriez ne m'en pas avoir mauvais gré, quand même elle n'auroit pas naturellement dû, comme étant la plus générale des trois, m'occuper la première. Quoiqu'il en soit, c'est pour les deux autres aujourd'hui que je vous demande votre attention. Le précédent Discours vous a fait considérer Jésus-Christ, en tant qu'au défaut d'un lieu fixe pour y prêcher l'Evangile du Règne de Dieu, il ne dédaignoit pas de courir le Païs pour y répandre cet Evangile. Un second Discours aujourd'hui (si Dieu me permet de l'achever) vous fera considérer Je-

Premièrement, comme ne dédaignant pour la Prédication de son Evangile, ni de moindres Villages que Jérusalem, ni (qui plus est) de simples Bourgades ou Villages.

Secondement, comme ne dédaignant pas Jérusalem elle-même, puisqu'il y retourne.

Jérusalem étoit la Capitale de la Judée, et pouvoit être considérée comme la Capitale de l'Univers, puisqu'elle étoit la Ville du Grand Roi, de celui qui est véritablement le Grand Roi, le seul qui puisse être ainsi nommé sans figure, sans métaphore, sans hyperbole et sans flatterie. Jésus-Christ allant à Jérusalem, alloit donc se produire sur un grand Théâtre : et quel Théâtre surtout ! s'il est vrai (comme en ont jugé d'habiles Interprètes) qu'il y portât actuellement ses pas pour y célébrer sa dernière Pâque : ou s'il est vrai seulement, comme il est vraisemblable, qu'il ne fit jamais le voyage de Jérusalem que pour y célébrer quelque-une de ces grandes fêtes qui rassembloient dans cette Capitale une infinité de Juifs, non-seulement de toute la Judée, mais de toutes les parties du monde où ils étoient dispersés. Les Romains d'ailleurs (Dieu l'avoit ainsi permis) étoient là les maîtres ; un Gouverneur Romain y résidoit ; une Garnison Romaine y soutenoit le Gouverneur ; et l'on peut présumer que plusieurs Romains s'y trouvoient, soit par curiosité, soit pour leurs affaires particulières, soit pour les

les affaires du gouvernement : En-un-mot, la présence des Juifs et des Romains contribuoit dans cette solemnité à faire de Jérusalem comme un centre de l'Univers, le Rendez-vous d'une espèce d'Assemblée représentative du Genre-humain, et par cela même le plus beau Théâtre où un Prédicateur pût paroître. Jésus-Christ y va ; mais ce n'est point un vain amour de la gloire qui l'y fait aller. Tout en allant au plus grand Théâtre, il ne dédaigne pas les moindres : il entre dans les petites Synagogues comme dans les grandes, il enseigne dans les Villes, et il enseigne dans les Bourgades aussi, ou dans les Villages, comme s'expriment d'autres Versions. Il ne parle, il n'enseigne, que pour le bonheur du Genre-humain ; par-tout où il y a des hommes capables de l'écouter, capables d'entrer dans le dessein de Dieu qu'il annonce, nombreux ou non n'importe, ils sont un objet pour lui, ils sont à ses yeux un Auditoire digne de ses soins.

L'affaire actuelle de Jésus-Christ étoit de répandre dans la Terre Sainte, autant que sa divine prudence le permettoit, ces divines semences du bonheur projeté de la terre universelle, lesquelles il comparoit au grain de sénevé mis en terre pour devenir avec le tems un Arbre où les oiseaux du Ciel feront leurs nids : Et qui sçait ? le grain salutaire, pour être semé dans de simples Villages, n'en viendra peut-être que mieux : peut-être tombera-t-il beaucoup plus heureusement sur un

terroir de Campagne, que sur le pavé des grandes Villes, sans cesse foulé par des gens dont les pieds sont aussi peu faits pour épargner la bonne semence que leurs têtes pour la connoître, ou leurs cœurs pour la respecter. Gardons-nous toutefois de pousser trop loin cette reflexion : Les grands Théâtres ont leurs avantages, ils peuvent avoir leur mérite, aux yeux même du zèle le plus pur. Mais ne méconnoissons pas ce que peuvent valoir aux yeux de ce zèle les Auditoires même les moins considérables aux yeux d'un zèle vain, qui ne s'enflame que pour sa propre gloire : et n'oublions pas de noter la leçon de modestie que nous offre dans notre Texte l'exemple du grand Maître des Ministres de son Evangile.

Plusieurs sans-doute possèdent, avec un zèle pieux et charitable, des lumières et des talens supérieurs, par lesquels ils mériteroient que tout concourût à les placer sur les plus grands théâtres, comme sur les *champs du Seigneur* qui semblent promettre aux bons ouvriers les moissons les plus abondantes : mais de tous les Ministres du Seigneur, qui fut jamais aussi digne de paroître sur le plus grand Théâtre, que le Seigneur même ? et c'est lui cependant qui donne ici l'exemple d'une humilité dont il eût pu certainement se dispenser, sans se rendre suspect d'orgueil, comme tant de Prédicateurs médiocres à tous égards, qui n'ont quelquefois rien de grand que leurs prétensions : gens qui voudroient ne paroître que pour briller ;

qui

qui montent en Chaire pour faire parade d'Eloquence, pour montrer qu'ils sont de beaux parleurs, pour être applaudis, afin de pousser leur fortune dans le Monde à la faveur des applaudissemens qu'ils reçoivent dans l'Eglise. Si Jésus-Christ eût été capable de cette indigne petitesse, il eût pu dédaigner de prêcher dans les petites Villes et dans les Bourgs : mais Jésus-Christ étoit l'antipode de la vanité : tout en lui étoit l'humilité — si vous n'aimez mieux dire, la Grandeur même. Car comme il n'y a que petitesse dans les Grandeurs humaines, il n'y a que grandeur dans l'humilité Chrétienne : et la véritable grandeur n'est pas moins opposée à la Vanité que l'humilité dont je parle. Le Vice mis à part, il n'est rien de si méprisable aux yeux des hommes que ce soit ; et c'est pourquoi cette humilité ne s'abaisse quand un vrai devoir le demande : et dès lors elle ne s'abaisse à rien de si vil qu'elle ne l'ennoblisse. Avec un objet, et avec des vues, avec des sentimens comme ceux de Jésus-Christ, on est aussi grand, ou plus grand même à certains égards, en prêchant dans la chétive Synagogue du plus pauvre Village, que dans le magnifique et superbe Temple de Jérusalem. La seule idée d'une foule donne un préjugé en faveur de celui qui en est suivi, et l'Orateur qu'elle suit y est le premier trompé. Quand avec un fonds naturel de vanité l'on se voit l'idole d'une grande foule, sur-tout lorsque c'est une foule plus ou moins richement vêtue, où l'on

l'on reconnoît des gens apportés là dans des char dorés, comment supportera-t-on de se voir déplacé dans un Auditoire clair-semé de gens sans apparence ? Tel qui plusieurs fois, dans une grande Assemblée, digne selon-lui de ses talens, avoir joué son rôle avec le zèle d'un Séraphin, avec la grace et la dignité d'un *Roscius* : bientôt embarrassé de sa gloire et de sa figure dans une Assemblée où son avide coup-d'œil en entrant n'avoit rien découvert que de médiocre, s'est vu réduit à débiter d'un air distrait, en écolier mal-habile, avec un filet de voix négligemment articulée, les tirades - même les plus admirables, les morceaux les plus pathétiques ; semblable par intervalles soit au convalescent, qui accablé de sommeil sans pouvoir dormir, se retourne avec inquiétude dans son lit, soit au muet habitant de l'onde qu'on a tiré de son élément ; et semblant aussi par intervalles, avec ses bras accoudés, avec ses mains mollement pendantes hors de la Chaire, et je ne sçai quel demi sourire, se donner cavalièrement des airs de nonchalance. Quoi ? la Prédication de l'Evangile du Règne de Dieu (si tant est que vous le prêchiez) n'est-elle donc rien que dans vos beaux Auditoires ? Trouvez-vous donc avec une différence infinie, des dispositions plus favorables pour cet Evangile, trouvez-vous donc l'accès au cœur pour faire aimer ce Règne, trouvez-vous dis-je cet accès infiniment plus facile à travers les habits couverts d'or et de pierreries

u'à travers les habits grossiers, ou même les
 haillons qui couvrent de pauvres gens ? On par-
 le de beaux Auditoires, d'Auditoires brillans ;
 O Dieu ! qu'est-ce que l'éclat dont ils brillent !
 Donnez moi des cœurs dociles, capables d'écou-
 ter la Parole de Dieu, capables de la goûter :
 c'est là ce qu'il nous faut : c'est là ce qui fait un
 Auditoire brillant aux yeux de la droite raison, aux
 yeux de Dieu et de Jésus-Christ. Mais en bonne-
 foi trouve-t-on cela bien-aisément sur les grands
 Théâtres, parmi les riches et les grands du Monde,
 dans le tracas perpétuel des grandes Villes ? Projets
 de Commerce, Politique, Intérêts des Princes, Trai-
 tés de Paix, Déclarations ou Opérations de Guerre,
 spéculations pour s'enrichir et s'agrandir aux dé-
 pens des autres Peuples ; au milieu de tout cela a-
 t-on le tems d'entendre parler du Règne de Dieu ?
 On a bien d'autres choses à faire ! On a ses liaisons à
 la Cour, et ses liaisons à la Ville ; on a ses parties de
 plaisir et ses divertissemens réglés ; on a ses affaires
 qu'il faut expédier avant tout. ... N'est-ce pas dans
 les grandes Villes et aux grands Théâtres, que se
 trouvoient les Grands du Siècle, les Riches, les
 Puissans, les Sages, les Sçavans, les Magistrats,
 les Scribes, les Pharisiens ? N'est-ce pas au-mi-
 lieu de tous ces gens qui forment ce qu'on appel-
 le dans le Monde un Auditoire brillant, que Jé-
 sus-Christ a été méprisé, contredit, insulté, mis en
 danger de la vie ? C'est à Jérusalem qu'actuel-
 lement on lui prépare de nouveaux outrages, de
 nouvelles

nouvelles persécutions : C'est dans Jérusalem, c'est dans le cœur de cette ancienne meurtrière des Prophètes, que se médite actuellement aux dépens de Jésus-Christ un attentat plus sacrilège que tous les attentats des siècles passés. Et si telle est la brillante Jérusalem, n'est-elle pas avec tout son éclat un lieu à fuir pour jamais ?

Non, Mes Frères, je ne pousse pas tout-à-fait ma reflexion jusques là. Je vous ai représenté le zèle de Jésus-Christ comme un zèle qui ne dédaigne pas de simples Villages : je ne m'écarterai pas de mon idée (quoique cela sente le paradoxe) si je dis que cette espèce même de zèle pouvoit lui faire encore chercher Jérusalem. Les Esprits vulgaires s'imaginent qu'un Prédicateur qui a brillé sur les grands Théâtres ne s'abaisse qu'en paroissant sur les petits : Des Esprits un peu supérieurs savent sentir que l'on s'abaisse quelquefois en descendant du petit Théâtre pour monter sur le grand ; ils m'approuveront d'avoir dit que Jésus-Christ, après être descendu de Jérusalem pour prêcher dans de moindres Villes et dans des Villages, ne dédaignoit pas de s'abaisser jusques à monter de-nouveau à Jérusalem : L'indignité de la Capitale la mettoit au-dessus des moindres Villages. Et c'est à quoi revient la pensée du second point proposé de mon discours. Reste à voir les raisons de cette condescendance.

Quelque

Quelque indigne que soit Jérusalem, Jésus-Christ l'aime encore, et le jour vient où à l'aspect des murs et des tours de la Rebelle, ses entrailles émues de compassion lui feront dire, en pleurant sur elle ; *Que si tu connoissois, toi au-moins, dans ce jour au-moins qui t'est donné, les choses qui appartiennent à ta paix !* Luc xix. v. 42.

Quelque indigne que soit Jérusalem, Jésus-Christ y voit encore quelque-chose, elle conserve encore à ses yeux le mérite d'être le lieu principal du Païs où l'Evangile devoit être premièrement annoncé ; les Juifs devoient être invités les premiers à entrer dans le Royaume de Dieu, ils devoient donner l'exemple aux autres peuples, il falloit que le salut partît de la Judée, et de là se répandît sur toute la face de la terre : *Le salut est des Juifs*, disoit Jésus-Christ à la Samaritaine : Et comme la Judée devoit l'exemple à l'Univers, qui ne sent que Jérusalem le devoit à la Judée ? Si Jérusalem doit être reprouvée à la fin, il ne faut pas qu'elle puisse se plaindre de l'avoir été à la légère. Si elle porte sa revolte aux derniers excès, il est arrêté dans le conseil de Dieu que Jésus-Christ scellera de son sang la Doctrine à laquelle est attaché le salut du Monde : mais *il ne faut pas qu'un Prophète* (et surtout un Prophète tel que lui) *meure hors de Jérusalem* : si Jérusalem n'est pas bonne à autre chose, elle fera du-moins le meilleur échafaut sur lequel il puisse mourir pour rendre témoignage à sa Doctrine. Le Docteur du

Jean iv. v. 22.

Luc xiii. v. 33.

Genre-humain, le Sauveur du Monde, le grand Martyr d'un intérêt aussi public que celui du Règne de Dieu, ne sçauroit mourir trop publiquement : et pour cette raison, la volonté de Dieu est même qu'il ne meure dans Jérusalem qu'au milieu du concours des Peuples qu'y aura rassemblés la célébration d'une grande fête, afin qu'il soit parlé de cette mort, afin qu'il y ait des gens pour en porter la nouvelle en tout lieu, afin que de Jérusalem comme du centre de l'Univers, la Doctrine du Règne de Dieu par son Christ soit annoncée à tous les Peuples, et que les Oracles qui l'ont promis ayent leur accomplissement par le crime de Jérusalem, s'ils ne peuvent pas l'avoir par sa fidélité.

Jésus-Christ devoit à ses Disciples l'exemple de ce qu'ils auroient à faire après son départ, dans l'exercice du Ministère dont ils seroient chargés pour la continuation de l'ouvrage qu'il remettroit entre leurs mains. Des raisons semblables à ceux qui engageoient le Maître à ne pas abandonner Jérusalem, malgré toute son indignité, devoient régler à cet égard la conduite des Disciples; aussi leur conduite confirme-t-elle les raisons que nous avons alléguées de la conduite de Jésus-Christ. Les Apôtres, quoique nommés pour annoncer l'Evangile à toutes les Nations, et destinés pour la plupart à trouver la mort dans leurs courses Apostoliques parmi les Nations, furent obligés néanmoins de commencer leur Ministère à Jérusalem :

saalem : ou même (suivant une tradition respectable, qui nous paroît confirmée par ce que nous voyons de leur conduite au Livre des Actes) de ne quitter Jérusalem pour se disperser dans le Monde, qu'après un séjour de douze ans. Et ce fut sans-doute pour de semblables raisons encore, qu'après leur dispersion, quoiqu'ils ne dédaignassent pas les petits endroits, ils semblèrent préférer les lieux les plus peuplés et les plus florissans, ceux où le commerce et la curiosité occasionnoient toujours une grande affluence de Monde. Dans les grandes Villes on a toujours plus ou moins une Police relâchée, dont la Vertu gémit, mais que la Politique autorise ou tolère, soit par nécessité, soit pour y attirer ce grand concours d'Etrangers qui fait fleurir le commerce (Divinité que les hommes de tems immémorial ont adorée, qu'ils ont servie comme ils auroient dû servir le vrai Dieu) : et à la faveur de ce relâchement dans la Police des grandes Villes, on y jouit d'une certaine liberté, féconde sans-contredit en misérables abus, mais de laquelle on peut aussi tirer de grands usages pour le bien.

Il est vrai que dans quelques-unes, depuis quelques siècles, à la honte éternelle du Monde Chrétien, un faux Christianisme, ennemi mortel des progrès de la Vérité, a établi pour les arrêter des Inquisitions infernales, qui renchérisseient scandaleusement sur les fureurs moins permanentes, moins solennelles, de la malice payenne. Mais cela ne fait après-

tout que modifier, que limiter ma pensée. Les
 Inquisiteurs eux-mêmes conviendront, pour en
 gémir au-moins, qu'à l'ombre d'un défaut de Po-
 lice inévitable dans toutes les grandes Villes, et
 singulièrement dans les Ports de Mer, on y débite
 souvent avec impunité des Doctrines contraires
 aux principes reçus : Tellement que l'on pourroit
 (sauf la différence du plus ou du moins) en adop-
 tant ce que j'ai dit des grandes Villes, à l'occasion
 de celles du Monde Payen et du Siècle Apostoli-
 que, l'appliquer généralement à celles du Monde
 Chrétien de notre siècle, pour y risquer quelque-
 chose en faveur de la bonne Doctrine du véritable
 Evangile. Elle y seroit sans-doute mal reçue de
 bien des gens : mais ils seroient trop occupés
 d'autres soins pour avoir le loisir de faire beau-
 coup de mal ; et moyennant cela, l'on pourroit
 s'y permettre des tentatives qui seroient plus pé-
 rilleuses dans de petits endroits, où les bigots au-
 roient plus de loisir, où leur haine seroit moins
 contrebalancée par des raisons de Politique, où
 ils seroient moins retenus aussi par une certaine
 honte qu'on a quelquefois dans le grand monde,
 de se deshonorer par une attention trop sérieuse à
 des controverses de religion. Ainsi les Vices même
 du grand Monde favorisent, sans le vouloir, les dé-
 seins de la Vertu toujours attentive à pousser les
 progrès de la Vérité. Et pourquoi n'useroit-elle
 pas des facilités que lui donne le délire de ses en-
 nemis ?

nemis ? Dans un aussi beau projet au moins que celui d'établir la Vérité Chrétienne, il faut tirer parti de tout : il faut sçavoir saisir également, et les ressources heureuses que présentent quelquefois les réduits les plus obscurs, et les ressources misérables que présentent les séjours les plus illustres. C'est rendre service au Monde que le tromper de la sorte. C'est se glisser dans le Monde avec la prudence du serpent, sans en avoir les dents ni le venin : c'est joindre à la prudence du serpent quelque-chose de mieux encore que la simplicité de la colombe. . . .

Je ne crains donc pas d'attribuer de semblables vues aux Apôtres. A l'ombre de la vicieuse liberté qui régnoit dans les grandes Villes, ils pouvoient y parler de l'Evangile, avec moins de danger que dans de petits lieux où il y a moins d'affaires pour empêcher les mauvais esprits de prendre garde à tout ce qui se passe ; et où les complots d'une petite Magistrature subalterne contre un Etranger, sont plus redoutables que les procédures communément plus lentes d'une Magistrature supérieure. Si dans les Villes considérables les Apôtres trouvoient des cœurs honnêtes et bons, bien-disposés pour la cause de Dieu, ils pouvoient y faire quelque séjour, y fonder des Eglises avec plus de liberté. Et les Voyageurs qui ne manquoient pas de s'y trouver, ne leur étoient pas inutiles. La bonne nouvelle du Règne de Dieu, dont peut-être ces Etrangers n'entendoient

tendoient parler que comme d'une nouveauté singulière, pouvoit par leur moyen se propager naturellement, soit qu'ils y prissent intérêt, soit qu'ils n'en parlaissent que par manière de relation, soit même qu'ils en parlaissent pour s'en moquer.

Car les Apôtres au-reste ne doivent pas être moins en bute aux contradictions que ne l'avoit été Jésus-Christ : les Disciples ne sont pas plus grands que le Maître ; ils seront parfaits s'ils peuvent parvenir à la communion de sa gloire par la communion de ses souffrances. Et bien que pour prolonger leur utile ministère, un précepte formel de leur Maître leur enjoigne, quand ils seront persécutés dans un lieu, de fuir dans un autre, il leur faudra tôt ou tard sceller de leur sang son Evangile : mais ils ne sçauroient, non-plus que lui, mourir sur un Théâtre trop célèbre ; et le témoignage que par leur mort ils devoient rendre à la Vérité ne pouvant être trop public, on peut dire que pour la mort comme pour la vie, les Villes les plus fréquentées et les plus commerçantes leur convenoient le mieux.

Telles sont, Mes Frères, les reflexions que nous fournit notre Texte : mais ne dois-je pas craindre ici que quelqu'un ne demande à quoi ces reflexions aboutissent par rapport à nous ? . . . Je réponds, que mes reflexions peuvent servir à nous faire considérer plus attentivement certains détails de la vie de Jésus-Christ qui sont trop négligés

et qu'elles peuvent servir par cela même à nous diriger dans la lecture de l'Ecriture, que je ne regarde pas encore comme une chose indifférente. Je suis indigné, je l'avoue, de la manière dont trop de gens la lisent. On fait tous les jours une espèce d'outrage à nos Ecrivains sacrés, en choisissant certaines parties de leurs livres qu'on juge les plus édifiantes, lesquelles on lit et relit en les prenant dans une indépendance entière de tout le reste, comme si on jugeoit qu'ils eussent écrit beaucoup de choses inutiles. On se borne ainsi à la lecture de quelques chapîtres pris par-ci par-là, qui ne sont jugés les plus édifiants que parcequ'ils approchent le plus (en apparence au moins) de notre petite façon de moraliser : et l'on est réduit à ne jamais bien-entendre ces chapîtres-là même, faut de les lire dans leur liaison naturelle. Les Ecrivains sacrés sçavoient ce qu'ils écrivoient, et ce qu'ils ont écrit mérite d'être lu dans son entier : il faut prendre les choses dans leurs rapports mutuels si on veut les bien-entendre. Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour nous donner quelques maximes de morale, il est venu pour l'exécution d'un dessein, et du plus grand de tous les desseins : si le dessein nous intéresse comme il le doit, nous aimerons à sçavoir comment Jésus-Christ a procédé dans l'exécution, nous lirons avec intérêt les moindres détails de sa Vie, pour voir quelle a été sa conduite dans les différentes situations où il s'est trouvé ; et la lecture de ces détails

détails ne manquera pas de produire des reflexions du goût de celles que la méditation de mon Texte m'a fournies. Si ces reflexions contribuent à vous faire lire l'Écriture avec plus d'intérêt, plus d'attention, plus de fruit par-conséquent, que vous ne l'avez lue par le passé, je n'aurai pas perdu mon tems. Pourvu que l'on contribue de bon cœur à l'exécution du plan de Dieu, soit que l'on y contribue directement ou indirectement, on fait ce qui est agréable à Dieu : les moyens indirects sont même quelquefois les meilleurs.

Mais mes reflexions étoient-elles après-tout si détournées ? Elles contiennent au-moins, ce me semble, des leçons assez directes pour les Prédicateurs de l'Evangile ; et nous devons quelquefois, nous Prédicateurs en titre d'office, prêcher pour nous aussi-bien que pour les autres. Si les Prédicateurs de l'Evangile veulent prêcher la même Doctrine que Jésus-Christ, ils trouveront les mêmes obstacles que lui, les mêmes difficultés à surmonter : cela demande une sagesse et un courage dont il n'est certainement point de meilleure nourriture qu'une pieuse méditation des exemples de conduite que nous présente l'histoire de Jésus-Christ et de ses Apôtres. C'est dans la pieuse méditation de ces exemples, qu'animés du Saint Esprit ils apprendront à dire : “ Ce n'est pas
 “ pour quelque vain projet de la sagesse humaine
 “ que nous travaillons ; c'est ici l'œuvre de
 “ Dieu, c'est Dieu qui nous ordonne d'y travail-
 “ ler,

“ ler, *Notre travail ne sera pas vain au Seigneur* ; 1 Cor. xv.
 “ nous nous évertuerons ; et dans quelque lieu, y. 58.
 “ dans quelque situation, que sa Providence nous
 “ place, nous tâcherons d’avoir l’œil à tout ce qui
 “ pourroit être de quelque usage pour l’œuvre
 “ excellente dans laquelle nous sommes enga-
 “ gés.” Des reflexions, Mes Frères, qui tendent
 à mettre vos ministres dans de pareilles disposi-
 tions, ne sçauroient être inutiles pour vous.

Et qu’on ne s’imagine pourtant pas qu’elles ne
 soient proprement que pour eux des leçons di-
 rectes. Si nous sommes tous Chrétiens, si nous som-
 mes tous Disciples de Jésus-Christ, nous devons
 tous sentir la vérité de ce qu’a dit un de ses pre-
 miers Disciples, *Qu’à tous ceux qui croient en son*
nom, il leur a donné le droit d’être faits Enfants de Jean i.
Dieu : et nous devons tous sçavoir aussi que nous y. 12.
 ne sommes plus considérés comme des Enfants en
 bas age, lesquels (selon la remarque de St. Paul) Gal. iv.
 ne diffèrent en rien des esclaves, à qui n’appar- y. 1.
 tient pas l’honneur de se mêler des affaires du
 gouvernement de la maison. Dieu veut que
 nous nous regardions comme des Enfants majeurs ;
 et si nous le sommes, les intérêts de la maison de
 notre Père sont nos intérêts. Jésus-Christ, le Fils
 de Dieu par excellence, ne *dédaigne pas de nous ap-*
peler ses frères, il est le frère aîné, l’héritier de la Heb. ii.
 maison ; mais nous sommes tous, après lui et sub- y. 11.
 ordonnément à lui, des fils de Dieu, pourvu
 qu’en

qu'en enfans bien-nés, sensibles à la glorieuse liberté des Enfans de Dieu, nous concourions généreusement à l'ouvrage qu'il a commencé par la publication de son Evangile, pour le rétablissement de la *Justice*, de la *Paix* et de la *Joie*, qui doivent faire reconnoître dans la Maison de Dieu le Royaume de Dieu. Plusieurs disent, *Nous n'y pouvons rien : que sommes-nous pour y rien pouvoir ?* Et moi je dis que les plus petits y peuvent quelque-chose. Quand vous n'auriez reçu que la moitié d'un talent vous ne devez pas l'enfouir. Vous avez une langue, vous pouvez parler, parlez : vous avez des connoissances ou des amis ; vous voyez quelques pauvres gens au-moins, avec qui vous pouvez vous entretenir familièrement : vous avez peut-être une femme, peut-être des enfans, peut-être des domestiques qui sont nés Chrétiens ; parlez en Chrétien avec eux. . . . Me répondrez-vous que vous êtes Domestiques vous-mêmes, ou de pauvres Artisans réduits pour vivre à travailler pour de plus riches ? Je dis que ces relations même vous fournissent des occasions de parler. Souvenez-vous de la jeune servante Israélite qui osa dire à sa Maîtresse Payenne, femme de Naaman le Syrien : *Je souhaiterois que mon Seigneur se présentât devant le Prophète qui est en Samarie, il l'auroit tout-aussi-tôt délivré de sa lèpre* : et songez qu'il y a plus ici que le Prophète de Samarie. Que tous vos discours portent le caractère de votre Christianisme ; et si l'on vous fait

2 Rois v.
7. 3.

des

des objections, si vos maîtres ou vos bourgeois vous attaquent là-dessus, ce fera pour vous une occasion de montrer sans affectation, que dans votre pauvreté vous avez l'ame plus noble qu'eux, que vous connoissez mieux qu'eux la dignité de votre vocation céleste. Direz-vous que vous ne sçavez pas parler, que vous n'avez pas le talent de vous exprimer sur *les choses magnifiques de Dieu* ? Mais vous avez au moins une langue pour dire Amen à ceux qui en parlent, et pour parler d'eux ; pour inviter les autres à venir les entendre ; pour dire dans l'occasion, "Voilà un homme qui prêche le Règne de Dieu, nous l'avons entendu et nous irons encore l'entendre, nous sçavons que c'est la vérité qu'il annonce, *Venez et voyez*, écoutez et jugez." Tous, encore-une-fois, nous pouvons quelque-chose : Tous, encore-une-fois, si nous sommes Chrétiens nous sommes enfans de Dieu : Et la jeunesse, la grande jeunesse même, ne doit pas nous faire regarder comme des esclaves qui n'ont rien à dire dans sa Maison. J'y pensois tout-à-l'heure en vous citant la servante Israélite de Naaman, et considérant que l'histoire l'appelle *une petite fille* : mais un autre exemple se présente qui touche de plus près des enfans adoptés de Dieu en Jésus-Christ : c'est l'exemple de ce même Jésus, de ce Fils de Dieu qu'il nous est permis d'appeler notre Frère aîné, et qui à l'âge de douze ans disoit, *Ne sçavez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de la maison de mon Père ?* Retenez cela

Luc ii.
v. 49.

jeunes gens ; et que les enfans même en bas age le retiennent. Qu'en bégayant, s'ils ne sçavent encore que bégayer, ils demandent à leurs Pères, à leurs Mères, ce que cela veut dire : et que la louange de Dieu, plus éloquente dans la bouche des Enfans que dans la mienne, réveille le zèle de ceux qui ne sont pas encore en état de dire ce que c'est que les affaires de la Maison de notre Père. Sentons notre adoption, Mes Frères, sentons la noblesse de notre vocation. Nous vivons dans un Païs de Liberté, au-milieu d'un Peuple libre, et nous voyons tous les jours comment ce Peuple s'intéresse aux affaires publiques, comment les plus pauvres et les plus petits de ce Peuple se font un honneur ou même un devoir de connoître l'histoire du Païs, les Loix fondamentales de la constitution, l'administration actuelle du gouvernement, l'état présent des affaires publiques, tant au dedans qu'au dehors : Nous les voyons tous les jours s'entretenir de toutes ces choses avec plus ou moins de chaleur, avec plus ou moins d'intelligence. Et si vous leur demandez de quoi ils se mêlent, ils vous diront, Nous sommes un Peuple libre, et l'usage de notre Liberté la conserve, il soutient l'Etat quelquefois, ou lui procure des avantages, et lui fait toujours honneur. Ce peuple sent le prix de sa liberté, toute dangereuse qu'elle est ; et nous, nous ne sentirons pas le prix de la notre ! Ne méconnoissons pas honneusement nos prérogatives. Si nous sommes

Chrétiens,

Chrétiens, nous sommes aussi un Peuple libre, et nous servons un Roi dont le *service* est le seul qu'on ait nommé véritablement une *Liberté parfaite* : c'est la glorieuse Liberté des Enfans de Dieu. Le titre de Chrétien nous paroitra-t-il moins glorieux que celui d'Anglois ? Quelque beaux, quelque parfaits, quelque respectables, que soient les Règnes établis par les hommes, approchent-ils de celui de Dieu ? Quelque grands que soient les intérêts de l'Angleterre, que sont-ils en comparaison des intérêts du Règne de Dieu ; qui sont les intérêts (et les intérêts véritables) du monde entier ; les intérêts de tout le Genre-humain pour le corps et pour l'ame, pour le tems et pour l'éternité ? Le plus beau trait après-tout, le trait le plus précieux de la Liberté du Peuple Anglois, telle au moins qu'elle est aujourd'hui (et puisse-t-elle à cet égard sur-tout ne jamais dégénérer !) c'est qu'elle nous ouvre le plus beau champ peut-être qui ait jamais été ouvert au libre usage de la Liberté Chrétienne. J'ai parlé de grandes Villes : Et qu'est-ce donc, je vous prie, que Londres, que cette Londres dont nous sommes habitans ? J'ai parlé de la Liberté des grandes Villes : Et quelle Ville au Monde est plus libre que Londres ? quelle Ville moins possédée du Démon fondateur des Tribunaux d'Inquisition pour la Foi ? quelle Ville où les Cabales des Bigots et des Cagots se réduisent à moins de chose, soient plus réduites au petit pied ? J'ai parlé de grandes

grandes Villes où une certaine tolérance n'est le fruit que d'une intelligence tacite de la Politique avec le Libertinage : j'aurois pu ajouter, je pense, qu'il en est quelques-unes où l'on est même tolérant par un principe de piété et de Charité : je l'ajoute ici, et je demande : quelle Ville aujourd'hui mérite mieux cet éloge que la Capitale de l'Angleterre ? Je disois tout-à-l'heure, *sentons le prix de notre vocation* : j'ajoute ici, Mes Frères, *Sentons le prix de notre situation*. Si tout ce que j'ai dit dans le Corps de mon discours est vrai, il faut pour l'Evangile tirer parti des situations les plus fâcheuses : je frémis quand je songe au compte que nous aurons à rendre de l'usage que nous aurons fait d'une situation, la plus favorable peut-être qui ait jamais été.

SERMON

S E R M O N IX.

O U

S E R M O N III.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 22.

Prêché en 1759.

IX. O N. IX.

IX. O N. IX.

IX. O N. IX.

IX. O N. IX.

en/

J

Die
con
ni
mo
nou
duin
No
Pré
cher
Palle
ou V
me
core
cond
ces
nous
vous
Vo

L U C, Chap. XIII.

22. *Puis il s'en alloit par les Villes et Bourgades, enseignant et tenant le chemin de Jérusalem.*



JESUS-CHRIST vient d'enseigner par deux Paraboles, que dans l'affaire du Règne de Dieu les plus foibles commencemens doivent être comptés pour beaucoup : qu'il n'y faut mépriser ni les moindres succès, ni par-conséquent les moindres moyens de succès. Dans notre Texte nous voyons Jésus-Christ prêcher d'exemple, réduire en pratique ce qu'il vient d'enseigner : Nous le voyons, au défaut d'un lieu fixe pour la Prédication de l'Evangile du Règne, l'aller prêcher de lieu en lieu : au défaut de Jérusalem, l'aller prêcher jusques dans de simples Bourgades ou Villages : et cependant, ne dédaigner pas même l'ingrate Jérusalem, puisqu'il y retourne encore, tout en prêchant sur la route qui l'y conduit. Et vous vous appercevez sans-doute que ces trois points de vue, sous lesquels mon Texte nous le présente, sont les mêmes sous lesquels je vous l'ai déjà fait considérer, sans vous avertir que

Vol. II. F f mon

mon Texte me l'avoit fait entrevoir sous un quatrième point de vue plus intéressant peut-être que les trois aûtres, auquel aussi je destinois un nouveau discours. Mais je ne pouvois guères bien vous en avertir, à moins de le faire en plus de paroles pour me rendre intelligible : cela m'auroit mené trop loin : et vous jugerez bientôt que tout ce qui regarde proprement le nouveau discours pouvoit être convenablement réservé pour un jour comme celui-ci, où la célébration de la Sainte-Cène nous invite particulièrement à la méditation de la mort du Seigneur. Je m'explique.

Pendant que Jésus-Christ alloit à Jérusalem semant la bonne parole sur sa route, quelqu'un lui proposa la fameuse question, *S'il n'y a que peu de gens de sauvés ?* Après quoi, dans le même jour, (comme il étoit encore quelque-part dans les Etats d'Hérode) quelques Pharisiens venant l'avertir ou lui conseiller de vuidier le Païs, parcequ'Hérode, disoient-ils, vouloient le faire mourir ; il répondit, *Allez dire à ce Renard, Voici je jette hors les Diables et j'opère des guérisons aujourd'hui et demain, puis au troisième jour je prends fin :* Et l'on entend communément ces dernières paroles comme signifiant la même chose que s'il eût dit, *Puis au troisième jour je vais à la mort.* Cela porte naturellement à concevoir que Jésus-Christ, s'il étoit en route pour Jérusalem, ainsi que mon Texte l'affure, comptoit faire ce voyage pour la dernière fois de sa vie mortelle, résolu cette fois de ne plus éviter

éviter la mort que lui préparoit dans Jérusalem les Chefs de la Nation. Or cela posé, il seroit clair que mon Texte, en nous présentant Jésus-Christ occupé du soin de prêcher l'Evangile sur sa route pendant qu'il alloit à Jérusalem, nous le présente occupé de ce soin tout en allant à la mort : ce qui forme pour nous le quatrième point de vue dont j'ai parlé : et ce même aspect n'est certainement pas détruit par les paroles qui continuent la réponse de Jésus-Christ aux Pharisiens Emissaires d'Hérode : lesquelles sont en partie : *Mais au-
reste il faut que je marche aujourd'hui et demain, et le
jour suivant ; car il ne convient pas qu'un Prophète
meure hors de Jérusalem. Voici votre mai-
son va vous être laissée déserte : Et en vérité je vous
dis que vous ne me verrez point que vous ne disiez, Bé-
nit soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Si ces
paroles ne signifient pas absolument (comme de
sçavans Interprètes l'ont cru) que Jésus-Christ al-
loit à Jérusalem pour la dernière fois de sa vie
mortelle, le moins qu'elles puissent signifier, c'est
qu'il regardoit sa mort comme prochaine ; qu'il
partoit de Galilée pour la dernière fois ; et qu'il
alloit vers le lieu où il devoit dans quelque tems,
dans bien peu de tems peut-être, souffrir les der-
niers outrages de ses ennemis ; le lieu où il de-
voit trouver les sages et les grands acharnés à sa
perte ; le lieu où il devoit entendre cette voix
qu'on a si souvent mal appelée la *voix de Dieu*,
c'est-à-dire la voix du Peuple, demander son sang

à Pilate en criant, *Crucifie, Crucifie* ; le lieu où il devoit être insulté, baffoué, souffleté ; le lieu où sa tête (la seule tête digne du Diadème Royal) devoit être indignement couronnée d'épines, en dérision de la Royauté pour laquelle il étoit né, et pour les intérêts de laquelle il alloit mourir : le lieu où il devoit voir son sacré corps saisi, lié, chargé d'une croix, cloué sur cette croix, pour être exposé sur elle à de nouveaux outrages, jusqu'à-ce qu'il eût rendu le dernier soupir, et achevé de donner l'exemple à ses Disciples de ce qu'il falloit qu'à-leur-tour ils sçussent endurer pour son Evangile du Règne.

Jean vii.
v. 30.

Jésus-Christ a été d'autrefois à Jérusalem, et il y a trouvé des contradictions, des insultes, des outrages à essuyer : ses ennemis lui ont dressé des pièges, ils ont cherché à se saisir de lui : mais il s'est toujours soustrait à leur méchanceté, parce que *son heure n'étoit pas encore venue*. Un tems étoit déterminé où il devoit paroître à Jérusalem pour se livrer jusqu'au bout à leurs fureurs, pour mourir victime de leurs fureurs, si leurs fureurs alloient jusqu'à vouloir absolument sa mort. Un jour (dirai-je, ou une nuit ?) devoit venir, où tout se réuniroit pour lui faire dire, *Voici, l'Heure approche*, ou même *l'Heure est venue*. Et pendant qu'il marche, pour ainsi dire, à la rencontre de cette Heure terrible en allant à Jérusalem, le voila qui montre la tranquillité, ou plutôt la tranquille activité,

activité, d'un homme qui n'auroit été envoyé que pour prêcher l'Evangile, qui ne seroit occupé que du soin de le prêcher; saisissant ou faisant naître sur sa route, soit dans les Villes, soit même dans de simples Bourgades, les occasions qu'elles peuvent lui fournir de répandre ces mêmes enseignemens par lesquels il va dans la Capitale irriter contre lui les plus redoutables adversaires de sa Doctrine. A la veille, pour ainsi dire, du jour où il va livrer son corps à la rage de ses ennemis; à la veille du jour où il va souffrir une mort d'autant plus terrible, que le même coup dont le Pasteur devoit être frappé, devoit disperfer les Brebis; il est le même pour la Prédication qu'au premier jour de son Ministère, faisant valoir sans relâche, comme sans découragement, un système auquel il sçait qu'on se promet de mettre fin par la mort de celui qui le prêche, un système qu'on fait état d'enterrer bientôt dans un même tombeau avec lui. Cette extrême persévérance n'a-t-elle pas quelque-chose d'étrange? Non, Mes Frères: Jésus-Christ sçavoit qu'en le mettant à mort on n'anéantiroit, ni le céleste projet pour lequel il est venu au monde, ni la publication du projet, par laquelle devoit au moins commencer l'accomplissement du projet: Il sçavoit que sa mort au-contraire seroit un des plus puissans ressorts pour donner vigueur à cette Prédication, pourvu que sa Parole du Règne, publiée, enseignée, confessée par lui-même jusqu'au bout, malgré toutes les

menaces

menaces des ennemis de cette Parole, ne laissent aucun lieu de douter raisonablement, que cette Parole prise à la lettre et telle qu'il la faisoit pour armer contre lui les mondains, partisans des Règnes de ce Monde, ne fût la véritable cause pour laquelle il auroit souffert le dernier supplice. Rempli de ces idées, la veille même de sa mort il sera Prédicateur de sa Parole du Règne. Sous ombre que s'il étoit le *Christ* promis il devoit soutenir le personnage de *Fils du Dieu vivant*, et que comme image vivante de cet invisible Roi des Rois, il devoit soutenir aussi suivant les Oracles le personnage de *Roi*; le Règne de l'Eternel et le Règne de son Christ ne pouvant plus être qu'un seul et même Règne; ses ennemis alloient le réduire à la nécessité, ou d'abjurer solennellement ces augustes caractères, ou de mériter la mort à titre de blasphémateur et de Chef séditieux d'un parti rebelle contre la souveraineté des Romains. L'heure fatale de cette nécessité va venir: et plus nettement, plus hautement que jamais il y maintiendra le Règne de son Père, en avouant sans détour, en présence du Sanhédrin, sa qualité de *Christ*, de *Fils du Dieu vivant*; en présence du Président Romain, sa qualité de *Roi*, et l'origine céleste de sa *Royauté*. Ainsi non-seulement la veille, mais le jour de sa mort, loin d'être un jour perdu pour la Prédication de sa *Parole du Règne*, sera pour elle un jour plus mémorable que tous les jours précédens: elle y sera confirmée solennellement

Matth.

xxvi.

v. 63.

Matth.

xxvii.

v. 11;

Marc xv.

v. 2; Luc

xxiii.

v. 3; &

Jean

xviii.

v. 37.

nellement au milieu de Jérusalem, en présence de ses Juges les plus respectés, de ses Bourreaux les plus illustres. Que dis-je ? Sur la croix même, en présence des Bourreaux subalternes exécuteurs de la sentence de leurs Principaux, il prononcera des Paroles qui signifieront (pour quiconque sera au fait) : “ Mon Evangile du Règne est si vrai que ces derniers outrages soufferts pour mon Evangile doivent vous faire reconnoître en moi le Christ par qui Dieu doit régner.” Son dernier soupir sur la Croix sera une Prédication de cet Evangile : afin qu’on sçache que s’il a prodigué son sang pour le salut des hommes, c’est entant qu’il s’est sacrifié pour l’Evangile d’un Règne hors duquel, dûment reconnu, il n’y avoit point de salut assuré, point de véritable salut, ni pour les Juifs ni pour les Gentils ; point de véritable salut, soit pour les Nations en corps, soit pour les Individus, dans le siècle présent, et point d’espérance certaine, point d’arrhes suffisans, point d’avant-goûts solides d’un salut consommé dans le siècle à venir.

Si aux approches de sa mort il eût pris le change, en substituant à sa doctrine du Règne quelque autre Doctrine plus accommodante, non-seulement il eût manqué à son devoir, mais la chose sautant aux yeux, on auroit pu dire qu’il étoit mort en lâche. Et si au-lieu de changer son langage il se fut contenté d’aller à la mort en silence, il n’en auroit pas moins trahi, ni moins paru trahir

hir son devoir. Un silence morne auroit eu l'air
 d'une lâcheté, ou même d'une conscience mal as-
 surée : Un silence fier ou riant lui auroit mérité
 véritablement (ou bien-mieux ,au moins que sa
 persévérance finale à parler comme il a fait) un
 reproche de fanatisme, en lui donnant un air de
 mourir, soit en simple fou qui meurt pour mou-
 rir ; soit en fou philosophe qui par dépit ou par
 vanité, ou par un mélange des deux, faisoit a-
 vec joie l'occasion de montrer qu'un Sage tel que
 lui, sans mourir même de ses propres mains, ni des
 mains de l'ennemi dans la bataille, sçait mourir de
 bonne grace ; afin qu'après sa mort on parle du
 courage avec lequel il a cherché ce que la crainte
 et la honte font fuir plus que tout aux ames vul-
 gaires. La véritable bienséance vouloit que Jé-
 sus-Christ ne parût, ni avoir peur de la mort, ni
 la chercher : ou qu'il parût ne la chercher qu'en-
 tant qu'elle se trouveroit inévitablement liée avec
 l'objet principal de son Ministère. Plutôt qu'au-
 toriser le moindre soupçon de donner dans un faux
 Héroïsme si peu digne du Christ, il auroit dû
 confesser hautement qu'il ne voyoit qu'avec une
 horreur extrême la mort à laquelle il se préparoit,
 content du courage requis pour s'y soumettre a-
 vec une parfaite résignation. Il falloit même que
 son ame enfin pour quelque tems fut ouverte aux
 sentimens de la tristesse la plus profonde. Mais
 les momens de cette profonde tristesse ne sont pas
 encore arrivés, il peut encore aller prêchant de

lieu-

lieu-en-lieu son Evangile : et lors même qu'il ne le pourra plus, pourquoi sa tristesse le réduiroit-elle au silence ? Une décente fierté l'y pourra réduire devant le Sanhédrin, devant Pilate, devant Hérode : mais encore ne fera-ce que pour les momens où l'on pourra dire que son silence même étoit éloquent.

Fût-il donc décidé que Jésus-Christ alloit actuellement s'exposer pour la dernière fois aux fureurs de la meurtrière des Prophètes, il devoit montrer sur sa route qu'il persévéroit dans la Prédication de son Evangile, quand même il seroit pareillement décidé que le complot (ou le plein effet du complot) qui se tramoit contre lui, il fût obligé de le regarder comme *absolument* inévitable. Que fera-ce donc s'il y a lieu de penser qu'il ne regardoit sa mort que comme un accessoire de son ministère, auquel il falloit se soumettre en cas de nécessité, mais lequel jusqu'au dernier jour il falloit tâcher de prévenir, quelle que fût la certitude avec laquelle il étoit prévu ? Or il nous donne au moins une preuve bien-notable de la sincérité avec laquelle il souhaitoit de détourner le coup, dans la prière qu'il fit lorsqu'un moment avant d'être saisi, dans le jardin de Gethsémané, il s'écria jusqu'à trois fois ; *O Père ! que cette coupe, s'il est possible, passe derrière de moi sans que je la boive : ajoutant seulement : Toutefois que ma volonté ne soit pas faite mais la tienne.*

Matth.
xxvi.

ŷ. 39-41.

Je ne nie pas, Mes Frères, la nécessité de la Mort du Sauveur : il faut bien que sa mort ait été nécessaire, puisque non-obstant les ardues supplications, et non-obstant l'amour infini du Père pour un Fils toujours infiniment digne de son amour, il a subi actuellement l'arrêt de sa mort : Mais je voudrois qu'on eût plus de facilité, moins de répugnance que je n'en ai vu quelquefois, à comprendre la nature de cette nécessité ; à ne pas confondre le nécessaire absolu avec le nécessaire conditionel. Le dessein de donner forme à ce Royaume universel de Dieu qu'il s'agissoit d'établir ; mais d'établir avec une sagesse et une bonté dignes de Dieu ; demandoit nécessairement que les Peuples fussent instruits du dessein de Dieu, et qu'au nom de l'homme chargé de l'exécution du dessein ils fussent sommés de la manière la plus douce à concourir pour l'exécution du dessein. C'étoit là l'ouvrage de la Prédication : et l'ordre vouloit assurément que cette Prédication commençât par les Juifs, non-seulement parcequ'ils avoient été nommés pour être le Peuple en qui, et par qui, tous les autres Peuples participeroient aux bénédictions du Règne de Dieu, mais parcequ'ils étoient depuis plusieurs siècles le seul Peuple préparé pour cet honneur ; et qu'encore qu'ils eussent fort-mal profité de cette préparation, ils avoient toutefois été mis par elle dans une disposition plus convenable infiniment, que les meilleures dispositions qu'on pourroit imaginer

ner dans les autres Peuples. Si Jésus-Christ eût été bien reçu du Peuple élu, si ce Peuple se fût joint à Jésus-Christ pour inviter en son nom les autres Peuples à faire leur devoir, et que les Peuples eussent dignement répondu à la grace offerte en son nom ; sa mort au-moins n'auroit pas été nécessaire pour l'accomplissement du dessein de Dieu, puisque le dessein de Dieu se feroit accompli sans elle : Mais si au-lieu de reconnoître le Fils de Dieu, ils se revoltent contre lui, et poussent la revolte jusques à l'attentat le plus formel, le plus opiniâtre, le plus solemnel, contre sa vie ; que reste-t-il à faire ? Dieu renoncera-t-il à son dessein ? En sauvant son Fils par un miracle, abandonnera-t-il pour jamais toute la race humaine à l'empire du Diable ? Cela est trop absurde pour y penser tout-de-bon. Afin de sauver son Fils fera-t-il pleuvoir le feu du Ciel sur la race coupable d'Abraham ? La fidélité des promesses qu'il a faites au fidelle Patriarche s'y oppose : Sa Miséricorde lui dit que si la race d'Abraham doit être punie, elle pourra l'être par une vengeance moins prompte, moins rigoureuse, plus salutaire : Sa Sageffe lui dit que l'exemple d'une vengeance comparable à celle qui avoit détruit Sodome, iroit à détruire en peu de jours toutes les Nations de la terre, si elles imitoient la revolte des Juifs ; ou porteroit les Nations effrayées à se soumettre uniquement par la terreur, ce qui ne formeroit jamais un *Peuple de franc vouloir*. Et former doucement un tel

Peuple par la Prédication continuée de l'Evangile, étoit pourtant toujours une partie essentielle du dessein projeté, laquelle demeurait nécessairement aussi immuable que le projet même, sans laquelle par-conséquent le projet devenoit nul ; au-lieu que si Jésus-Christ consentoit à souffrir une fois la mort par la méchanceté du monde, il pourroit bientôt en triomphant de la Mort même, comme je l'ai déjà insinué, faire servir la sienne avec un avantage merveilleux, à pousser le projet ; en poussant l'œuvre de la Prédication par ses Disciples, dans un Monde conservé par l'intervention de sa mort, préalable nécessaire de sa Résurrection. La Sagesse de Dieu a prévu tout cela : Et de concert avec sa Miséricorde, prenant le parti le plus salutaire pour les hommes, le plus glorieux en même tems pour son Fils, elle a résolu, que si la méchanceté humaine alloit en effet jusqu'à produire après un certain tems un certain complot pour le mettre à mort, il pousseroit la patience jusqu'à souffrir la mort, lui Juste pour les injustes. Voila en vertu de quoi la mort de Jésus Christ étoit nécessaire dans le dessein de Dieu. Cela vous rend raison, si vous y pensez bien, de tout ce que Jésus-Christ et ses Apôtres nous disent de relatif à sa mort. Cela vous met même en état de concevoir comment on peut dire, sans être inintelligible ni absurde, que le sang d'une telle victime étoit nécessaire pour satisfaire à la Justice divine : au-lieu que si on pose absolu-

ment

ment la nécessité de cette satisfaction, comme on a coutume de le faire, pour la première et principale cause de la mort de Jésus-Christ, vous ne sçavez que répondre à toutes les questions que cela fera naître. Car enfin, s'il n'eût été question que d'appaiser le Père par la mort violente du Fils, comment étoit-il nécessaire qu'il mourût victime de la fureur des Juifs ? que son Peuple fût son bourreau ? que l'assassinat commis en sa personne fût le crime de ses Compatriotes, au point de pouvoir être appelé le crime de sa Nation, et préparer pour elle une punition nationale telle qu'il n'en fut jamais ? Un seul Juif, s'il falloit que c'en fût un, et le Juif le plus obscur, le plus digne d'être compté pour un homme sans aveu, ne suffisoit-il pas pour égorger l'agneau du sacrifice ? Mais pourquoi falloit-il que ce meurtre fût en aucune manière le crime des Juifs ? Ne pouvoit-il pas être aussi facilement et avec moins d'indignité, le crime des Romains ? ou si les Romains n'eussent pas été assez méchans pour une telle infamie, tous les moyens étoient-ils épuisés ? Ceux qui prennent sans aucune exception la parole d'un Apôtre, *Qu'il est ordonné pour tous les hommes de mourir une fois*, disent qu'Elie ne fut reçu dans le Ciel qu'après avoir été transformé par une force miraculeuse dans le tourbillon qui l'enlevoit, et qu'il subit ainsi la Loi générale par une transformation qui, dépouillant l'ame de son corps terrestre, étoit par cela même une espèce de mort bien réelle

Heb. ix.
v. 27.

réelle quoiqu'extraordinaire et miraculeuse. Et les mêmes Docteurs expliquent d'une manière semblable l'enlèvement d'Enoc. Cela ne conduit-il pas à concevoir que Jésus-Christ en cas de besoin pouvoit souffrir la mort, et même une mort visiblement violente, par la seule intervention d'un miracle ? Ou s'il falloit une mort qui fût plus exactement un sacrifice expiatoire, Dieu ne pouvoit-il pas faire tomber son Fils sous le couteau d'un Sacrificateur nommé solennellement pour cet office ; ou sous le glaive d'un Messager céleste envoyé exprès pour immoler cette victime sans la mort de laquelle, malgré la sincère conversion des Pécheurs, tout étoit perdu pour eux dans toute l'éternité future de leur existence ? Je dis plus. Si le sacrifice étoit nécessairement exigé par la Justice divine comme une satisfaction, n'étoit-ce pas ici la résignation parfaite de la victime qui faisoit tout le mérite du Sacrifice ? Et Jésus-Christ ne pouvoit-il pas dès-lors obtenir par cette résignation tous les bons effets qu'il étoit prêt à mériter par la mort même ? Nous voyons la conduite que Dieu a tenue dans une autre occasion, dans laquelle on sçait qu'il avoit demandé un sacrifice humain : Qu'Isaac me soit immolé par Abraham ; voila l'ordre de Dieu : Le Fils est étendu sur l'Autel, le bras du Père est levé pour immoler le Fils ; voila l'obéissance des deux Patriarches : il n'en faut pas d'avantage aux yeux d'un Dieu raisonnable : Il voit l'obéissance,

sance, Il est satisfait ; Il arrête le bras du père, et substitue au fils une autre victime. Pourquoi quelque-chose de semblable n'auroit-il pas pu avoir lieu à l'égard de Jésus-Christ ? Si sa mort avoit été ordonnée, la même autorité qui avoit donné l'ordre, ne pouvoit-elle pas le révoquer ? Les deux cas ne sont pas en-tout les mêmes, je le sçai : mais quelque différence qu'on y mette, qu'en pourra-t-on raisonnablement conclure pour prouver (sans aucun égard aux autres raisons que j'ai données de la mort de Jésus-Christ) que Dieu ne pouvoit absolument pas être satisfait, ne pouvoit sauver personne des horreurs d'une éternelle damnation, qu'il ne vît son Fils unique, le plus parfait objet de son amour, perdre son sang et mourir précisément comme il est mort, dans la plus cruelle agonie où pût mourir celui qui étoit l'innocence et la vertu même ? celui dont on aime à dire, celui dont on a dit mille et mille fois, qu'une goutte de son sang suffisoit pour sauver des milliers de mondes ?

Cependant, Mes Frères, je veux bien dans ce moment, ne pas pousser ces questions. Mais de quelque manière qu'on explique la nécessité de la mort du Sauveur, on ne m'empêchera pas de soutenir que cette nécessité venoit, en grande partie au moins, de la résistance laquelle Dieu avoit prévu que son Evangile trouveroit dans la méchanceté nationale des Juifs : Et cette méchanceté, peut-on dire qu'elle étoit aussi absolument nécessaire ?

Matth. xi.
 21-24.

cessaire ? peut-on la mettre aussi sur le compte de Dieu ? Dieu peut-il être censé vouloir que les hommes rejettent la grace qu'il leur offre ? ou Jésus-Christ souhaite-t-il moins sérieusement que son Père, la conversion du pécheur et sa vie ? Ce Jésus qui se plaignoit si hautement, de ce qu'à sa prédication quelques Villes de Galilée (une Capernaüm, une Chorazin, une Bethsaïde) n'avoient pas donné l'exemple d'une résipiscence publique ; se plaignoit-il ainsi d'un mal qu'il n'eût pas eu dessein de prévenir par sa prédication ? ou Jérusalem étoit-elle moins que quelques Villes de Galilée, l'objet de ses charitables efforts pour la sauver de *l'ire à venir* ? Tout en allant à Jérusalem, comme il paroît par la suite du Texte, Il s'écrioit, *Jérusalem ! Jérusalem, qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfans comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et vous ne l'avez point voulu !* Il est bien naturel au moins de prendre un tel discours pour l'avant-coureur de quelques nouvelles tentatives qu'il alloit faire à Jérusalem, au milieu d'une Assemblée solennelle de la Nation, pour la mettre en état de reconnoître son Roi. Et ce qui est de la dernière évidence, c'est que dans ce même discours il paroît bien nettement avoir voulu jusqu'alors le contraire des criminelles dispositions où étoient à son égard les Juifs, désignés par le titre d'Enfans de Jérusalem : Car vouloit *les rassembler comme la poule rassemble ses petits sous*

ses

ses ailes, n'étoit certainement pas les vouloir capables de le crucifier. Dira-t-on que ce qu'il témoigne avoir voulu jusqu'alors, il cessa tout-à-coup de le vouloir ? Autant vaudroit-il dire qu'il ne l'avoit jamais voulu sérieusement. Il vouloit le salut de tous les hommes, il est venu pour les inviter tous au salut, en les invitant à devenir Citoyens, et bons Citoyens du seul Royaume où le salut se trouve : Et pouvoit-il oublier que dans le plan de la miséricorde du Dieu qui l'avoit envoyé, que suivant les promesses faites au fidelle Patriarche et au Roi selon le cœur de Dieu ; c'étoit par ses Compatriotes, c'étoit par sa Nation, que devoit commencer ce grand salut de toutes les Nations ? Pouvoit-il oublier que dès sa naissance, qu'avant sa naissance, qu'avant même sa conception divine, il avoit été divinement désigné le *Sauveur de son Peuple* ? ou pouvoit-il comme tel, pouvoit-il voir sans les plus vives émotions, ce peuple élu courir à sa perte ; ce peuple préparé depuis tant de siècles avec tant de soin, pour l'honneur de servir d'exemple aux autres peuples, courir le risque de n'être bientôt plus à leurs yeux que l'exemple le plus terrible d'un Peuple humilié, flétri, dégradé, dispersé, poursuivi de climat en climat et de siècle en siècle, par la Justice divine ? Ne devoit-il pas plutôt, avec tous les sentimens du plus digne amour de sa Patrie, *tenter* (comme on dit) *l'impossible* pour prévenir cette désolante catastrophe ?

N'est-ce pas même ce qu'on peut dire qu'il a fait dans le jardin de Gethsémané ? n'est-ce pas là que presque au moment où sa bouche innocente alloit recevoir le perfide baiser du traître Judas, l'évènement nous le montre priant son Père d'être exempté, *s'il est possible*, de boire cette coupe : ne se résignant à la boire que *s'il n'est pas possible* d'accomplir autrement la volonté de son Père, le dessein pour lequel son Père l'avoit envoyé dans le monde ? Et pourquoi celui qui devoit ainsi tenter l'impossible par ses prières auprès de son Père, ne pourroit-il pas avoir voulu, plus ou moins longtems avant d'en être à ces affreuses extrémités, tenter l'impossible de même par ses discours auprès de ses frères, pour les mettre en état de détourner les jugemens terribles qui se préparoient à fondre sur la Nation, si elle se rendoit coupable de la mort du Fils de Dieu ? Il ne devoit pas, je l'avoue, employer pour cela des finesses ni des négociations rampantes, dérogatoires à la noblesse de sa Mission : mais ce n'étoit certainement pas y déroger, que de faire entendre à ces fiers et rusés ennemis quel étoit à leur égard l'état actuel du Règne de Dieu ; comme il le fit (si vous en voulez un exemple) dans un des derniers jours avant sa mort, par la Parabole des mauvais vigneron, où il représente le Maître de la vigne disant : *Que ferai-je ? Je leur enverrai mon Fils bien-aimé : Celui-là peut-être le respecteront-ils :* le Fils en conséquence arrivé dans la Vigne :
les

Conf.
Luc xx. 9
-16 ;
Marc xii.
1-9 ; &
Matth.
xxi. 33-
41.

les Vignerons bientôt après devenus ses assassins : le Maître enfin punissant leur crime et confiant à d'autres le soin de sa Vigne. . . A force d'en juger par l'évènement, nous nous accoutumons (et je sens l'habitude m'entraîner moi-même) à ne voir dans cette Parabole qu'une terrifiante prédiction du crime et des malheurs de la Nation : Vainquons l'habitude, et nous verrons, j'espère, en remontant plus haut, que cette même Parabole, probablement au moins et très-probablement, n'étoit pas tant ce qu'on appelle un Arrêt irrévocable, que l'équivalent d'un charitable avis, par lequel Jésus-Christ auroit dit aux membres présens de la Cabale formée contre lui : " Votre plan
 " m'est connu : J'y suis d'avance à vos yeux le
 " cadavre sanglant d'une Victime immolée à vos
 " fureurs : Pensez-y : vous n'avez que trois jours
 " à repaître vos yeux de cette victime en idée :
 " Et s'il faut qu'au lieu de lui rendre la vie par
 " un plan nouveau plus heureux pour vous et
 " pour elle, vous en réalisiez le sanglant sacrifice
 " en ma personne, songez au moins que ce n'étoit
 " pas pour cela que mon Père m'avoit envoyé :
 " souvenez-vous du Seigneur de la Vigne, qui
 " voyant le mépris de ses infidèles vignerons pour
 " ses simples serviteurs, ne leur avoit envoyé son
 " Fils qu'après avoir dit : *Peut-être respecteront-ils*
 " *celui-là.*"

Une heure sans-doute devoit venir (si elle n'étoit peut-être déjà venue) où le Père diroit : Je

ne les arrête plus : *que leur crime soit consommé ! que leur crime amène la ruine d'une Nation trop digne de la punition qui l'attend.* Il falloit bien qu'elle vînt cette heure fatale, puisqu'elle est venue : je l'avois déjà dit. Mais l'évènement démontre aussi qu'il avoit falu que l'ancien Monde, pour punition de son impénitence, périt dans les eaux du Déluge : En est-il moins vrai que la merveilleuse *longanimité* du Père des miséricordes, par la menace du Déluge et par le ministère de Noé *Prédicateur de la Justice*, avoit préalablement invité les habitans de l'ancien Monde à prévenir cette horrible catastrophe ? En est-il moins vrai que la patience divine avoit *attendu* de leur part des signes suffisans de pénitence *pendant que l'Arche se construisoit* ? avoit hélas ! vainement *attendu*, pendant plus d'un siècle, jusqu'au jour où les bondes des Cieux s'ouvrirent sur les moqueurs pour en éteindre l'indigne race. Une nouvelle heure étoit venue long-tems après (l'évènement encore le démontre) où Jérusalem et son Temple devoient être détruits, où le Peuple élu devoit être mené captif à Babylone : Mais qui nous dira que la même longanimité du Père des miséricordes, par ses menaces même et par les exhortations de ses Prophètes, ne les avoit pas invités jusqu'au bout à prévenir le plein effet de ses humiliantes et terribles menaces ? Un orage plus terrible et plus humiliant encore se forme, des jugemens plus redoutables attendent les restes du Peuple élu et sont comme
prêts

prêts à fondre sur eux, s'ils portent le crime jusqu'à faire mourir Jésus-Christ. Pourquoi Jésus-Christ ne travailleroit-il pas à leur épargner le crime, pour leur épargner les maux qui en seront la suite ? ou pourquoi n'y travailleroit-il pas jusqu'à la fin ?

Tout ce qu'on peut répondre, c'est que les rebelles, par l'abus invétéré de leur liberté, étant devenus esclaves de leurs passions, qui les pousoient désormais invinciblement à la consommation de leur crime, il devoit le prévoir comme un mal contre lequel ses enseignemens ne feroient que blanchir. Cela se peut. Mais si sa persévérance est inutile pour leur conversion, au moins aura-t-elle son usage pour justifier nettement aux yeux de tout l'Univers, la sévérité de Dieu, lorsqu'ils seront livrés aux jugemens terribles qui les attendent ; et pour la justifier même tôt-ou-tard à leurs propres yeux ; pour leur enlever tout sujet de se plaindre qu'ils n'avoient pas été suffisamment avertis. Quand ils verront venir en gloire celui qu'ils auront crucifié, il pourra leur dire, Je vous ai prodigués mes salutaires enseignemens tant que vous m'avez laissé vivre. . . .

J'ajoute à présent, que si le gros de la Nation refuse de profiter des enseignemens de Jésus-Christ, que si le Sanhédrin s'accorde pour lui ôter la vie, que si les Principaux, les Scribes, les Pharisiens sont contre lui, et entraînent dans leur crime

crime la brutale Populace, au moins y aura-t-il quelques gens-de-bien, capables de réclamer contre l'indignité publique, et de se frapper la poitrine, et de pleurer sur les souffrances du Juste : quelques cœurs sensibles qui auront goûté la bonne Parole de Dieu proposée par son Fils, et qui gémiront du mauvais succès de son ministère : quelques âmes innocentes qui pourront dire, Ce n'est pas nous qui avons demandé son sang, ce n'est pas nous qui l'avons crucifié : quelques Justes, justifiés par leur foi en Jésus-Christ, qui ne pourront pas être envelopés dans le malheur des coupables : quelques Elus pour l'amour desquels le tems de la patience divine sera prolongé. Et vainement vous recrieriez-vous sur le petit nombre de ces gens d'élite. Plus vous les mettez en petit nombre, plus étoit-il nécessaire que Jésus-Christ continuât à prêcher pour en augmenter le nombre : Il s'en trouvera toujours quelques-uns, l'évènement a fait voir qu'il y en avoit de tels, quelque générale que fût la corruption : et que sçavons-nous si quelques-uns de ce nombre ne dûrent pas leurs bonnes dispositions aux leçons qu'ils avoient reçues de Jésus-Christ, lorsqu'il enseignoit dans les Villes et dans les Bourgades, tout en faisant route de la Galilée vers Jérusalem pour la dernière fois.

Enfin, Mes Frères, Jésus-Christ en tenant cette conduite, donnoit à ses Disciples (comme je l'ai déjà insinué) l'exemple de celle qu'ils devoient

tenir

tenir à-leur-tour. Jésus-Christ prévoyoit un tems où l'on devoit faire à son Corps mystique, dans la personne de ses membres, les mêmes maux et les mêmes outrages que l'on a faits à son corps de chair et de sang : Il prévoyoit un tems où l'on se flateroit de mettre son corps mystique lui-même dans le tombeau, par l'anéantissement de la Foi par laquelle il vit : Il prévoyoit un tems tel que le nôtre, où il y a des libertins et des moqueurs, qui croient que le Christianisme va périr et qu'il n'en fera plus parlé ; qui disent que cette fable du Christianisme a duré assez pour faire place à quelque nouvelle folie, si elle ne fait place à leur sagesse (bien supérieure sans-doute à celle de Dieu). Dans ces tems fâcheux, les vrais Disciples de Jésus-Christ se souviendront de l'exemple qu'il leur a donné : ils prêcheront jusqu'à la mort l'Evangile du Règne. Et s'il faut qu'ils aillent à la mort pour cet Evangile, ce sera en le prêchant qu'ils iront à la mort : persuadés qu'aller de cette manière à la mort, c'est contribuer noblement à l'immortalité du Corps dont ils sont membres : et que mourir ainsi, c'est mourir pour avoir part à la bien-heureuse résurrection qui doit un-jour pour toute l'éternité, réunir glorieusement tous les membres, tous les vrais membres du corps, tous ceux qui fortement attachés au Chef par une étroite communion de sentimens et de vues, auront été avec lui, quoique sous lui

et

et par lui, *la Lumière du Monde*, les fauveurs du Genre-humain.

LUC XXIV.
v. 32.

Je ne sçai, Mes Frères, si par vos regards, qui me paroissent attentifs, je puis juger des sentimens de votre ame. Mais je puis avouer ceux de la mienne. Quand je médite ainsi la Mort et l'Evangile, ou l'Evangile et la Mort de Jésus-Christ, comme deux objets réunis, qui se donnent la main (si j'ose parler de la sorte) pour concourir à l'exécution du plus sublime et du plus beau de tous les desseins, j'éprouve quelque-chose que j'exprimerois volontiers en disant, selon le langage des Pèlerins d'Emmaüs, *Mon cœur brule au-dedans de moi*. Votre cœur ne répondroit-il pas à l'ardeur du mien ? ne partageriez-vous pas l'intérêt que je prens, soit aux souffrances du Sauveur, soit à la Cause pour laquelle il a souffert tant d'outrages, tant de cruautés ? On peut écouter ces sortes de Discours avec l'indifférence avec laquelle une vile populace (quand elle n'est pas payée pour faire du bruit) entend parler de tout ce qui regarde le bien public : On peut aussi les écouter, non pas à-la-vérité sans aucun intérêt, mais avec un intérêt contraire, qui se soulève contre cet Evangile pour lequel Jésus-Christ est mort : On peut encore les écouter comme Disciple à-la-vérité de Jésus-Christ, mais comme un Disciple tel, par-exemple, que le traître Judas, qui portoit la bourse et qui aimoit l'argent, qui ne songeoit peut-être pas d'abord à livrer son Maître, mais que

que son avarice tenoit toujours dans une disposition prochaine à le livrer : On peut enfin les écouter comme véritable *Disciple*, comme *ami* de Jésus-Christ : et dois-je douter que votre cœur animé du Saint Esprit ne me réponde, *C'est ainsi que nous les écoutons ?* Je suppose que vous m'entendez, et que vous ne prenez point le change sur ce terme d'*Ami de Jésus-Christ*. Vous sçavez, sans-doute, que Jésus-Christ n'a donné le titre d'*Amis* à ses Disciples, qu'après s'être suffisamment assuré de leur sincère affection pour l'affaire du Règne, qu'après les avoir (si-non pleinement, dumoins selon qu'ils en étoient capables alors) assez mis au fait de toute l'affaire, et les y avoir assez intéressés, pour pouvoir leur dire, *Je ne vous appelle plus simplement serviteurs, car le simple serviteur n'est pas instruit des affaires du Maître : Je vous appelle mes Amis, parceque je vous ai communiqué toutes les instructions que j'ai reçues de mon Père : Et comme mon Père a mis le Règne entre mes mains, je le remets entre les vôtres.* Ils n'étoient Amis de Jésus-Christ que dans la supposition qu'ils s'intéressoient avec lui à la même cause que lui ; et qu'après l'exemple qu'il alloit leur en donner (soutenus au moins d'un esprit d'enhaut qu'ils seroient capables de recevoir joyeusement) ils sçauroient souffrir pour cette cause comme lui, la mort même de la Croix, s'ils y étoient appelés. C'est là la seule amitié reconnue de Jésus-Christ, et la seule au fonds qui soit véritablement respectable ; le

Jean xv.
v. 15 ; &
Luc xxii.
v. 29.

Christianisme n'en connoît point d'autre ; point d'autre aumoins qui ne lui soit dûment subordonnée, et qui ne tire d'elle son principal mérite. Si vous êtes amis de Jésus-Christ sur ce pied là, vous avez la *Robe de noces*, demeurez dans la salle du festin, marchez à la Table sacrée comme à la Table d'un Maître qui est votre Ami : venez, quand tout y sera prêt pour les convives, vous y nourrir des consolations et des délices qu'il y offre à ses Amis. Si je sçavois que quelqu'un prétendît y communier corporellement, sans avoir avec lui cette communion spirituelle de principes, de vues, de sentimens, je ferois tenté de lui dire : Que venez vous faire à cette Table ? ce n'est pas pour vous qu'elle est dressée : Ne venez point ici profaner le sang de la nouvelle alliance, et déchirer de-nouveau le Corps de l'Agneau sans tache, crucifier de-nouveau notre Jésus, en faisant souffrir les membres de son corps mystique, par un Acte d'hypocrisie qui ne feroit qu'aggraver les obstacles que vous opposez à la Cause pour laquelle il a souffert dans son corps de chair et de sang. Mais qu'il me soit permis, Mes Frères, *d'espérer de meilleures choses*. Non ; j'aime à croire (et tant qu'on ne me fera pas voir le contraire j'aurai le plaisir de supposer) qu'il ne vient ici pour communier de mes mains, que des amis de Jésus-Christ, que des partisans de la Cause pour laquelle il est mort, prêts à mourir pour elle comme lui.

lui. Si cela est, vous êtes tous dignement préparés; vous avez tous, l'essentiel au moins d'une bonne préparation; vous sçavez tous ce que c'est que prendre ce pain et cette coupe en mémoire de lui, comme il l'a voulu: et tous animés d'un même esprit de sainteté, vous renouvellerez véritablement la dernière Cène qu'il fit avec ses Disciples. De nouvelles consolations, de nouvelles joies vous feront éprouver de-nouveau, que ce Corps rompu, et ce sang versé ne sont pas appelés vainement la plus précieuse nourriture des âmes pour la vie éternelle, pour cette vie éternellement glorieuse que je vous souhaite à tous, Dieu sçait avec quelle ardeur!

Si cela est, vous êtes tout à fait libre.
 Vous avez tout, l'honneur, la réputation, le
 bien-être, tout ce que l'homme peut désirer.
 Ce que vous voulez, c'est la gloire, c'est la
 renommée. Mais la gloire est une chose
 évanouissante, elle ne dure qu'un instant.
 La gloire est comme le feu, elle se consume
 elle-même. La gloire est comme le vent,
 elle se dissipera. La gloire est comme l'eau,
 elle se séchera. La gloire est comme la
 fleur, elle se fanera. La gloire est comme
 le soleil, elle se couchera. La gloire est
 comme la lune, elle se lèvera. La gloire
 est comme la mer, elle se retirera. La
 gloire est comme la terre, elle se couvrira
 de poussière. La gloire est comme le ciel,
 elle se couvrira de nuages. La gloire est
 comme la vie, elle se terminera. La gloire
 est comme la mort, elle est éternelle.

FIN

S E R M O N X.

O U

S E R M O N I.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 31.

Prêché en 1759.

31
i, e
perce

N
e J
Mes
our
Tou
les,
quel
Tex
onfi
tes
our
roi
utr
O
nefi
Prin
len
et q

L U C, Chap. XIII.

31. *En ce même jour quelques Pharisiens vinrent à lui, et lui dirent, Retire-toi, va-t-en d'ici, car Hérode cherche à te faire mourir.*



N O U S avons dans le chapitre d'où ces paroles sont tirées, l'histoire d'une journée de Jésus-Christ bien-remplie : et nous sommes, Mes Frères, trop avancés dans l'examen de cette journée, pour nous arrêter en si beau chemin. Nous y avons vu plusieurs traits bien remarquables, et quelques-uns bien indignes, mais desquels aucun n'est plus indigne que celui de mon texte ; qui fait naître un trop grand nombre de considérations intéressantes pour vous être présentées toutes dans un discours : je me bornerai pour aujourd'hui à une seule, en me réservant le droit d'y revenir (s'il plaît au Seigneur) dans une autre occasion.

On porte à Jésus-Christ, au nom d'Hérode, un message qui démontre suffisamment la haine de ce Prince pour lui. Quelques Interprètes prétendent que ce n'est qu'une feinte des Pharisiens ; et que le message n'a point été envoyé par Hérode :

rode : Mais que le message soit feint, ou qu'il soit réellement de lui, il n'importe, si le message est digne de lui, s'il entre bien dans le caractère d'Hérode dont la haine pour Jésus-Christ est bien connue et suffisamment prouvée d'ailleurs. Mais quelles peuvent être les raisons de cette haine ? comment Jésus-Christ se l'étoit-il attirée ?

Hérode haïssait Jésus-Christ, parcequ'il étoit un Hérode, parcequ'il étoit de la malheureuse famille des Hérodes, dont Dieu semble n'avoir permis l'existence qu'afin qu'elle persécutât Jésus-Christ.

L'Histoire de l'Evangile et des Actes des Apôtres, nous parle de cinq ou six Hérodes, par lesquels nous voyons plus-ou-moins Jésus-Christ persécuté depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et même après sa mort, dans la personne de ses Disciples. Le premier qui se présente sur la scène, c'est Hérode le Grand, qui étoit Roi de Judée lorsque Jésus-Christ nâquit. Jésus-Christ vient au monde, on dit que c'est le *Roi des Juifs* qui est né : aussitôt voila des gens qui viennent de bien loin le chercher dans la capitale pour lui rendre leurs hommages, et qui portent par-là le trouble dans Jérusalem : un trouble de joie sans-doute pour ces fidèles qui attendoient la délivrance d'Israel par le Messie que les Oracles de Dieu avoient promis à son Peuple ; mais un trouble de crainte et d'alarme dans le cœur de tous ceux qui

Matth. ii.
v. 2.

v. 3.

ne croyoient pas aux promesses de Dieu ; et une crainte et des alarmes doublement terribles dans le cœur d'Hérode, qui devoit tout craindre pour lui et pour sa couronne, de la naissance d'un Roi des Juifs descendu de la Tribu de Juda et de la Maison de David ; d'où, selon les Oracles des Prophètes, devoit sortir un Roi qui seroit le *Christ*, le *Messie*, l'*Oint du Seigneur* par excellence, le *Roi des Rois*. Ce n'est pas qu'Hérode crût aux Oracles des Prophètes. Il ne s'attendoit pas qu'il dût venir un Messie envoyé de Dieu pour être le Roi des Juifs ; mais il sçavoit qu'il y avoit parmi le Peuple une tradition reçue, suivant laquelle il en devoit venir un, et il sentoit que si l'on pouvoit faire croire au Peuple qu'il étoit venu, cette croyance pourroit facilement occasioner une revolte : Il craignoit que le Peuple, à la nouvelle que le Roi des Juifs étoit né, ne dît ; Voila notre véritable Roi, nous n'en voulons pas reconnoître d'autre. Il sçavoit par son propre génie, combien l'orgueil et l'ambition sont remuans, combien de moyens ils mettent en œuvre pour parvenir à leurs fins ; il devoit donc trembler à la nouvelle que ce Roi des Juifs si longtems attendu étoit né. S'il est né un enfant dont on puisse dire, c'est à lui que la couronne appartient, c'en est fait de ma royauté et de ma grandeur, moi qui ne suis du Peuple de Dieu que depuis quatre jours ! Car Hérode étoit de race Iduméenne. Les Asmonéens ayant quelque démêlé avec les Iduméens, et leur

Michée
v. 5. 2.

Esaïe xi.

ayant livré une bataille dans laquelle ils furent vainqueurs, ils obligèrent les Iduméens à recevoir la circoncision, et depuis ce tems-là ils furent regardés comme Juifs. Mais il falloit être de la Tribu de Juda et de la famille de David pour être Roi de Judée régulièrement : se maintenir Roi de Judée étant de race Iduméenne, étoit contre toute la Loi de Dieu. Hérode connoissoit là-dessus les préjugés vulgaires, et il ne trouvoit rien en lui qui, suivant ces préjugés, pût établir son droit à la couronne. S'il eût été Juif de la Tribu de Juda, il auroit peut-être eu une raison de moins de craindre Jésus-Christ, et de montrer sa haine par cette crainte : mais il veut régner, et il tremble déjà à l'idée du danger qu'il y a pour lui, si le Peuple reconnoît dans cet enfant un Roi des Juifs, selon toutes les règles de leur Loi. *Le méchant, dit le Psalmiste, craint lors même qu'il n'y a pas de danger ;* et là où il y en a tant, Hérode ne craindra-t-il point ? S'il eût été véritablement pieux, s'il eût cru aux Oracles qui promettoient un Messie, il eût trouvé dans son Iduméisme même de quoi calmer ses craintes : il auroit pu porter sa couronne aux pieds de ce Jésus qui devoit être le Roi des Juifs, il auroit pu la joindre aux présens que lui faisoient les Mages, et lui dire ; Je suis Iduméen, cette couronne ne m'appartient pas, jé l'ai reçue des Romains qui n'y ont pas plus de droit que moi, je te la remets, Seigneur, c'est à toi qu'elle appartient, je reconnois en toi mon Maître.

Psal. liii.
v. 6.

Maître. Il l'avoit bien sçu faire, et bien-humblement, pour Auguste lorsqu'il fut vainqueur d'Antoine, pour qui il s'étoit déclaré auparavant, et de la main de qui il avoit premièrement reçu la couronne de la Judée. Mais Hérode étoit un monstre d'impiété et de méchanceté; quiconque a lu son histoire doit avoir l'esprit rempli de carnage, et de meurtres qui font frémir la nature. Il étoit rongé d'une jalousie outrée, qui lorsqu'elle n'est qu'un vice du tempérament est féconde en conseils tragiques, qu'un bon cœur a soin de reprimer et de modérer par la raison; mais Hérode ne craint pas de se livrer aveuglément à sa brutale jalousie, ni d'en suivre les conseils sanguinaires. Il immola à sa fureur celle de ses femmes qu'il aimoit le plus et qui étoit la plus digne de son amitié: peu de tems après il reconnut son innocence, et gémit du crime qu'il avoit commis, mais ne se corrigea pas, et bientôt on le vit devenir le meurtrier des enfans qu'il avoit eu d'elle. . . . Ti-rons le rideau, Mes Frères, sur ces horreurs de la vie d'Hérode, pour continuer à chercher les raisons de sa haine contre Jésus-Christ.

C'est un sujet de dispute sçavoir ce que c'est que les Hérodiens: Ce qu'il y a de plus ancien là-dessus, c'est que c'étoient des gens qui vouloient faire recevoir Hérode pour le Messie. Cela seroit bien-difficile à concevoir si l'on supposoit que ces gens croyoient réellement qu'un Messie dût

venir : Si cette idée des Hérodiens a quelque réalité, il falloit qu'ils fussent des gens qui, sans croire aux promesses d'un Messie, sçavoient quels étoient là-dessus les préjugés du Peuple, lesquels ils vouloient tourner à la gloire d'Hérode, en le faisant recevoir pour celui en qui les Oracles, qui promettoient des choses si magnifiques pour la venue du Messie, auroient leur accomplissement. Cela étoit bien-fou sans-doute ; mais il y a une autre idée qui ne l'est gueres moins, et qui pourtant étoit de nature à passer alors, tout-aussi-bien que d'autres idées assez analogues à celles-là passent parmi nous. Il y avoit des incrédules, des Epicuriens, des Saducéens, qui ne croyoient rien de ce qui sembloit promettre une vie à venir, ou le rétablissement de toutes choses par le Messie : nos Rois sont nos Christs, disoient-ils, ceux qui nous protègent, qui nous gouvernent bien, qui ont soin de nos intérêts et de notre gloire, qui nous font faire des conquêtes, et sous le gouvernement desquels nous prospérons et vivons heureux, ceux-là sont nos Oints du Seigneur. Ils pouvoient appeler tous ces Rois *leurs Messies*, comme je conçois que des Peuples idolâtres plus anciens, qui s'étoient autrefois séparés de ceux qui servoient le vrai Dieu, pouvoient dire de leurs Rois, de leurs Généraux, de tous les grands hommes qui leur avoient procuré des avantages considérables, de tous ceux qui leur avoient paru être les artisans de leur bonheur ; Voilà nos Dieux.

Pour

Pour faire recevoir cette idée, ils pouvoient dire (comme on dit encore aujourd'hui) Que le monde a toujours été et sera toujours comme il est, qu'il doit toujours rouler dans le même train, sans qu'il s'y fasse aucun changement considérable, qu'il ne faut pas expliquer littéralement les Oracles qui semblent promettre un Messie pour rétablir toutes choses, et former dans le monde un nouveau gouvernement ; que ces promesses signifient seulement, qu'il viendra un tems où on sera gouverné par des Rois auxquels, à la faveur de quelque figure de Rhétorique et avec le secours d'un peu de flatterie, on pourra appliquer toutes les belles choses qui sont dites du Messie. Et il n'est pas nécessaire areste que toutes ces choses trouvent leur accomplissement dans la personne d'un seul Roi ; il suffit bien qu'elles soient applicables les unes à un Roi, les autres à d'autres ; puisque ces Oracles ne désignent pas un seul Roi, mais une succession de Rois, un certain ordre d'hommes qui doivent succéder les uns aux autres pour être Rois. . . . Il est facile de concevoir combien il étoit de l'intérêt d'Hérode et de ses partisans, que le peuple fût entretenu dans ces idées ; et par conséquent, que ceux qui travailloient à les répandre et à les fortifier, faisoient par là leur cour à Hérode, lui témoignoit par là leur attachement pour sa maison que ces idées tendoient à établir sur le trône. Voila, selon moi, ce que c'étoit que les Hérodiens dont il est parlé dans l'Evangile.

C'étoient

C'étoient des gens qui cherchoient à attacher le Peuple à la famille des Hérodes, en le détournant de l'attente d'un Messie, d'un Roi envoyé de Dieu pour le rétablissement des Juifs ; par une fausse explication des passages de l'Ecriture par lesquels ils se croyoient autorisés à l'attendre. Quelles ne devoient donc pas être les alarmes de ces gens-là, à la nouvelle qu'il venoit de naître un Enfant en qui devoient être réunis tous les caractères par lesquels les Oracles avoient désigné le Messie, et par qui devoit être accompli tout ce que les Oracles avoient promis de plus magnifique ! Quelle en même tems ne devoit pas être la haine d'Hérode pour cet enfant ! Cependant il n'étoit pas à-propos de la découvrir d'abord. Il falloit se défaire de cet objet de sa haine et de ses alarmes, mais il falloit prendre ses mesures, afin que cette haine produisît plus sûrement son effet. Le tyran s'abaisse jusqu'à faire l'hypocrite devant les Mages qui lui ont appris la nouvelle de la naissance de Jésus-Christ ; il demande où est cet enfant, il leur ordonne de le chercher et après l'avoir trouvé de lui faire sçavoir où il est, parce (dit-il) qu'il veut aussi l'aller adorer... et il vouloit le massacrer ! Les Mages, avertis en songe par le Seigneur, ne reviennent pas mais s'en retournent chez-eux par un autre chemin : Hérode voyant qu'ils l'avoient trompé, entre dans une grande colère, et fait massacrer tous les enfans de Bethléhem,

Matth. ii.
v. 4-8.

v. 12.

v. 16.

Bethléhem, qui sont nés depuis deux ans, espérant d'envelopper l'enfant Jésus dans ce Massacre.

Tel étoit Hérode le Grand, père d'Hérode surnommé Antipas, qui paroît ensuite sur la scène dans l'histoire évangélique, comme persécuteur de Jean-Baptiste d'abord, et puis de Jésus-Christ. Il avoit hérité de toutes les mauvaises dispositions de son père, et surtout de sa haine pour Jésus-Christ. Cette haine et ces dispositions ne paroissent pas, il-est-vrai, en lui avec autant de force qu'elles avoient paru dans son père : on ne le voit pas non-plus se livrer à de certains vices, d'une manière aussi choquante que le faisoit son père : mais si les effets de la méchanceté et de la haine ne paroissent pas toujours également, ce n'est souvent ni la bonté ni la piété qui les empêche de paroître. D'autres raisons peuvent retenir ces mauvaises dispositions, qui d'ailleurs, ne sont quelquefois retenues que pour se manifester avec plus de force dans un tems plus favorable.

L'Evangile nous parle du successeur du premier Hérode dans la Judée, que l'on peut mettre au nombre des Hérodes quoiqu'il n'en porte pas le nom : c'est Archélaüs, un autre fils d'Hérode le Grand, et digne fils d'un tel Père. Il avoit succédé à son Père, mais sans avoir le titre de *Roi*. Auguste, nonobstant le testament d'Hérode le Grand, qui avoit nommé Archélaüs son successeur au Royaume de la Judée, n'avoit pas voulu
lui

lui donner le titre de Roi ; il s'étoit contenté de le lui promettre par la suite, s'il s'en rendoit digne en bien-gouvernant son Peuple. Et quoiqu'il eût à une fois fait massacrer trois mille de ses Citoyens près du Temple, vers lequel ils fuyoient pour se sauver de sa fureur, les Romains eurent patience dix ans plus ou moins ; mais à la fin, las de souffrir ses méchancetés, Auguste le manda à Rome, où il fut condamné à un bannissement perpétuel, et mourut enfin dans un honteux exil : et depuis ce tems, la Judée fut régie par des Gouverneurs Romains.

Matth. ii.
 13, 14,
 & 19-22.

Du tems d'Archélaüs, Joseph qui par ordre de Dieu avoit conduit l'enfant Jésus en Egypte, pour le soustraire à la persécution d'Hérode, fut averti qu'il pouvoit quitter le lieu de sa retraite, parcequ'Hérode étoit mort. Il revint donc dans la Terre Sainte, mais quand il entendit qu'Archélaüs y régnoit à la place de son Père, il eut peur et n'osa demeurer dans la Judée. Un Archélaüs, un fils d'Hérode gouvernant actuellement la Judée, étoit pour lui un sujet d'alarme qui l'en éloignoit de-nouveau. Joseph pouvoit connoître quelque-chose du caractère d'Archélaüs ; il pouvoit même avoir eu connoissance du massacre dont je viens de parler, qui arriva peu de tems après la mort d'Hérode le Grand ; et ce qu'il en connoissoit pouvoit lui faire craindre pour la vie de l'enfant Jésus, qu'il regardoit comme l'espérance d'Israël : Un Ange lui apparoît, qui en en-

trant

trant dans ses craintes les justifie, et lui dit de ne pas s'arrêter en Judée, mais de demeurer dans la Galilée, dans une petite Ville nommée Nazareth, où à la faveur de l'obscurité l'enfant pourroit être en sureté, et le pourroit d'autant plus que les perquisitions pour le trouver, si on en faisoit encore, devoient naturellement se faire où il étoit né, c'est-à-dire, dans la Judée, et que ne l'y trouvant pas on devoit croire qu'il avoit été envelopé dans le massacre général des enfans de Bethléhem. Je dis ces choses, Mes Frères, pour vous faire concevoir comment l'enfant Jésus, à la faveur de l'obscurité, pouvoit demeurer avec sureté à Nazareth quoiqu'Hérode Antipas fût Tétrarque de Galilée, et d'autant plus que selon les apparences il étoit alors à Rome. Mais quand il auroit été là, combien de choses échapent aux tyrans, toujours occupés, ou des craintes ou des projets que leur ambition fait naître sans cesse, au milieu du tumulte et des intrigues inséparables des Cours ?

Hérode Antipas n'a pas persécuté Jésus-Christ enfant, il ne le connoissoit pas ; mais sa conduite à l'égard de Jean Baptiste prouve suffisamment ce qu'il auroit été pour Jésus-Christ, s'il l'avoit connu. Vous sçavez le crime abominable qu'il commit en enlevant la femme de son frère Philippe : Jean-Baptiste l'en reprit comme il le devoit, et par cette reprehension s'attira de sa part la haine qui à la fin produisit sa mort. Les premières années de Jésus-Christ se passèrent dans l'obscurité, mal-

gré toutes les grandes choses qui étoient arrivées, et qui auroient dû attirer sur lui l'attention de tout le Monde. Combien de choses merveilleuses n'a-t-il pas faites dans la Galilée même, sans qu'Hérode ait eu connoissance de lui ? Je suis indigné quand je songe combien de tems le Seigneur a demeuré inconnu : mais les Cours sont-elles faites pour être attentives aux choses qui méritent le plus d'attention ? Au milieu de tant de frivolités, de tant de projets d'ambition, de tant d'intérêts secrets, de tant de plaisirs turbulens, de tant d'affaires de Politique, dont on est sans cesse occupé dans toutes les Cours, a-t-on le tems d'examiner ce qui devrait seul attirer toute l'attention des hommes ? ou si l'on entrevoit des choses qui en méritent véritablement, est-ce dans les Cours que l'on peut s'y livrer, que l'on peut s'en entretenir ? Il se passera à la porte même les choses les plus merveilleuses ; il y aura à la porte, ou dans les parvis même de la Cour, un Jésus-Christ, un Jean-Baptiste, un homme qui parle des choses dont Jésus-Christ parloit, qui parle des choses les plus intéressantes, qui en parle de façon à mériter la plus grande attention ; et on l'ignore, ou on fait semblant de l'ignorer, on n'en parle pas : on croiroit se dégrader en paroissant connoître ou protéger un homme qui n'a que la même espèce de mérite qu'un Jésus-Christ, qu'un Jean-Baptiste : Ce n'est pas là un mérite qui soit de mise dans les Cours ; aussi Jésus-Christ a-t-il demeuré longtems en Galilée

sans

sans être connu ni d'Hérode ni de sa Cour. A la fin pourtant il faut qu'il en prenne connoissance. Jésus-Christ fait parler de lui, ses miracles attirent le monde après lui ; on le voit environné d'une foule de peuple, et qui plus est, d'une foule qui veut le proclamer Roi. Hérode entend parler de lui : les uns disent qu'il est le Christ, d'autres disent que c'est *Jean-Baptiste qui est ressuscité des morts* : Il s'arrête à cette dernière idée pour ne pas prendre connoissance de celle qui fait dire que Jésus est le Christ ; il dit aussi, *c'est Jean qui est ressuscité*. Mais le disoit-il sérieusement ! le croyoit-il, ou étoit-il capable de le croire pour le pouvoir dire sérieusement ? Si je me connois en caractères, il le disoit en se moquant, il le disoit d'un ton moqueur et méprisant, sous lequel il déguisoit la haine que ce qu'il entendoit faisoit naître dans son cœur. Il est dit dans l'Ecriture qu'il souhaitoit de le voir, parcequ'il avoit entendu plusieurs choses de lui : que n'a-t-il satisfait ce desir ? S'il avoit bien sérieusement eu envie de le voir, rien n'étoit plus facile. Il vouloit peut-être le voir comme son père avoit voulu le voir, pour le massacrer ; mais il n'étoit pas encore tems de montrer toute sa haine. Il est dit aussi, qu'il respectoit Jean-Baptiste, qu'il *faisoit plusieurs choses pour l'amour de lui, et l'écoutoit volontiers* : Ne croyez pourtant pas qu'il l'aimât véritablement : un cœur comme le sien étoit incapable d'amitié pour un homme tel que Jean-Baptiste, mais c'é-

Jean vi.
15.

Matth.
xiv. v. 2 ;
& Luc ix.
v. 7-9.

Marc vi.
v. 20.

toit un Prince fourbe, capable de la plus basse dissimulation, lorsqu'il s'agissoit d'en imposer pour satisfaire à ses vues ambitieuses ; et il craignoit peut-être de trop manifester ses véritables sentimens à son égard. Il falloit, pour les mieux cacher, faire semblant d'aimer Jean-Baptiste, il falloit le consulter quelquefois, et faire même quelque-chose comme par déférence pour ses avis, afin de cacher au Peuple une haine qui ne cherchoit que l'occasion d'éclater sans danger. Mais si Hérode haïssoit Jean-Baptiste, il ne devoit pas moins haïr Jésus-Christ, de qui ce même Jean étoit le Précurseur : Et non-seulement Jean avoit rendu témoignage à Jésus-Christ, mais Jésus-Christ rendoit aussi témoignage à Jean. C'est par ses repréhensions principalement que Jean paroît s'être attiré la haine d'Hérode, et Jésus-Christ ne prêchoit pas une autre Doctrine : sa Doctrine confirmoit celle de Jean-Baptiste, et en la confirmant confirmoit aussi la condamnation qu'il avoit prononcée de la conduite d'Hérode. Jésus-Christ faisoit plus, il continuoit à rendre témoignage au Précurseur, après qu'il fût mis en prison, dans ce tems où il ne pouvoit pas dire un mot en faveur de Jean, qui ne fût, je dirois presque, un trait de satire contre Hérode, qui ne prononçât sa condamnation. Hérode devoit donc haïr Jésus-Christ autant que Jean-Baptiste, mais il dissimule sa haine longtems sous un beau dehors, il fait semblant d'ignorer ce qui se passe,

pour-

Jean i.
 v. 29-36.

Matth. xi.
 v. 7-14.

pour-ainsi-dire, sous ses yeux : mais à la fin pour-
tant cette haine éclate. Jésus-Christ part de Ga-
lilée, pour la dernière fois, à ce qu'il semble, lors-
qu'on vient lui dire, *Retire-toi, va t-en d'ici, car*
Hérode te veut tuer. L'heure de Jésus-Christ ar-
rive, Il se trouve à Jérusalem, livré entre les
mains du Gouverneur Romain : Hérode se trou-
ve à Jérusalem dans le même tems, et à l'occasion
de Jésus se reconcilie avec Pilate : Celui-ci lui
envoie Jésus-Christ, et le fourbe le traite comme
s'il n'étoit à ses yeux qu'un ridicule objet de mé-
pris. Mais on ne témoigne pas ainsi son mépris
lorsqu'on n'a pas de haine : et si Hérode se borne
ici à marquer du mépris, c'est qu'en renvoyant
Jésus-Christ à Pilate, il sçait qu'il le lui renvoie
pour être par lui livré à la mort ; il sçait que sa
haine va être satisfaite ; et s'il y a du risque à fai-
re périr cette tête sacrée, elle sera immolée à sa
haine, sans qu'il y risque rien.

C'est ainsi, Mes Frères, que Jésus-Christ a été
persécuté par les Hérodes depuis sa naissance jus-
ques à sa mort, depuis son berceau jusques à sa
croix ; et il en sera persécuté même après sa
mort, en la personne de ses amis, de ses Disciples,
à qui il a dit, *Quiconque vous reçoit me reçoit, et qui-*
conque vous rejette me rejette. Luc x. 16.

Dans les Actes des Apôtres il est parlé d'un au-
tre Hérode surnommé *Agrippa*, fils d'Aristobule
et petit fils d'Hérode le Grand. Celui-ci, digne
rejetton

rejetton d'une telle race, n'a pu persécuter Jésus-Christ en personne, il étoit hors de son atteinte; il étoit monté au Ciel, et avoit glorifié ses Disciples en leur envoyant la promesse de son Père, en les remplissant du Saint Esprit, qui les rendoit dignes de marcher sur les traces de leur divin Maître. Jésus-Christ n'y est plus personnellement, mais ses Disciples y sont, et Hérode montrera en leurs personnes sa haine pour leur Maître, au nom de qui ils parlent. Il fait mettre en prison St. Jaques appelé le Majeur, frère de Jean et fils de Zébedée, et ensuite le fait mourir : et voyant que par cette persécution des Disciples il faisoit plaisir au peuple, ou au moins à une partie du peuple, il mit la main aussi sur St. Pierre et l'auroit fait mourir, s'il n'eut été délivré miraculeusement : St. Pierre fut mis dans les chaînes, et gardé par des Soldats dans sa prison ; et il a fallu qu'un Ange envoyé de Dieu le délivrât par miracle de la mort qui lui étoit préparée par Hérode.

Aa. xii.
J. 2-10.

J. 19-23.

Jos. Ant.
Jud. 1.
xix. c. 7.

Après avoir exercé ces cruautés en Judée, Hérode descendit à Césarée, où il reçut une Ambassade des Sidoniens et des Tyriens ; et un jour étant marqué pour cela, il parut vêtu si magnifiquement que le Peuple fut plus frappé de la splendeur de ses vêtemens que de la grandeur de sa personne ou de son autorité. Dans toute cette pompe il harangua le Peuple (et Dieu sçait comme il parla, car il faut bien peu de chose dans les

Princes

Princes pour les faire admirer) et le Peuple, excité peut-être par quelques flatteurs apostés, fit entendre ce cri, *C'est la voix d'un Dieu et non d'un homme*. Pour peu qu'Hérode eût été sage et modeste, il devoit rejeter avec dignité ces éloges : mais celui qui a fait la guerre à Dieu en la personne de ceux qui annoncent son Christ, sera-t-il capable de renvoyer à Dieu la louange des hommes ? Je ne sçai comment il témoigna son approbation des applaudissemens profanes de ses auditeurs, mais l'Ecriture dit formellement : *qu'il ne donna pas gloire à Dieu*, et nous apprend qu'en punition de son orgueil impie, frappé par un Ange du Seigneur, il mourut rongé de vers. Digne fin d'un petit fils d'Hérode le Grand, qui se montroit si digne des vertus de son Ayeul !

Quelque tems après, nous voyons un autre Hérode surnommé aussi Agrippa, fils de celui dont nous venons de parler. Celui-ci a vu de plus grands progrès du Christianisme que les autres, il doit mieux sçavoir ce que c'est : comment profite-t-il de cet avantage ? Il vient à Cesarée pour voir le nouveau Gouverneur de la Judée, lorsque St. Paul y étoit : Le Gouverneur Félix, à qui Festus succédoit, l'y ayant laissé en prison pour faire plaisir aux Juifs. Festus embarrassé au sujet de St. Paul, en parle à Hérode Agrippa, qui veut le voir et l'entendre parler. Un jour est nommé pour le faire paroître : Agrippa vient

Act. xxv.
v. 13, jus-
qu'à la
fin ; &
xxvi.

au tems marqué, avec Bérenice sa sœur, et on fait venir Paul, à qui on dit, qu'il lui est permis de parler pour sa défense. St. Paul parle, et avec quelle éloquence, avec quelle dignité ! O c'est ici que l'admiration doit éclater ! Si jamais il étoit permis de s'écrier *Voix d'un Dieu et non d'un homme*, c'est ici qu'on auroit dû le faire ; c'est ici qu'Hérode auroit dû donner avec vérité les éloges qu'un peuple idolâtre avoit prodigués avec tant de flatterie à son indigne père. Quels ménagemens, quelle modération dans ce discours, et cependant quel courage ! car enfin, Mes Frères, St. Paul y prêchoit l'Evangile. Persécuté pour la cause de l'Evangile de Christ, il ne peut se dispenser de parler de la persécution faite à Jésus-Christ, tant en sa propre personne qu'en celle de ses Disciples et de tout ceux qui marchent sur ses traces ; et il se trouve obligé de parler de ces choses devant un Hérode, arrière-petit-fils de celui par qui l'affliction et les larmes ont été portées dans Bethléhem par le massacre le plus cruel, dans l'espérance d'y faire périr l'enfant Jésus ; devant un Hérode, neveu de celui qui après avoir fait mourir le Précurseur de Jésus-Christ, persécute Jésus-Christ lui-même dans mon Texte ; et fils de celui par ordre de qui Jaques fils de Zébedée avoit perdu la vie, et de la cruauté de qui il n'avoit pas falu moins qu'un miracle pour délivrer St. Pierre. St. Paul dans une situation si délicate parle de ces choses ; et il en parle sans laisser échaper le moindre

dre mot qui puisse paroître faire un sujet de reproche à Agrippa, d'être né de l'indigne race des Hérodes. Il parle de la persécution faite à Jésus-Christ dans la personne de ses Disciples ; mais il ne nomme qu'un seul persécuteur, et ce persécuteur, c'est lui-même ; il représente Jésus-Christ lui parlant du Ciel pour lui dire, *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* et en faisant sa propre histoire il instruit Agrippa de ce que doivent faire tous ceux qui comme lui ont eu le malheur d'avoir été des Persécuteurs du Christ de Dieu. . . . Encore une fois, quelle délicatesse ! quelle douceur ! quelle modération, et en même tems quelle fermeté ! Il en appelle à la conscience d'Hérode, *Crois-tu aux Prophètes, ô Roi Agrippa ? je sçais que tu y crois.* Il en appelle à la connoissance qu'a le Roi des faits dont il parle, qui sont de notoriété publique. Quels ressorts pour toucher le cœur d'Hérode ! Hérode eût-il pu résister à ce discours, s'il eût été véritablement homme, s'il eût eu une ame, s'il eût eu quelque sensibilité, s'il n'eût pas été un Hérode ? Celui-ci paroît cependant un peu plus honête-homme que ses prédécesseurs, il semble avoir quelque sentiment, il paroît ébranlé au discours de St. Paul : mais à quoi cela se réduit-il ? A dire, *Tu me persuades à-peu-près d'être Chrétien.* Le discours de St. Paul a porté le trouble dans son ame, il en a été ému, et il le reconnoît, il exprime l'émotion qu'il ressent : Mais cette réponse de l'Apôtre, *Plût à*

Act. xxii.
v. 7.

Act. xxvi.
v. 27.

*Dieu que non-seulement toi, mais tous ceux qui m'écou-
tent, fussent, non à-peu-près, mais entièrement tels que
je suis aujourd'hui, excepté ces liens, dont je suis lié
pour la plus belle de toutes les causes ! cette ré-
ponse, qui devoit achever de toucher son cœur et
le déterminer à donner gloire à la Vérité, cette ré-
ponse ne le détermine pas, ne le touche pas, ne
produit pas plus d'effet sur lui que sur la pierre ou
sur le marbre. Il a été ébranlé, mais il ne l'a été que
pour montrer que c'est là tout ce qu'il faut atten-
dre d'un Hérode, que c'est le plus haut degré où
cette misérable race puisse atteindre. Il reconnoit
l'innocence de St. Paul, il dit que *s'il n'en eût ap-
pelé à César, il pouvoit être relâché* ; mais il ne peut
gagner sur lui de devenir par St. Paul un Disciple
de Jésus-Christ. Il semble qu'il soit dans le sang
de cette malheureuse race (si l'on peut ainsi par-
ler), qu'il soit dans la partie la plus intime de leur
ame de persécuter Jésus-Christ, ou au moins de ne
lui pas rendre ce qui lui est dû. Il semble, en-
core-une-fois, que ce soit une race dont Dieu
n'ait permis l'existence que pour persécuter ses
enfants, que pour figurer contre Jésus-Christ et
ses Disciples, comme autrefois Pharaon et les
Magiciens contre Moïse et Aaron, chargés d'a-
mener les Israélites hors d'Egypte.*

Il est parlé dans l'Evangile d'un autre Hérode,
dont il faut ici dire un mot, parcequ'il semble é-
tre une exception à ce que nous avons dit des

Hérodes

Hérodes en général. C'est celui qui est surnommé Philippe, et dont il n'est parlé dans l'Evangile que sous ce nom ; il étoit frère d'Hérode Antipas, et celui dont il avoit enlevé la femme. L'histoire lui rend le témoignage d'avoir été d'un caractère plus doux et plus débonnaire que les autres de sa race ; et nous voyons quelquefois Jésus-Christ se retirer dans son territoire pour être plus en sûreté qu'il ne l'étoit dans la Judée ou dans la Galilée. . . Philippe avoit peut-être quelques vertus : mais qu'est-ce que des vertus qui ne nous conduisent pas à Jésus-Christ ? Philippe, avec toutes ses vertus, a-t-il montré des dispositions favorables à Jésus-Christ ? a-t-il su rendre justice à Jésus-Christ ? a-t-il été disciple de Jésus-Christ ? Comme tous les Hérodes, Philippe étoit vil adorateur de la Puissance Romaine : mais pendant qu'il deshonorait son Judaïsme en faisant bassément la cour aux Empereurs Romains, a-t-il su s'humilier devant Jésus-Christ ? Naturellement moins ambitieux qu'Antipas, Philippe étoit aussi par sa situation plus éloigné de former des prétensions à la Souveraineté de la Judée : d'ailleurs, il auroit pu comme Antipas haïr Jésus-Christ, souhaiter même sa mort, mais être en même tems retenu par la crainte des Juifs, ou par l'exemple de son frère Archélaüs. Tétrarque d'un autre Païs que la Galilée, il ne pouvoit pas regarder Jésus-Christ comme son sujet : il pouvoit cependant souhaiter

Marc vi.
v. 18.

sa mort, mais souhaiter en même tems que le blâme en tombât plutôt sur quelqu'aître que sur lui ; et il pouvoit compter que si l'intérêt de la maison des Hérodes demandoit la mort de Jésus-Christ, Antipas ne le laisseroit pas échaper. Que dis-je ? avec l'ame la plus lâche, la plus vuide de toute vertu, il pouvoit, par un esprit de haine et de vengeance contre son indigne frère, avoir quelques ménagemens politiques pour ce Jésus qui faisoit cause commune avec ce même Jean dont la tête étoit tombée sous le glaive d'Antipas, pour avoir osé lui dire, *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère.* . . . Philippe fut le moins méchant des Hérodes : ce sont là peut-être les véritables termes dans lesquels on doit renfermer son éloge : Les autres Hérodes eurent aussi quelques vertus ; ils manifestèrent des qualités, ils firent des actions qui, considérées à-part, pouvoient mériter des éloges : ils eurent cela de commun avec mille fameux scélérats. . . Faites le portrait le plus avantageux que vous pourrez de Philippe, vous ne le trouverez beau que par comparaison ; et cette comparaison même relevera l'horreur des autres parties du tableau que nous avons ébauché de cette malheureuse famille : tout n'y respire pas avec la même force, tout n'y manifeste pas également un esprit d'Antichristianisme ; les couleurs qui le peignent ont leurs nuances, elles sont plus-ou-moins sombres dans les différentes

différentes figures ; et celle d'Hérode Antipas (car c'est de lui après-tout qu'il s'agit,) n'y paroît certainement pas la moins noire. Nous avons cité les traits connus de sa conduite à l'égard de Jésus-Christ : à n'en juger que par ces traits, il n'est personne qui ne convienne qu'il ressemble plus à son Père Hérode, qu'à son Frère Philippe. Approfondissez son caractère, et vous sentirez encore mieux combien c'étoit une chose digne de lui que de rouler dans son esprit quelque funeste attentat sur les jours de Jésus-Christ.

Hérode Antipas devoit haïr Jésus-Christ autant que son Père l'avoit haï, parcequ'il avoit les mêmes vices, les mêmes passions et les mêmes intérêts que son Père. Ce qui a déjà été dit d'Hérode le Grand suffit pour démontrer son caractère vicieux. On voit en lui une ambition à laquelle il étoit prêt à tout sacrifier : il vouloit se faire passer pour le Messie, et par-conséquent il devoit trembler à la nouvelle qu'un enfant étoit né qui étoit le Messie promis, il devoit haïr cet enfant, les intérêts de son ambition exigeoient que cet enfant pérît : pour satisfaire son ambition, il devoit chercher à se défaire de lui s'il étoit possible. Son ambition, qui lui donnoit les plus grandes vues, le faisoit en même tems ramper. Lui qui ne sçavoit pas s'humilier devant Dieu, sçavoit s'humilier devant un Antoine et devant un Auguste. Comme ses vues étoient contraires à celles

celles de Dieu, il n'espéroit rien de lui; il attendoit tout des Romains, et employoit toutes sortes de moyens pour se les rendre favorables; il faisoit lâchement sa Cour aux Empereurs et au Peuple Romain, il faisoit bâtir des Villes, et même des Temples, auxquels il donnoit des noms profanes, à l'honneur des Empereurs Romains. . . .

Hérode Antipas avoit la même Ambition que son Père, nourrie par les mêmes vices et les mêmes passions, formant les mêmes intérêts, lui donnant les mêmes vues et le même esprit d'Antichristianisme. L'Histoire de Jean-Baptiste nous est une preuve de la sensualité d'Antipas, autant que de sa grande facilité à commettre le meurtre; et sa propre histoire prouve ce que nous avons dit de son ambition. Après la mort de son Père, mécontent de n'avoir en partage que la Tétrarchie de Galilée, malgré le dernier testament de son Père qui nommoit Archélaüs Roi de Judée, lequel testament ne pouvoit être exécuté sans avoir été confirmé à Rome; Antipas, sous le vain prétexte qu'il avoit été nommé Roi dans un testament précédent, eut le front d'aller à Rome disputer le Royaume, et tâcher de se faire couronner Roi de Judée, au préjudice de son propre frère, sans pourtant y réussir, comme il paroît par ce que nous avons déjà dit d'Archélaüs.

Si Hérode Antipas n'a pas porté aussi loin qu'Hérode le Grand la lâche adulation pour les Empereurs Romains, il en a assez fait pour prou-

ver qu'il agissoit par les mêmes principes, et que s'il y a eu quelque différence, c'est parceque les intérêts de son ambition ne demandoient pas qu'il portât toujours les choses aussi loin qu'avoit fait son Père.

Si Hérode le Grand a fait bâtir des Villes auxquelles il a donné les noms illustres des Romains, à l'honneur des Empereurs; Antipas aussi a fait bâtir sa Ville de Tibériade à l'honneur de Tibère, et a fait bâtir, ou rebâtir et orner, une autre Ville à laquelle il donna le nom de Juliade, à l'honneur de l'infame fille d'Auguste, qui par ses honteux dérèglemens a fait du nom de Julie un des plus infames noms de l'histoire.

Nous voyons au-reste dans l'histoire, qu'Hérode Antipas a fait d'autres voyages à Rome que celui dont nous avons parlé; nous y voyons un second voyage qu'il y fit pour régler quelques intérêts de son ambition; et ce fut dans une visite, que tout en faisant ce voyage il rendit à son frère Philippe, qu'il vit sa femme, et contracta avec elle cet accord incestueux dont Jean-Baptiste fut enfin la victime. L'histoire nous parle aussi d'un troisième voyage qu'il fit à Rome, et pourquoi si ce n'est pour travailler à avancer les intérêts de son ambition? ce qui montre que son ambition a duré jusques à la fin. Il vouloit être tout ce qu'avoit été son Père, et il croyoit que quand il en seroit une fois là, il n'y avoit rien de si grand à quoi il ne pût prétendre. Il a eu la même ambi-
tion

tion que son Père, avec les mêmes vices et les mêmes passions ; s'il ne les a pas toujours poussés aussi loin, c'est que les intérêts de son ambition même demandoient qu'il les renfermât dans des bornes plus étroites : Il avoit devant ses yeux l'exemple de son frère Archélaüs, qui pouvoit servir à modérer sa cruauté, et l'empêcher aussi de pousser trop loin cette lâche adulation pour les Romains, par laquelle les Hérodes se rendoient méprisables, même aux Romains, et irritoient leur propre peuple contr'eux. Antipas sçavoit ce que c'étoit que craindre le peuple ; il est dit expressément qu'il auroit mis la main sur Jean-Baptiste, mais *qu'il craignoit le peuple, parceque Jean en étoit regardé comme un Prophète* : Il sçavoit que son frère n'avoit été déposé qu'après des plaintes portées contre lui par les Juifs, las de souffrir ses cruautés : Il pouvoit craindre que s'il portoit ou ses cruautés ou son adulation pour les Romains, aussi loin que son Père, le peuple en seroit trop irrité ; et encore-une-fois, il sçavoit que quand le peuple est trop mécontent il sçait faire déposer les Princes qui l'oppriment.

Matth.
xiv. v. 5.

Hérode le Grand haïssoit Jésus-Christ, et aussitôt qu'il en eut entendu parler, *il en fut troublé*. Hérode Antipas, avec les mêmes dispositions que son Père, devoit le haïr aussi ; et quand il en entend parler, tout comme son Père il en est troublé : *Il étoit en perplexité*, nous dit St. Luc, de ce qu'il

Luc ix.
v. 7.

qu'il entendoit dire de lui. Hérode le Grand a cherché à le faire périr dès sa naissance ; et si Hérode Antipas n'a pas encore mis la main sur lui, ce n'est, selon toute apparence, que la crainte, soit du Peuple soit des Romains, qui l'a retenu : devons-nous donc être surpris que dans mon Texte on vienne lui dire, *Va-t-en d'ici, car Hérode veut te faire mourir ?*

Nous avons déjà parlé des Hérodiens, qui vouloient faire reconnoître le Christ en la personne d'Hérode le Grand : mais s'ils n'avoient prétendu attacher la qualité de Christ qu'à Hérode le Grand personnellement, à sa mort cette secte se seroit dissipée, il n'en auroit plus été parlé ; cependant nous la voyons subsister après lui, il n'en est même fait mention bien-nettement que par rapport au tems d'Hérode Antipas. Ce n'étoit certainement pas en faveur d'Hérode le Grand qu'elle subsistoit alors ; ce ne pouvoit donc être qu'en faveur d'Antipas, qu'elle vouloit faire passer aussi pour le Christ ; supposant, comme je l'ai déjà dit, que les Oracles touchant le Christ pouvoient s'entendre de plusieurs Rois successifs. La secte des Hérodiens ne pouvoit avoir subsisté que bien sourdement après la mort d'Hérode le Grand, sur-tout depuis que la Judée étoit régie par des Gouverneurs Romains ; elle renait en quelque sorte sous Hérode Antipas : cela ne peut s'expliquer qu'en supposant qu'il en est le chef et l'ame, et c'est là sans-doute la raison de ce qu'on trouve

dans un ancien Auteur, qui, parlant des Hérodiens comme de gens qui vouloient faire passer Hérode pour le Christ ; au-lieu de nommer Hérode le Grand, spécifie le nom d'Antipas. Et si Antipas fut réellement le chef et l'ame des Hérodiens, comme son Père l'avoit été, qui ne voit qu'il devoit, à-son-tour, rouler dans son esprit des pensées meurtrières contre quiconque se présenteroit en qualité de Christ, et par conséquent contre ce Jésus dont parle notre Texte, à moins qu'il n'ignorât les prétensions de ce même Jésus au titre de *Christ* : Mais pouvoit-il les ignorer ? Il semble, à-la-vérité, n'en rien sçavoir, lorsqu'il en parle comme soupçonnant que ce pouvoit être *Jean-Baptiste ressuscité* : mais (je pense l'avoir dit plus d'une fois) qui ne voit que c'est un fourbe ? Celui à qui la grande réputation de ce Jésus a fait naître l'envie de le voir, pouvoit-il ignorer ce qu'on disoit de plus notable sur son sujet. Antipas avoit aumoins bien-connu Jean-Baptiste ; il ne pouvoit pas ignorer que Jean-Baptiste même avoit fait revivre l'idée d'un Christ qui n'avoit rien de commun avec les Hérodes. Soit qu'on fût disposé à le reconnoître lui-même pour le Christ, soit qu'on voulût le tenter, on lui avoit publiquement demandé s'il étoit le Christ, ou s'il falloit en attendre un autre : peut-être même étoit-ce là le principal quoique secret motif, de ce qu'Antipas avoit fait pour s'assurer de sa personne, et de la facilité avec laquelle il accorda sa tête à l'odieuse demande

demande d'Hérodiade. Ce que j'en dis pourroit peut-être se confirmer, quoiqu'indirectement, par le témoignage de l'historien Joseph. Soupçonner ou faire semblant de soupçonner que Jésus étoit *Jean-Baptiste ressuscité des morts*, c'étoit assez annoncer qu'il appréhendoit la reproduction d'un sujet qu'on pourroit trouver propre à soutenir le personnage de Christ : Il sçavoit sans-doute que Jean avoit publiquement déclaré qu'il ne l'étoit point ; mais pouvoit-il ne pas sçavoir en même tems, que Jean avoit dit aussi publiquement ; *Il en vient un après moi dont je ne suis pas digne de délier les souliers ?* Suivant le témoignage de Joseph, Antipas avoit certainement pris connoissance des attroupemens qui se faisoient autour de Jean-Baptiste, il en avoit été alarmé, il avoit craint que cela ne produisît une révolution dont il seroit lui-même la victime, s'il ne la prévenoit : devoit-il trouver un moindre sujet d'alarme dans les attroupemens qu'on faisoit autour de Jésus-Christ ; qui ne disoit jamais comme Jean-Baptiste, *Je ne le suis pas il en vient un après moi plus grand que moi ?*

Ajoutez qu'Hérode ne sçachant rien de toutes ces choses par ses propres yeux, ni par le témoignage d'honnêtes gens amis de Jésus-Christ, ne pouvoit en juger que par le rapport de ses ennemis, qui supprimoient sans-doute tout ce qui pouvoit tendre à calmer les alarmes d'Hérode, et exagéroient tout ce qui pouvoit les augmenter.

Jos. Ant.
Jud. l.
xviii. c. 7.

Matth. iii.
v. 11.

Voy. Luc
viii. 3.

Jésus-Christ avoit des ennemis à la Cour d'Hérode Antipas, et il n'y avoit pas d'amis : il pouvoit avoir des amis, ou des connoissances aumoins, dans la maison d'Hérode, et il en paroît même quelque-chose dans l'histoire Evangélique : mais tous ceux qui sont de la maison d'un Prince ne sont pas de sa cour. Croyez-vous que parmi ces gens avec qui Hérode célébroit sa naissance, qui étoient du festin avec lui, qui avec lui sacrifioient à leur ventre, qui s'enyvroient avec lui, et prenoient plaisir à voir une jeune Princesse se prostituant à dancer devant eux comme une vile Comédienne, croyez-vous, dis-je, que parmi ces gens-là il y en avoit qui eussent des entrailles et un cœur capable d'amour pour Jésus-Christ, des gens capables de s'intéresser pour lui ? Non : de telles gens n'auroient pas été admis à la familiarité ni à la confiance d'Hérode. Jésus-Christ étoit certainement haï des Pharisiens et des Saducéens, deux espèces de gens qui, malgré la différence de leurs sentimens à certains égards, paroissent plus d'une fois avoir eu des liaisons étroites avec les Hérodiens : croira-t-on que des gens de ce caractère aient manqué de diligence et d'adresse, pour mettre en jeu contre Jésus-Christ tout le crédit qu'ils pouvoient avoir à la Cour ? Quand un Prince reçoit des accusations contre un homme, supposé même que cet homme ait à la Cour des amis qui reconnoissent l'injustice des accusations portées contre lui, que peuvent-ils en sa faveur ?

On

On suppose que ceux qui accusent ne le font pas sans sçavoir qu'ils font plaisir au Prince : ils craindroient de s'attirer son indignation, en se portant pour délateurs contre quelqu'autre, s'ils n'étoient assurés d'avance que leurs accusations lui seront agréables. On gémit de voir de telles injustices, mais c'est tout ce qu'on peut faire : on ne peut pas risquer de se faire des affaires avec les accusateurs, et encore moins avec le Prince, en cherchant à justifier celui à qui on fait tort ; ainsi la calomnie a son cours et produit ses effets, sans que personne s'y oppose. Mettons que Jésus-Christ eût eu dans la Cour même d'Hérode, quelques personnes disposées à rabattre ou à parer les coups de la calomnie dans les commencemens ; peu s'en faut, qu'en les supposant même en quelque sorte complices des calomniateurs par un trop timide silence : peu s'en faut, dis-je, que leur timidité ne paroisse excusable depuis que ce monstre, par l'emprisonnement et l'assassinat de Jean-Baptiste, a fait voir de quoi il étoit capable.

Disons plus. Jésus-Christ s'attiroit par ses manières, et les mauvais offices de ses ennemis et la mauvaise volonté du Prince. Suivant les idées vulgaires de la prudence et de la douceur, il auroit falu qu'il amadouât tous ceux qu'il voyoit disposés à lui nuire ; et il les traitoit avec une hauteur, il les apostrophoit avec une sévérité, qui devoient aumoins paroître insupportables à leur orgueil : Il auroit falu qu'il sçût être un peu courtisan ;

tisan ; et il ne l'étoit pas du tout ; avec toute son humilité, il ne sçavoit pas s'abaisser jusques-là : Il auroit falu rabattre quelque-chose de la sévérité de sa morale ; et il n'en rabattoit jamais rien : Il auroit falu ne pas toucher, ou toucher plus délicatement, certains points trop facilement applicables au Tyran ; et ses ménagemens n'alloient certainement pas jusques-là : Il auroit falu ne point parler de Jean-Baptiste publiquement ; et il parloit publiquement de lui avec éloge : Hérode avoit témoigné qu'il seroit bien-aise de le voir ; et Jésus-Christ n'avoit pas montré la moindre sensibilité pour un tel honneur. *Maître, nous sçavons que tu es véritable, et que tu enseignes la voie de Dieu en vérité, et que tu ne te soucies de personne ; car tu ne regardes point à l'apparence des hommes : C'est en propres termes, la louange qui lui fut donnée un jour en vertu de la notoriété du fait, quoiqu'à mauvaise intention, par des Hérodiens même, accompagnés de quelques Pharisiens ; et au-lieu de répondre bien respectueusement à ces honorable partisans d'Hérode, il entame sa réponse par le appeler des hypocrites : Il faut avouer que cela étoit bien-peu courtisan, et justifioit d'une étrange manière le compliment doucereux qu'on venoit de lui faire sur sa sincérité. Mais à quoi bon chercher si loin des exemples de sa franchise pour courtisane, lorsque nous en avons un des plus notables sous les yeux ? Dans le verset qui suit immédiatement*

Matth.
xxii.
v. 16.

immédiatement notre Texte, Jésus s'adresse à ceux qui sont venus lui dire de se retirer de là, parce-qu'Hérode veut le faire mourir; il les charge pour Hérode d'une réponse dont le sens est : J'irai mon train, je ne crains point ses menaces; et il ne fait point scrupule de commencer sa réponse par ces mots, *Allez dire à ce Renard*. Il faut convenir que de pareils traits sont bien-hardis de la part d'un Galiléen, qu'Hérode Tétrarque de Galilée pouvoit regarder comme son sujet, et qui étoit actuellement sur les terres de sa domination : Mais cette dernière considération ne paroît pas avoir jamais embarrassé Jésus-Christ. C'est au milieu de la Galilée, c'est en quelque-sortie sous les yeux d'Hérode ou de ses créatures, qu'il a le plus exercé jusqu'alors son ministère, avec une liberté supérieure à toutes les craintes. Il peut avoir disparu quelquefois par un ménagement de prudence, où l'on voudroit en vain reconnoître quelque timidité. Il excitoit ou ménageoit la haine de ses ennemis, comme il excitoit ou ménageoit le zèle de ses partisans et de ses Disciples, par des raisons tirées du but même de sa mission. Et cela même indiquoit une supériorité de vues, et une élévation de sentimens qui devoient embarrasser, piquer, et aigrir la haine d'Hérode et des Hérodiens.

Encore si dans le caractère de celui qui reprend avec tant de hardiesse, on pouvoit trouver quelque-chose qu'à son tour on pût reprendre avec la moindre

moindre apparence de raison ! Les vicieux pardonnent quelque-chose à des vicieux, à cause de la sympathie que le vice laisse subsister entr'eux ; on cherche avec une espèce d'ardeur à trouver quelque-chose à reprendre en ceux par qui l'on est traité comme Jésus-Christ traite Hérode et les Hérodiens. Mais de quoi l'accuser raisonnablement ? Cet homme, dont la vertu paroît quelquefois si noblement farouche, est en même temps un homme dont la vertu est irrépréhensible ! Les paroles humiliantes, dictées par un esprit d'orgueil et de vengeance, seroient repréhensibles dans les plus grands Monarques : Mais de telles paroles ne furent jamais dictées à Jésus-Christ que par une vertueuse et charitable indignation. Les coups les plus terribles de sa langue doivent paroître des coups de grace, lorsqu'on voit par ses miracles quels autres coups il étoit maître de frapper. Hérode ne pouvoit lui soupçonner des vues ambitieuses, qu'en le supposant capable de cacher les menées de son ambition sous le voile de la dissimulation la plus profonde : Que put-il jamais seulement entrevoir en lui, qui eût l'air du moindre penchant pour une expédition militaire, pour un soulèvement, pour un complot, pour la moindre intrigue de politique ? On l'a accusé d'être un *mangeur* et un *buveur* ; on lui a tendu des pièges, afin de découvrir en lui quelque complaisance au moins pour les desordres de l'amour ; on a fait ce qu'on a pu pour le trouver en défaut.

sur le respect dû à la Loi de Moïse ; mais de quelle épreuve n'est-il point sorti victorieux ? Non-seulement Jésus-Christ étoit d'une vertu irrépréhensible, mais cette vertu étoit reconnue : Il avoit des ennemis, mais il avoit aussi des amis et de zélés admirateurs de ses vertus. Encore si avec tout cela il eût paru comme les grands du Monde ; s'il eût paru au milieu de la richesse et des grandeurs humaines ? on aime à voir la vertu parée de tous ces ornemens-là ; parcequ'on attribue facilement à cet éclat extérieur la réputation de vertu dont un homme jouit dans de telles circonstances ; et c'est autant de diminué sur ce qu'on doit à la vertu même. En Jésus-Christ il n'y a rien de semblable : Si la vertu paroît en lui, il faut qu'elle y soit véritablement, il n'a rien qui puisse en imposer ; c'est la vertu sans aucun ornement extérieur, c'est la vertu toute nue, précisément telle qu'il la faut pour déplaire souverainement au cœur vicieux d'un Tyran. J'abrège, Mes Frères. Une vertu aussi pure que celle de Jésus-Christ, une vertu aussi propre à le faire au moins haïr parmi les malhonnêtes gens du commun, devoit mettre dans une espèce de rage contre lui un Hérode, que son rang, sa naissance, ses prétentions, ses intérêts, ses vices et ses crimes, distinguoient avec tant d'éclat de la foule subalterne des malhonnêtes gens. Faut-il donc être surpris qu'il soit tenté de faire mourir Jésus-

Vol. II. O o Christ?

Christ ? Je m'étonne plutôt qu'il en soit encore à la tentation.

Déplorons la misère des grandeurs humaines, et le sort des Rois. Occupés de leur propre Règne, à-peine songent-ils, à-peine savent-ils, qu'il est un Règne de Dieu dont les intérêts doivent être le principal objet et des Rois et des Peuples. Souvent les intérêts des deux Règnes s'accordent mal ; souvent en pareil cas, même avec des lumières et de bonnes intentions, le Potentat se trouve entraîné comme un esclave dans le mauvais parti ; souvent des sentimens, des principes et des projets criminels, transmis d'un Règne à l'autre, deviennent dans ces grandes maisons une espèce de patrimoine inaliénable. Si les Hérodes n'eussent été que des particuliers, que des gens du commun, ils n'eussent peut-être pas été les persécuteurs de Jésus-Christ, quelqu'un d'eux peut-être eût été du nombre de ses Disciples et des Prédicateurs de sa gloire. Nous voyons quelquefois, il est vrai, dans des familles particulières, certains vices, certaines mauvaises dispositions, certaines haines, qui s'y perpétuent de père en fils : mais pour juger combien cela forme un héritage de malédiction, c'est dans les familles des Maîtres du Monde qu'il en faut chercher des exemples. Nous avons vu sur le trône même, une famille dans laquelle les principes les plus contraires à la Constitution heureuse de ce Royaume,

et

et les plus destructifs de cette Constitution, étoient devenus un malheureux héritage ; nous avons vu ces mauvais principes si fortement enracinés dans cette famille, qu'ils n'ont pu s'effacer par la mort d'un de leurs Rois, ni par l'exil d'un autre ; pas plus que les mauvais principes des Hérodes, par l'exil de quelques-uns d'entr'eux, et par la mort plus ou moins triste de tous, le seul Philippe excepté, qui encore eut le chagrin de mourir sans héritier.

Bénéfisons Dieu, Mes Frères, quand il nous donne des Rois qui n'ont que de bons principes, et des familles Royales où les bons principes sont héréditaires : prions-le de n'en donner que de tels à tous les peuples, s'il est possible ; formons ces vœux sur-tout pour les Princes du Monde Chrétien : Et en priant Dieu de garantir tous les Princes de cet esprit d'antichristianisme qui posséda les Hérodes, prenons garde que cet esprit immonde ne se glisse dans nos propres cœurs.

Gardez-vous du levain d'Hérode, est une leçon pour les particuliers comme pour les Princes : Les Hérodiens n'étoient pas des Hérodes, ils n'étoient pas tous non-plus des gens de Cour. Les petits s'attachent aux Grands, et pour de vils intérêts épousent leurs mauvais principes : un fanatisme contagieux grossit la foule, et séduit souvent ceux même que leur intérêt devoit retenir. Nous ne sommes ni Rois ni grands Seigneurs ; on peut nous dire ce que St. Paul disoit aux Co-

Marc
viii. 15.

1 Cor. i.
26.

rinthiens, et avec plus de raison peut-être ; *Il n'y a pas beaucoup de nobles ni beaucoup de riches parmi vous* ; Nous profiterons, si nous sommes sages, des facilités que nous offre la médiocrité et la pauvreté même de notre état, pour nous garantir des influences de toute espèce d'Hérodianisme ; et notre dévouement aux intérêts du Règne de Dieu par son Christ, justifiera ce qu'il a dit du bonheur des pauvres. C'est quelque-chose de bien étrange que l'infatuation de certains esprits ! Ils ne tirent aucun avantage des Règnes de ce Monde, ils en sont les victimes ; ils devraient trouver leur consolation et leur joie dans l'Évangile qui leur annonce le Règne de Dieu par son Christ ; et cependant quand on leur parle de ce Règne avec zèle et avec force, quand on pousse les conséquences qui en résultent naturellement, il semble que tout soit perdu pour eux ; ils s'effarouchent, ils entrent presque en fureur. . . . Il est vrai que tous ne vont pas à cet excès ; il y en a qui semblent avoir décidé que pourvu qu'ils ne se déclarent pas contre le Règne de Dieu, ils sont à couvert de tout reproche d'Antichristianisme : Mais prenons y garde, nous avons vu que tous les Hérodes n'étoient pas également antichrétiens. La seule indifférence pour Jésus-Christ est un crime capital ; vous sçavez qu'il a dit, *Qui n'est point avec moi est contre moi* : et à quoi peuvent s'attendre ceux qui auront été contre lui ?

Matth.
xii. v. 30.

L'Historien

L'Historien Joseph remarque, touchant les Hérodes, que dans l'espace de cent ans ils ont paru et disparu. Ils ont fait beaucoup de bruit dans le Monde, ils y ont eu de grandes vues, et y ont formé de grands projets, la nombreuse famille d'Hérode le Grand sembloit promettre une postérité éternelle ; cependant au bout de cent ans, c'est une race à-peu-près éteinte ; *Ceux qui cherchoient la vie de l'enfant Jésus sont morts.* Les Hérodes ne règnent plus, mais Jésus-Christ règne encore ; et son Règne ne passera point. Les Hérodes sont morts, leur règne est passé, et ainsi entrera-t-il de tous les Règnes de ce Monde ; il n'y a que le Règne de Dieu par son Christ qui soit fait pour durer éternellement : Il viendra sur les nuées du Ciel pour juger les vivans et les morts, appellera, et les morts sortiront de leurs tombeaux, et les Hérodes seront obligés de paroître devant lui, il faudra qu'ils soient jugés par celui dont ils ont cherché la vie. N'attentions pas jusqu'alors, Mes Frères, à reconnoître que c'est à lui, et à lui seul qu'il appartient de régner sur nous, *jusques à ce qu'il ait soumis tous ses ennemis sous ses pieds, et que toutes choses lui soient assujetties : afin que Dieu soit tout en tous.*

1 Cor. xv.
v. 25, 27,
28.

SERMON

S E R M O N X I .

O U

S E R M O N I I .

S U R

L U C , Chap. XIII. v. 31.

Prêché en 1760.

L U C, Chap. XIII.

31. *En ce même jour-là il vint vers lui des Phari-
siens, lui disant, Retire-toi, va-t-en d'ici, car Hérode
cherche à te faire mourir.*



VOIL A, Mes Frères, une bien grande indi-
gnité : C'est la première reflexion qui
s'est présentée à mon esprit, en considérant ce Tex-
te : cependant quelques raisons de convenance
m'ont porté à la supprimer dans un précédent
discours, pour traiter cette partie du Texte qui
parle du dessein formé par Hérode de faire
mourir Jésus-Christ. J'ai cherché d'où pouvoit
venir à Hérode ce mouvement de haine ; et j'ai
fait voir qu'il étoit si capable de former un pa-
reil dessein, que quand il n'auroit pas été rapporté
comme un fait historique, quand ce n'auroit été
qu'une simple conjecture, ce seroit aumoins une
conjecture fondée sur une probabilité infinie. Je
repréens aujourd'hui la reflexion que ce trait d'his-
toire fait naître si naturellement. On vient avertir
Jésus-Christ de s'en aller, de se retirer de là, par-
cequ'Hérode veut le faire mourir. Voila un
traitement bien sévère, bien rude, bien cruel et

bien mortifiant, que l'on fait souffrir à Jésus-Christ.

Je sçais que l'avertissement qu'on donne ici à Jésus-Christ, considéré en lui-même, pourroit être un avertissement d'amitié : on en a quelquefois vu de semblables, dans lesquels on ne sçauroit, sans avoir bien de la méchanceté, supposer autre chose que de l'amitié. Jonathan en donne un à David :

1 Sam.

xix. v. 2.

Saül mon Père, lui dit-il, cherche à te faire mourir. Maintenant donc donne-toi garde, je te prie, jusqu'au matin, et demeure en quelque lieu secret, et te cache.

v. 11.

1 Sam.

xxii. v. 5.

David reçoit d'autres avertissemens de la même espèce ; il en reçoit un de Mical, et dans une autre occasion, il en reçoit un de Gad ; dans lesquels il n'y avoit certainement que de l'amitié. Nous pourrions en citer d'autres exemples, mais leur multiplicité allongeroit le discours, et l'idée que de tels exemples doivent inculquer doit être déjà assez faisie ; c'est qu'un avertissement comme celui de mon Texte, pourroit être un avertissement d'amitié ; un avertissement qu'un ami charitable pourroit donner. Mais quand un ami donne de tels avertissemens il y paroît à la manière, il y paroît au ton de voix, il y paroît à l'air, il y paroît aux termes qu'il y emploie. Un ami qui auroit cru devoir donner un tel avis à Jésus-Christ, lui auroit-il dit d'un ton sec, *Retire-toi, va-t-en, car Hérode veut te tuer ?* Cependant n'outrons pas les choses. Si on ne sçavoit d'ailleurs le caractère des personages qui donnent cet avis, mal-
gré

gré ce qu'il a de rude dans les termes, on pourroit être tenté d'en former le jugement le plus favorable, de dire, *peut-être sont-ce des amis* : Mais l'Evangile nous dit que ce sont des *Pharisiens*. Un Pharisien ami de Jésus-Christ ! Cela n'est pas dans la nature. Il y avoit entre Jésus-Christ et les Pharisiens, une antipathie plus grande que celle que nous voyons entre certains animaux innocens et des animaux féroces qui cherchent continuellement à faire de l'innocence leur proie. De tous les Pharisiens qui se sont présentés devant lui, nous n'en voyons pas un qui n'ait montré un fonds d'indignité avec lequel il seroit impossible d'aimer une vertu comme la sienne, avec lequel il ne seroit pas possible de lui donner un tel avertissement par amitié.

Nos Pharisiens accompagnent l'avis qu'ils donnent à Jésus-Christ d'une menace qu'ils font au nom d'Hérode. S'ils la font de leur chef, c'est certainement bien-méchant : supposer que l'ordre leur en ait été donné par Hérode, c'est, par rapport à eux, la supposition la plus favorable qu'on puisse faire. Et si Hérode a donné cet ordre, quelle indignité de sa part ! Nous y voyons les mouvemens d'un Tyran qui voudroit bien assouvir sa haine en ôtant la vie à Jésus-Christ, et qui se fâche contre lui-même de ce qu'il ne peut le faire sans risque ; de ce qu'il est obligé de retenir sa haine jusqu'à un certain point ; mais qui veut

pourtant qu'elle éclate : Si nous lui envoyons un message en le traitant avec mépris ? ce seroit le mortifier ; et si nous pouvons lui inspirer de la crainte et le réduire par là au silence, nous nous déferons de lui ; ce sera un fâcheux de moins. . .

Il y a quelque-chose de plus outrageant encore de la part d'Hérode dans ce message : on donne quelquefois le conseil de s'expatrier, à des misérables de la mauvaise conduite desquels on ne peut attendre que de mauvais procédés, de la part desquels on craint quelque desordre dans la société : Ce sont des gens que l'on regarde comme à-peu-près perdus, mais dont il faut encore essayer de faire quelque-chose en les mortifiant. A un tel homme on peut fort-bien dire, on connoît votre train de vie, il ne fait pas sûr pour vous ici, vous ferez bien de vous retirer, de vous en aller dans quelque autre païs ; le Prince s'apperçoit de vos desordres, et pourroit-bien vous faire un mauvais parti, si vous restiez ici. On peut, dis-je, tenir ce discours à un tel homme dans l'espérance que cette mortification le fera rentrer dans l'ordre, et qu'il se corrigera de son mauvais train, de peur d'être réduit, s'il y continue, à errer comme un vagabond sur la terre sans qu'on le veuille souffrir nulle part. Mais qui est celui qui est ainsi traité par Hérode ? C'est ce Jésus qui est la vertu même ; ce Jésus, à la bonté, à la sagesse, à la majesté de qui l'Univers entier auroit dû

rendre hommage ; ce Jésus qui est digne des hommages du Ciel et de la Terre. Se peut-il rien de plus indigne que de traiter ainsi un tel homme ? Quelle mortification pour celui qui ne cherchoit que le bonheur du Genre-humain, qui ne venoit que pour répandre des bénédictions par-tout où il iroit, de se voir chassé si indignement, de se voir traité comme un misérable qui seroit à charge par-tout où sa misérable face se présenteroit ! Quelques-uns des anciens en exerçant l'hospitalité, *ont reçu chez eux des Anges*, Heb. xiii. 2. *en sçachant rien*, ne croyant recevoir que des hommes ; et vous sçavez comment ils en ont été célébrés. En vérité, en vérité je vous dis, qu'il y a ici plus qu'un Ange ; il y a ici celui en qui les hommes et les Anges doivent reconnoître leur Maître. C'est ce Jésus si longtems attendu, cette semence d'Abraham en qui toutes les Nations de la terre doivent être bénites, qui est ici indignement outragé par la postérité d'Abraham. Abraham fut un de ceux qui reçurent chez-eux des Anges en exerçant l'hospitalité ; et ce sont ses indignes descendans qui chassent si indignement du milieu d'eux, celui à qui les Anges même doivent obéir.

Selon le sentiment de quelques-uns, *l'Ange du grand Conseil*, c'est-à-dire, le Fils de Dieu même, étoit un de ceux qui furent reçus par Abraham sous la figure humaine : Et dans cette supposition même, je ne crains pas de dire qu'il y a ici plus encore

encore que l'Ange du grand Conseil, tel qu'il parut dans ce tems-là. C'est l'Ange du grand Conseil, c'est le Fils de Dieu incarné, qui se présente ici aux hommes revêtu d'une chair humaine, qui est homme comme eux, qui vient à eux sous la forme la plus aimable, la plus propre à lui attirer leur attachement et leur affection. Car quand on est véritablement homme, que peut-on voir de plus aimable qu'un autre homme ? quelle autre figure seroit aussi propre à inspirer aux hommes le respect et la confiance ? sous quelle autre figure Jésus-Christ auroit-il pu paroître plus digne de leurs hommages et de leur obéissance, que sous la figure humaine, que sous cette figure dans laquelle Dieu a bien-voulu tracer son image. L'homme a été défiguré par le péché, il est vrai ; l'image de son Créateur a été effacée en lui par ses desordres, par sa desobéissance : mais où est ce péché, où est cette desobéissance en Jésus-Christ ? C'est en lui seul qu'on voit l'humanité dans son état de perfection ; c'est en lui seul qu'on voit l'homme sans défaut, sans péché, sans tache, et tel qu'il est sorti d'entre les mains de son Créateur avant que la desobéissance et la rebellion eussent défiguré en lui l'image de Dieu, à la ressemblance de qui il avoit été créé. L'image de Dieu resplendit en Jésus-Christ d'un éclat si beau, si divin, tout en lui est si grand, si conforme aux idées que l'on doit se faire de Dieu, que je le dirois un Dieu, quand j'ignorerois tous ces passages sur lesquels

quels les Théologiens se sont disputés avec tant de chaleur pour y trouver un sens sublime. Je vois en lui une puissance sans borne ; tout lui obéit excepté l'homme (de qui Dieu devoit faire un être libre, ayant même le pouvoir d'abuser de cette liberté ; parceque Dieu vouloit un peuple de franche volonté, capable d'aller à lui, de le reconnoître pour son Roi librement et par choix) : mais l'homme seul doit être excepté : la nature entière cède à sa puissance, tous les Etres sont à ses ordres. Il commande aux Maladies et elles entendent sa voix ; les vents, les élémens, les saisons obéissent à sa parole ; tout se soumet devant lui, sa puissance ne peut se distinguer de la puissance de Dieu même. Et l'usage qu'il fait de cette puissance, la bonté, les vertus morales qui l'accompagnent, tout s'accorde à faire connoître en lui une Divinité présente. Si Dieu vouloit paroître comme un homme au milieu des hommes, à quels caractères pourroit-on le reconnoître, ce n'est à une bonté infinie, à une équité infinie, à une sainteté infinie, à une justice infinie, à une miséricorde infinie, à une sagesse infinie ? Et tous ces caractères se réunissent en Jésus-Christ, d'une manière si éclatante qu'il est impossible de ne pas le reconnoître pour le Fils de Dieu. Je dirois, il faut l'appeler *Emanuel, Dieu avec nous*, quand aucun Prophète, ni aucun Ange ne l'auroit dit.

Le Fils de Dieu revêtu d'un corps humain ne pouvoit être dans plus d'un endroit à la fois :
quel

Rom. i.
7. 4.

quel honneur pour les lieux où il paroît ! quelle gloire pour les endroits qu'il daigne honorer de sa présence ! quel zèle, quels empressements, ceux au milieu de qui il paroît ne doivent-ils pas avoir, pour reconnoître dignement cette condescendance qui les distingue d'une manière si honorable ! Cependant c'est ce Jésus, c'est ce Fils de l'homme qui *a été déclaré Fils de Dieu en vertu de sa puissance*, que l'on chasse avec tant d'indignité c'est ce Jésus à qui les Juifs viennent dire, *Va-t-en d'ici, retire-toi, car Hérode veut te tuer*. Vantez-vous après cela, Enfans indignes, d'avoir Abraham pour père ! O Abraham ! Abraham qui jouïs dans le Ciel d'une gloire au-dessus de toutes les atteintes de la méchanceté des hommes digne couronne des vertus dont tu as donné l'exemple ; si du milieu du bonheur dont tu jouïs tu es témoin de ce qui se passe ici bas quels doivent être dans ces momens les mouvemens de ton cœur paternel, à la vue de l'indigne conduite de tes indignes enfans ! Indigne race d'un tel père, est-ce ainsi que vous imitez les vertus de celui dont vous vous glorifiez d'être la postérité ?

Il y a plus encore, Mes Frères, je me suis contenté jusqu'ici de considérer les gens par qui Jésus-Christ est si indignement traité, comme des enfans d'Abraham, parceque c'est sous ce point de vue général que mon Texte me les présente d'abord

d'abord : Mais ce traitement paroîtra encore plus indigne, si nous considérons les circonstances indiquées dans le recit que nous en fait l'Evangeliste. Il faut que ce soit dans la Galilée que Jésus-Christ reçoit cet outrage, puisqu'on le menace de la part d'Hérode ; car son autorité ne s'étendoit pas au-delà de la Galilée dont il étoit Tétrarque. Jésus-Christ devoit naître en Bethléhem, qui étoit une Ville de Juda, et il a accompli cette prédiction. Il est né à Bethléhem, mais il y est né Galiléen, natif (si vous entendez toute la force de ce terme) natif de la Galilée, de la Ville de Nazareth : Hérode pouvoit le regarder comme son sujet, et les Galiléens comme leur compatriote. Qu'étoit-ce que les Galiléens ? Ils étoient Juifs, habitans d'une Province de la Terre Sainte située au nord de la Judée. De toutes les parties de la Palestine, la Galilée étoit la plus méprisée : *Peut-il venir quelque-chose de bon de Nazareth ?* étoit une espèce de Proverbe dans la Judée ; *Il ne vient, disoit-on, aucun Prophète de Galilée.* Et c'est cet endroit si méprisé, que Jésus-Christ choisit pour y demeurer, c'est là qu'il a été élevé, c'est là qu'on a vu éclore peu-à-peu toutes ses vertus ; c'est là qu'on l'a déjà vu exercer une grande partie d'un ministère qui, s'il y eût été bien reçu, eût rendu la gloire de la Galilée infiniment plus grande que celle de la Judée dont elle étoit si méprisée ; qui eût donné à la Galilée le

Jean i.
v. 46.

Jean vii.
v. 52.

plus glorieux de tous les noms, qui lui eût procuré toute la gloire de cette espèce dont une Ville peut se vanter. Si jamais homme a mérité d'être adoré de ses compatriotes, c'est Jésus-Christ ; et cependant ce sont ces gens qu'il a distingués si glorieusement du reste de la Palestine, ce sont ces Galiléens qui, malgré ce que les hommes d'un même Païs se doivent en qualité de compatriotes, portent l'indignité jusqu'à le chasser de la Galilée, en le menaçant de la manière la plus insultante : *Retire-toi d'ici, va-t-en, car Hérode veut te tuer.*

L'indignité paroîtra plus grande, si nous considérons le rang de ceux qui s'en rendent coupables. Il faut certainement mettre de la différence entre ce petit peuple mal élevé, à qui l'éducation ne peut avoir donné aucun bon principe, parmi lequel une mauvaise éducation fait souvent un très-mauvais sujet, de celui qui étoit né pour faire un sujet excellent s'il se fût trouvé dans des circonstances plus heureuses : il faut, dis-je, mettre de la différence entre ceux à qui une mauvaise éducation doit avoir donné de mauvais principes, ou du moins laissé croître de mauvaises dispositions, et ceux qui forment une autre classe, à qui une bonne éducation doit avoir donné de bons principes. Si Jésus-Christ n'eût été insulté que par des gens que l'on pût appeler la lie du Peuple, je dirois, il faut regarder ce traitement de leur part comme l'aboyement d'un chien, il faut

faut n'y pas prendre garde : Mais ceux qui l'insultent tiennent le premier rang parmi le peuple, ce sont les gens les plus distingués par le rang qu'ils occupent, par la sainteté de leur vie, par la régularité de leurs mœurs. Je les ai déjà nommés, je pense, ce sont des Pharisiens. Ce sont des gens qui paroissent si mortifiés, dont tout l'extérieur paroît si composé, si doux, si recueilli, si pieux ; des gens en qui l'ame paroît si maîtresse de toutes les actions et de tous les mouvemens du corps, et la partie supérieure de l'ame si maîtresse de tous les desirs et de toutes les affections de la partie inférieure de l'ame ; des gens qui jeunent deux fois la semaine, tant ils sont mortifiés, qui dîment la mente, le cumin, et l'anis, qui observent si exactement toute la Loi, qui font profession d'une si grande pureté ; des gens si adorés et si adorables, si vous en croyez certains dévots et surtout si vous les en croyez eux-mêmes ; des gens si dévots, si réguliers à s'acquiescer de tous les exercices de dévotion ; des gens qui observent si scrupuleusement toutes les fêtes, et toutes les cérémonies du service public, qui lisent tout ce qu'il est ordonné de lire avec tant d'édification, avec un ton de voix si amoureuxment languissant, avec des élancemens d'yeux vers le Ciel, et avec des regards et des gestes si divins qu'ils semblent être des Anges qui vous mettent dans le Ciel ; des gens qui sçavent charitablement s'introduire dans les maisons et se mettre au

fait de l'état des affaires de la veuve et de l'orphelin, qui savent donner des conseils si sages sur ce qui regarde les testamens et les successions ; qui ne le font pas pour leur intérêt sans-doute, qui n'y cherchent ni leur profit ni le profit des leurs, ce n'est que pour l'amour de l'ordre, et parce qu'il faut qu'il y ait de l'ordre par-tout. . . . Ce sont ces gens-là, avec tout ce beau semblant et toute cette dévotion, qui se trouvent capables d'outrager Jésus-Christ, de lui venir dire, *Retire-toi d'ici, va-t-en ; Hérode cherche à te tuer*. Ce sont ces gens si distingués ; ce sont les Principaux du Peuple ; c'est un Prince qui s'est encanaillé au point de se joindre avec ces gens-là, pour faire à Jésus-Christ par leur ministère un traitement digne de la plus basse canaille. S'ils viennent réellement de la part d'Hérode, c'est un Prince qui a été établi pour le maintien de l'ordre, et qui le détruit, qui établit le desordre de la manière la plus lâche, en ordonnant de porter un tel message à celui devant lequel les Rois et les Peuples devoient se prosterner humblement pour reconnoître leur maître : Et quand ce ne seroit qu'une feinte de leur part, la menace est digne du caractère d'Hérode ; il n'y avoit que ce caractère bien connu qui pût leur donner la hardiesse de faire en son nom, ce qu'ils n'auroient jamais pu espérer de faire impunément sous un Prince vertueux. Mais il est plus que probable qu'Hérode les avoit envoyés ; et dans ce cas ne sont-ils pas en quelque sorte excusables, puisqu'ils

puisqu'ils sont par leur état dans la dépendance de ce Prince ?

J'avoue, Mes Frères, qu'un honnête homme peut être exposé à recevoir, d'un maître tel qu'Hérode, des ordres indignes, l'indignité desquels le fait gémir de la nécessité où il se trouve de dépendre d'un maître assez malhonnête homme pour donner de pareils ordres ; mais après tout il n'est que serviteur ; l'obéissance lui paroît son premier devoir, il n'a pas le courage de désobéir. Avec un cœur honnête et bon, avec un cœur vertueux même, on n'a pas toujours une vertu assez forte pour oser dire à un maître indigne, surtout lorsque ce maître est un Prince qui a le pouvoir en main, *Voyez, Sire, s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu !* Les Loix qui ordonnent d'obéir aux Princes sont une affaire délicate ; on craint de donner un exemple de désobéissance qui pourroit devenir dangereux. Mais quand un honnête homme se feroit illusion jusqu'à croire que son devoir exige qu'il se charge d'une commission qui fait frémir l'honnête homme en lui, pourroit-il s'en acquitter comme la canaille s'en acquitteroit ? Si quelque honnête homme avoit le malheur de se trouver chargé d'une commission comme celle des Pharisiens de mon Texte, Oh ! qu'il ne s'en acquitteroit pas comme eux ! “ Seigneur, diroit-il, le malheur de ma situation et les misères de la grandeur humaine, m'ont exposé à être chargé d'une commission dont je
“ frémis,

“ frémis, et dont le respect que j’ai pour vous ne
 “ me permet de m’acquitter qu’avec la plus vive
 “ douleur. J’ai ordre de vous avertir qu’il y a
 “ du danger pour vous ici : Vous vous réglez
 “ là-dessus, Seigneur, suivant votre sagesse. C’est
 “ là l’indigne commission qui m’a été donnée, et
 “ j’ai eu la foiblesse de m’en charger ; Seigneur
 “ pardonnez-moi cette foiblesse.” Mais apper-
 çoit-on quelque sentiment de l’indignité de ce
 procédé, dans ceux qui avertissent ici Jésus-Christ
 de la mauvaise volonté d’Hérode ? voit-on quel-
 que trace de l’honnête homme dans la manière
 dont ils s’acquittent de leur commission ? Ils
 semblent plutôt être charmés de ce qu’ils ont
 cette occasion d’outrager Jésus-Christ, ils s’en ac-
 quittent d’une manière qu’on pardonneroit à-peu-
 près à la plus vile populace. Ils avoient ordre d’a-
 vertir Jésus-Christ de se retirer ; mais cet ordre
 portoit-il qu’ils devoient s’acquitter de cette com-
 mission comme la populace s’en acquitteroit ? Si
 cela étoit, je ne balance pas à dire qu’ils devoient
 désobéir ; qu’ils devoient refuser de s’en charger.
 Au-lieu de cela, leurs manières montrent qu’ils en
 sont contents, qu’ils l’approuvent, qu’ils l’aiment
 comme si c’étoit leur propre ouvrage. Je me les
 représente avec leur air insultant ; il me sem-
 ble les voir, et entendre le ton rude et outrageant
 dont ils lui disent, avec une espèce de pitié mé-
 prisante cent fois pire que l’insulte faite à titre

d’insulte

d'insulte, *Retire-toi, va-t-en d'ici, car Hérode veut te tuer.*

Enfin, Mes Frères, la circonstance du tems que l'on choisit pour faire cet outrage, en met l'indignité dans un point de vue plus odieux encore. Il paroît qu'il y a de la liaison entre mon Texte et ce qui le précède, par les termes dont l'Evangéliste se sert pour le commencer : *En ce même jour*, dit-il. Nous avons déjà expliqué l'histoire de cette journée. Jésus-Christ, chemin-faisant, étoit entré dans une Synagogue où il avoit enseigné, opéré un miracle bienfaisant, et réjouï ses véritables amis, en rendant confus le Chef de la Synagogue par qui il avoit été aussi injustement qu'indignement censuré : Nous avons là-dessus observé combien cette indignité étoit augmentée par la considération de ce qui venoit d'être dit et fait par Jésus-Christ un moment auparavant : Nous ne reviendrons pas à ces considérations. Ne finissons pourtant pas, sans faire quelque attention à ce que la circonstance du tems ajoute à l'indignité commise ici par les Pharisiens. C'étoit un jour de Sabbat, un jour consacré à la Religion et aux œuvres de piété, un jour dont il étoit défendu de violer la sainteté par aucune œuvre servile. Les Pharisiens étoient remarquables pour leur exactitude à garder le Sabbat, à s'abstenir de tout ce qui pouvoit paroître violer la solemnité de ce jour : et cependant ces mêmes Pharisiens choisissent un jour de

de Sabbat pour faire la plus indigne de toutes les œuvres. C'est dans un jour de Sabbat qu'ils viennent dire à Jésus-Christ qu'il se retire de là parcequ'Hérode veut le tuer.

J'aurois peine à croire, si je ne le sçavois par expérience, qu'il y a de nos jours encore, des dévots, des hypocrites, semblables aux Pharisiens de mon Texte, capables comme eux d'insulter, je ne dirai pas à un mérite comme celui de Jésus-Christ, mais au moins à tout ce qu'ils connoissent qui en approche le plus ; capables d'insulter, de chasser avec les outrages les plus indignes et les plus grossiers, les gens engagés dans la même voye où Jésus-Christ étoit engagé, qui travaillent pour l'avancement de la même cause pour laquelle Jésus-Christ travailloit, et pour laquelle il a été crucifié ; capables non-seulement de faire ces choses, mais de s'unir pour les faire, mais de les faire au jour du Sabbat, mais de choisir le Sabbat le plus saint, le plus solennel de toute l'année, pour commettre des indignités qui approchent beaucoup de celle qui est commise ici par les Pharisiens.

Voilà dequoi le Genre-humain est capable : voilà dequoi il est capable dans la personne des dévots, des Principaux du Peuple, des Scribes, des Pharisiens, de ceux qui s'appellent l'élite du Genre-humain ! Voilà dequoi il est capable même dans les Rois et dans les Princes, qui par

leur

leur
hom
d'ét
men
tout
les n
plus
perd
l'obl
de la
faites
par
est c
sez.
puiss
ment
huma
quelq
qu'il
chose
de sa
courir
Genre
à en ti
le Mo
laisser
treron
il n'y
gne d
Vor

leur état sont plus indépendans que les autres hommes, plus maîtres d'eux-mêmes, plus libres d'être et de faire ce qu'ils veulent ; et certainement plus obligés d'être honnêtes gens, parceque tout le monde a les yeux ouverts sur eux, et que les mauvais exemples de leur part sont beaucoup plus dangereux que de la part de ceux qui se perdent (et qui en se perdant se sauvent) dans l'obscurité. Venez après-cela, vains panégyristes de la Nature-humaine, venez la complimenter ; faites accroire à l'homme qu'il est quelque-chose par sa nature ! Regardez ; voyez de quoi elle est capable, cette Nature à laquelle vous encensez. Il n'y a plus qu'un seul côté duquel on puisse la regarder, sans la mépriser souverainement : C'est que, malgré l'indignité du Genre-humain, Dieu l'a trouvé digne qu'il fût encore quelque-chose pour l'amener au bien ; Il a jugé qu'il étoit possible d'en tirer encore quelque-chose de bon par la patience et par la prédication de sa volonté ; et nous sommes appelés à concourir pour faire servir ces moyens au bien du Genre-humain, à travailler avec Dieu, et sous lui, à en tirer tout le bien possible, en répandant dans le Monde la connoissance de sa volonté, sans nous laisser rebuter par les obstacles que nous rencontrerons dans cette route. Ce seul point excepté, il n'y a rien dans le Genre-humain qui ne soit digne du plus grand mépris. J'ai peine à m'empê-

cher de tomber dans une espèce de misanthropie, lorsque, par la manière dont Jésus-Christ a été traité, je vois à quels excès le Genre-humain peut se porter ; lorsque je me rappelle de quelles indignités sont capables ceux même de la part de qui, l'amitié qu'exige le titre de compatriote, l'éducation, la religion, la profession d'une dévotion plus grande que celle du commun des hommes, l'honneur de la couronne, semblent promettre quelque-chose de mieux ; semblent devoir faire espérer des procédés plus honorables.

Un malheureux se présente devant moi ; les malheurs de sa situation lui arrachent quelques plaintes, quelques murmures peut-être ; il prend quelque confiance en moi, il m'ouvre son cœur, Il a à se plaindre de ceux qui auroient dû être ses amis, de ses compatriotes, des dévots, des Principaux, des grands Seigneurs, du Prince même peut-être : On entendra cela et on le condamnera ; on jugera d'abord qu'il n'a été exposé au traitement dont il se plaint que par sa faute. Des Compatriotes ne traitent pas ainsi un compatriote, s'il ne l'a bien mérité : Ce sont les sages, les dévots dont il se plaint : mais ce sont des gens qui font profession d'avoir de la Religion ; des gens que leur rang élève tant au-dessus d'une telle conduite, qu'il n'est pas possible qu'ils l'eussent ainsi traité sans raison : Et quand ils l'auroient fait, le Prince, qui doit toujours être le protecteur de l'innocence opprimée, ne lui auroit-il pas ren-

du

du justice ? Il faut que ce soit un misérable qui s'est attiré par sa mauvaise conduite les mortifications dont il se plaint : . . . Vous avez contre vous les dévots, les sages du monde, les riches, les grands Seigneurs, le Prince même ? il faut-bien, mon ami, que vous ayez tort : . . . Et ce sera donc là toute la consolation qu'il trouvera dans ses maux ? Ce sera là le prix de la confiance qu'il m'aura faite de ses malheurs, dans l'espérance d'y trouver quelque soulagement ? Le monde en jugera ainsi s'il le veut : mais voici l'exemple de Jésus-Christ dans mon Texte, qui doit me rendre sage, qui me prépare à croire que les compatriotes de cet homme peuvent être des misérables, que les gens sages, que les grands Seigneurs, que le Prince même peuvent être des misérables, tels qu'Hérode et les Pharisiens qui insultent Jésus-Christ avec tant d'indignité. Vous vous appercevez, Mes Frères, que je tire des leçons de l'exemple que nous présente mon Texte : il y en a encore de plus intéressantes à en tirer.

Je vois des sages du Monde, de ces Philosophes dont le bonheur semble ne dépendre que d'eux-mêmes sans rien craindre du dehors, qui semblent devoir s'envelopper de leur propre vertu, et se concentrer en eux-mêmes sans pouvoir être ébranlés de ce qui peut leur arriver de la part des autres hommes : je vois de ces gens-là, aussitôt qu'ils reçoivent quelque affront, qu'ils ont quelque mauvais traitement à essuyer, se lamenter

et faire entendre leur plaintes de tous côtés, je vois d'abord leur vertu aux abois ; et si c'est par hazard de quelque grand ou de quelque Prince que vient leur chagrin, on les voit s'abaisser, prendre le ton le plus humble et le plus soumis, aller jusques à se vanter de souffrir *les tourmens les plus exquis*. Je dirois à ces gens-là, qu'est-ce que tout votre mérite, qu'est-ce que toute votre vertu et toute votre sagesse, comparés au mérite, à la vertu, à la sagesse de Jésus-Christ ? Jésus-Christ a souffert : Apprenez, vous aussi, à souffrir.

Nous avons, dans cet exemple, une leçon plus consolante pour des gens d'un autre caractère. Il y a des gens qui portent le nom de Chrétiens, des gens qui veulent avoir ce qu'on appelle de la piété, de la dévotion ; ils reconnoissent les mérites de la mort de Jésus-Christ pour sauver les pécheurs. Ils ont grand peur d'être damnés, et par-conséquent saisissent avec avidité l'idée d'un Christ qui est mort pour faire la propitiation de leurs péchés, qui par sa mort a satisfait à la justice de Dieu prête à les fraper ; moyennant quoi, en s'appliquant par la foi les mérites de sa mort, ils n'ont plus rien à craindre, il n'ont qu'une félicité éternelle à attendre après la mort. Ils ont avec cela un grand zèle pour de certains dogmes de la Religion, ils appartiennent à quelque secte dont ils sont prêts à mourir les martyrs plutôt que de l'abandonner ; en considération de quoi il faut bien qu'il leur soit permis d'avoir quelque petit

vice,

vice, de négliger un peu quelques vertus, sans avoir pour cela rien à craindre. Ils veulent-bien adorer Jésus-Christ et en faire un Dieu égal en tous sens à son Père, ils veulent-bien encore qu'il soit leur Sauveur ; mais ils ne veulent pas convenir qu'il doive être le Maître ici-bas, qu'il soit leur Roi et le Roi de l'Univers ; ils n'en veulent pas entendre parler sur ce pied-là, *ils venient ainsi le Maître qui les a rachetés. . .* Je vous trace ici le caractère d'une infinité de gens, dont le Christianisme me paroît bien douteux : Ils ont pourtant de la Religion ; mais je ne sçai si on peut lui donner le nom de Christianisme ; cependant, telle qu'elle est, ils ont quelque-chose à souffrir pour elle. Je crois devoir dire aux gens de ce caractère, que si ce qu'ils font est le fruit d'une véritable piété, Dieu l'aura pour agréable, il leur est permis de chercher dans l'exemple de Jésus-Christ ce qu'il peut y avoir de consolant pour eux.

Mais afin qu'on ne dise pas que je confonds des gens dont la religion paroît si équivoque, avec ceux qui sont bien ouvertement Chrétiens, que je puis reconnoître pour tels suivant les termes de l'Evangile ; il faut dire quelque-chose de plus particulier des consolations qu'il y a pour eux surtout, dans tous les exemples des souffrances auxquelles Jésus-Christ a été exposé. Je ne décourage pas les autres, je ne les prive pas des consolations qu'il peut y avoir pour eux dans ces exemples ;

1^{re} Cor. xii.
31.

2^{de} Tim. iii.
7. 12.

Matth.
xxvi.
7. 41.

exemples ; au-contre, je les invite à y en venir chercher : Seulement que cela ne les empêche pas d'être dociles avec ceux qui peuvent les instruire, de se laisser conduire par ceux qui ont été plus loin qu'eux, et qui savent un *chemin plus excellent*. C'est à ceux-ci que je dis, que les souffrances de Jésus-Christ abondent en consolations pour eux, dans toutes les afflictions auxquelles ils sont exposés pour la cause de Jésus-Christ. Ceux qui veulent s'engager dans cette cause, auront à souffrir de la part du Monde. *Tous ceux qui veulent vivre selon la piété* (je ne dis pas, l'Apôtre ne dit pas, une piété quelconque, mais *la piété*) qui est en JESUS-CHRIST, *souffriront persécution*. St. Paul l'a dit, il en avoit fait l'expérience, il savoit que *la piété qui est en Jésus-Christ* est par-tout insultée, persécutée ; il savoit par son expérience ce que c'est qu'être traité comme Jésus-Christ dans mon Texte ; mais il savoit aussi qu'il y a des consolations pour ceux qui s'exposent à souffrir ainsi ; il connoissoit la gloire qu'il y a à souffrir sur les traces de Jésus-Christ, pour cet Evangile du Règne de Dieu qu'il a scellé de son sang sur la croix.

Je ne souhaite pas, Mes Frères, que Dieu m'expose à de grandes souffrances, à des maux violens : je ne sçai comment ma foible vertu s'y soutiendrait : *l'esprit est prompt, mais la chair est foible*. Je prie Dieu de *ne pas m'induire en tentation, mais de me délivrer du mal* : Cependant je dois rendre,

rendre, je rends grâces à Dieu, de ce que je con-
nois par expérience la vérité du passage de St.
Paul que je viens de citer. C'est surtout lorsque
j'ai souffert pour la cause dans laquelle je suis
engagé sous Jésus-Christ, que je sens la consola-
tion, la gloire même, qui me reviennent des cho-
ses qu'il a souffertes. Représentez-vous un guer-
rier qui est brave, qui aime son Prince, et qui
revient du combat couvert de cicatrices, lesquelles
annoncent les blessures qu'il a reçues : De quels sen-
timens de gloire, et de joie en même tems, ne
doit-il pas être animé, lorsqu'il se présente devant
son Prince, avec ces cicatrices qui n'auroient ja-
mais défiguré son visage ni ses mains, s'il n'eût ai-
mé sa Patrie, s'il n'eût aimé son Prince ! Mais
qu'est-ce que cette gloire et cette joie, comparée
à celle dont je jouïs, lorsqu'après avoir souffert
quelque-chose pour Jésus-Christ et pour son E-
vangile, je me présente devant celui pour qui j'ai
souffert ? quelle consolation, quelle joie, quelle
gloire pour moi, que la conformité que je vois en-
tre ce qu'il a souffert, et ce que je souffre en mar-
chant dans la même voye, pour aller au même but
où il tendoit ! C'est alors que je suis véritablement
rempli de consolation et de joie ; que je fais avec
joie le sacrifice à Dieu de tout ce qu'il y a en moi de
passions ou d'affections propres à m'attacher au
Monde ; c'est dans ces momens que je sens ma
vertu s'augmenter et prendre de nouvelles forces,
il semble qu'il ne lui manque que des occasions
pour

pour produire les effets les plus grands, les plus éclatans ; c'est alors que s'il se présente quelque occasion d'affister le pauvre, je me sens capable de faire des efforts de libéralité, semblables, en quelque sorte, à ce qu'a fait Jésus-Christ lorsqu'il s'est fait pauvre pour nous enrichir : c'est alors que je me sens uni à Jésus-Christ et lui à moi, le monde n'a plus rien de désirable à mes yeux, je sens toute la gloire de ma vocation de chrétien, par laquelle je suis appelé à penser et à travailler avec Dieu et avec son Fils Jésus-Christ. Et lorsque, le cœur rempli de ces sentimens, de l'abondance du cœur ma bouche parle ; mon cœur me dit que je ne parlerai pas inutilement ; que je dois tâcher de faire passer ces sentimens dans le cœur de mes amis par ma conversation, et dans le cœur de mes Auditeurs par les discours que je dois leur adresser de cette Chaire. Je vous ai parlé, Mes Frères, en faveur des pauvres, et j'en ai parlé avec sentiment, je sentoais leurs maux, j'en avois le cœur pénétré lorsque je vous en ai parlé. Et je n'en ai pas parlé tout-à-fait en vain ; les sentimens de mon cœur se sont communiqués à votre : Mes discours ont eu quelque effet, et je l'ai reconnu. J'ai parlé à vos cœurs, et vos cœurs ont entendu les expressions du mien lorsque j'ai sollicité votre libéralité pour les pauvres membres de Jésus-Christ ; seroit-il possible que lorsque je vous parle pour Jésus-Christ lui-même

je
posi
Die
dan
Esp
sur
rem
de p
cour
Je
l'Esp
dina
secre
parle
aucu
Espri
rendr
répan
Pente
Prédi
mettr
annon
venu
veut
venir
sous f
Roi, P
Voila
de Die
gile :
Vor

je trouvasse vos cœurs inaccessibles ? Seroit-il possible que quand je vous parle de l'Esprit de Dieu et de Jésus-Christ, que quand de l'abondance de mon cœur je parle des choses dont cet Esprit me remplit, je ne produisisse aucun effet sur vous ? seroit-il possible que cet Esprit, qui remplit mon cœur et qui de là ne peut manquer de passer dans mes discours, ne passât de mes discours dans vos cœurs et ne les remplit à leur tour ?

Je ne parle pas ici, Mes Frères, de recevoir l'Esprit de Dieu par quelque révélation extraordinaire et miraculeuse, ou par quelque inspiration secrète : Ce sont des choses dont on ne sçauroit parler raisonnablement, parcequ'on n'en peut avoir aucune idée distincte. Je parle de recevoir cet Esprit d'une manière raisonnable et dont on puisse rendre compte : Je parle de l'Esprit qui a été répandu dans le Monde le jour de la première Pentecôte Chrétienne, pour donner le branle à la Prédication de l'Evangile du Règne de Dieu, pour mettre entrain la publication de la Volonté de Dieu annoncée par Jésus-Christ ; sçavoir, que le tems est venu où Dieu veut régner dans le Monde, où il veut que tous les Peuples se réunissent pour devenir son Peuple, pour vivre en paix et en union sous son Empire en le reconnoissant pour le seul Roi, pour celui à qui seul appartient le Règne. Voila en peu de mots ce que c'est que le Règne de Dieu que nous trouvons annoncé dans l'Evangile : Et l'Esprit qui a été répandu sur les Apô-

tres pour mettre en train la Publication de ce Règne, est toujours depuis ce tems-là demeuré dans le Monde. Cet Esprit de Dieu est contenu dans sa Parole, de laquelle on le reçoit quand on entre dans le dessein de Dieu manifesté dans cette même Parole. Quand j'entends cette Parole du Règne de Dieu, l'Esprit de Dieu qui y est renfermé passe de mes oreilles dans mon cœur, si j'ai un cœur honnête et bon, fait pour le recevoir : il entre dans ce cœur, il y demeure, il y germe, et il y produit son fruit en me portant à m'engager dans le dessein de Dieu, à travailler avec Jésus-Christ pour faire connoître ce dessein aux aûtres, à en parler sans cesse, et à m'intéresser à son exécution jusques à être prêt à m'exposer à tout souffrir, si j'y suis appelé, pour l'amour de ce dessein. C'est là l'Esprit de Dieu dont je parle, et que l'on reçoit par la lecture et la méditation de la Parole de Dieu. Qui est-ce qui me fera un crime de dire, que j'ai reçu l'Esprit de Dieu de cette façon-là, que je ne lui ai pas fermé mon cœur, que je le lui ai ouvert, que de l'abondance de ce cœur ma bouche parle, et que je voudrois par mes discours le faire recevoir aux aûtres comme je l'ai reçu ? Qui sont les misérables qui sont capables de dire qu'ils ne veulent pas le recevoir ? mais aussi, qui sont les ames généreuses qui peuvent dire, *Nous l'avons reçu ?* qui sont les ames généreuses qui sont prêts à le recevoir, qui cèdent à ses mouvemens, qui se laissent

conduire

conduire par lui, pour travailler à l'accomplissement du dessein de Dieu, pour lequel seul il a été donné au Monde ? Cet Esprit de Dieu vous est présenté dans la Parole de Dieu que nous vous expliquons : y résisterez-vous, Mes Frères ? Ne lui ouvrirez-vous pas plutôt vos cœurs pour l'y recevoir ? Refuserez-vous de vous laisser conduire par lui ?

O Dieu ! donne-nous ton Esprit ; augmente-le nous de plus en plus, et fais nous la grace de ne jamais résister à ses mouvemens ! Fais-nous la grace que, poussés par ton Esprit dans la voye où tu nous appelles, nous y marchions jusques à la fin de notre vie !

... dans la Parole de Dieu par nous, vous
 ... y résistez-vous, Mlle F... ? Ne
 ... plus vous en plaignez pour l'y
 ... Résistez-vous de vous, l'âme con-
 ... par lui ?
 ... donne-moi ton esprit, agissant.
 ... plus en plus, et tu n'es la grâce de
 ... les mouvements ? L'âme la
 ... par ton esprit dans la voye
 ... nous y marchons toujours à
 ... vie !

NOV 1987

S E R M O N X I I .

O U

S E R M O N I .

S U R

L U C , Chap. XIII. v. 32 & 33.

Prêché en 1760.

voici, j
guérison
prens fi
d'hui e
point q

D

ton i
haute
te fa
flexio
ponse
des
quel
l'on
les r
venu
tion
je n
que
just

L U C, Chap. XIII.

³² *Alors il leur dit, Allez et dites à ce Renard, voici, je jette hors les Diables, et j'achève de donner guérison aujourd'hui et demain, et au troisième jour je prends fin. ³³ Tant y a qu'il me faut marcher aujourd'hui et demain, et le jour suivant : car il n'arrive point qu'un Prophète meure hors de Jérusalem.*



DANS le verset précédent, nous voyons des Pharisiens venir dire à Jésus-Christ, d'un ton ironique mêlé de fausse compassion et de hauteur, *Retire-toi, va-t-en d'ici, car Hérode veut te faire mourir.* Nous vous avons donné nos réflexions là-dessus : Considérons maintenant la réponse que fait Jésus-Christ à cette impertinence des Pharisiens. Cette réponse a certainement quelque-chose de bien piquant, et pour peu que l'on eût eu de la sensibilité, elle auroit réveillé tous les mouvemens d'une louable curiosité. Vous êtes venus, Mes Frères, pour en entendre l'explication, et quelque peu-nombreux que vous soyez, je m'engage avec plaisir à la pousser aussi loin que le tems me le permettra : et j'espère que la justesse et la sagesse de cette réponse se présenteront

ront si clairement à vos esprits, que vous n'aurez pas lieu de vous repentir d'avoir été du petit nombre de ceux qui ne l'ont pas négligée.

Jésus-Christ répond aux Pharisiens, *Allez et dites à ce Renard*. . . Ce seul terme demanderoit un discours entier pour l'expliquer, et suffiroit même pour plus d'un. Nous en renvoyons l'explication à une occasion prochaine sous le bon plaisir de la Providence; et nous expliquerons aujourd'hui le reste du Texte comme si ce mot n'étoit pas: seulement pour le sens il faut supposer quelque autre chose à sa place. On peut supposer qu'au lieu de dire, *Allez et dites à ce Renard*, Jésus-Christ ait dit, *Allez et dites à cet homme habile*: C'est le moins que l'on puisse entendre ici par le terme de *Renard*, dont nous nous contenterons pour le présent de dire en général, qu'il s'emploie pour désigner une personne qui a des ruses, des finesse, de l'habileté, et qui s'en pique.

Pour le terme *Tant y a*, que je viens de lire au commencement du second verset de mon Texte, l'Original qu'on a ainsi rendu, est une petite liaison qui peut s'expliquer diversement suivant les différentes occasions où elle s'emploie. Je ne sais si le *Tant y a*, par lequel elle est rendue dans la Version dont nous nous servons, est le terme le plus propre pour la rendre, mais c'est un mot qui est presque hors d'usage, et qui n'est certainement pas du bel usage. Quoiqu'il en soit, pour

éviter

éviter les embarras, on peut considérer cette petite liaison comme un mot qui sert à distinguer une partie du discours de Jésus-Christ d'avec l'autre partie, tellement que l'on pourroit le rendre ainsi, *Allez, dites à cet homme habile, PREMIEREMENT, je jette hors les Diables, et j'opère des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour je prens fin :* ET EN SECOND LIEU, *il faut que je marche aujourd'hui et demain, et le troisième jour ; car il n'arrive pas qu'aucun Prophète meure hors de Jérusalem.*

Mais ces choses là les Pharisiens ne devoient pas les dire en leur propre nom, ils devoient les dire au nom de Jésus-Christ, qu'ils introduiroient comme parlant lui-même à Hérode. Cette façon de donner des messages paroît contraire à notre usage, suivant lequel il faudroit dire, *Allez et dites à ce Renard que je chasse les Diables et que j'opère des guérisons, et ainsi du reste :* Mais dans les langues anciennes cela ne fait pas de peine : On voit par des exemples que c'étoit une chose assez commune que de mettre dans la bouche du messager ses propres paroles, pour qu'il fît le message dont on le chargeoit, en parlant toujours en la première personne, comme si on parloit soi-même, ou qu'on mît ses propres paroles sur le papier. Jésus-Christ prend ce tour, il veut qu'Hérode entende sa réponse, tout comme s'il l'entendoit parler lui-même, ou comme s'il lui avoit envoyé sa réponse par écrit.

Allez, et dites à cet homme habile, Je chasse les Démons et j'opère des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour JE PRENS FIN. Le terme de l'Original, que quelques-uns traduisent par, *je suis consommé*; d'autres par, *je mourrai*; et l'auteur de la version dont nous nous servons par, *je prens fin*, ce terme, dis-je, est très difficile à bien-rendre dans une Version, à cause de la multiplicité des sens dont il est susceptible, et qui paroissent tous pouvoir à quelqu'égard convenir ici. Si on veut, avec quelques-uns, expliquer ce terme par *Je mourrai*, ou *Je serai consommé par ma mort*, pour rendre exactement l'Original il faudroit traduire, *Je meurs*: Ce qui fait dire à Jésus-Christ qu'il doit mourir dans trois jours, et par-conséquent ne peut pas être le sens qu'il faut adopter. Pour remédier à cet inconvénient ceux qui traduisent ainsi disent, que les trois jours dont parle Jésus-Christ ne marquent pas un terme précis, qu'il soit exactement de *trois jours*, mais seulement *quelques jours, un certain tems*, comme s'il eût dit *je chasserai des Démons, j'opérerai des guérisons pendant quelque tems, après quoi je mourrai.* Cette Interpretation paroît bien violente, et doit disposer les esprits à entendre le terme en question, d'une manière qui s'accorde avec le sens naturel de cette expression, *le troisième jour.*

Ce verbe se trouve quelquefois employé pour dire, *je suis au bout de ma carrière, j'ai fini*, ou *je finis la course qui m'a été proposée.* Cela même

ainsi énoncé peut être pris dans plus d'un sens, et peut répondre à l'avis qu'on avoit donné à Jésus-Christ de se retirer de Galilée. Lui donner un tel avis, c'étoit lui donner une espèce de carrière à fournir; et s'il y répond, *dans trois jours j'achève ma course*, ou, *je suis au bout de ma carrière*, le sens naturel de cette réponse sera, *je suis hors de la Galilée au troisième jour*. Mais cette même phrase, *je finis ma course*, peut aussi signifier, *je finis la course que je me suis proposée*, ou *qui m'a été proposée par mon Père*; ou bien encore, *je finis*, ou, *je termine la carrière de ma vie mortelle*, *je m'achemine à la mort*; ou en d'autres termes, *je m'achemine à la fin de mon ministère*, *je passe aux dernières opérations de la grande œuvre pour laquelle mon Père m'a envoyé*.

Le verbe employé ici par Jésus-Christ se trouve aussi quelquefois employé pour désigner l'état des Confesseurs qui fournissent, ou qui ont fourni la carrière du martyre. Il signifie *se consacrer*, ou *être consacré*: Et comme en de certaines occasions il désigne l'état d'une personne qui se consacre, ou qui est consacrée à Dieu par le baptême d'eau, il désigne aussi dans d'autres occasions, celui d'une personne consacrée à Dieu par le martyre, autrement appelé le baptême de sang; et en vertu de cette signification, il peut acquérir celle de *se dévouer*. Jésus-Christ peut donc être censé avoir voulu dire, *J'ai encore plusieurs miracles à faire pour aujourd'hui et pour demain, et le troisième jour je me dévoue à la mort*: Ce qu'Hérode et ses émissaires pouvoient

entendre cômme s'il eût dit ; *jusques au troisiême jour au-moins je vivrai, au troisiême jour Hérode me fera mourir s'il le veut ;* quoique Jésus-Christ lui-même y attachât un autre sens. Suivant cette interprétation, Jésus-Christ aura répondu relativement à ce mot de ses adversaires, *Hérode veut te tuer.*

Le verbe dont il s'agit se trouve encore employé pour désigner l'état d'un jeune homme qui devient majeur, qui sort de tutelle, qui devient maître de ses biens et de ses actions. Dans mon précédent discours je vous ai dit qu'en donnant à Jésus-Christ l'avis de sortir de Galilée, qu'en voulant en-quelque-sortie l'obliger à s'expatrier, on le traitoit comme on pourroit traiter un jeune homme mal morigené qui abuse de la liberté et des indulgences qu'il trouve dans sa patrie ; en l'obligeant à une espèce d'exil afin qu'il aille ailleurs apprendre à se mieux conduire, de peur d'être exilé de par-tout. Ce dernier sens ne conviendrait donc pas mal dans la réponse de Jésus-Christ ; on l'avoit ainsi traité, et ce ne seroit pas leur répondre mal-à-propos que de leur dire : *J'opère des guérisons et je chasse les Démons aujourd'hui et demain ; et le troisiême jour vous ne me donnerez plus de semblables avis, je serai hors de dessous votre tutelle, je serai mon maître.* Cela me rappelle un passage d'un ancien auteur qui semble avoir voulu dire, qu'on envoyoit souvent les jeunes gens de la ville de Tarse se perfectionner (c'est-à-dire, selon moi, *achever leurs Etudes*) hors de leur Patrie ;

et qui exprime ce que j'appelle *se perfectionner*, ou *achever leurs études*, par le même verbe que Jésus-Christ emploie dans mon Texte. Et il est à remarquer que ce sens même peut s'appliquer au discours de Jésus-Christ, qui dans ce cas leur auroit dit ironiquement, *Vous m'envoyez hors de ma Patrie parceque vous êtes mécontents de ma Doctrine : Est-ce afin que j'aïlle me former ailleurs sous de meilleurs Maîtres ? Soyez contents, les miracles que j'ai à faire ne m'arrêtent que pour deux jours dans ma Patrie, et le troisiême jour j'achève ma course.*

Dans une recherche aussi difficile j'ai cru devoir vous rapporter, Mes Frères, tous les différens sens du verbe en question : Si vous me demandez lequel il est le plus probable que Jésus-Christ avoit en vue, je vous avouerai qu'il me semble que c'est celui que j'ai exprimé en lui faisant dire, *Je chasse les Démon, et j'opère des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisiême jour je me dévoue à la mort* : Sans exclure pourtant une certaine insinuation du sens qui dit, *le troisiême jour je suis au bout du voyage que vous me conseillez*. Peut-être même ne traduiroit-on pas mal, *le troisiême jour je suis parfaitement tel qu'on peut me désirer*, ce qui donne naturellement lieu de sousentendre, ou hors du Païs, ou prêt à mourir de la main d'Hérode...

Lequel de ces deux sens que l'on préfère dans la première partie de la réponse, on trouvera que Jésus-Christ a dit quelque-chose de plus dans la seconde. Dans la première partie il peut avoir voulu

voulu dire ; *Je chasse les Démon, et j'opère des gué-
risons aujourd'hui et demain, et le troisième jour je me
dévoue à la mort, ou, je serai arrivé aux frontières de
la Galilée où l'on me veut* : Mais dans la seconde il
dit, *IL FAUT que je marche aujourd'hui et demain, et
le troisième jour* : *IL LE FAUT*, c'est une chose arrê-
tée. Notez ici, Mes Frères, que dans l'Original,
Jésus se sert du même verbe qui a été employé par
les Pharisiens dans l'avis insolent qu'ils lui ont
donné de se retirer de Galilée ; de sorte que pour
bien faire sentir le rapport qu'il y a entre cette
partie de sa réponse et l'avis qui y a donné lieu,
il faudroit rendre ce verbe dans les deux endroits
par le même mot. On pourroit traduire, *Va-t-en,
marche en t'éloignant, ou éloigne-toi d'ici* : et dans
la réponse de Jésus-Christ, *Il faut que je m'éloigne
d'ici aujourd'hui et demain*, c'est une chose toute
déterminée, *je dois marcher aujourd'hui et demain en
m'éloignant d'ici, et le troisième jour je serai parvenu
aux frontières de la Galilée* ; cela sera fait même
demain au soir, je serai dès-lors hors de Galilée,
mais je n'aurai pas encore fini de marcher,
parceque j'ai un plus grand voyage à faire ; *il
faut que je marche encore le troisième jour en m'éloi-
gnant de Galilée, parcequ'il me faut aller à Jérusa-
lem*. Jésus-Christ nous dit ici pourquoi il faut
qu'il continue sa route vers Jérusalem, après avoir
quité la Galilée : C'est qu'il n'arrive pas qu'un
Prophète meure hors de Jérusalem.

Remarquons

Remarquons encore ici une diversité de sens. Quelques-uns traduisent, *Car il n'arrive pas* ; d'autres, *Car il n'est pas possible qu'un Prophète meure* (ou, comme il faudroit traduire pour bien rendre l'Original, *sois mis à mort ou périsse*) *bors de Jérusalem*. Si l'on veut traduire comme notre Version, *Il n'arrive pas*, ou comme d'autres, *Il n'est pas possible*, il faut nécessairement reconnoître avec un célèbre Interprète, que le discours de Jésus-Christ dans cet endroit est hyperbolique ; il ne scauroit avoir voulu dire ce qu'il y dit dans le sens littéral : car il est arrivé que des Prophètes sont morts, et même ont été mis à mort, ailleurs que dans Jérusalem. Il est vrai cependant que les Juifs de Jérusalem s'étoient approprié une espèce de droit de mettre à mort les Prophètes, parcequ'il falloit que les Prophètes à qui l'on vouloit faire le procès fussent jugés par le Sanhédrin qui ne se tenoit qu'à Jérusalem. Mais il est vrai aussi que Jésus-Christ pouvoit ne pas s'embarasser de ce prétendu droit de Jérusalem, d'autant plus qu'il y avoit certains autres cas qui ne pouvoient être jugés que de la sorte : mais comme il ne devoit mourir que pour rendre témoignage à l'Evangile qu'il annonçoit, il étoit convenable qu'il rendît ce témoignage le plus publiquement qu'il étoit possible, et plutôt à Jérusalem qu'ailleurs, parceque la célébration des grandes fêtes rendoit Jérusalem la ville la plus propre pour cette partie de

de son ministère : De sorte qu'on auroit peut-être mieux fait de traduire, *Il ne convient pas, ou, Il n'est pas dans l'ordre, qu'un Prophète périsse hors de Jérusalem* : Traduction qui rend très-bien le sens de l'Original. Il faut que je marche aujourd'hui et demain, en continuant à m'éloigner d'ici, et au troisième jour je serai hors de la Galilée. Je me dévoue alors, je me prépare à la mort, mais il faut que je marche encore le troisième jour pour aller jusqu'à Jérusalem : Car je suis au milieu de vous comme un Prophète, et il ne convient pas, il n'est pas dans l'ordre, qu'un Prophète périsse hors de Jérusalem.

Je ne m'arrêterai pas d'avantage, Mes Frères, sur ce qu'on peut appeler la lettre du Texte, qui ainsi expliqué présente quelque-chose à l'esprit. *Allez, dites à cet homme habile ; je chasse les Diables, et j'opère des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour j'achève ma course, j'arrive sur les frontières de la Galilée, et je me dévoue à la mort. Il faut que je marche aujourd'hui et demain en m'éloignant d'ici, et il faut que je marche encore le troisième jour : Car il n'est pas dans l'ordre qu'un Prophète soit mis à mort hors de Jérusalem.* Jésus-Christ ne s'amuse pas à s'informer si les Pharisiens, aux avis de qui il répond, sont réellement venus de la part d'Hérode, ou s'ils ont parlé de leur chef en son nom ; il laisse la chose indécise, et leur parle néanmoins dans la supposition qu'Hérode

qu'Hérode les a envoyés, et par-là il leur fait indirectement cette censure : Je suppose que vous n'êtes pas assez insolens pour avoir de votre chef mis le nom d'Hérode en jeu, vous venez sans-doute de sa part, vous êtes ses messagers ; comme tels portez lui ma réponse. Et quelle réponse ! Avant même que nous l'ayons approfondie, vous sentez combien des gens tels que les Pharisiens devoient être embarrassés d'une telle commission. Lors même que les Rois veulent qu'on leur dise tout, on craint de leur rapporter de certaines choses d'une manière trop simple et trop naïve. Je me représente ces Pharisiens consultant entr'eux, se mettant l'esprit à la torture pour préparer, pour adoucir, pour tourner leur rapport de telle manière qu'il fournisse un nouvel aliment à la colère de ce Prince contre Jésus-Christ, et qu'il ne puisse pourtant pas, sur leur facilité à tout dire, les soupçonner d'avoir écouté sans horreur un discours qu'en bons courtisans ils devoient regarder comme un crime de lèse-majesté royale, comme une espèce de blasphème.

Supposons pour un moment que ces Pharisiens aient commis l'insolence dont Jésus-Christ a bien voulu ne pas paroître les croire capables : Supposons qu'ils soient venus de leur chef lui porter le message auquel il a répondu. Rapporteront-ils la réponse ou ne la rapporteront-ils pas ? Le blasphème auquel ils ont donné lieu n'en a pas moins été prononcé : Leur fidélité pour Hérode, leur

haine pour Jésus-Christ, la juste crainte d'être prévenus par d'autres, les sollicitent et les pressent de la rapporter : Mais comment s'y prendront-ils ? Il faudra dire en réponse à quoi Jésus-Christ a dit ces choses : Il faudra commencer par avouer à Hérode (et de quelle grace le pourront-ils ?) qu'ils ont eu la témérité de le mettre en jeu, d'employer son nom pour intimider Jésus-Christ, et qu'ils ont ainsi donné lieu à sa réponse insultante. S'ils veulent rapporter comment Jésus-Christ les a chargés de cette réponse, *Allez, et dites à ce Renard*, il n'y a personne qui ne sente que cette circonstance forme pour eux un nouvel embarras. Quand ils rapporteroient simplement qu'il a dit, *Allez, et dites à cet homme babile*, ils sentent au moins, et ne peuvent se déguiser qu'Hérode sentira, que c'est un éloge ironique qui ne vante son habileté que pour s'en moquer. L'embarras augmente encore si pour faire le devoir de messagers fidèles ils veulent conserver jusqu'au tour d'expression que Jésus-Christ a pris. Les Prophètes disent souvent, *L'Eternel a parlé* ; *L'Eternel a dit* ; et après cela ce n'est plus le Prophète, c'est Dieu lui-même qui parle : Il faudra qu'ils introduisent à-peu-près de même celui que ses partisans regardent comme le Fils de Dieu : Il faudra qu'ils disent à Hérode en face, *il a dit*, et que tout-de-suite en rapportant ses propres paroles, ils le mettent en quelque-sortes lui-même vis-à-vis d'Hérode, lui tenant un discours qui tend . . . à quoi ?

quoi ? Si c'étoit quelque-chose de bien flatteur, ce tour seroit sans-doute le plus agréable : Mais vous jugerez ce qui en est, vous verrez comment Jésus-Christ sçavoit flater, si vous voulez-bien nous suivre un peu : Nous allons peser les termes par lesquels il s'adresse à Hérode même, soit comme s'il le haranguoit face à face, soit comme s'il lui parloit par écrit dans une lettre.

Je chasse les Diables, et j'opère des guérisons aujourd'hui et demain. Ces paroles n'achèvent pas la période, mais elles me frappent et je ne puis m'empêcher de m'y arrêter. Jésus-Christ auroit pu les ranger autrement ; il auroit pu dire, *aujourd'hui et demain je chasse les Démons, et j'opère des guérisons* ; mais il ne l'a pas voulu, il a voulu commencer par les paroles les plus frappantes, et il ne l'a pas fait sans raison, il a voulu qu'on en fût frappé. Pouvoient-elles ne pas frapper les Pharisiens ? pouvoient-elles ne pas frapper Hérode ? peuvent-elles ne pas frapper tous ceux qui les lisent ? . . : Misérables ! cet homme que vous insultez, que vous cherchez à intimider par vos menaces, cet homme à qui vous dites avec insolence, *Va-t-en, éloigne-toi d'ici, car Hérode veut te tuer* ; c'est un homme qui chasse les Démons, qui guérit les maladies ; c'est un homme à la seule parole de qui les diables sortent des possédés ; c'est un homme dont la bonté égale la puissance, qui va de lieu en lieu faisant du bien, et qui ne fait que du bien ; c'est un homme d'une sainteté et d'une

vertu irrépréhensible, et de qui toute la vie n'a été qu'une suite continuelle de bienfaits ; c'est un homme à qui vous devriez bâtir des autels, et vous le chassez avec indignité ! vous êtes des ingrats autant que des insolens ! Je dis plus, ce discours vous accuse d'être aussi des téméraires. Aveugles Pharisiens ! ne craignez-vous pas cette Puissance à laquelle vous voyez céder même les Démons et la Maladie ? ne craignez-vous pas que celui qui a le pouvoir de chasser les Démons, ne vous chasse à votre tour ? ne sentez-vous pas que celui qui par une seule parole, ou par son simple attouchement, guérit les maladies, peut aussi les donner quand et à qui il lui plaît ? Vous devriez vous souvenir, et votre Hérode devrait se souvenir aussi, de la sévérité avec laquelle la main de Dieu toucha son malheureux Père, dans quels tourmens il mourût, et comment le doigt de Dieu fut reconnu dans sa mort, en punition des desordres, les scandales, et des impiétés de sa vie. . . . Prince indigne, tu me condamnes à une espèce d'exil ; crains qu'un plus grand que toi ne te condamne un jour à un exil plus réel et plus honteux : Souvien-toi du pouvoir de Rome et du sort de ton frère. . .

Je chasse les Démons et j'opère des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour j'achève ma course. Ne reconnoissez vous pas, Mes Frères, dans tout ce discours, une hauteur qui vous frappe, et qui devoit frapper Hérode ? Jésus-Christ parle ici en maître :

maître : Il tient avec dignité un langage que tiennent quelquefois les Maîtres de la terre en parlant à des inférieurs, et qui n'est souvent en eux qu'une spécieuse impertinence. On est chargé de ce qu'on appelle de grandes affaires, des affaires d'une nation entière ; vous demandez audience pour quelque affaire particulière : On a ses occupations pour aujourd'hui, pour demain encore, le troisième jour peut-être on aura le loisir de vous écouter. Jésus allègue ses affaires aussi. Vous me dites de la part d'Hérode de m'en aller d'ici, et qu'il veut me tuer ? Allez, dites à cet homme habile que cela ne se peut pour aujourd'hui ni pour demain ; j'ai mes affaires réglées, je chasse les Démones et j'opère des guérisons aujourd'hui et demain, mais le troisième jour j'achève ma course. Hérode a peut-être souvent ainsi traité des particuliers qui s'adressoient à lui ; il est juste qu'à son tour il soit ainsi traité par son maître.

Je chasse les Diables aujourd'hui et demain, et le troisième jour je prens fin. Je vous ai donné un échantillon des divers sens du verbe que notre Version a rendu par *je prens fin*. Représentez-vous Hérode embarrassé pour déterminer au milieu de cette multiplicité, le sens qu'il doit donner à la réponse de Jésus-Christ : Un homme de son naturel en pareil cas doit dire avec dépit, Que veut-il dire ? se moque-t-il de moi ? pense-t-il me jouer avec ses termes équivoques ? Il n'auroit

n'auroit peut-être pas été indigne de Jésus-Christ de vouloir embarrasser Hérode par un terme qui a tant de significations ; dont il y en a deux qui ont un rapport particulier avec ce que les Phari-siens lui ont dit, auxquelles par-conséquent il est naturel qu'Hérode s'arrête : et imaginez-vous ce qu'il en doit penser. Que veut-il dire ? que dans trois jours il s'exilera lui-même, ou que dans trois jours il se dévouera lui-même à la mort ? Quoi ! veut-il donc me braver ? viendra-t-il ici me dire, *Me voici, je me livre à toi, fai-moi mourir si tu le veux ou si tu l'oses ?* Jésus-Christ, par la suite de sa réponse, le tire jusqu'à un certain point de cet embarras. *Il faut, dit-il, que je marche aujourd'hui et demain, et le troisième jour : Car il ne convient pas qu'un Prophète périsse hors de Jérusalem.*

Il faut que je marche, . . . C'est donc une affaire arrêtée ? et dans quel conseil ? Oui, c'est une affaire arrêtée entre mon Père et moi, il est ainsi ordonné dans le Conseil de mon Père : *Il me faut marcher aujourd'hui et demain, et encore le troisième jour.* Je serai arrivé dès le troisième jour au but que l'on me propose, même dès demain au soir j'y serai ; et toute votre haine, ni toute la haine d'Hérode ne m'y fera pas arriver plutôt ni ne me fera avancer d'un pas plus vite : Mais après cela *il faut que je marche encore le troisième jour* pour aller à Jérusalem. Le troisième jour je me dévoue à la mort, mais je ne mourrai ni à Galilée ni de la main d'Hérode ; *car il n'est pas dans l'ordre qu'un*

Prophète

Prophète meure hors de Jérusalem. Nous voyons St. Jaques blâmer ceux qui disent, *Demain nous irons à une telle Ville et nous y trafiquerons*, et qui ne disent pas, *s'il plaît au Seigneur*. Jésus-Christ parle de ce qu'il fera le lendemain et même le sur-lendemain, et il n'y ajoute pas, *s'il plaît au Seigneur*. Il parle en maître et de sa vie et de la manière dont il l'emploiera : il parle comme celui à qui Dieu a donné pouvoir de mettre sa vie et de la reprendre : Il parle avec assurance de ce qu'il fera pendant trois jours parcequ'il est sûr de sa vie, il sçait que son heure n'est pas encore venue : il connoît quelle doit être la durée de sa vie, comme de celle des autres hommes, il tient entre ses mains les clefs de la vie et de la mort ; c'est à lui seul d'entre les hommes à parler de l'avenir d'un ton positif. Pour nous, foibles petits mortels, quand nous voulons parler de nos desseins, de ce que nous ferons demain ou après demain, n'oublions jamais de mettre cette clause, *S'il plaît au Seigneur* ; mais reconnissons dans le langage assuré de Jésus-Christ un trait de sa grandeur, et rendons hommage à sa grandeur.

Nous avons dans cette réponse de Jésus-Christ, la censure la plus vive de l'indigne Jérusalem ; et en même tems une censure aussi vive de l'indigne Galilée. Jérusalem s'est approprié le droit détestable de *tuer les Prophètes*, c'est une gloire qui lui est chère, dont elle est jalouse : Et vous
ses

ses dignes imitateurs, vous voulez lui ravir cette gloire ! vous ambitionnez pour votre Galilée l'avantage de partager avec elle l'honneur d'être la meurtrière des Prophètes : Mais sçachez que votre ambition ne réussira pas, vous ne lui ravirez pas cette gloire ; l'honneur de me mettre à mort lui est réservé, vous n'en aurez que la honte et l'infamie.

Je pourrois en dire d'avantage, mais ce que j'ai dit suffit, je pense, pour faire voir la sagesse et la justesse de la réponse de Jésus-Christ. Etudiez le Texte vous-mêmes, Mes Frères, et peut-être trouverez-vous de nouvelles reflexions à ajouter à celles que nous avons faites, pour confirmer l'idée que nous vous avons donnée de la sagesse de celui qui y parle avec tant de dignité. La conclusion que je voudrois que vous en tirassiez, c'est qu'il ne fait pas bon s'attaquer à Jésus-Christ ; que dans tous les assauts qu'on pourra lui livrer il sera toujours le plus fort, et que vis-à-vis de lui toutes les grandeurs et toute la sagesse du Monde auront toujours du dessous. Si vous aimez Jésus-Christ, si vous êtes véritablement ses Disciples, vous participez à sa grandeur et à ses triomphes ; les victoires qu'il remporte sont autant de victoires dont vous devez triompher. Si vous sympathisez ainsi avec lui, vous êtes glorifiés avec lui, l'esprit de gloire repose sur vous, vous êtes animés du même esprit dont il a été animé, et par

lequel

lequel vous vaincrez comme il a vaincu : Car l'Esprit qui nous a été donné n'est pas un esprit de timidité et de crainte, mais un esprit de courage et de force.

2 Tim. i.
v. 7.

Je suis souvent indigné de voir combien peu on connoît cette grandeur du Chrétien ; combien on avilit la Religion Chrétienne, tout en prétendant en faire l'apologie. On la défend avec tant de froideur et tant de ménagement pour le monde, que vous diriez que ceux qui s'en appellent les Apologistes n'y croient pas plus que les incrédules. Il faut, dit-on, parler des choses qui regardent la Religion avec modération, avec douceur, il faut même avoir des ménagemens pour les gens du Monde. Les ennemis de Jésus-Christ et de son Evangile ne doivent pas sans-doute se fâcher de ce que des gens qui sont payés pour cela, parlent pour défendre une religion qui après-tout produit de bons effets et sert à tenir le peuple dans le respect ; surtout si on le fait avec modestie, avec douceur, et avec autant de froideur que si ce qu'on défendoit n'étoit qu'une chimère, mais une chimère qui pourroit être d'une grand utilité pour la Politique : Donnant ainsi à entendre aux incrédules que l'on s'entend en secret avec eux, mais que l'on fait son métier. . . . Et on voit tous les jours ces modestes, ces froids Apologistes de la Religion Chrétienne, préférés hautement à des gens qui croient vérita-

blement à l'Evangile, qui s'y intéressent vivement, et qui par-conséquent en parlent avec zèle et avec chaleur. C'est qu'on aime trop le monde, on craint trop de choquer certains préjugés qui y sont reçus, et qui sont reçus surtout parmi les grands et les puissans, parmi ceux qui gouvernent le Monde : On craint de s'exposer à souffrir ou à perdre quelque-chose, et on sacrifie les intérêts de l'Evangile à des intérêts mondains, on se laisse séduire par les plaisirs et par les agrémens du Monde, on reçoit l'esprit du Monde dans son cœur et on agit conformément à cet esprit, qui est toujours opposé à celui de Dieu. Que l'exemple de Jésus-Christ nous enseigne de quelle manière nous devons penser du Monde si nous voulons être ses Disciples. Que l'Esprit de Dieu qui est en nous (si tant-est que nous l'ayons reçu) nous garde des tentations du Monde : Laissons-nous conduire à cet Esprit : Sçachons parler pour la défense de l'Evangile de Christ, et sçachons en parler avec une noble hardiesse. Etudions la vie de Jésus-Christ ; il n'a pas craint le Monde, il n'a pas flaté le Monde ni les grands du Monde ; il s'est exposé à des insultes de la part des Princes et des Gouverneurs du Monde, et par-tout il a été victorieux de ses ennemis. Méditons sur les souffrances de Jésus-Christ, Mes Frères, et méditons aussi sur ses victoires : Nous y apprendrons à mépriser tous les avantages qui pourroient nous venir de la part du Monde, et à sentir toute la
grandeur

grandeur d'une vocation qui nous élève au-dessus de tout ce que le Monde a de plus grand et de plus estimable : Nous y apprendrons à aimer celui qui a tant fait, et qui s'est exposé à tant souffrir pour le bonheur des hommes. Et quand on aime Jésus-Christ, quand on a le cœur pénétré d'amour pour lui, cet amour fait sympathiser avec lui et dans ses souffrances, et dans la gloire à laquelle il est parvenu par ses souffrances. Permettez-nous, Mes Frères, de croire que vous aimez Jésus-Christ : Permettez-nous de croire que vous aimez à vous entretenir de ses souffrances et que vous êtes prêts à souffrir avec lui si vous y êtes appelés. Si nous sommes dans ces dispositions, prenons courage, mes bien-aimés : Consolons-nous les uns les autres ; encourageons-nous les uns les autres à travailler avec zèle à la publication de l'Evangile du Règne de Dieu, à nous exposer à tout pour l'amour de cet Evangile, et à tenir ferme contre tout ce que le Monde peut nous présenter de plus séduisant : Et espérons de la part de Dieu, dans la Cause de qui nous sommes engagés, toutes les graces et tous les secours qui nous seront nécessaires. Joignez, Mes chers Frères, vos prières aux miennes pour les lui demander, comme je le fais avec toute l'ardeur dont je suis capable.

S E R M O N XIII.

O U

S E R M O N II.

S U R

LUC, Chap. XIII. v. 32 & 33.

Prêché en 1760.

voici
guéri
prens
d'bu
pas q

D

venu
t-en,
refle
quée
Je vo
sur l
des
nard,
tière
un d
cette
s'exp
se fû
eût c

L U C, Chap. XIII.

³² *Alors il leur dit, Allez et dites à ce Renard, Voici, je jette hors les Diables, et j'achève de donner guérison aujourd'hui et demain, et au troisième jour je prends fin. ³³ Tant y a qu'il me faut marcher aujourd'hui et demain, et le jour suivant : car il n'arrive pas qu'un Prophète meure hors de Jérusalem.*



DES Pharisiens au nom d'Hérode et probablement en vertu d'un ordre de sa part, sont venus au Sauveur du Monde pour lui dire, *Va-t-en, éloigne-toi d'ici, car Hérode veut te tuer.* Mes réflexions sur cette insulte vous ont été communiquées, Mes Frères, dans deux précédens discours : Je vous en ai même donné un autre dernièrement sur la manière dont Jésus-Christ repoussa l'insulte des Pharisiens, en répondant, *Allez, dites à ce Renard, et la suite. . . .* Mais afin de dégager les matières, et d'avoir moins d'objets à considérer dans un discours, nous nous sommes bornés à prendre cette réponse comme si le Seigneur, au lieu de s'exprimer en ces termes, *Allez et dites à ce RENARD,* se fût contenté d'une expression plus douce, qu'il eût dit, par-exemple, *Allez, et dites à cet homme ha-*
bile.

bile. Et pour le terme singulièrement notable de *Renard*, nous avons promis d'en faire, si Dieu ne dispoit autrement de nous, le sujet d'un autre discours ; et c'est où nous en sommes aujourd'hui.

Allez, et dites à ce Renard. . . . Hérode est donc un *Renard* ? Jésus-Christ à-la-vérité ne l'appelle pas directement un *Renard* ; il ne dit pas non plus *c'est un homme que je regarde comme un Renard* : Mais il le nomme ainsi indirectement et d'une manière qui est peut-être d'autant plus choquante qu'elle est indirecte : Allez, dites à ce *Renard-là*, comme si l'on devoit sçavoir d'avance que ce nom lui appartînt, comme si c'étoit un nom qui lui fût affecté.

Traiter ainsi Hérode c'est l'appeler d'un nom qui ressemble à ce qu'on appelle dans le langage ordinaire des noms injurieux. Ceux qui connoissent le personnage que fait le *Renard* dans la Fable, dans la Mythologie, dans les anciens Écrivains, Orateurs et Poètes, sont mieux en état de le sentir. Car qu'est-ce qu'un *Renard* ? C'est un animal qui est extrêmement méchant, il est voleur et meurtrier ; c'est aussi un animal qui est fort rusé ; mais avec tout cela c'est un animal qui est bête, dont les ruses sont connues, qui peut être puni de ses ruses, et qui en est souvent puni. Appeler Hérode un *Renard*, c'est lui attribuer toutes ces mauvaises qualités.

Mais où est ici l'exemple de cette vertu si épurée, et si parfaite à tous égards que l'on nous dit avoir

avoir été toujours donné par Jésus-Christ ? Où est cette douceur, cette humilité avec laquelle on nous dit qu'il a toujours parlé ? où est ce caractère patient qui a fait dire de lui, que *quand on lui disoit des outrages il n'en rendoit point* ? Hérode étoit Tétrarque de Galilée, et il prétendoit à bien d'autres choses : Il prétendoit succéder en tout à Hérode le Grand, et être Maître de toute la Terre Sainte : L'Empereur ne lui avoit pas encore donné le titre de Roi, mais on ne laissoit pas de l'appeler *Roi*, et il jouïssoit actuellement de l'autorité royale. Jésus-Christ étoit Galiléen, né sujet d'Hérode : Il est dans la Galilée lorsqu'il reçoit un message de son Prince, et il répond aux Messagers, (gens bien-respectables sans-doute puisqu'ils viennent au nom du Prince), *Allez, dites à ce Renard-là !* où est ici l'exemple que Jésus-Christ, dit-on, nous a donné du respect qu'il faut avoir pour l'Ordre établi ?

1 Pier. ii.
2. 23.

Ces difficultés naissent naturellement de la considération de notre Texte, et il faut qu'elles aient roulé dans l'esprit de quelques Interprètes : car sans cela il est impossible de rendre raison des efforts qu'on leur voit faire pour montrer que Jésus-Christ n'a rien dit de desobligeant pour Hérode, en l'appelant un *Renard*. On nous dit que Jésus-Christ le traite de *Renard*, parceque c'étoit un Prince extrêmement fin et que le renard est le symbole de la finesse : Et si vous demandez en quoi consiste cette finesse d'Hérode, on vous répondra

que l'histoire nous le représente comme un Prince fort adroit, ménageant avec beaucoup de finesse tantôt les Juifs et les Romains, tantôt les Pharisiens et les Saducéens, par rapport à ses intérêts particuliers. On nous dit que le terme de renard ne passoit pas dans ce tems-là pour une injure, quoiqu'aujourd'hui il soit devenu un terme qui ne marque pas de l'estime. Vous en trouverez même tel qui vous dira gravement, qu'on sçait que le génie des langues est fort différent à l'égard des termes injurieux : Comme si la différence des langues concouroit avec celle des tems pour établir que quand Jésus-Christ a traité Hérode de *Renard*, il n'a rien dit qui marquât du mépris. Tout cela est si faux, et peut être démontré faux par tant d'exemples si incontestables, que l'on a peine à concevoir comment de pareilles choses peuvent être avancées par des gens qui d'ailleurs sont sçavans et qui ont une réputation à perdre : à moins que cela ne vienne, soit de la crainte de déplaire au Monde en laissant voir dans l'histoire évangélique des traits qui choquent l'esprit du Monde, soit de la crainte de déranger ce que l'on avoit mal-arrangé dans sa tête, touchant la nature du Christianisme. Il y a dans la conduite de quelques Interprètes à l'égard de cet endroit, des choses qui semblent découvrir un esprit d'étourdissement. Quelques passages qui sont contre eux ne devoient pas leur être inconnus : L'un d'eux commence son commentaire sur ce Texte par un

ample

ample recueil de passages, dont plusieurs devoient naturellement le porter à mieux juger du sens de cette expression du Seigneur, et néanmoins comme s'il eût écrit son recueil sans en apercevoir les conséquences les plus naturelles, il vous dit froidement que Jésus-Christ n'a rien voulu dire d'offensant pour Hérode, si ce n'est que ses intentions lui étoient bien-connues : Ajoutant simplement, qu'on trouve des noms d'animaux employés pour désigner des hommes, dans des occasions où cela se fait sans aucun dessein de marquer du mépris. On pourroit croire que ces Interprètes regardent aux conséquences : Ils n'osent peut-être pas dire que Jésus-Christ a nommé Hérode un Renard dans un sens de mépris, de peur que l'on n'abusât de son exemple. Mais de quoi n'abuse-t-on pas ? Il faut prévenir l'abus, j'en conviens : Mais s'ils prétendent qu'il faille pour cela recourir à leurs explications, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils entendent assez mal l'intérêt de leur propre cause. Je ne vois aucun inconvénient à avouer que Jésus-Christ a méprisé Hérode, et qu'il l'a appelé un *Renard* pour marquer son mépris ; parceque Jésus-Christ est si fort au-dessus d'Hérode qu'il n'est pas à craindre que son exemple à cet égard soit imité. Et si sous prétexte que le Seigneur a ainsi traité Hérode, quelqu'un s'avisait de vouloir prendre de semblables libertés, on pourroit lui dire, Rentre dans ta coquille, pauvre limaçon ;

Jésus-Christ a pris ces libertés, mais qui es-tu pour t'égaliser à Jésus-Christ ? Le plus que vous pouvez dire c'est que vous êtes un de ses Disciples : Mais il y a des choses permises au Maître qui ne le sont pas à ses Disciples, il y a des choses permises à un Père qui ne le sont pas à ses enfans, il y a des choses permises à un grand Seigneur qui ne le sont pas à son valet. En avouant cette liberté prise par Jésus-Christ à l'égard d'Hérode, il n'y a donc pas grand danger qu'on en abuse, parcequ'il n'y a personne qui veuille s'égaliser à Jésus-Christ ; au lieu que si vous l'expliquez de façon à en faire disparaître le véritable sens, je prévois qu'il se trouvera des gens qui, moitié par méchanceté et moitié par simplefesse, iront peut-être jusques à traiter leur propre Roi même de *Renard*, prêts à vous répondre si vous les en blâmez, que Jésus-Christ a bien traité Hérode de *Renard*, et que les meilleurs Interprètes ont jugé ce terme fort innocent. . . .

Voilà, Mes Frères, à quoi conduisent les idées reçues de la douceur et de l'humilité de notre Seigneur. Mais quand on pourroit expliquer raisonnablement ce terme de *Renard* de telle façon qu'il n'eût rien de desobligeant, seroit-on fort avancé ? On auroit certes bien d'autres choses à retrancher de l'Ecriture, si l'on vouloit ôter des discours de Jésus-Christ toutes les expressions qui choquent ces idées. Il faudroit commencer par supprimer entièrement le Texte où ce terme se trouve,

trouvé, puisqu'enfin le Seigneur y répond à Hérode avec une hauteur qui est certainement bien opposée à ce respect pour les Puissances dont on nous dit que Jésus-Christ s'est fait un devoir. On nous dit que dans toute sa Passion il nous a donné l'exemple de la douceur et de l'humilité avec laquelle nous devons nous soumettre au Magistrat civil, à l'Ordre établi dans la société. Cela est-il bien vrai ? tout ce que nous avons des discours de Jésus-Christ dans l'Ecriture n'en démontre-t-il pas la fausseté ? Voyez comment il se conduit lorsqu'il est livré par les Juifs entre les mains de Pilate. Hérode se trouvant à Jérusalem, Jésus-Christ lui est envoyé par Pilate : Hérode est bien-aise de cette occasion de le voir, il le reçoit, il croit qu'il lui entendra dire bien des choses, ou peut-être qu'il lui verra faire quelque miracle ; et avec cet air de grandeur et d'importance que la majesté royale inspire, il lui fait plusieurs questions, croyant sans-doute lui faire un grand honneur : Et à toutes ses questions Jésus ne répond rien, *Il ne lui répondit pas un seul mot*, dit l'historien sacré. Suivant les règles ordinaires, quand un Prince fait à quelqu'un l'honneur de l'interroger, ne faut-il pas non-seulement lui répondre, mais lui répondre avec précision ? croyez-vous en conscience que le silence de Jésus-Christ fût une moindre insulte pour Hérode, que le terme que l'on veut à toute force adoucir parant de fausses explications ? je le trouve plus choquant

Luc
xxiii.
v. 7-11.

choquant encore. Voyez-le après cela devant Pilate, à qui Hérode l'a renvoyé. Pilate lui fait plusieurs questions, parmi lesquelles il y en a quelques-unes auxquelles il répond, et quelques-unes auxquelles il ne juge pas à-propos de répondre. Est-ce ainsi qu'un particulier doit se conduire devant un Magistrat établi pour exercer au nom de l'Empereur Romain l'autorité de Gouverneur dans la Judée? Jésus-Christ fait plus, il s'érige en Interrogateur de Pilate, il lui fait des questions à son tour : Pilate l'interroge sur sa Royauté, et Jésus lui dit, Qui est-ce qui t'a dit cela de moi ? *Dis-tu ces choses de toi-même, ou te les a-t-on mises à la bouche ?* Ne sçai-tu pas, lui dit Pilate, que j'ai la puissance de te crucifier, et celle de te délivrer ? “ *Tu n'aurois pas ce pouvoir s'il ne t'étoit donné d'en haut.* ” Tu es donc Roi ? “ *Oui je le suis : Je suis né pour régner, et c'est pour cela que je suis venu au Monde :* Mais ne crois pas que je m'abaisse jusqu'à me servir, pour établir mon Règne, des moyens dont se servent les Rois vulgaires que vous êtes accoutumés à voir parmi vous ; ce sont des Rois faits par le Monde et dont l'origine est du Monde. Je ne suis pas originaire du Monde moi, j'ai une Royauté supérieure à celle que le Monde peut donner, je dois la soutenir avec plus de dignité que les Rois qui ne sont que du Monde : Je pourrois avoir comme eux des gens armés qui combattroient pour moi ; mais il est indigne

Jean
xviii.

ŷ. 34.

Ib. xix.

ŷ. 10 &

11.

xviii.

ŷ. 36 &

37.

“de moi d'appeler à mon secours des moyens
 “semblables à ceux auxquels les petits mortels
 “sont obligés de recourir pour accomplir leurs
 “desseins ; ma gloire est au-dessus de la leur,
 “elle se soutiendra sans cela. . . .” Je vous le
 demande, Mes Frères, cette façon de traiter un
 homme comme Pilate, est-elle bien conforme
 aux idées que l'on nous donne de l'humble res-
 pect de Jésus-Christ pour les gens en autorité ?
 Et pendant que l'on ne peut s'empêcher de recon-
 noître des traits comme ceux-là dans la vie du
 Sauveur, qu'espère-t-on de gagner en faisant dis-
 paroître la liberté qu'il prend ici avec Hérode ?
 L'embaras de ces Interprètes est véritablement
 admirable : Vous diriez qu'il craignent d'avoir
 surpris Jésus-Christ dans une faute, et qu'à tout
 prix ils pensent devoir charitablement la cacher.
 Il s'en trouve un qui va jusques à nier que ce
 soit d'Hérode que Jésus a parlé quand il a dit,
Allez dire à ce Renard, jusques à poser qu'il n'a
 nommé ainsi que ces fourbes de Pharisiens qui ve-
 noient lui dire, *Eloigne-toi, va-t-en d'ici, car Hérode*
veut te tuer. Pour en venir à de si violentes ex-
 plications, il faut au moins avoir senti bien-vive-
 ment que le terme de *Renard* étoit un terme de
 mépris ; et je ne vois pas qu'il soit possible de
 l'entendre autrement. Je n'en juge pas au ha-
 sard, il n'est pas bien difficile de se faire une règle
 pour en juger.

Quand

Quand on désigne un homme par le nom d'un animal, et qu'on n'est ni de ces fous ni de ces idiots qui parlent sans raison, on ne peut être censé vouloir faire qu'une de ces trois choses ; ou caractériser simplement celui qu'on désigne ainsi ; ou louer le personnage, ou enfin le blâmer. Quand il s'agit de faire des spéculations sur un point d'histoire, et qu'en épluchant les caractères de quelques grands personnages on croit les bien distinguer les uns des autres par les noms de différens animaux, on pourra nommer celui-ci un Lion, celui-là un Léopard, cet autre un Ours, sans prendre aucun intérêt moral à tout cela : Mais Jésus-Christ ne s'amusoit pas à ces sortes de spéculations : D'ailleurs, il n'étoit pas question d'histoire, et il ne pouvoit pas non-plus nommer Hérode un *Renard* pour le distinguer, puisqu'il ne s'agissoit que de lui seul. Or si ce n'étoit pas pour le distinguer, ce ne pouvoit donc être que pour le louer, ou pour le blâmer : Jugez vous-mêmes lequel ce doit être. Mettez-vous pour un moment à la place d'Hérode, et supposez que l'on vous vînt dire de la part d'un homme à qui vous auriez envoyé un Message : Sire il nous a chargé d'une réponse pour vous, en nous disant, *Allez dire à ce renard telle et telle chose* : De bonne foi, prendriez-vous ce nom pour une louange ? croiriez-vous que ce fût un compliment bien obligeant ? Si pourtant vous voulez que ce soit

un éloge, je vous l'accorderai, pourvu que vous vouliez dire que c'est un éloge ironique par lequel Jésus-Christ ne louoit Hérode que pour se moquer de lui. Mais quoi ? le terme de renard ne sçauroit-il donc être employé sérieusement que comme une censure ? Je crois-bien que parmi des gens dont la morale admet la ruse et la finesse, le nom de *Renard* peut se prendre pour une louange : Vous sçavez peut-être le mot célèbre de Lyfandre, fameux Général des Lacédémoniens : *Où la peau du Lion ne fait pas notre affaire, il faut revêtir celle du Renard* : Mais dans la bouche de Jésus-Christ, dont la morale est infiniment supérieure à celle de ces gens-là, je ne vois pas trop-bien, je l'avoue, comment le nom de *Renard* pourroit jamais avoir l'air d'un éloge, à moins que ce ne fût, encore une fois, d'un éloge ironique. Dans la bouche d'un homme tel que Jésus-Christ, parlant d'un homme tel qu'Hérode, la louange d'être un *renard* ne sçauroit être un éloge sérieux, quand même elle pourroit l'être si le discours portoit sur quelque Prince d'un caractère plus aimable. Ce ne peut donc être que pour blâmer Hérode que Jésus-Christ l'appelle un *Renard* ; c'est donc une expression desobligeante qu'il emploie pour le censurer ; c'est, si l'on veut, un coup de fouet qu'il lui donne.

Mais ne nous dit-on pas que Jésus-Christ n'a jamais dit d'injure à personne ? que lors même qu'on lui en disoit il n'en rendoit point ? Com-

ment concilierons-nous avec cela le traitement qu'il fait ici à Hérode, si le terme de renard témoigne nécessairement tant de mépris? On ne trouveroit pas ces choses si difficiles à concilier, si l'on n'ignoroit pas, ou si l'on ne faisoit semblant d'ignorer le véritable sens du terme d'*injure*. On sçait comment Jésus-Christ traite à tout moment les Scribes, les Pharisiens, les Chefs de Synagogue même: Ce sont des *Hypocrites*; des *Sépulchres blanchis*; des *Aveugles conducteurs d'Aveugles*: Ne sont-ce pas là des expressions rudes? On ne veut pourtant pas dire que ce soient des injures; et si vous demandez ce que c'est donc, on sçaura fort-bien vous répondre que ce sont uniquement des censures ou des reprimandes. Fixons nos idées, Mes Frères, convenons avec nous-mêmes que les paroles rudes ne seront pas des injures, quand elles seront véritables, quand elles seront nécessaires, quand elles seront à-propos. Les cas, dira-t-on, sont bien différens: Jésus-Christ n'appelle pas tous ces gens-là des renards, et ces gens-là ne sont pas des Rois. En réponse à cela je pourrois me contenter de vous donner le précis des paroles d'un des plus sçavans et des plus judicieux Commentateurs: C'est, dit-il, une chose ordinaire aux Prophètes de désigner les Rois par des noms de bêtes; ce sont des boucs, des béliers, des léopards, des ours; et non sans raison si nous en jugeons par l'histoire, où nous les voyons presque tous dépouillés de l'humanité, pour agir

en

en bêtes, et en bêtes féroces. C'est ainsi, dit-il encore, que par le nom de Lion, St. Paul même a désigné l'Empereur Néron ; et le nom de *Renard* convenoit mieux que tout autre à Hérode qui étoit superlativement un de ces fourbes, gens à tout faire, que les Grecs appellent des Panurges ; imbu de la maxime de Lyfandre, prenant pour modèle son Empereur Tibère, qui de toutes ses vertus (car il pensoit en avoir) n'en aimoit aucune à l'égal de son hypocrisie. Et il ne faut pas croire, ajoute notre Commentateur, que Jésus-Christ, pour en avoir usé de la sorte, ait rien fait de contraire à la Loi qui dit, *Tu ne parleras point mal du Prince de ton Peuple*. Cette Loi, poursuit-il, ne regarde point les Prophètes établis pour reprendre les Rois même avec une grande liberté, et supérieurs aux Rois lorsqu'il s'agit d'exercer l'emploi de Prophète ; dignité que nous voyons actuellement réclamée par Jésus-Christ, lorsqu'il dit en parlant de sa propre mort, *qu'il ne convient pas qu'un Prophète soit mis à mort hors de Jérusalem*. Je pourrois, dis-je, m'en tenir à ces remarques d'un Grotius : Que sera-ce donc si nous considérons de plus près la dignité de celui par qui Hérode est traité de *Renard* ? *En vérité, en vérité je vous dis, il y a plus ici qu'un Prophète . . .* j'allois ajouter, et de la part d'Hérode moins qu'un Roi ; mais je dédaigne ce foible avantage. Toutes les dignités au-fond doivent être respectées, tant qu'il n'y a pas dans le respect dû à une dignité supérieure

une raison de leur manquer de respect; mais quelque grande que puisse être à mes yeux la différence des unes aux autres, je ne puis me les représenter toutes que comme bien petites aux yeux de Dieu et de son Christ. Hérode ne fût-il pas un Iduméen, fût-il bien-incontestablement et de la Tribu de Juda et de la famille de David, son pouvoir fût-il plus étendu que celui de l'Empereur et sa royauté mieux reconnue; quel pauvre petit homme doit-il avec tout cela paroître vis-à-vis de Jésus-Christ? qui est ici le Souverain et qui est le sujet? On demande s'il faut que les sujets appellent leurs Princes des renards; et moi je dirois plutôt, si l'expression me paroïssoit trop forte, faloit-il que le Roi des Rois leur donnât l'exemple de traiter avec tant de hauteur les Princes subalternes? Car les plus grands Rois après-tout ne sont pas dispensés de prendre garde comment ils parlent à leurs sujets; c'est une loi pour Dieu même, ses vertus le veulent ainsi.

Mais pourquoi cette expression me paroît-elle trop forte? peut-on dire qu'elle ne soit pas assez *juste*? peut-on dire qu'elle ne soit pas assez *nécessaire*? peut-on dire qu'elle ne soit pas assez *à-propos*? Nous avons vu que qui dit un *Renard*, dit une *méchante bête*, une *bête bien rusée*, mais une *bête* pourtant. Et Hérode qu'est-il? La délicatesse de notre siècle a monté le langage de la Chaire sur un ton si doux, si touchant, si gracieux, si po-

li, si galand, qu'un Prédicateur qui regarde son Ministère comme une chose sérieuse, et qui a le goût du vrai, se trouve souvent fort embarrassé. Si, trop timide pour brusquer cette délicatesse ; si, retenu par de vains scrupules, je n'ose pas vous dire qu'Hérode étoit une méchante bête, une méchante bête bien-rusée, et sur le total pourtant une bête ; vous comprendrez au moins que c'est ce que j'aurois voulu pouvoir vous dire sans façon, que c'est ce que j'articule dans le fond de l'ame, et ce que j'aurois bonne envie de prouver bien-clairement si le tems me le permettoit. J'y reviendrai peut-être, s'il plait au Seigneur, dans un autre discours, auquel je renvoie aussi ce qu'il y auroit à dire sur l'imitation des libertés que Jésus Christ prend avec Hérode. Hérode ne vous est pas inconnu ; ceux d'entre vous surtout qui ont écouté nos précédens discours doivent avoir certains traits de son histoire assez présens à l'esprit pour présumer que nous sommes en état de tenir parole. Considérez-le dans sa conduite à l'égard de son frère, et dans les conséquences de cette conduite ; cela seul vous découvrira si-bien la méchanceté du renard, sa fourberie et sa bêtise, que vous sentirez au moins la *vérité* du titre que Jésus-Christ lui donne. Considérez le comme celui qui étoit actuellement le Chef et l'Âme de la Secte antichrétienne des Hérodiens, et la sévérité de Jésus-Christ envers lui vous paroîtra aussi nécessaire que juste. Considérez la figure qu'il
fait

fait dans le dernier message des Pharisiens, à qui Jésus-Christ répond dans notre Texte, et vous ne tarderez pas à reconnoître que le mot piquant lâché contre lui ne pouvoit l'être plus à-propos. . .

Poussez ces considérations, et vous vous appercevrez, je m'assure, de quelque-chose de plus que de la *vérité*, de la *justice*, et de la *sagesse* des jugemens du Roi des Rois : Vous y admirerez sa *débonnairerie* même et sa *douceur*. Ce que j'en dis n'est point un vain paradoxe. Celui que notre Jésus appelle un Renard, c'est un monstre qu'il auroit pu charger de cent autres noms odieux ; c'est un misérable qu'il pouvoit mettre dans la classe des loups, des chiens, des pourceaux, des vautours, des couleuvres, des basilics, de tout reptile immonde et venimeux. Celui par qui Hérode est appelé un Renard, c'est celui qui peut faire descendre les Puissans de leur trône pour leur faire mordre la poussière ; c'est celui qui pouvoit couvrir Hérode depuis la tête jusqu'aux pieds d'une lèpre incurable, le faire ronger tout-vivant par les vers, l'écraser lui-même comme un ver de terre ; et qui l'auroit fait peut-être, si sa clémence ne lui eût suggéré des conseils plus doux : C'est celui dont il est écrit, *Voici, Sion, ton Roi débonnaire* : C'est celui dont la douceur probablement ne lui eût pas même permis d'employer le nom de renard, s'il n'eût été question que de sa personne. Mais pouvoit-il en conscience ne jamais rien dire qui annonçât à ses ennemis, fussent-ils

Matth.
xxi. v. 5.

des Rois, qu'en l'attaquant ils attaquoient leur maître ? Né pour être le Roi des Rois, et cherchant des sujets qui le reconnussent pour tel en le reconnoissant pour le *Christ venu en chair*, pouvoit-il ne jamais permettre que quelques rayons de sa gloire perçassent le nuage de ses humiliations ? Par bonté pour les rebelles même, quelque élevés qu'ils fussent, ne devoit-il pas de tems en tems les avertir de leur infériorité, par quelque'un de ces traits qui laissent l'aiguillon dans l'ame ? Ne pouvoit-il pas quelquefois, pour la consolation des foibles opprimés par les puissans, mortifier par quelque terme de mépris l'orgueil tyrannique des oppresseurs ou de leurs suppôts ? ne le devoit-il pas au moins comme une consolation, comme un encouragement, soit à ceux qui l'ayant reconnu pour ce qu'il étoit, avoient mis en lui leur confiance et attendoient de lui les plus grandes choses ; soit à ceux qui déceloient plus ou moins d'heureuses dispositions pour le reconnoître ? Les outrages qu'on lui fait ne retombent-ils pas sur eux ? ou n'est-il pas le protecteur, le libérateur, le défenseur des siens ? n'est-ce pas de lui, ou de la *Divinité qui habite corporellement en lui*, que l'Ecriture dit, en parlant des siens, *Il n'a pas souffert qu'on les outrageât, et il a reprimandé (ou même chatié) les Rois pour l'amour d'eux ?* Ou bien, produira-t-on quelque règle par laquelle on puisse déterminer jusques à quel point précis de hauteur ses reprimandes pouvoient monter, et démon-

Col. ii.

ψ. 9.

Pf. cv.

ψ. 14.

Pf.ii. 3. 1,
2, 4, 7, 9,
& 10.

montrer qu'il a passé le point critique? n'est-ce pas en son honneur que les sacrés cantiques di-
foient, *Pourquoi les Peuples mutinés méditent-ils des choses vaines? pourquoi les Rois de la terre et les Princes ont-ils tenu conseil contre l'Eternel et contre son Christ? . . . Celui qui réside dans les Cieux s'en rira, le Seigneur se moquera d'eux. . . Tu es mon Fils. . . Tu les froisseras d'un sceptre de fer, et les mettras en pièces comme un vaisseau de potier. Maintenant donc ô Rois, soyez entendus, et vous Gouverneurs de la terre, recevez instruction. Chérifions, Peuples Chrétiens, respectons, admirons, je dirois presque, adorons la Croix de Jésus-Christ, et avec St. Paul, glorifions-nous en elle : Mais n'oublions pas que ce qui fait la gloire de la Croix c'est la gloire du Crucifié. Il est ce Roi des Juifs que l'Eternel a nommé pour être en qualité de Roi des Rois, le Roi de tous les Peuples, et qui doit gouverner tôt ou tard avec un sceptre de fer, ceux dont il n'aura pas pu morigéner l'orgueil par le sceptre de sa parole.*

Voilà, Mes Frères, à quoi nous mène insensiblement la discussion dans la laquelle je me suis engagé, sur la rudesse d'une parole de Jésus-Christ : j'espère qu'après cela vous ne demanderez pas à quoi pouvoit servir une pareille discussion, ou le choix d'un pareil sujet. Augmenter la connoissance et l'amour du Règne que Dieu veut exercer par son Fils, c'est à quoi je voudrois

voir

voir aboutir tous mes discours ; et c'est ce qui a dû me faire saisir avec une satisfaction singulière, un de ces passages où l'éclat de la Royauté suprême de Jésus-Christ est relevé par le contraste des Royautés subalternes. A quoi pouvois-je tendre qui fût plus utile ? Mon Dieu ! que le monde seroit heureux s'il connoissoit mieux cette Royauté de Jésus-Christ, ou sçavoit mieux la reconnoître ! bientôt la langue de nos Rois se trouveroit déliée pour parler le langage des Anges ; bientôt ils diroient de concert, Voilà le Roi que Dieu nous a donné, soyons pour lui ce que nous voulons que nos ministres et nos sujets soient pour nous. Bientôt la voix des Peuples répondroit à celle des Rois ; et alors ils auroient entr'eux, ce que la plus sçavante et la plus opiniâtre charlatanerie des Politiques ne fera jamais que leur promettre, ce qu'ils ont tant de fois paru désirer sans l'obtenir, une Paix solide et véritablement honorable ; une Paix dont Dieu pourroit être avec honneur le garant ; une Paix sur laquelle Dieu pourroit, en vertu de ses promesses, être sommé de répandre sa bénédiction ; une Paix qui suffiroit peut-être seule pour faire dire aux autres Peuples, en parlant du Peuple Chrétien ; c'est là que Dieu habite avec les mortels, c'est là qu'il faut le chercher, c'est au Roi de ce peuple, c'est à ses Loix qu'il faut nous soumettre pour être heureux. Alors au moins, Peuple Chrétien, tu pourrais inviter de bonne-grace les Peuples barbares à subir

avec toi, sous l'empire de Jésus-Christ, le joug aisé d'une police divine, qui feroit actuellement ton bonheur et ta gloire. Et posé que leur barbarie pût encore aller jusqu'à les armer contre toi, tu aurois la ressource de pouvoir dire avec vérité, Ce sont ici les guerres du Seigneur, le Seigneur combattra lui-même pour nous ; ou s'il est possible qu'après nous avoir si fortement commandé la paix, il nous appelle à de nouvelles batailles, au moins n'y marcherons-nous que sous les Enseignes du Souverain, notre conscience ne sera plus déchirée par des doutes cruels sur la légitimité de nos armes, nous n'aurons pas à rougir des causes de l'effusion du sang humain.

Que ceux qui dédaignent ces arrangemens du Seigneur, ou qui s'en moquent, prennent bien garde à eux : Un tel plan n'est pas là devant eux pour rien ; ils devroient appercevoir dans le Dieu qui l'expose à leur vue, un juge qui les observe et qui prépare leur sentence. Un tel projet pour le rétablissement de l'Ordre, est évidemment l'ouvrage de la Charité même : Un cœur charitable qui sçait ce que c'est qu'aimer Dieu et le Genre-humain, un cœur charitable qui a faim et soif de justice et de paix, au milieu des desordres du Monde et des cruels embarras où ces desordres le tiennent lui-même, saisit l'idée d'un tel projet avec la même avidité qu'un voyageur mourant de soif au milieu des déserts de la Lybie, saisisoit un verre d'eau fraîche qui lui seroit tout-à-coup
présenté.

présenté. Le cœur dur qui se moque de cette idée ou qui seulement la dédaigne, décèle sa dureté, témoigne contre lui-même, et dicte lui-même en quelque-sort la sentence de sa réprobation, s'il est vrai que sans la Charité les plus saints même ne soient rien devant Dieu. Il suffit d'être honnête-homme, dit-on, comme s'il étoit possible de l'être sans être bon membre de la société à la tête de laquelle Dieu a mis son Fils bien-aimé, pour la réformation du Genre-humain. On peut être honnête-homme à ses propres yeux, en l'étant à sa manière ; mais alors on a sa récompense, on est couronné de ses propres mains, on n'a rien à attendre de Dieu. On peut aussi être honnête-homme, aux yeux des hommes, dans sa famille, dans son voisinage, dans sa secte, dans sa patrie, en observant les choses qui dans ces sociétés sont estimées faire l'essentiel de l'honnête-homme : mais n'être honnête-homme que de cette façon-là, c'est servir les hommes ; on n'est en droit d'attendre de Dieu aucune récompense pour cela. Si l'on veut en attendre de lui, il faut être honnête-homme comme il exige qu'on le soit, c'est-à-dire, comme bon membre de la grande République du Genre-humain, comme bon sujet du Royaume qu'il veut établir par son Christ, et dans lequel au-reste tous les hommes sont invités à entrer.

On voudroit des Sermons de Morale. Je sçais ce qu'on entend par là ; et je connois des gens

qui en sont amoureux, qui s'en repaissent continuellement ; mais je sçais aussi que ces mêmes gens, dans les occasions un peu délicates, tout en suivant les principes que leur Morale leur inspire, agissent d'une manière détestable, et que s'ils ont parmi eux quelqu'un qui soit plus honnête-homme qu'eux, meilleur membre de la seule Société avouée de Dieu, plus ami de Dieu et du Genre-humain, il devient par-là leur ennemi, ils le méprisent, ils le haïssent, ils consultent pour le chasser de leur Synagogue. Vous voulez de la morale ? *Cherchez premièrement le Règne de Dieu par son Christ, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus* : cette morale même que l'on s'obstine à vouloir regarder comme l'essentiel vous sera donnée comme un par-dessus.

Matth. vi.
v. 33.

Notre discours n'est pas ce qu'on appelle un *discours de morale* : cependant si vous l'avez bien écouté, je m'affure que vous y aurez trouvé des leçons de morale. L'orgueil peut-il jamais être plus mortifié que par la manière dont le juge du Monde traite Hérode dans mon Texte ? Et quelle leçon d'humilité pour nous dans ce traitement ? Voyant des Rois même ainsi traités, que devons-nous attendre, nous pauvres petits particuliers qui ne sommes rien, si du fond de notre néant nous nous ennorgueillissons, si nous nous soulevons contre nos frères, si nous nous soulevons contre celui qui est le Chef de nous tous ? La Royauté de Jésus-Christ bien reconnue est le remède

remède le plus efficace contre le plus dangereux de tous les vices, contre un vice qui est un poison dans les Cours et qui, des Cours qu'il a empestées, répand de proche en proche un venin mortel dans tout l'Univers, y introduit la guerre et la famine, et presque tous les maux ; je veux dire, l'adulation. Mais c'est aux Grands et aux Princes qu'il faut prêcher cette Morale ; c'est à eux qu'il faut parler de reformer le Monde : Ce sont les grands qui sont les adulateurs des Princes et des Rois. Et je dis moi, que c'est aussi une Morale pour les petits. Si le peuple n'étoit pas adulateur, l'adulation des Grands n'iroit pas bien-loin ; la louange profane d'Hérode Agrippa fut peut-être commencée par quelque Grand, mais c'étoit le Peuple qui faisoit retentir les airs de ce cri, *Voix d'un Dieu et non d'un homme*. Jésus-Christ, Mes Frères, n'a pas été chercher les Rois et les Princes pour leur parler de ces choses. Il les a prêchées aux pauvres et aux petits. Il les a prêchées aux troupes qui le suivoient, et nommément à une poignée de gens du commun qui étoient ses Disciples. Ce ne sont pas les grands et les riches qui sont les plus propres à devenir les sujets du Royaume de Dieu : Jésus-Christ n'a pas daigné leur faire l'honneur de les rechercher, et si cette occasion de parler d'Hérode ne s'étoit pas présentée, il ne lui auroit peut-être jamais fait l'honneur de le nommer. Mais le peuple peut abuser de ces principes.

cipes. . . . Et de quoi n'abuse-t-on pas ? Mais qu'a-t-on à craindre de gens qui en se permettant l'usage de la parole s'y bornent, et posent pour premier principe qu'il ne faut pas aller plus loin ? Qu'ont à craindre les Rois et les Princes de gens qui ne se servent d'autres armes que des armes spirituelles de la Parole de Dieu ? Lorsqu'on s'en permet d'autres, celles-là sont certainement dangereuses : Je ne suis pas pour multiplier les loix pénales, mais si j'en voulois faire, je dirois qu'on n'en sçauroit faire de trop sévères pour ceux qui, admettant dans leur morale l'usage des voyes de fait, se permettroient les moindres libertés en parlant des Puissances. La raison en est que la morale de ces gens-là les conduit facilement des paroles aux coups. Mais de la part de ceux qui font profession de ne pas même repousser la violence par la violence, qu'avez-vous à craindre ? Il se trouvera peut-être parmi eux des Critiques sévères, des Censeurs hardis ; mais on n'y verra certainement jamais des complots ni des assassinats. Tous les maux qu'on a vu arriver dans le Monde, par qui ont-ils été faits ? Les gens qui ont fait périr Charles I. sur l'échaffaut, qui ont attenté à la vie de Louis XV. et dernièrement à celle du Roi de Portugal : qui étoient-ils ? étoient-ils de ces Chrétiens qui ne se permettent que des paroles rudes ? Tous ces Assassins, tous ces meurtriers étoient des gens qui admettoient cette morale qui dans l'occasion

permet

permet l'usage des voyes de fait, qui permet l'usage des armes meurtrières que le vrai Christianisme nous défend. Ces maux-là ne peuvent arriver parmi des gens qui en revendiquant le droit de parler, et de parler librement, se dépouillent du droit d'en venir à la violence. Voila qui est bien délicat, dira-t-on. Point du tout : Parlez tant que vous voudrez, parlez haut quand l'occasion le demande, et servez-vous d'expressions dures si elles sont nécessaires : mais ne passez point outre ; mais condamnez avec la même liberté dans les autres, et défendez-vous hautement à vous-mêmes, toute mesure violente : mais plutôt que de pécher contre cette règle, soyez prêts à tout souffrir en marchant sur les traces de Jésus-Christ. Si c'est là une distinction trop délicate, s'en est fait, il n'y a plus de distinctions à faire en quoi que ce soit. . . . Nous n'allons pas chercher les Rois pour leur dire ces choses, mais s'il étoit possible que les Rois m'entendissent, je sommerois les Rois même de se soumettre à Jésus-Christ, de s'affujettir à son empire, et d'amener leurs Peuples à le reconnoître pour le seul Roi à qui il appartient proprement de régner, à qui tous les hommes doivent se soumettre, et au Règne de qui nous devons tout rapporter, comme au grand but auquel tout doit tendre.

Jem'arrête. Les détails où je pourrois entrer seroient loin, et seroient inutiles aussi-bien que désagréables, à ceux qui demandent de la morale
sans

sans avoir un cœur capable d'aimer véritablement la véritable Morale. Si ce que j'ai dit leur donne à penser, c'en est assez pour eux : Et ceux dont le cœur est mieux disposé n'ont pas besoin que j'en dise d'avantage, dans un discours où ils auroient trouvé de la Morale d'eux-mêmes, et qui passe déjà peut-être les bornes prescrites par l'usage.

Nous travaillons, Mes Frères, à vous donner de plus en plus des idées justes, à l'aide desquelles vous puissiez discerner le bien d'avec le mal : Nous mettons devant vous la vie et la mort. Il s'agit d'opter entre Dieu et le Monde, de vous soumettre à la Morale de Jésus-Christ, ou de suivre les fausses idées du Monde. Puissiez-vous faire un choix dont vous n'ayez jamais à vous repentir !

S E R M O N XIV.

O U

S E R M O N III.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 32 & 33.

Prêché en 1760.

Vol. II.

B b b

VIX

N

O

M

III

N

O

M

III

N

O

M

L U C, Chap. XIII.

³² *Alors il leur dit, Allez et dites à ce Renard, voici, je jette hors les Diables, et j'achève de donner guérison aujourd'hui et demain, et au troisième jour je prens fin.* ³³ *Tant y a qu'il me faut marcher aujourd'hui et demain, et le jour suivant : car il n'arrive pas qu'un Propbète meure hors de Jérusalem.*



A L L E Z et dites à ce Renard. Ces paroles commencent la réponse de Jésus-Christ à des Pharisiens qui, comme il étoit en chemin pour aller de Galilée à Jérusalem, sont venus lui dire, *Va-t-en, éloigne-toi d'ici, car Hérode veut te tuer.* Nous avons expliqué le détail de cette réponse dans un premier discours, et dans un second nous vous avons donné quelques réflexions sur l'expression la plus remarquable du Texte; c'est le nom de *Renard* donné par Jésus-Christ à Hérode. Ce que nous en avons dit suffiroit à la rigueur pour des gens qui après avoir entendu des choses propres à faire penser, sont accoutumés à penser eux-mêmes, et à penser à des choses intéressantes. J'avoue pourtant que si le tems me l'avoit permis je me serois plus étendu

sur de certaines choses, que je n'ai touchées que légèrement et en passant, et qui méritoient d'être traitées plus en détail.

Ce qui rend cette expression, *Allez et dites à ce Renard*, plus remarquable, c'est que l'on considère Hérode comme Prince, et Jésus-Christ comme sujet d'Hérode ; et on demande s'il est permis de traiter ainsi les Princes ? Dans notre dernier discours nous avons fait disparaître cette prétendue supériorité d'Hérode. Si quelqu'un est sujet ici c'est Hérode. Jésus-Christ est ici chez-lui : il est *chez-soi*, quoique les siens ne l'aient *pas voulu reconnoître*, et c'est à lui qu'appartient le gouvernement, non-seulement de la Judée, mais même de tout l'Univers : Il n'est pas le Roi des Juifs seulement, il est aussi le Roi de tous les Peuples, il est le Roi des Rois.

Il ne s'agit après cela que de sçavoir si le terme de *Renard* n'est pas un de ceux qu'on appelle des *injuries*. Il l'est certainement, suivant le sens qu'attachent tous les jours à ce mot des gens qui ne l'entendent qu'à demi, et par qui toute parole rude est appelée une injure. Une *injure*, selon le véritable sens du mot, c'est une *injustice*, une parole rude qui est fautive. Pour justifier les expressions les plus rudes, du reproche d'être des *injuries*, il suffit qu'elles soient vraies ; qu'elles ne soient pas employées sans quelque raison grave ; qu'elles ne le soient pas mal-à-propos. Il est question d'appliquer ces principes au cas présent :

Nous

Jean i.
y. 11.

Nous avons déjà commencé à faire cette application, et nous devons aujourd'hui suppléer à ce que le tems ne nous permet pas de faire dans notre dernier discours.

J'ai à parler d'Hérode, Mes Frères, et j'ai à en parler d'une manière qui ne marque pas du respect pour lui, puisque je dois parler d'une expression employée par Jésus-Christ en parlant de lui, qui n'est certainement pas bien respectueuse. Je me contente là-dessus d'avertir ceux qui ne le savent pas, que j'ai déjà fait dans mon précédent discours toutes les façons nécessaires pour en parler, et que j'ai acquis une entière liberté de tout dire, aumoins dans l'explication de ce Texte.

St. Luc nous montre ici Hérode traité de Renard par Jésus-Christ. Qui dit *un Renard*, dit une bête méchante et carnacière ; une méchante bête bien-rusée ; et qui avec toutes ses ruses est une bête pourtant. Mais peut-on dire d'Hérode qu'il étoit une méchante bête ; une méchante bête bien-rusée ; et qui avec tout cela n'étoit qu'une bête ? Oui, Mes Frères, on peut le dire, on l'a dit ; il n'est question que de le prouver.

UN RENARD EST UNE *méchante bête*, parcequ'il est un voleur et un meurtrier, qui est surtout redoutable aux animaux, paisibles habitans de la basse-cour, et à leurs Possesseurs. Et Hérode qu'est-il ? L'Histoire ne nous donne aucune connoissance de son caractère qu'après la mort de son Père,

Père, dans le Testament de qui il est nommé Tétrarque de Galilée, et son frère Archélaüs nommé pour succéder à la couronne de la Judée. Hérode va à Rome où le Testament devoit être confirmé; il y va travailler à le faire casser et à se faire nommer Roi. C'est le voleur qui cherche à s'emparer de ce qui ne lui appartient pas, et qui ne cherche pas à faire un moindre vol que d'un Etat, que d'une Couronne; et cela aux dépens d'un frère. Le Renard auroit sans-doute ajouté le meurtre au vol, il auroit été l'assassin de son frère, s'il n'eût été retenu par la crainte. Il falloit faire la cour aux Romains, un attentat contre la vie de son frère pourroit les irriter contre lui; les jours de son frère seront ménagés, il se bornera à lui ravir son Royaume et sa Couronne.

Le voleur va chez son frère Philippe, et là il voit Hérodiade sa femme. Je vous disois que le Renard est une bête redoutable aux paisibles habitants de la basse-cour: les colombes et les colombiers qui sont plus élevés et auxquels il n'est pas moins redoutable, se présentent maintenant à mon esprit. Son frère Philippe a une colombe qu'il porte dans son cœur et qu'il aime; le Renard la voit, la convoite, l'enlève. L'indigne Hérodiade consent à aller avec lui pourvu qu'il veuille répudier sa femme légitime, qui étoit fille de Prince. Il ne pouvoit espérer qu'un vol comme celui-là demeurât impuni: Le Prince dont la fille étoit renvoyée devoit être bien irrité, selon toutes les apparences

apparences cela devoit causer quelque guerre, et quand la guerre est une fois allumée qui sçait où elle s'arrêtera ? Il ne pouvoit espérer que cela se passât sans répandre beaucoup de sang, il y auroit eu là dequoi arrêter tout-aùtre ; mais il n'y a pas dequoi arrêter un Renard qui est accoutumé à se repaître de meurtres et de vols. Il poursuit son dessein jusqu'au bout. De retour chez-lui, Jean-Baptiste se trouve dans son chemin, qui se soulève contre le vol : Hérode irrité, le fait prendre et mettre en prison. Le renard se faisit de sa proie et la tient dans sa tanière ; attendez quelques jours et la proie sera égorgée.

Matth.
xiv. 3.

Jean-Baptiste est hors du chemin : mais cet homme à qui Jean a rendu témoignage, dont il a dit, *Celui qui vient après moi est plus grand que moi*, celui-là vit encore, et le renard en est fort en peine. Il a assassiné Jean-Baptiste, le peuple en murmure, n'importe ; il roule dans son esprit un assassinat plus sacrilège encore. Il a vu couler le sang de Jean-Baptiste, il voudroit voir couler celui de Jésus-Christ ; on vient l'avertir de s'éloigner de la Galilée parcequ'Hérode veut le faire mourir. Moins que tout cela prouveroit qu'Hérode a le premier caractère du Renard, qu'il est une méchante bête. Et ces mêmes méchancetés montrent qu'il n'en a pas moins la ruse que la méchanceté : si avec toutes ses ruses il ne réussit pas à tout, c'est que les Renards ne réussissent pas toujours.

Matth.
iii. 11.
Luc ix.
7.

L'Histoire

L'Histoire ne nous instruit pas assez du détail de sa conduite, lorsqu'il fut à Rome tâcher de ravir la Couronne à son frère, pour me mettre en état de dire quelles furent les ruses dont il se servit en cette occasion : mais certainement il en faloit, et il en faloit beaucoup. Passons à sa conduite à l'égard de son frère Philippe de qui il enleva la femme. Une intrigue aussi diabolique que celle-là ne pouvoit se conduire à sa fin que par des ruses infernales. Et dans la suite de cette intrigue qui produit la mort de Jean-Baptiste, quelles ruses ne voyons-nous pas ?

Marc vi.
v. 20.

Jean-Baptiste, malgré le respect que le peuple lui témoigne, est mis en prison. Hérode avoit toujours haï Jean-Baptiste, mais il avoit par ruse caché sa haine : il l'avoit attiré chez-lui et avoit affecté de l'écouter, et de faire quelquefois de certaines choses par complaisance pour lui, jusqu'à-ce que la foule, qui s'étoit fait une grande idée de Jean, se fût atroupée autour de lui de telle façon qu'Hérode, craignant peut-être qu'il n'abusât de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit du Peuple, l'avoit fait arrêter et mettre en prison. Il faut amuser le Peuple pour tâcher d'arrêter ses murmures : Au milieu de la tristesse que l'emprisonnement de Jean-Baptiste doit causer parmi ce peuple, on ne parle que de joie et d'allegresse, on annonce une grande fête par ordre du Prince. Le Renard a fait un de ses tours, mais il ne fait
semblant

semblant de rien ; il ne songe qu'à se divertir et à divertir son peuple, il ne songe qu'à célébrer sa naissance.. par l'effusion du sang innocent qu'il cherche à répandre. L'évènement montre quel projet meurtrier rouloit dans son âme, l'affaire étoit vraisemblablement déjà conclue, la tête de Jean devoit être demandée, et elle devoit être accordée. Mais Hérode n'avoit peut-être pas prémédité la mort de Jean-Baptiste. Il ne le tenoit sans-doute en prison que pour éviter un plus grand mal, et sans former aucun dessein funeste contre lui, puisque c'étoit un homme qu'il aimoit. Il est même dit que lorsqu'il accorda sa tête à la jeune fille *il en étoit fâché*. Oui ? Et il a déjà été dit auparavant, qu'il auroit voulu le faire mourir, mais qu'il craignoit le peuple et étoit retenu par cette crainte. Après cela peut-on croire qu'Hérode fut réellement fâché de le livrer ? mais il devoit le paroître, afin que sa mort n'eût pas l'air d'un assassinat. Il voudroit le sauver, mais il est lié par son serment. Si la religion du serment n'est pas observée, il n'y auroit plus de sûreté, plus de religion dans le Monde : il faut de toute nécessité que les sermens soient inviolablement observés. D'ailleurs ce grave serment qui gêne la religion, il l'a fait en présence de témoins : et un Prince ne doit pas être au-dessus du qu'en-dira-t-on. Cela seroit mal surtout à un Prince dont la piété fut toujours si délicate, et en présence de tant de témoins, plus

Matth.
xiv. v. 9.

Matth.
xiv. v. 5.

respectables encore sans-doute, par leurs excellentes vertus que par leur nombre ! Je vois le renard plus reconnoissable ici que dans tout ce qui a précédé. Hérode n'avoit pas de religion, il ne connoissoit d'autres intérêts que ceux de son ambition et de son ventre ; mais il falloit paroître en avoir, afin que le Peuple pût croire que c'étoit la religion du Roi qui avoit été surprise, qu'il n'avoit livré Jean-Baptiste que parceque le respect qu'il faut avoir pour les sermens l'y obligeoit, et qu'il en avoit même témoigné son chagrin. Hérode auroit pu pousser cette hypocrisie encore plus loin : Il auroit pu aller jusqu'à dire ; “ mais mon
 “ enfant, je ne vous ai promis que la moitié de
 “ mon Royaume, et la tête de Jean-Baptiste que
 “ vous me demandez vaut mieux que mon Royaume
 “ me entier, et que mille autres Royaumes.” Il auroit pu aller jusques-là, mais il connoissoit assez ses courtisans pour sçavoir jusqu'où l'adulation pourroit les porter : ils auroient peut-être été jusqu'à faire le bien même par adulation : ils étoient si accoutumés à lui applaudir qu'ils auroient peut-être applaudi même à ce sentiment d'équité pour Jean-Baptiste, et Hérode auroit perdu pour quelques jours la satisfaction de voir couler le sang de sa victime. Le Renard est habile ici, il sçait jusqu'à quel point il faut pousser sa ruse, et il sçait où il faut l'arrêter. Il dit qu'il en est fâché, mais sous prétexte qu'il ne peut pas, à
 cause

cause de son serment, s'en défendre, il ordonne la mort de Jean-Baptiste.

Hérode ne hait pas moins Jésus-Christ qu'il ne haïssait son Précurseur : mais le peuple murmure déjà de la mort de celui-ci. Le renard voudrait bien voir couler le sang de Jésus-Christ, mais la verge des Romains lui fait peur, il faut prendre garde de ne les pas trop irriter. Il cache sa haine pour Jésus-Christ comme il a pendant quelque tems caché celle qu'il avait pour Jean-Baptiste, mais à la fin pourtant cette haine se montre : il n'ose pas mettre la main sur lui, mais il veut au moins conserver sur lui quelque supériorité ; de concert avec les Pharisiens il imagine ce qu'il faut faire. Jésus-Christ est en chemin pour aller à Jérusalem afin de s'y trouver à la célébration de quelque fête ; “ il faut lui dire qu'il s'en aille d'ici, parcequ'Hérode veut le faire mourir, après quoi, s'il continue sa route, son voyage aura l'air d'une fuite, on dira qu'il me craint : Et si pour ne pas donner lieu à cela il retarde son voyage, s'il reste ici, on pourra donner à ce retardement le nom d'une désobéissance dont je pourrai faire éclater mon mécontentement ; ce qui sera un commencement propre à faire naître contre lui quelque occasion d'aller plus loin, comme j'en ai fait naître contre Jean-Baptiste.”

Voilà, Mes Frères, pour la méchanceté et pour la ruse du renard qui se trouvent dans le carac-

tère d'Hérode. Et il y a, en même tems, dans tout cela des marques de bêtise qui font voir qu'avec toutes ses méchancetés et toutes ses ruses, il n'étoit pourtant qu'une bête. Car enfin qu'a-t-il gagné par toutes ses violences et toutes ses ruses ? il n'en a eu que la honte et la confusion de les avoir employées : et que paroît-il au milieu de tout cela, aux yeux de tout honnête-homme ?

S'il eût eu quelque esprit, eût-il été, en demandant aux Romains l'héritage de son frère, s'exposer à un refus qui devoit le faire mépriser non-seulement dans sa famille, mais aussi dans tout l'Univers ?

Si Hérode eût eu quelque esprit, eût-il été capable d'enlever la femme d'un autre ? Il falloit plutôt qu'il fût bien bête pour pousser les choses aussi loin et avec autant d'ardeur, afin de satisfaire une vaine fantaisie pour une femme qu'il ne pouvoit regarder qu'avec mépris, ou même avec horreur ; dans les embrassemens de laquelle il ne pouvoit trouver du plaisir qu'à la faveur d'une brutale yvresse.

Avec quelque esprit, ne se seroit-il pas aperçu de la sottise qu'il y avoit à dresser des pièges à un homme tel que Jean-Baptiste ? Il auroit considéré qu'un Prince se rend toujours méprisable quand il ne sçait pas rendre hommage au mérite et à la vertu : il auroit senti que le seul parti raisonnable qu'il y avoit à prendre étoit, d'écouter

un homme aussi visiblement envoyé de Dieu, avec le respect qu'il méritoit, et d'attendre patiemment les conséquences. Il auroit songé, s'il n'avoit été bien bête, qu'il s'exposoit à l'animadversion des Romains, qui avoient déjà réduit la Judée en Province Romaine, en mettant la main sur un homme qui n'étoit pas Galiléen, et dont les Romains pouvoient redemander le sang, en qualité de Gouverneurs et de Protecteurs de la Judée.

Un Prince qui eût eu quelque sagesse et quelque esprit, auroit eu une Cour composée d'honnêtes gens et de gens d'esprit : Mais qu'est-ce que la Cour d'Hérode ? de quelles gens est-elle composée ? Les Courtisans sont bien dignes du Prince : ce sont des gens qui viennent s'enivrer avec lui, des gens capables d'applaudir à tout ce qu'il dira ou fera : mais ce sont des gens qui connoissent les intérêts des Nations, qui entendent les grandes affaires, qui savent comment le peuple se gouverne, qui ont le goût de la magnificence, qui Il faut qu'ils soient des gens de beaucoup de mérite sans-doute, puisqu'ils sont admis à la familiarité d'Hérode, qu'ils ont aussi bien que lui du goût pour la dance, et qu'ils sont invités à se divertir avec lui, et à célébrer l'anniversaire de sa naissance. Les principaux ornemens de cette fête sont, une femme débauchée qu'Hérode a tirée des bras de son frère Philippe dont elle étoit la femme, pour en faire la sienne. Avec

vec elle paroît une jeune fille, fruit malheureux d'un plus honnête mariage, triste gage des feux légitimes d'un époux trahi ; une fille d'Hérodiade qui ne promet pas de valoir mieux que son indigne mère, mais qui dance comme auroit pu faire une Courtisane, qui se donne en spectacle par ses mouvemens à des hommes en pointe de vin ; et qui par un tel mérite charme Hérode, le ravit, le met hors de lui-même. C'est un Prince qui veut être regardé comme un Oint du Seigneur, comme un Pasteur du Peuple de Dieu, et qui se donne des airs d'aimer le vin, les femmes, le bal, d'une manière dont auroit rougi plus d'un honnête payen ! à ces traits ne reconnoissez-vous pas un Prince bien spirituel ? Dans la noble ardeur qui l'anime il s' imagine que ce sera une belle chose s'il dit à la jeune baladine en jurant, *Demande moi tout ce que tu voudras, je te l'accorderai.* Ne prévoit-il rien de funeste, ou pense-t-il que le plus beau de l'affaire soit de s'étourdir là-dessus ? choisissez : l'un ou l'autre sera une brillante marque de son esprit ? Quelles gens bon Dieu ! quelles gens que les Courtisans d'Hérode ! quelles gens falloit-il qu'ils fussent, pour lui voir ordonner la mort d'un homme tel que Jean-Baptiste, sans qu'il y en eût un assez honnête-homme pour lui dire, Vous vous perdez, Sire, vous perdez votre honneur, vous perdez votre couronne : Souvenez-vous qu'il y a un Dieu qui vous juge, et

Matth.
xiv. 7. 7.

un peuple, dont la voix est quelquefois la voix de Dieu, que vous irritez contre vous.

Hérode, pour peu qu'il eût eu d'esprit, se fût arrêté là dumoins : pour peu qu'il eût été sage il auroit senti qu'il ne devoit pas risquer d'irriter d'avantage le Peuple contre lui ; il auroit étouffé sa haine pour Jésus-Christ, il auroit compris que de la part d'un homme qui cherchoit à former par la douceur un Peuple tel que celui que Jésus-Christ vouloit former, il n'y avoit rien à craindre. S'il eût été sage il eût même trouvé une ressource en lui, il eût dit, respectons celui qu'une si grande partie du peuple respecte ; nous trouverons dans son salut notre propre salut. S'il n'eût pas été bien bête, il eût dit au moins comme Gamaliel, *Si cette œuvre est des hommes elle tombera d'elle-même, mais si elle est de Dieu, prenons garde que nous ne soyons trouvés faire la guerre à Dieu même.* Et quel avantage Hérode remporte-t-il de la ruse par laquelle il essaye de réduire Jésus-Christ, ou à fuir d'une manière qui puisse faire paroître qu'il le craint, ou à rester d'une manière qui donne prise sur lui ? Jésus ne fuit pas, il montre qu'il ne le craint pas : Jésus cependant lui échappe, et la confusion qui lui en revient est consacrée à la mémoire de la postérité par deux mots d'Histoire, qui attachent au nom majestueux d'Hérode pour toute la suite des siècles, le beau titre de RENARD.

Act. v.

vs. 38 & 39.

On

On pourroit faire voir la bêtise d'Hérode jusques à la fin de sa vie par quelques autres traits de son Histoire ; mais je me borne à ce qui est connu de lui jusqu'au moment où il s'attira la réponse humiliante de Jésus-Christ : c'en est bien assez pour en venir à ma conclusion, qui est : Que, soit par-rapport à la méchanceté, soit par-rapport à la ruse, soit par-rapport à la bêtise, si le terme de *Renard* ne convient pas parfaitement pour exprimer son caractère, ce n'est pas parce qu'il est trop fort, c'est plutôt parcequ'il est trop foible. Ainsi la vérité de l'expression rude employée par Jésus-Christ est bien prouvée : et je pense l'avoir prouvée de telle façon qu'à la rigueur je pourrois me dispenser de rien dire de l'*à-propos*, et de l'*importance* ou de la *nécessité* de cette sévérité de sa part.

QUANT 'A L'A'-PROPOS, il saute aux yeux. Jésus-Christ n'a pas été chercher Hérode ni les Pharisiens : Il va à Jérusalem, enseignant et prêchant le Règne de Dieu, lorsque des Pharisiens viennent le trouver pour le provoquer ; et la provocation est de telle nature qu'elle justifie pleinement toutes les expressions rudes dont il auroit pu se servir.

QUANT 'A L'IMPORTANCE de la sévérité de Jésus-Christ dans le cas présent, tout ce que j'ai dit sert à la démontrer : j'ai pourtant réservé quelque chose de plus particulier pour cet endroit. Le
moins

moins que nous puissions conclure de ce qui a déjà été dit, c'est qu'Hérode par sa haine et par son mépris pour Jésus Fils de Marie, refusoit orgueilleusement le titre de *Christ* à celui qui le tenoit de Dieu même. Mais Hérode avoit cela de commun avec bien d'autres : il y faut joindre ce qu'il avoit de particulier pour mériter que Jésus-Christ lui fît l'honneur de le distinguer de la foule de ses ennemis, par quelque marque singulière de son mépris.

C'étoit lui, et lui seul, qui pouvoit être regardé comme le Chef et l'ame de l'Ordre des Hérodiens : c'est-à-dire, selon moi, d'un Ordre de gens qui ne visoit pas à moins qu'à priver les vrais Israélites de leur plus douce consolation ; qu'à leur faire perdre l'espérance d'un autre Christ, d'un autre Oint du Seigneur, que quelque Roi de la famille des Hérodes. Cela coupe court à l'objection de ceux qui pourroient être portés à dire, Ce n'est ici qu'un démêlé personnel où Jésus-Christ auroit bien pu montrer plus de douceur et de modération. Nous voyons tous les jours des gens qui, aussitôt qu'il s'élève quelque dispute, croient montrer beaucoup d'esprit quand ils disent que ce ne sont que des disputes personnelles dans lesquelles il ne faut pas se mêler : mais avec tout leur esprit, ils ne voient pas que les disputes sur les choses les plus publiques n'existeroient pas, s'il n'y avoit pas des individus qui s'y intéressassent personnellement. Jésus-Christ reçoit une insulte qui

Vol. II. D d d s'adresse

s'adresse à lui personnellement : mais ce même Jésus paroît ici en qualité de Chef de tout le Genre-humain, il est chargé des intérêts les plus publics, il est venu faire exécuter le plan de Dieu pour la réformation de tous les Peuples ; les intérêts dont il est chargé sont plus que les intérêts d'un Peuple ou d'une Nation, ce sont les intérêts de tout le Genre-humain ; que dis-je ? ce sont les intérêts du Ciel et de la terre. Il est venu établir le Règne de Dieu sur la terre, afin que la volonté de Dieu puisse être faite sur la terre par la réunion de tous les Peuples, avec la même unanimité avec laquelle elle est faite dans le Ciel : C'est lui qui doit régner pour faire régner son Père sur tout l'Univers réuni pour recevoir sa loi ; c'est à lui qu'appartient l'assemblage des peuples qui doivent former un seul corps bien-uni dont il soit le Chef. Attaquer le Chef, c'est attaquer le Corps ; vouloir détruire le Chef, c'est chercher à détruire le Corps ; c'est s'opposer au bonheur de tout le Genre-humain, en voulant détruire le seul système qui puisse rendre le Genre-humain heureux, et sans lequel il faudroit que le Monde pérît inévitablement. Hérode ne sçauroit être considéré comme un ennemi particulier et individuel de Jésus-Christ. Il n'y avoit aucune dispute sur des intérêts particuliers, entre Jésus-Christ et Hérode ou les Pharisiens : Hérode et ses émissaires paroissent à la tête du Parti des Hérodiens pour soutenir un système opposé à celui du Christianisme,

un système qui ne pouvoit subsister si Jésus Fils de Marie jouïssoit de son droit d'être le Christ : Il falloit détruire Jésus-Christ et son système, ou bien, il falloit que le système des Hérodiens fut détruit. Hérode est l'antagoniste de Jésus, en qualité d'Ante-Christ, d'adversaire du Christ envoyé de Dieu : Et comme tel, Jésus-Christ ne devoit-il pas, pour l'honneur de la cause dont il étoit chargé, faire sentir à Hérode son infériorité ? Et qu'on ne dise pas qu'il falloit respecter sa dignité, qu'une telle liberté pouvoit être de mauvais exemple, et diminuer le respect que devoient avoir pour lui ceux qui vivoient sous son gouvernement : Qu'est-ce que l'intérêt d'une Ville, qu'est-ce que l'intérêt d'un Royaume, qu'est-ce que l'intérêt de la Galilée, vis-à-vis l'intérêt de tout le Genre-humain dont Jésus-Christ est chargé ?

Je ne dois pas finir, Mes Frères, sans dire un mot sur un article que je n'ai fait qu'indiquer dans mon précédent discours. Je ne serois pas surpris si, en me voyant défendre avec tant de chaleur la liberté que Jésus-Christ prend aux dépens d'Hérode, quelqu'un me disoit ; Vous ne prétendez pas sans-doute que cette conduite de Jésus-Christ soit un modèle à imiter ; vous ne voulez pas que l'on traite ainsi les Rois ? Aussi, Mes Frères, n'ai-je pas dit que je le prétendois. J'ai même insinué le contraire dans mon précédent discours, en parlant de ce qu'on pourroit opposer

à ceux qui voudroient abuser de cet exemple, On pourroit leur dire encore, Si vous voulez faire tout ce que Jésus-Christ a fait, attendez que vous soyez précisément dans le cas où étoit Jésus-Christ, que vous soyez traité comme il a été traité : Voilà qui, en général, prévendra tous les abus auxquels ce trait de sa conduite peut être sujet. Mais je ne voudrois pas qu'on pût croire que pour éviter cet abus je donne dans l'excès opposé : je ne voudrois pas qu'on me crût du nombre de ceux qui veulent donner des entraves à la liberté Chrétienne. Je sens que cette liberté est quelque-chose, et je dois m'intéresser pour elle, ne fût-ce que pour la part que j'y dois avoir. Si l'on me présentait un homme engagé dans la même cause que Jésus-Christ, qui s'intéressât pour elle comme Jésus-Christ s'y est intéressé, qui pensât avec lui, qui agît par son esprit, qui ne voulût que ce qu'il veut, et qui pour cette même cause eût été exposé à souffrir, qui eût eu à faire à des ennemis bien insolens, avec lesquels il eût pris des libertés comme celle que Jésus-Christ prend avec Hérode ; ayant d'ailleurs fait preuve de desintéressement et de la douceur évangélique dans ses démêlés personnels ; se renfermant au reste dans les mêmes bornes que Jésus-Christ, ne connoissant, ni ne voulant connoître d'autres armes que celles de la Parole ; je croirois devoir au moins hésiter à condamner un tel homme. Mais le champ est ici bien vaste ; de peur de

nous engager dans un trop grand détail, il faut nous borner à quelques remarques qui donneront plus de précision à la question.

Il est bon de remarquer d'abord, qu'il ne s'agit pas ici de toutes sortes d'expressions rudes, employées dans toutes sortes de cas. Quoiqu'il faille, généralement parlant, toujours de la douceur dans la manière d'enseigner, surtout lorsqu'il s'agit de la Religion, et plus particulièrement encore lorsqu'il s'agit de la Religion Chrétienne dont la douceur est le caractère distinctif ; il n'y a personne qui ne convienne qu'il y a des cas où les paroles rudes peuvent avoir leur usage, où elles sont même nécessaires.

Il ne s'agit pas non-plus ici des libertés qu'on peut prendre, par-rapport aux paroles dures, dans des livres qui sont publiés, ou dans ces discours publics qu'on appelle des Sermons ; dans lesquels les paroles rudes ne portent contre personne en particulier : Elles n'y portent que contre les caractères en général ; et il faudroit qu'un Prédicateur fût bien méprisable si, pour paroître plus uni et plus modéré, il pouvoit parler de tout avec le même sang-froid, avec la même indifférence. Lorsqu'il s'agit de quelque spéculation mathématique, de quelque point de géométrie, de quelque affaire de pur calcul, qui n'intéresse en rien les mœurs des hommes, on ne sçauroit en parler avec trop de modération : mais lorsqu'il s'agit de choses où les mœurs sont intéressées, où le bonheur

heur du Genre-humain est intéressé ; il est indigne d'un honnête-homme, d'un homme qui a le moindre sentiment de vertu, de parler de tout également sur le même ton. Un homme qui écrit pour le Public, ou qui parle au Public dans des Sermons, doit être un homme qui a étudié le Monde, qui a saisi des caractères différens, qui peint les caractères d'après nature. Et les caractères varient presque à l'infini ; il seroit absurde de les représenter tous avec le même degré d'indifférence ou de chaleur. Il y en a qui sont ridicules seulement, il y en a d'autres qui sont plus à plaindre qu'à blâmer ; et il y en a qui sont propres à exciter l'indignation et le mépris. Je déplore le caractère d'un fat ridicule ; je vois d'un autre côté des malheureux qui se précipitent dans l'abîme ; et en même tems je vois des insolens s'élever avec hauteur et avec orgueil, contre tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus respectable : Je souris au premier de ces caractères ; j'exprime par mes discours une compassion que je sens dans mon cœur pour le second ; un sentiment de vertu me porte à marquer par des paroles rudes, ou même par des paroles pleines de mépris, une juste indignation contre le troisième : Peut-on blâmer ces sentimens qui doivent être en tout honnête-homme ? peut-on blâmer la manière dont de pareils sentimens s'expriment ? Si l'on est honnête-homme, l'on doit nécessairement se revolter contre de certaines choses ; c'est la marque caractéristique

caractéristique d'un malhonnête homme, que de voir faire ou dire de certaines indignités sans s'émouvoir, sans sentir aucun mouvement d'indignation contre les objets qui excitent le plus l'indignation d'un cœur vertueux.

Il ne s'agit pas ici enfin, de paroles rudes prononcées dans des disputes entre égaux, dans lesquelles, lorsqu'elles sont bien importantes, personne ne trouve les paroles rudes mauvaises : il s'agit d'examiner si les paroles rudes sont permises de la part des inférieurs à leurs supérieurs.

Pour réduire la question à une juste précision, il faut imaginer un cas semblable exactement à celui où Jésus-Christ se trouve ; il faut supposer un Chrétien qui s'intéresse avec zèle pour le dessein de Dieu, qui en fait son principal objet, et qui pour l'amour de ce dessein se trouve exposé aux insultes et aux outrages d'un ennemi qui est d'un rang supérieur au sien, qui est son Prince, si vous voulez. “ Mais vous avez fait disparaître la supériorité d'Hérode, en établissant celle de Jésus-Christ. Prétendez-vous donc que tous les Chrétiens participent à cette supériorité du Maître ? croyez-vous qu'elle les rende tous supérieurs aux Princes ? ” Le Chrétien, Mes Frères, est un homme qui est engagé dans la même cause dans laquelle Jésus-Christ étoit engagé, et comme tel il participe à la grandeur et à la gloire de son maître : Les intérêts dont il est chargé sont supérieurs à ceux des Rois de la terre, qui ne sont que

que les intérêts d'un seul Peuple : et qu'est-ce que les intérêts d'un Peuple en comparaison de ceux de tout le Genre-humain ? Le Prince sert son Peuple, et le Chrétien, engagé dans la Cause de l'Evangile du Règne de Dieu, sert tout le Genre-humain : le ministère de l'Evangile est autant au-dessus du Ministère des Rois, que celui-ci est au-dessus des petites affaires particulières du moindre individu. Mais si le Prince est Chrétien, il participe aussi à cette grandeur ; et il a, dans le ministère de la Royauté dont il est chargé, un honneur, ou un noble esclavage de plus que les autres Chrétiens. Tous les ministères doivent être respectés ; et le ministère des Rois influe tant sur le bonheur des individus, sur le bonheur des familles, et même sur celui des villes et des Royaumes, qu'il doit être traité avec beaucoup de délicatesse, il ne faut pas légèrement manquer de respect pour ceux qui en sont chargés ; tout le monde en convient. Les Rois eux-mêmes en conviennent entr'eux, et dans le train ordinaire des choses ils se traitent avec respect les uns les autres : cependant, lorsque pour les intérêts de leurs Peuples respectifs, il y a quelques démêlés entr'eux, comment est-ce qu'ils se traitent ? Ils ne s'arrêtent pas à des paroles rudes, ils vont bien-plus loin, et cela est réciproque : Dans les guerres qu'ils se font, ils se permettent de se faire le plus grand tort qu'ils peuvent les uns aux autres. Et s'il est permis, non-seulement de manquer de respect à

des

des Rois, mais même de leur faire tout le mal possible, si cela se pratique même entr'eux, les uns contre les autres, pour de petits intérêts tels que ceux d'un Peuple ou d'une Nation ; à combien plus forte raison ne sera-t-il pas permis de prendre quelques libertés, en paroles *seulement*, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de tout le Genre-humain ? lorsqu'il s'agit du seul Plan par lequel le Genre-humain puisse être heureux ? Mais St. Paul n'a-t-il pas dit, qu'il faut respecter les Puissances établies de Dieu ? Oui, Mes Frères, et les Princes en faveur de qui il l'a dit étoient des Payens : ils étoient de plus des Monstres et des Tyrans qu'on ne pouvoit pas estimer, qu'il ne falloit pas estimer, qu'il falloit mépriser souverainement, pour peu qu'on eût de l'honneur et de la vertu : Mais il étoit recommandé aux Chrétiens de respecter en eux l'autorité dont ils étoient revêtus ; et cela pour l'amour du Christianisme même, parcequ'il falloit éviter d'aussi loin qu'il étoit possible tout ce qui pouvoit faire naître contr'eux des soupçons favorables au penchant qu'on avoit de les traiter de séditionnaires, de les accuser de favoriser les révoltes et les soulèvemens contre les Princes. Quand vous vous trouverez dans un gouvernement Payen, sous de tels Princes, prenez pour vous la leçon de l'Apôtre ; ménagez-vous avec la prudence qu'elle exige, dans des cas semblables à celui dans lequel il l'a donnée aux Chrétiens de son tems. Mais grâces à Dieu, nous vivons sous des

Princes qui sont Chrétiens : Nos Rois sont nos Frères ; ils reconnoissent avec nous le bonheur de la liberté que le Christianisme établit entre les Chrétiens : Et nous espérons que personne ne voudra les outrager au point d'appliquer à leurs sujets les leçons de conduite données par l'Apôtre, dans le même sens que s'ils vivoient sous des monstres tels que les *Caligulas* et les *Nérons*.

Les Apôtres vouloient non-seulement que l'on respectât les Princes Payens, ils vouloient aussi qu'on priât pour eux. Il faut prier pour tous les hommes, pour les plus méchants même : il faudroit prier pour les Rois, fussent-ils aussi méchants que Néron. Après cela si nous avons le bonheur de voir les Peuples Chrétiens gouvernés par des Princes qui fassent gloire d'être Chrétiens, qui favorisent la libre Prédication de l'Evangile, nous devons prier pour eux avec effusion de cœur. S'ils ont le malheur de se trouver par leur naissance dans un train d'affaires peu favorable à l'exécution du plan de l'Evangile, ils ont cela de commun avec nous, c'est là notre péché originel à tous, et la Miséricorde de Dieu veut bien nous le pardonner ; Jésus-Christ par sa mort nous en a mérité le pardon : mais il n'a certainement voulu dispenser par cette grace, ni nos Princes ni nous, du soin de faire nos efforts pour acheminer les choses à un état plus conforme au plan de l'Evangile. Notre zèle pour ce grand objet ne doit jamais se rallentir ; et ce zèle peut-il n'avoir jamais

que

que des expressions douces à mettre en œuvre contre l'insolence des blasphémateurs, dont on ne sçait comment distinguer les discours de ces blasphèmes contre le Saint Esprit, que Jésus-Christ a représentés comme des dettes irrémissibles ? Il faut pourtant de la prudence soit : mais considérons, je vous supplie, de quel œil dans les misérables affaires du monde même, on regarde ces âmes lâches dont la prudence est la seule vertu. Il faut de la modération, sans-doute ; et sans bornes si vous voulez, lorsqu'il s'agit de nos petits intérêts particuliers : Mais il s'agit ici des intérêts de l'Univers. *Les Rois des Nations les maîtrisent, et les grands usent d'autorité sur elles, et [encore, tant la bêtise des hommes est grande] ils sont appelés des bienfaiteurs,* dit Jésus-Christ ; *mais qu'il n'en soit pas ainsi entre vous : que celui qui voudra être le plus grand soit comme le moindre, et que celui qui voudra être Maître soit serviteur de tous.* Voilà une règle de Jésus-Christ par laquelle il ne veut certainement pas établir l'anarchie. Il faut que les hommes soient gouvernés, il faut absolument qu'ils aient un maître : que veut donc dire Jésus-Christ, si ce n'est : N'aiez point parmi vous d'autre Roi, dans le sens propre du mot, que moi : je serai votre maître, je serai votre seul Roi ; ou si vous en avez d'autres, que ce ne soit que des Rois dont l'autorité soit soumise à la mienne, des Rois qui reconnoîtront qu'ils ont en moi un Maître qui est le Roi des Rois ainsi que des Peuples.

LUC xxii.
v. 25 &
26.

Vous sentez que cela met un peu plus d'égalité entre les hommes qu'il n'y en avoit parmi les Payens, et introduit nécessairement plus de liberté en parlant aux Princes Chrétiens, qu'il n'y en pouvoit avoir, lorsque les Chrétiens vivoient sous des Princes Payens, ennemis de Jésus-Christ et de son Evangile.

Si après cela vous demandez quelque règle pour vous diriger dans l'usage de la liberté que le Christianisme a portée au monde, afin de n'en pas abuser ; je dirai en général : Si quelqu'un se sent disposé à en abuser, qu'il s'en refuse tout usage. Pour le détail il n'y a pas de règle à donner. On peut faire quantité de reflexions sur la manière dont il faudroit se conduire, après avoir imaginé tous les cas possibles, mais l'application restera toujours à faire. Tous les Arts, les Arts mécaniques même, ne s'enseignent que jusques à un certain degré par des règles : passé ce degré-là, il faut quelque-chose de plus, il faut avoir ce qu'on pourroit appeler l'esprit de l'Art. Il en est de même de l'Art de bien défendre la Vérité : on peut bien donner quelques règles générales : mais pour le détail il faudroit des règles à l'infini. Il est autant impossible de donner des règles pour déterminer comment il faut se conduire en détail dans tous les cas, qu'il l'est d'en donner pour devenir un grand Peintre. On peut par des règles enseigner à devenir peintre à qui le veut : mais à devenir grand peintre, il n'y a pas de règle qui l'enseigne :

enseigne ; il faut pour cela avoir un certain génie
 et un certain goût que toutes les règles du monde
 ne sçauroient donner. Pour se bien conduire dans
 tous les cas, en qualité de Chrétien, il faut aussi
 avoir un certain génie, un certain Esprit ; il faut
 avoir l'Esprit du Christianisme ; il faut bien con-
 noître le but auquel il tend, et s'intéresser vivement
 à son succès. Si vous avez une fois reçu cet esprit,
 il vous dirigera dans les occasions difficiles, il
 vous suggérera ce qu'il faudra faire et ce qu'il
 faudra dire. Mais cet Esprit peut-il s'acquérir ?
 Oui, Mes Frères, il y a des moyens de l'acquérir.
 Tous les livres qui ne sont pas écrits par des gens
 stupides, ont un certain esprit qu'on peut attrai-
 per en les lisant, et le mauvais esprit s'attrape
 bien vite. Mettez entre les mains des moins ha-
 biles, les Ouvrages d'un *Bolingbroke*, par exem-
 ple, ce ne sont que des lettres, que des caractères
 rangés d'une certaine façon, mais il y a là-dedans
 un certain esprit qui tend à un certain but ; et
 j'ai vu des gens, lesquels paroissent à-peine ca-
 pables de penser, qui en lisant ces livres en ont at-
 trapé si bien l'esprit qu'ils pensent comme l'au-
 teur de ces livres, qu'ils parlent comme lui, qu'ils
 ne sont qu'un même esprit avec lui. Et comme
 en lisant ces sortes de livres, on prend l'esprit du
 Monde ou du Diable qui y est, de même en lisant
 la Parole de Dieu, on prend son Esprit qui est
 dans sa Parole. Lisez cette Parole, méditez-
 la ; cherchez y le dessein de Dieu, profitez
 des

Matth. x.
 7. 19.

Jean xv.
 y. 26; &
 xvi. y. 13.

Luc xii.
 y. 12.

Act. ii.
 1-4.

des occasions que vous avez d'en entendre parler, et d'en parler vous-mêmes ; entrez bien dans ce dessein, adoptez-le pour votre dessein, et intéressez-vous pour son exécution comme il le mérite ; alors vous en aurez l'esprit, et vous apprendrez que cet esprit n'est pas différent de celui dont Jésus-Christ disoit, *Quand le Consolateur sera venu, savoir l'Esprit de vérité, qui vous conduira à toute vérité . . . il vous enseignera ce que vous aurez à dire.* C'est cet Esprit qui est descendu sur les Apôtres, le jour de la première Pentecôte Chrétienne. C'étoit un vent impétueux accompagné de feu, qui ébranla toute la Maison où ils étoient ; il fit plus, il ébranla les Apôtres, il les mit en mouvement pour la Prédication du Règne de Dieu, et de proche en proche il ébranla le monde entier. C'est ce vent sacré qui a produit tous les plus grands changemens qui sont arrivés dans le monde ; c'est lui qui a fait que le monde est ce qu'il est ; nous sommes nous-mêmes partie des effets de cet ébranlement, s'il est vrai que nous faisons partie de l'Eglise Chrétienne ; et ce vent sacré, cet esprit, de proche en proche se communique jusqu'à nous. Sans cet ébranlement qui mit les Apôtres en mouvement pour parler de tout des choses magnifiques de Dieu, cette voix qui frappe aujourd'hui vos oreilles pour vous inviter à vous laisser conduire par cet Esprit, ne les fraperoit pas. Comme un vent impétueux ce

Esprit

l'Esprit nous pousse dans la voie de Dieu ; il pousse du côté où Dieu veut que nous allions ; et l'Esprit du Monde ou du Diable, c'est-à-dire, de l'adversaire du Règne de Dieu, pousse pour nous faire aller du côté opposé : Ce sont deux vents qui soufflent de deux côtés opposés ; c'est à vous à mettre votre voile de façon que vous soyez poussés par l'esprit de Dieu, vers le but où Dieu vous appelle à tendre. Si nous nous laissons pousser dans cette voie, nous aurons reçu l'Esprit de Dieu, nous serons sous l'influence de cet Esprit ; et dans toutes les difficultés auxquelles nous serons exposés en marchant dans cette route, il nous conduira, il nous mettra au cœur ce qu'il faudra dire.

Je ne dis pas que dans cette route vous ne ferez jamais de faux-pas, que vous ferez impeccables. Non : vous pouvez avoir reçu l'Esprit de Dieu, vous pouvez être instruits de son dessein, et vous y intéresser ; et cependant faire quelques fautes en marchant dans cette route, parceque vous serez encore hommes, encore sujets aux faiblesses de l'humanité : *Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous.* Vous aurez des faiblesses ; vous ferez peut-être des fautes : mais ces fautes, mais ces faiblesses, seront l'objet de l'indulgence miséricordieuse de votre Père céleste. Et hors de cette voie ne fait-on pas des fautes ? Ceux qui se laissent conduire par l'esprit du Monde font des fautes aussi, mais avec cette différence, que leurs fautes

1 Jean i.
v. 8.

fautes ne sont point celles des enfans de Dieu. Autre chose est un faux-pas que l'on fait en se laissant conduire par l'Esprit de Dieu dans la voie où il veut que nous marchions, et autre chose un faux-pas que l'on fait dans une route qui est elle-même un faux-pas continuel : sans compter qu'en nous laissant conduire par cet Esprit, nous prenons la méthode la plus sûre pour nous éloigner des tentations et des pièges qui se trouvent continuellement sous nos pas dans le monde ; et nous faisons ce qu'il y a de mieux à faire pour obtenir de Dieu les secours qui peuvent nous aider à surmonter notre foiblesse, qui nous fait si souvent succomber.

Il dépend de nous, Mes Frères, de recevoir l'Esprit de Dieu qui se prend dans sa parole, et qui, par le mouvement qu'il donna au monde lorsqu'il se répandit avec tant de force sur les Apôtres, de proche en proche se communique à nous ; il dépend de nous de le recevoir, parce qu'il nous est actuellement offert. Nous avons entre nos mains la Parole de Dieu, dans laquelle nous pouvons nous instruire de son dessein pour nous y intéresser : nous voyons l'effet de cette effusion de son Esprit, dans l'état actuel du Monde Chrétien, nous pouvons voir à quoi tend le dessein de Dieu et par quels moyens Dieu veut qu'il soit exécuté ; et il dépend de nous d'y donner notre concours ou de le refuser. Mais il y a une autre façon de recevoir l'Esprit de Dieu qui ne dépend

dépend pas absolument de nous. Dieu peut nous donner des secours secrets de son Esprit pour nous aider à nous instruire, pour nous diriger dans les occasions difficiles, pour soutenir notre foiblesse et pour prévenir les faux-pas que nous serions exposés à faire sans ce secours. Or il ne dépend pas de nous absolument de recevoir ainsi l'Esprit de Dieu : nous pouvons cependant faire quelque-chose pour l'obtenir de cette façon-là même. Il nous est permis de le demander par nos prières : Dieu a promis de donner son Esprit à ceux qui le lui demandent, et nous pouvons croire raisonnablement qu'il ne refusera pas d'accomplir cette promesse, en faveur de ceux qui ont reçu son Esprit comme on peut le recevoir dans sa Parole, et qui ont fait tout ce qui dépendoit d'eux pour en bien profiter.

Luc xii.
v. 13.

O Dieu ! nous te demandons ton Esprit, ne nous le refuse pas ! Soutien-nous, accompli ta vertu dans notre infirmité ! Nous te confesserons notre foiblesse, nous l'exposerons devant toi avec humilité ; accorde nous tous les secours de ton Esprit qui nous sont nécessaires pour nous soutenir, pour nous empêcher de faire aucun faux-pas s'il est possible ; et ne nous refuse pas ton indulgence paternelle pour ces fautes où, malgré ton Esprit, les foiblesses de l'humanité nous exposent ! Joignez-vous à moi, Mes Frères, pour présenter ces vœux à Dieu : faisons-les entrer pour quelque-chose dans la Collecte par laquelle l'usage veut que nous finissions.

S E R M O N XV.

O U

S E R M O N I.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 34.

Prêché en 1760.

F f f 2

I
Jérusalem
lapidés
voulu
semble
pas vo

IL
l'espr
idées
lui
d'ici,
répo
et de
les M
mori
mai
l'or
c'et
les
Vo
roi
la
ter

LUC, Chap. XIII. Ver. 34.

Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler en un tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes : mais vous ne l'avez pas voulu.



IL est venu des Pharisiens Emissaires d'Hérode à Jésus-Christ un beau jour de sabbat (ayant l'esprit sans-doute bien-occupé de leurs belles idées sur la dévote observation du sabbat) pour lui tenir ce langage insolent, *Retire-toi, va-t-en d'ici, car Hérode veut te tuer.* Jésus-Christ leur à répondu, *Allez dire à ce Renard, Voici, aujourd'hui et demain je continue à chasser les Démons et à guérir les Malades ; et le troisième jour je me prépare à la mort : Mais il faut que je marche aujourd'hui et demain, et encore le troisième jour, car il n'est pas dans l'ordre qu'un Prophète périsse hors de Jérusalem.* Et c'est immédiatement après cela que se présentent les paroles dont vous venez d'entendre la lecture. Voila donc l'occasion de mon Texte, et j'ajouterois volontiers tout-simplement, qu'en voila aussi la liaison : mais je me trouve arrêté par des Interprètes qui m'avertissent que ces paroles ne font pas

pas partie du présent discours de Jésus-Christ. Elles m'avoient fourni la matière de quelques réflexions intéressantes que je voulois vous communiquer : faudra-t-il que je suspende ces réflexions pour examiner l'opinion de ces Interprètes ? J'ai balancé là-dessus : mais après y avoir pensé, l'examen même de leur opinion m'a paru si fertile en réflexions propres à nourrir votre piété, que j'ai résolu d'en faire pour aujourd'hui, sous le bon plaisir du Seigneur, le sujet unique de notre méditation. Le reste, si Dieu nous conserve la vie et la santé, aura son tour une autre fois.

Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! et vous ne l'avez pas voulu. Ces paroles, qui au premier coup d'œil semblent être une continuation du discours commencé par une réponse aux Pharisiens d'Hérode, ont été réellement proférées, selon les Interprètes dont il s'agit, dans une occasion plus naturelle, au milieu de Jérusalem : Et si vous demandez comment donc elles viennent ici, ils vous diront que St. Luc, sans autre raison que la conformité des matières, a rapproché plus d'une fois des choses qui n'appartenoient pas au même tems. Cela me contenteroit peut-être, si les paroles de mon Texte se trouvoient introduites par deux ou trois petits mots seulement, qui les empêchassent de pa-

roître

roître une pure continuation des précédentes. Mais j'ai bien de la peine, je l'avoue, à me persuader que l'Evangéliste ait négligé une précaution si nécessaire à la fois et si facile, uniquement pour nous donner le plaisir d'y suppléer de nous-mêmes, au bout de seize ou dix-sept siècles, par une conjecture. Lorsqu'on veut se permettre des suppositions forcées, il faut en avoir de fortes raisons : il faut en avoir un besoin pressant que je n'ai pas encore apperçu dans ce passage. Tout le monde connoit un expédient facile, auquel on a souvent recours pour accorder les recits des différens Evangélistes ; c'est de dire que Jésus-Christ a tenu les mêmes discours dans des occasions différentes ; et quelle difficulté verrions-nous à le dire ici ? quelque Philosophe accoutumé à se repaître d'abstractions dans les vastes et maigres champs d'une certaine Métaphysique, ou quelque profond Géographe qui s'applaudit de ne pas ignorer combien la Galilée étoit loin de Jérusalem, pourra sans-doute objecter gravement, qu'il n'est pas naturel que Jésus-Christ adresse la parole à Jérusalem, pendant qu'il est encore dans la Galilée : mais pour peu que l'on connoisse le langage de la nature, le langage du cœur, le langage du sentiment, pour peu d'ailleurs qu'il soit connu par expérience, et que l'on ne soit pas actuellement fort distrait, j'ose presque assurer qu'à-peine fera-t-on capable de former tout-bas une telle objection. Que le sentiment quelquefois nous fasse apostropher

apostropher les objets absens comme s'ils étoient présens, c'est une observation des plus communes : et Jésus-Christ n'avoit-il point de sentiment ? ses discours au contraire m'en paroissent tout-remplis : sur-tout quand je puis les dépouiller des froides explications de certains esprits qui semblent souvent n'y chercher que de seches décisions en faveur de quelques thèses alembiquées de scholastique. Il est mal-aisé de convaincre sur certaines matières, ceux en qui l'abondance du sçavoir étouffe ou tient en échec la faculté de sentir : tout ce qu'on peut faire pour eux se réduit quelquefois à prier Dieu qu'il veuille leur donner du sentiment, remettre en eux ce signe de vie : mais en attendant l'effet des prières, il est permis d'en appeler doucement à la conscience de ceux qui ont un cœur : et c'est à ceux-là que je parle : c'est à vous, Ames sensibles, que je demande, si je donne trop à la sensibilité de Jésus-Christ, quand je conçois qu'au fort des sentimens qu'il éprouvoit, après avoir dit qu'il ne falloit pas qu'un Prophète pérît hors de Jérusalem, il a pu se représenter cette Ville chérie et coupable, assez vivement pour s'écrier, comme si elle étoit présente : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! et vous ne l'avez pas voulu !* Il ne pouvoit certainement pas avoir dit sans une bien vive émotion, qu'il ne falloit pas qu'un Prophète

phète fût mis à mort hors de Jérusalem. Ceux qui ont soupçonné qu'à l'occasion de cette plainte St. Luc avoit mis ici de son chef l'apostrophe qui la suit, parcequ'elles roulent toutes deux sur cette idée, que *Jérusalem est la meurtrière des Prophètes* ; comment pouvoient-ils ne pas saisir, à l'occasion de la conformité dans l'idée, la conformité dans le sentiment ? Ils n'ont pas vu que leur soupçon même les rappeloit au point d'où il les avoit écartés. Cela seul devoit suffire, en cas de besoin, pour établir la liaison de l'apostrophe avec la plainte qui la précède. Mais je m'affure que vous ne ferez pas fâchés d'entendre là-dessus quelques observations moins générales.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la précédente réponse aux Pharisiens, c'est incontestablement le mot qui nous représente Hérode sous l'image d'un *Renard* : et si vous avez pris garde à tout ce que j'ai dit sur ce mot dans mes derniers discours, vous pouvez vous souvenir, non-seulement que j'ai représenté le renard comme une méchante bête, bien-rusée, redoutable aux paisibles habitans d'une basse-cour, et redoutable à leur Maître par contre-coup : mais qu'entre ces paisibles habitans j'ai découvert une *Colombe* enlevée par l'animal carnacier. Si j'étois allé jusqu'à mettre parmi ces mêmes habitans, une *Poule* dévorée des yeux par le *Renard*, je ne doute pas que cette image d'une poule n'eût fait pitié à nos délicats, parcequ'elle n'est pas de ce stile sublime, de

ce stile majestueux qui donne de la dignité à la Chaire comme à la Scène tragique. “ Ecoutez “ cela, Prédicateurs qui voulez être applaudis ! “ Ne nous offrez que des images nobles. . . . Ne “ nous parlez pas de ces choses basses et commu- “ nes que les circonlocutions même ne sçauroient “ ennoblir.”. . . . Je n’ignore pas, Mes Frères, combien le reproche est terrible, de pécher contre ces oracles. Vous jugez bien pourtant, je pense, que la crainte d’un tel reproche ne pouvoit pas être tout-à-fait ce qui m’empêchoit de parler d’une *Poule*, dans des discours où il me falloit bien, malgré que j’en eusse, prononcer plus d’une fois familièrement, sans la burlesque affectation d’une emphase tragique, l’ignoble nom de *Renard*. Mais quand une crainte puérile à cet égard auroit été la seule cause qui me retenoit alors, il n’y auroit pas moyen qu’elle me retînt à-présent. Je demande ici du respect pour Jésus-Christ : C’est lui qui met l’image familière d’une Poule dans mon Texte : c’est par lui-même qu’il y est lui-même représenté sous cette image : et ce n’est certainement pas à mes yeux qu’il peut paroître moins respectable en se comparant avec une poule, que s’il se fût nommé le *Lion de la Tribu de Juda*. . . Admirez, si vous voulez, comme une bassesse réelle, la bassesse apparente de la comparaison : je dirai que Jésus-Christ s’est prévalu de la dignité de sa personne, de la majesté de son caractère. Des mains comme les siennes ennoblissent tout

Apoc. v.
v. 5.

tout ce qu'elles touchent ; des lèvres comme les
 fiennes tout ce qu'elles daignent proférer. Et
 quand je pourrois oublier la grandeur qui lui est
 propre ? quand je pourrois ne le considérer que
 comme un simple Docteur ? je dirois que la no-
 blesse du sentiment qui saisit une expression par-
 cequ'elle lui convient, l'ennoblit par cela seul,
 quelque ignoble qu'elle puisse être d'ailleurs. Je
 dirois que les Orateurs même ne le sont qu'à mol-
 tié, s'ils ignorent cette prérogative de la noblesse
 des sentimens : je dirois qu'en fait de véritable
 Rhétorique Jésus-Christ étoit aussi bon connois-
 seur pour le moins que nos beaux-Esprits moder-
 nes : j'oserois enfin traiter nettement de fausse
 délicatesse celle de s'imaginer que l'image d'une
 poule, ou le nom de poule, ait quelque chose
 de bas. . . . Quoiqu'il en soit, après avoir repré-
 senté Hérode sous l'image d'un *Renard* dans un
 verset précédent, Jésus-Christ dans mon Texte se
 représente lui-même sous celle d'une Poule alar-
 mée pour des poussins dénaturés, qui ne veulent
 pas se mettre sous la protection de ses ailes : et
 ces deux images qui répondent si bien l'une à
 l'autre, forment un rapport d'autant plus frappant
 entre les deux versets, qu'il tombe sur leurs termes
 les plus notables.

Je voudrois à-présent vous y faire sentir un rap-
 port qui tombe sur le ton. Jésus-Christ étoit
 sorti du ton de la douceur qui est si remarquable
 dans son caractère. Il venoit de faire aux Phari-

fiens, et par eux à Hérode, une réponse qui revient à ceci : “ *Allez dire à ce Renard*, que pour
 “ aujourd’hui et pour demain j’ai des affaires, et
 “ que le troisième jour je me dévoue à la mort ;
 “ mais qu’il sçache aussi que ce n’est pas par lui
 “ que je mourrai, et qu’aucune puissance n’ira
 “ jusqu’à pouvoir mettre la main sur moi dans la
 “ Galilée ; parcequ’il faut que je marche en con-
 “ tinuant ma route pendant trois jours, jusqu’à-
 “ ce que je sois arrivé à Jérusalem : c’est là que
 “ je souffrirai la mort : *car il ne convient pas qu’un*
 “ *Prophète périsse hors de Jérusalem* : c’est elle qui
 “ doit avoir la gloire infame de me faire mou-
 “ rir.” Il faut avouer que voila un Prince trai-
 té bien rudement ! et dans le même tems une
 bien sanglante ironie aux dépens de Jérusalem !
 certainement Jésus-Christ faisoit son *œuvre étran-*
ge. Il s’y trouvoit apparemment forcé par la
 nécessité de reprimer certaines insolences ; ou de
 montrer par son indignation, comment elles doi-
 vent affecter tous les honnêtes-gens. Mais pour
 un objet au moins tel que Jérusalem, son amour
 outragé pourra-t-il se résoudre à ne rien ajouter
 qui tempère un peu l’amertume des termes ironi-
 ques de l’indignation ? ce qu’il y a de certain,
 c’est qu’il aura joint, d’une manière bien digne de
 son parfait amour, au reproche le plus amer, le
 reproche le plus tendre, s’il s’est écrié tout de
 suite, comme je l’ai supposé : *Jérusalem, Jérusa-*
lem combien de fois j’ai voulu rassembler tes en-
fans

sans comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, mais vous ne l'avez pas voulu. Il songeoit sans-doute avec la plus vive indignation d'un cœur vertueux, au crime dont Jérusalem alloit se rendre coupable ; mais pouvoit-il ne pas songer pareillement avec la plus vive douleur d'une ame charitable, soit à l'opprobre dont ce crime devoit couvrir sa Jérusalem, soit aux malheurs qui devoient en conséquence du crime fondre sur elle ? Rempli de ces grandes et terribles idées, il oublie en quelque sorte l'indignité d'Hérode et des Pharisiens, pour ne penser, Jérusalem, pour ne penser qu'à la tienne ! Hérode et ses Pharisiens ne sont plus des objets pour lui, qu'autant qu'ils participent à l'indignité de Jérusalem, ou peuvent être confondus avec elle, comme membres quelconques de l'Etat dont elle est la Capitale. Mais en s'occupant d'elle si vivement, mais en considérant en elle le corps entier de la malheureuse Nation des Enfans d'Abraham, pouvoit-il ne sentir, encore une fois, pouvoit-il n'exprimer que de l'indignation ? A Dieu ne plaise que j'ose prescrire au Seigneur ce qu'il devoit faire : mais sans aller si loin, je pense pouvoir avouer, que si mon Texte ou quelque équivalent n'étoit pas là, pour mitiger les paroles précédentes, je soupçonnerois St. Luc d'avoir omis quelque-chose. Cette apostrophe nous rappelle naturellement celle qu'il fit dans la suite à cette même Jérusalem, lorsqu'en s'approchant d'elle et la contemplant des yeux de sa chair, il la voyoit

Luc xix.
v. 41.

voyoit sur le point de mettre le comble à son grand forfait : Et même alors l'indignation du Sauveur n'empêcha pas son amour d'éclater. A l'aspect des murs de cette malheureuse Ville, à l'aspect de ses tours et de ses édifices, préparés par le crime pour la destruction, *il pleura sur elle* : ici, il ne la voit pas encore, ou ne la voit qu'en esprit : ici il ne la voit coupable des derniers excès, que dans un certain éloignement : son cœur ici fera-t-il moins ouvert aux sentimens de tendresse qui pouvoient produire une telle apostrophe ? ou les circonstances retiendront-elles l'apostrophe dans le fond de son cœur ? C'est tout le contraire : elle pouvoit avoir son usage pour les Emisaires même d'Hérode. Elle pouvoit leur apprendre, elle les invitoit à concevoir (et pour leur propre bien s'ils le vouloient) qu'il y avoit toute autre-chose que de la secheresse et de l'amertume dans l'esprit de celui qui venoit de leur faire une réponse qu'ils trouvoient sans-doute fort-seche et fort-amère. C'étoit pour eux, s'ils avoient quelque intelligence de reste, un baûme qu'il versoit dans une blessure qu'il n'avoit faite que par une charitable sévérité. Et si les Pharisiens n'en profitent pas, d'autres en profiteront. Ils retiendront, avec le mortifiant reproche, la consolante apostrophe : St. Luc apprendra l'un et l'autre conjointement, et ne les séparera pas dans son histoire : nous les lirons unis dans St. Luc, et nous **aumoins**, nous en profiterons : elles serviront à redoubler

doubler notre amour pour Jésus-Christ, en nous faisant connoître de mieux en mieux son adorable caractère. Elles nous feront dire, qu'il ne pouvoit mieux descendre du ton de hauteur sur lequel il s'étoit monté d'abord, au ton de la débonnairété qui fait le fonds de ses sentimens. Je m'affure, Mes Frères, que vous le sentez : mais vous le sentirez plus vivement, plus distinctement au-moins, si vous considérez encore, comment Jésus-Christ, tout en baissant le ton qu'il avoit pris, le soutient avec dignité.

Jérusalem, le centre de la République des Juifs, étoit par cela même (comme je pense vous l'avoir dit dans quelqu'autre occasion) le centre de l'Univers entier : Rome au prix d'elle, avec tout son pouvoir et tout son orgueil, n'étoit rien ; elle n'étoit que le centre d'un vain Empire fondé par les hommes et fait pour périr avec eux : Jérusalem étoit dans un sens de distinction, *la Cité du Grand Roi*, la seule Ville du Monde que le vrai Roi des Rois eût nommée pour être, comme qui diroit, le lieu de sa résidence sur la terre : Elle étoit la Capitale de cette Judée d'où devoit sortir un jour le salut attaché au Christ promis, la lumière et la vie de toutes les nations. . . . Philosophes qui prétendez connoître par votre Philosophie l'Etre suprême, si vous ne sçavez pas encore le reconnoître dans ce qu'il a fait pour Jérusalem, vous pouvez compter que vous ne l'avez pas encore connu : et que quand vous prétendez l'adorer,

rer, vous n'adorez réellement au lieu de lui, qu'une idole de votre cerveau, qu'un Dieu de votre propre création. Mais je me flatte, Mes Frères, qu'il n'y a pas de ces demi-philosophes parmi vous. Jérusalem donc à vos yeux comme aux miens, étoit ainsi que je l'ai dit, et dans un sens distingué, la Ville du Roi des Rois, la Cité du Vrai Dieu : Et c'est cette même Jérusalem, cette même Cité du Vrai Dieu, que Jésus-Christ apostrophe pour lui dire, *Combien de fois j'ai voulu rassembler tes Enfans comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! mais vous ne l'avez pas voulu.* Qu'ès-tu donc, toi qui tiens ce langage ? *Combien de fois j'ai voulu rassembler tes Enfans.* Les rassembler ? quel droit as-tu de le faire ? *Comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes !* Quoi ? tes droits sur une ville telle que Jérusalem, pourront être comparés, comme ceux de l'autorité naturelle d'une Mère, avec ceux qu'une poule exerce sur sa famille ? La poule, en rassemblant ses petits sous ses ailes, les protège : Es-tu le Protecteur d'Israël pour lui offrir, ou pour te plaindre de lui avoir inutilement offert la protection de tes ailes ? Il y a certainement ici quelque-chose de plus que la voix d'un Prophète : il ne convient, ou qu'au Souverain de l'Univers, ou qu'à son Fils, Héritier de l'Empire universel, d'apostropher dans ces termes la Capitale de l'Univers. Le *Scilo* de Jacob, à qui par les oracles appartient la convocation des Peuples, étoit le seul personnage qui pût ainsi blâmer

Gen.
xlix.
v. 10.

les

les Enfans de Jérusalem, pour ne s'être pas rassemblés à son signal. Mais quoi ? Jésus-Christ n'est-il pas le *Scilo* ? mais le signal n'a-t-il pas été donné ? mais n'a-t-il pas été répété ? mais ne l'a-t-il pas été même avec une patience plus qu'Angélique ? Il apostrophe Jérusalem d'un ton de Maître : c'est un nouveau signal qui rappelle en mémoire tous les autres. Enfans de Jérusalem ! quand le signal au moins sera parvenu jusqu'à vos oreilles, reconnoissez la voix de votre maître : Et vous Pharisiens qui l'avez entendue ; et vous Hérode qui devez bientôt l'entendre, lorsque vos Emissaires, dans votre Cabinet ou aux pieds de votre trône au milieu de votre Cour, viendront vous faire un fidelle rapport de tout ; donnez l'exemple à Jérusalem ; reconnoissez avant elle la voix de son Maître et du vôtre. La hauteur de ses premières paroles a dû vous abatre : la douceur de son apostrophe a dû vous relever : que la divine Majesté qui brille dans cette douceur même, vous tienne dans l'ordre, vous fasse rentrer sans délai dans les sentiers du Seigneur.

Il est triste, Mes Frères, de penser que tout cela n'empêcha pas Hérode, ni ses Pharisiens, ni Jérusalem, de persévérer dans un funeste égarement. Mais il n'en est pas moins vrai que tout cela méritoit un meilleur succès, et que tout cela pouvoit se faire sentir dans mon Texte. Souve-

nez-vous d'ailleurs de ce que j'ai insinué, que si tout cela fut inutile pour le Tyran, pour ses Emis-faires, pour Jérusalem, tout cela ne fut pourtant pas inutile pour les gens-de-bien d'alors même, et ne sera pas sans fruit pour nous, si nous sommes, ou si dumoins nous voulons être gens-de-bien. A ce prix, l'abrutissement même d'Hérode, des Pharisiens, et du Corps de la Nation que Jérusalem représente, nous deviendra salutaire. Les exemples des fous tournent toujours au profit, aussi bien qu'à l'honneur des sages. Et comme les folies des Nations, des Rois et des Dévots, sont les plus exemplaires, les plus frappantes, les plus pernicieuses, c'est d'elles aussi que les Sages savent tirer les instructions les plus importantes. La contemplation de ces grandes fautes est pour eux et pour qui les écoute, un excellent préservatif contre tous les vices qui peuvent par degrés y conduire, et par lesquels on a le malheur d'y contribuer, d'y participer. C'est dans la contemplation de l'endurcissement d'Hérode, des Pharisiens et de Jérusalem, que nous puiserons, si nous sommes sages, une juste horreur pour toutes ces frivolités, pour toutes ces mondanités qui forment insensiblement le caractère de tant de faux Chrétiens, ennemis des véritables, en la personne desquels ils crucifient à leur manière Jésus-Christ. C'est dans cette méditation que Jésus-Christ nous paroîtra d'autant plus aimable qu'il a été haï, d'autant plus adorable qu'il a été méprisé, d'au-
tant

tant plus vivant (si j'ose ainsi dire) qu'il a été mis à mort. Et si tout cela fortifie notre attachement à lui, si tout cela serre les nœuds de notre communion avec lui, qu'avons-nous à désirer ? C'est ô Grand Dieu ! que tu nous maintiennes jusqu'à la fin dans cette heureuse communion ! c'est que notre félicité se communique et se répande au loin, se transmette à la Postérité, jusqu'à-ce *que ton Nom soit sanctifié, et que ton Règne vienne à ce point de gloire où ta Volonté sera faite, sur la Terre comme dans le Ciel !*

S E R M O N XVI.

O U

S E R M O N II.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 34.

Prêché en 1760.

IVX N O M R E

ou

II N O M R E

sur

LUC Chap. XIII. v. 34.

Précédé en 1760.

lap
vo
sen
pa

I
av
rée
dé
no
les
du

do
av
Ch
pa
fal
ch
ph
Il
vo

LUC, Chap. XIII. Ver. 34.

Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler en un tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes : mais vous ne l'avez pas voulu !



DANS un précédent discours, nous avons établi la liaison de ces paroles de Jésus-Christ avec ce qui les précède ; nous les avons considérées dans leur liaison : aujourd'hui nous les considérons en elles-mêmes, et nous vous invitons à nous suivre dans les instructions que comme telles, elles peuvent nous fournir, sous le bon plaisir du Seigneur.

Jérusalem s'étoit rendue indigne des honneurs dont Dieu l'avoit comblée, des graces qu'il lui avoit faites, de la gloire qu'il lui destinoit : Jésus-Christ le lui a reproché lorsqu'il a dit qu'il n'étoit pas dans l'ordre qu'un Prophète mourût hors de Jérusalem : et dans mon Texte il renouvelle ce reproche en l'apostrophant comme la meurtrière des Prophètes, accoutumée à lapider ceux qui lui sont envoyés. Il y auroit plusieurs choses à dire là-dessus, si je voulois tout dire : mais mon Texte nous présente

sente un objet qui n'est certainement pas moins intéressant, et qui lui est plus particulier, dans l'idée qu'il nous donne de la Volonté divine et de la Volonté humaine, en disant; *Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu*, ou comme on peut traduire, et peut-être mieux, *Combien de fois j'ai voulu rassembler tes Enfans comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez point voulu!* Voilà proprement, Mes Frères, le sujet pour lequel je vous demande votre attention.

On nous parle beaucoup de *la Volonté de Dieu*; et c'est certainement une chose bien importante que de bien connoître en quoi consiste sa Volonté: cependant je vois que dans ce siècle si éclairé, si sçavant, si philosophe, c'est une chose sur laquelle il semble souvent que l'on soit dans l'ignorance la plus profonde. Nous sommes tous obligés de prier Dieu, et rien n'est plus commun parmi nous que d'entendre appeler la Prière, l'essentiel du culte. Nous avons des gens si zélés sur ce chapitre, qu'afin de contenter leur zèle il faut compter les Sermons à-peu-près pour rien. Et ces mêmes gens-là conviennent, je pense, que Jésus-Christ nous a dicté une prière qui doit être le modèle de toutes celles que nous ferons, si nous voulons qu'elles soient agréables à Dieu. Présenter donc à Dieu, soit en public, soit en particulier, des prières qui ne soient pas conformes à ce modèle, c'est lui desobéir, c'est l'offenser d'une

manière

manière bien-choquante, puisque c'est pécher contre un article bien-expres de sa Volonté, et contre un article qu'il faudroit regarder comme capital, quand même on n'iroit pas jusqu'à soutenir absolument que la prière est l'essentiel du culte. Mais suivant ce modèle nous n'avons pas la permission de demander seulement notre pain quotidien ; nous n'avons pas la permission de demander le pardon de nos fautes ; nous n'avons pas la permission de dire, *Ne nous induis point en tentation, mais délivre-nous du mal* ; que nous n'avons préalablement déclaré à Dieu (et non du bout des lèvres sans-doute, mais avec intelligence et du fond de notre cœur) que nous souhaitons que *son Nom soit sanctifié, et que son Règne vienne, de telle façon que sa Volonté soit faite sur la terre comme elle est faite dans le Ciel*. Il faut donc que la connoissance de cette Volonté soit bien nécessaire : Et nous devons regarder par-conséquent comme un grand bonheur pour nous, que ce modèle de nos vœux, en nous mettant dans une si forte obligation de souhaiter l'exécution de la Volonté de Dieu, nous fournisse un secours des plus considérables pour la connoître, dans la formule même par laquelle il nous apprend à exprimer ce souhait. Suivant cette formule nous devons souhaiter que la Volonté de Dieu soit faite sur la terre *comme elle est faite dans le Ciel*. Et dans le Ciel, je vous supplie, comment concevez-vous qu'elle se fasse ? Je dis moi, que dans le Ciel

tout est unanime pour la faire : que dans le Ciel
 les Anges et les Archanges, depuis le premier
 jusques au dernier, ne sont tous qu'un cœur et
 une âme : que dans le Ciel, aucune volonté pro-
 pre, aucun intérêt de parti, aucune prétension na-
 tionale ne trouble la Paix ou la Félicité publi-
 que : que dans le Ciel tous volent *de-concert* à
 l'exécution des ordres de leur Maître commun.
 Je prens là la connoissance de ce qu'exige ici-bas
 la Volonté de Dieu : mais cette connoissance est-
 elle commune comme elle devoit l'être ? J'ai
 eu occasion de consulter là-dessus, non-seulement
 des Auditeurs ordinaires, mais des gens qui se pi-
 quoient d'avoir des connoissances, mais des Doc-
 teurs sçavans en mille autres choses : et quand je
 leur dis ce que je dois appeler la Vérité, parceque
 la Vérité m'en paroît claire comme le jour dans
 toute la Parole de Dieu, je vois des gens étonnés,
 qui semblent l'entendre pour la première fois, et
 dont quelques-uns, dans un certain embarras qu'ils
 découvrent sans y penser, semblent avoir de la répu-
 gnance pour elle. Nous avons tant de livres
 dont on parle tous les jours avec éloge, nous
 avons tant de Commentaires sur l'Ecriture, tant
 de traités de morale, tant de livres de dévotion,
 tant de gros volumes sous tant de formes diffé-
 rentes, dans lesquels on fait profession d'expliquer
 la Religion Chrétienne, et nommément l'Oraison
 Dominicale : je consulte ces livres, et je n'en
 trouve pas un qui me dise bien-nettement ce que
 c'est

c'est que cette Volonté dont je dois souhaiter l'exécution. On en parle tous les jours pourtant : Demandez ce que c'est : l'un vous dira, que c'est notre sanctification, ou que nous fuyions le mal pour faire le bien : Un autre, que c'est d'observer le Décalogue : Un troisième, que c'est d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toute sa pensée, et son prochain comme soi-même : Un quatrième, que c'est en général tout ce qui nous est ordonné dans l'Ecriture. Demandez quelque-chose de plus précis : On vous répondra que c'est par-exemple ceci, par-exemple cela, en vous citant quelque devoir particulier de morale. Vous diriez entendre autant de gens qui tâtonnent dans les ténèbres. Demandez nettement ce que c'est que souhaiter de voir la Volonté de Dieu faite sur la terre *comme dans le Ciel* : les plus habiles vous répondront, que c'est souhaiter de la voir exécutée avec joie, avec promptitude, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, avec une persévérance sans fin. Et j'applaudis de tout mon cœur à ces belles idées : Mais où sont ceux qui saisissent nettement, et qui mettent hautement au-dessus de tout, l'idée encore plus belle d'une Volonté de Dieu qui vise à l'établissement d'une Paix universelle, et qui demande pour cet effet le concours unanime du Genre-humain ? Quoiqu'il en soit, Mes Frères, consultons mon Texte, et ne rejettons pas le secours qu'il nous offre, selon moi, pour

fixer dans nos esprits une véritable idée de la Volonté de Dieu.

Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu Quoi ? *rassembler tes enfans* : Mais comment ? Sera-ce comme on rassemble par force toute sorte de Captifs dans une prison commune ? Sera-ce comme on rassemble des Daims, des Cerfs et des Chiens pour la chasse dans un Parc ? Sera-ce comme on rassemble en certains lieux des Joueurs, des Filoux, et des Dupes, des Ivrognes et des Courtisanes ? Sera-ce comme on rassemble un tas de grains, ou un tas de cailloux jetés ensemble au hazard ? Mon Texte certainement ne nous laisse aucune de ces idées, lorsque Jésus-Christ y parle de rassembler les Enfans de Jérusalem, *comme la Poule rassemble ses poussins sous ses ailes*. Saisissons cette image. Que les Poussins d'une Poule soient aujourd'hui nos Docteurs : et que ces hommes qui n'ont pu concevoir par l'exemple des Anges qui sont au Ciel, en quoi consiste la Volonté de Dieu, apprennent à le concevoir par l'exemple des animaux de nos basse-cours.

Le spectacle que cette image nous présente est aussi commun que touchant : j'ai peine à croire que vous n'ayez jamais pris plaisir à l'observer. La Poule s'aperçoit de quelque danger, elle craint peut-être pour elle-même, mais elle craint certainement pour ses Poussins,

 elle fait entendre sa voix, et sa voix ne paroît
 peut-être

peut-être qu'un cri confus, que du bruit, aux oreilles des hommes qui l'entendent ; mais c'est bien-sûrement autre-chose que du bruit pour les Poussins ; ce sont autant de sons dirigés par la tendresse maternelle vers leurs cœurs, et qui ne se perdent pas sur la route. Les Poussins erroient à l'aventure, c'étoit un plaisir pour eux, et quoi de plus innocent ? Tout en errant au gré de leur instinct, ils cherchoient, ils trouvoient, ils avaloient quelques grains propres à les nourrir, et jettés-là peut-être exprès pour eux : quel plaisir plus légitime ? Mais la voix de la Mère, mais le cri maternel qui les appelle, s'est fait entendre : il n'est plus de plaisir pour eux que celui d'obéir : et quelle obéissance ô mon Dieu ! La voix maternelle en parvenant au cœur des Poussins a produit de leur part une autre voix, par laquelle non-seulement ils répondent à celle de leur Mère, mais semblent s'exciter les uns les autres à l'obéissance. De toutes parts vous les voyez accourir : le battement de leurs ailes semble dire, *Nous y volerions si nous le pouvions* : Et bientôt l'innocente famille se trouve toute rassemblée sous les ailes de la Mère. C'est un spectacle au-reste qu'il est beaucoup plus facile d'imaginer que de bien décrire ; imaginez-le, Mes Frères, avec autant de vivacité que vous pouvez, et vous aurez dans l'accord de ces Poussins pour correspondre à la tendresse de la Poule qui les appelle, une image de l'unanimité que Dieu veut dans le Genre-humain : c'est avec la
tendresse

tendresse à-la-fois et l'innocence de ces animaux, que nous devons nous rassembler de-concert autour de Jésus-Christ, pour mettre toute notre confiance en lui, et pour attendre tout de sa protection. C'est là ce que Jésus-Christ vouloit de Jérusalem, et ce qu'il n'a jamais pu obtenir d'elle : ce que les Juifs n'ont jamais compris, ou qu'ils ont fait semblant de ne pas comprendre. *Jérusalem, Jérusalem, . . . combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfans, comme la Poule rassemble ses Poussins sous ses ailes ; mais vous ne l'avez pas voulu ! . . .*

Nous avons dans ces paroles un mot à remarquer, qui nous met encore mieux au fait de l'unanimité avec laquelle Jésus-Christ veut que nous allions à lui : c'est le nom collectif de *Jérusalem*. C'est à la Ville entière de Jérusalem qu'il reproche, que ses enfans n'ont pas voulu se rassembler sous lui : Et l'on peut même dire, qu'en adressant le reproche à la Capitale, seule Représentante du Corps de la Nation, c'est à toute la Nation qu'il fait le reproche. Comment le pouvoit-il ? ne l'a-t-on pas vu plusieurs fois environné d'une grande multitude, et d'une Multitude qui l'écoutoit avec goût ? La foule qui le suivoit, ne voulût-elle pas même un jour le proclamer Roi ? où est après cela la justice de se plaindre, comme s'il avoit toujours été laissé tout-seul ? Jésus-Christ certainement n'est pas injuste : et l'on peut

tenir

tenir pour bien-assuré, que de tous les individus qui auront véritablement fait leur devoir envers lui, aucun ne demeurera sans récompense. Mais celui à qui *appartient la convocation des Peuples*, fera-t-il injuste s'il exige quelque-chose de plus que le concours de quelques individus ? Que Jésus-Christ ait eu des pelotons de peuple autour de lui, tant qu'on voudra ; ce n'est pas encore son Peuple qui s'est assemblé autour de son Roi : la Nation en corps n'y étoit pas ; les Chefs, les Gouverneurs, les Docteurs, ceux qui formoient le Sanhédrin, les Représentans naturels du Peuple, n'y étoient pas. Le concours d'une partie du Peuple qui agissoit sans aveu, peut-être même sans conseil, sans délibération régulière, n'étoit pas ce qu'il demandoit ; c'étoit l'accord, c'étoit l'unanimité du Peuple et des Grands pour se réunir en corps à leur Chef suprême. Principaux de la Nation, c'est à vous surtout à vous entendre pour aller à Jésus-Christ. Il vous appelle à vous rassembler, et il n'y a pas à vous excuser là-dessus ; il ne servira de rien de dire que c'est l'heure de se rendre au Sanhédrin, que c'est le tems de se trouver à la Synagogue, qu'il est tems d'expédier quelques affaires importantes, ou quelques innocentes parties de plaisir : ce n'est pas à tout cela que Jésus-Christ vous appelle ; c'est à vous rassembler, c'est à rassembler le Corps dont vous êtes les Conducteurs, pour le conduire à Jésus-Christ. Tant que cela n'est pas fait, la volonté de Jésus-Christ n'est pas faite ;

tant

tant que vous n'êtes point ainsi rassemblés, Dieu n'est pas obéi. Si quelques-uns parmi le Peuple sont plus sages, et peuvent dire qu'ils ont fait leur devoir, qu'il n'a pas tenu à eux que la Volonté de Dieu ne fût faite, Dieu sçaura les distinguer de la foule et (comme je l'ai déjà dit) ils ne resteront pas sans récompense : Mais la Nation prise en corps, que méritera-t-elle, si elle se montre incapable d'une volonté correspondante à celle de son Maître ?

Rom. iii.
7. 28.

Vous voyez, Mes Frères, ce que Dieu demandoit de Jérusalem, quelle étoit la Volonté de Dieu par rapport aux Juifs. Mais quoi ? Dieu est-il le Dieu des Juifs seulement ? n'est-il pas aussi le Dieu de tous les Peuples de la terre ? Il est le Dieu de l'Univers entier ; il est le Roi de tous les Peuples, et par-conséquent sa Volonté doit être de rassembler tous les Peuples : ce que Jésus-Christ disoit pour Jérusalem, doit donc être pris pour tous les Peuples, qui sont tous également les objets de son amour paternel : Et nous l'outrageons toutes les fois que dans nos prières nous lui demandons quelque-chose qui suppose en lui la moindre partialité pour nous, la moindre inclination de nous favoriser aux dépens de quelqu'autre peuple. Si pendant un tems il a fallu qu'il choisît un Peuple particulier pour être d'une façon particulière l'objet de sa faveur, on en sçait la raison : c'étoit afin de préparer graduellement les choses pour l'accomplissement de la promesse
faite

faite au Père de ce peuple : Que de sa postérité viendrait un grand Peuple, et que dans ce Peuple tous les Peuples de la terre seroient bénits. Cette promesse devoit s'accomplir par ce qu'on appelle la Vocation des Gentils, par laquelle tous les Peuples sont appelés à se réunir aux Enfans d'Abraham, pour former tous ensemble un Peuple de Dieu, pour n'avoir plus que des intérêts communs, pour n'être plus divisés en pelotons, scandaleusement séparés les uns des autres. Qu'Homère nous représente son Jupiter, qui préside à tout, qui gouverne tout, rassemblant les Grecs et les Troyens dans les champs de la Phrygie, puis s'amusant à rire sur le Mont Ida, de la folie de ces Mortels insensés qui s'acharnent à se détruire les uns les autres, comme si toutes ces scènes tragiques n'étoient que pour lui donner la comédie. Cela étoit bon pour le Jupiter d'Homère : mais nous serions bien indignes de vivre, si nous osions attribuer rien de semblable à notre Dieu. S'il veut rassembler les Peuples, ce ne peut certainement pas être afin qu'ils se détruisent ; ce ne peut être que pour les unir par des liens d'amour, dans une paix qui soit le fondement d'une joie solide et durable. *Le Royaume de Dieu est Justice, Paix et Joie ;* et cela *par le Saint Esprit* : par l'Esprit du Chef qui est Dieu, et par l'Esprit de Jésus-Christ, qui est un avec Dieu, sans lequel on n'aura jamais, ni la joie qui doit être le fruit de la paix, ni même la paix véritable.

Rom. xiv.
v. 17.

Si Dieu, qui est tout sage et tout bon, veut gouverner les hommes, c'est là certainement l'idée que nous devons nous former de son gouvernement. La paix est le but de tout gouvernement : mais ce n'en est pas l'unique but. Si c'étoit le seul but des gouvernemens humains, on pourroit mettre en question s'il ne seroit pas mieux de n'en pas avoir du tout. L'état d'Anarchie est sujet à bien des maux, sans-doute ; mais si les Gouvernemens n'avoient pas d'autre but que de remédier à ces maux, seroit-ce la peine de s'y soumettre ? Il nous en coute en-vérité bien cher quelquefois pour le plaisir d'être gouvernés ! Car les gouvernemens humains, malgré même leurs plus belles vues, que font-ils bien-souvent (j'aurois presque dit que font-ils en général) que changer les petits desordres de l'Anarchie en de plus grands desordres ? Dans l'anarchie, ou chacun seroit maître, il y auroit sans-doute, et peut-être un peu plus souvent que cela n'arrive aujourd'hui, des hommes qui en viendroient aux mains et qui se battoient : il y auroit de tems en tems quelques assassinats ; on trouveroit de tems en tems quelques cadavres dans les campagnes ; et si au-milieu de cette barbarie on avoit assez d'art pour forger des armes meurtrières, pour en vanter l'usage, pour parler fanatiquement de son honneur, on verroit peut-être quelques Duels dans le goût des nôtres. . . . Avec nos Gouvernemens qu'arrive-t-il ? au-lieu de Duels
nous

nous avons des Guerres ; au-lieu de trouver de tems en tems quelques cadavres par-ci par-là dans les campagnes, nous avons des campagnes où l'on voit des dix-mille, des vingt-mille, des quarante-mille hommes étendus et noyés dans leur sang. Encore une fois donc, si remédier aux petits desordres qui se glif-feroient infailliblement dans un état d'Anarchie, étoit le seul but du Gouvernement, l'avantage d'être gouverné ne feroit pas à beaucoup-près aussi grand qu'il le paroît d'abord. Mais il y a des avantages plus précieux, dont les hommes ne sauroient jouir dans un état d'Anarchie ; je veux dire, une joie spirituelle et raisonnable ; je veux dire, toutes les douceurs d'une paix véritable, fondée sur la justice : Et c'est à nous procurer ces avantages que tout Gouvernement doit tendre : Comment donc ne feroit-ce pas là sur-tout le but du Gouvernement que Dieu veut exercer sur les hommes ? C'est à lui qu'appartient l'assemblage des Peuples : sa Volonté est de les assembler, de les réunir, afin de faire régner parmi eux une paix établie sur la justice, seul fondement d'une paix véritable ; et de les faire jouir par la paix d'une infinité de biens, de quelques-uns desquels nous pouvons nous former quelque idée, mais dont plusieurs ne peuvent nous être connus que lorsque nous nous serons rassemblés pour en jouir ; et cela (j'en parle d'après St. Paul) *dans*

un esprit de sainteté, ou sous l'influence du Saint Esprit, sans lequel nous ne pourrions jamais jouir de ces biens, ni même de la paix d'où ces biens doivent naître : parceque si nous n'étions pas animés de cet esprit, qui est celui du Chef, nous ne formerions jamais un Corps bien-uni, nous serions toujours animés chacun de notre propre esprit, pour agir conformément à notre petit intérêt privé ; ou bien, nous nous laisserions conduire par l'esprit des petites sociétés particulières qui se formeroient en abondance, et qui seroient animées par autant de Démons dont chacun se nommeroit l'Esprit national de la Société qui en seroit animée, ce qui produiroit autant d'intérêts contraires, lesquels insensiblement détruiroient la paix, et feroient naître la guerre, avec toutes les horreurs qui en sont les suites inévitables. Il n'y aura jamais de paix véritable dans le monde, que lorsque les hommes se laisseront conduire par l'Esprit de Dieu et de Jésus-Christ, qui est le Chef sous lequel ils doivent se rassembler, avec la même unanimité, avec la même tendresse, avec la même confiance avec laquelle on voit les pousins se rassembler sous les ailes de leur Mère lorsqu'elle les appelle. Princes, Rois, Empereurs, Souverains, de quelque nom qu'on vous nomme, tant que vous ne gouvernerez pas vos Peuples de telle façon que vous puissiez paroître à leur tête pour répondre à la voix de Dieu qui vous appelle, tant que vous ne leur donnerez pas l'exem-

ple

ple de se rassembler autour de lui pour attendre de sa protection les biens solides qu'en vain cherchiez-vous ailleurs, vous demeurerez (je ne crains pas de le dire) vous demeurerez infiniment au-dessous de ce qu'exige ce qui doit être le but de tout Gouvernement. Tant que nous ne serons pas ainsi rassemblés par un amour mutuel, à la satisfaction du Chef suprême, à qui seul proprement appartient la Souveraineté, nos Gouvernemens même ne seront qu'une espèce d'Anarchie, pour ne rien dire de pis. . . .

Les paroles de Jésus-Christ dans mon Texte, nous fournissent une réponse directe à la question dont on se sert quelquefois, comme d'une objection bien-forte, contre la Doctrine que nous venons d'établir. Si Dieu, dit-on, est le Maître, et si c'est là sa Volonté, pourquoi cette Volonté n'est-elle pas faite ? Les hommes n'ont pas voulu la faire ; voilà ma réponse. *Jérusalem, Jérusalem,* et vous toute la famille d'Adam représentée en petit par Jérusalem, *Combien de fois j'ai voulu vous rassembler comme la Poule rassemble ses Poussins sous ses ailes !* Voilà ce que Dieu a voulu, voilà ce que Dieu veut : Si cela n'est pas fait, et si vous pouvez n'en pas voir de vous-mêmes la cause, Dieu doit la savoir, et il ne vous l'a point cachée. Si ce qu'il a voulu n'est pas encore arrivé, c'est que, ce qu'il vouloit, *vous ne l'avez pas voulu.* Vous avez eu une Volonté contraire à la sienne.

fienne. Au lieu d'écouter la voix de Dieu et de Jésus-Christ, vous avez écouté la voix des faux Prophètes et des faux Docteurs, qui vous disoient plus ou moins nettement, que le Monde a toujours été comme il est, qu'il doit toujours rouler dans ce même train de desordre, que ce n'est pas à nous à changer le monde : qu'au milieu d'un desordre inévitable, toute la sagesse, toute la morale, toute la religion se réduit à sçavoir nous tirer d'affaire de la manière la plus prudente, et puis aussi la plus honnête, si cela se peut sans préjudice de nos intérêts, plus ou moins particuliers, qui demeurent toujours là comme la règle suprême.

Mais quoi ? la saine Philosophie n'enseigne-t-elle pas que Dieu a tout créé, qu'il a tiré du néant le Monde, avec tout ce qui est au Monde ? Et s'il a tout fait de rien, ne s'ensuit-il pas qu'il nous a faits tels qu'il vouloit que nous fussions ? s'il nous vouloit meilleurs, cela dépendoit de lui ; pourquoi ne nous a-t-il pas faits meilleurs ? On peut répondre à cela, Mes Frères, qu'il y a des gens qui croient que suivant les principes d'une saine philosophie, Dieu en créant le monde de rien, a pu et dû créer l'homme libre, c'est-à-dire, indépendant de lui jusqu'à un certain point, ayant le pouvoir de dire oui ou non à sa Volonté ; le pouvoir de se soumettre ou de se soustraire à son obéissance. Il est vrai que selon d'autres, cette liberté dans l'homme n'est pas compatible avec la création

création de rien. Mais je n'entre point ici dans cette discussion, je puis vous laisser le choix de vous déterminer là-dessus comme vous jugerez à-propos : songez seulement que si votre philosophie n'est pas d'accord avec la Parole de Dieu, ce n'est pas la Parole de Dieu qu'il faut reformer sur votre Philosophie ; c'est votre philosophie qu'il faut reformer sur la Parole de Dieu. La décision de Jésus-Christ doit conserver toute son autorité, sçavoir, que si la Volonté de Dieu n'est pas faite, c'est parceque les hommes n'ont pas voulu ce que Dieu vouloit : c'est que leur mal par-conséquent est leur propre ouvrage, et qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux. L'Ecriture dit, je l'avoue, *Qu'il n'y a point de mal dans la Cité que l'Eternel n'ait fait* : et cela est vrai dans un sens : Mais que les hommes en abusent criminellement, lorsqu'ils s'en servent pour faire de Dieu l'auteur du mal ! Cela est vrai dans un sens : mais il n'en est pas moins vrai, comme l'Ecriture aussi le dit, *Que ton mal vient de toi ô Israël !* La Volonté de Dieu manifestée par sa Parole, c'est que les hommes s'entendent pour se rassembler sous son Christ, pour devenir son peuple, afin qu'il puisse les rendre heureux : et toute la Parole de Dieu, depuis le commencement jusqu'à la fin, suppose dans l'homme la liberté de répondre à cette Volonté de Dieu ou d'y résister.

Quoi ? poursuit-on : Les Oracles de Dieu n'ont-ils pas prédit les desobéissances et les rebellions

Amos iii.
v. 6.

Osée xiii.
v. 9.

2^e Tim. iii.
v. 1-4.

lions des hommes? ou ces prédictions ne doivent-elles pas être accomplies? On peut dire en général que Dieu n'a jamais prédit le mal de façon à le rendre tellement nécessaire qu'il faille absolument qu'il arrive: loin de le rendre nécessaire, les prophéties qui le prédisent peuvent être considérées comme autant d'avertissemens charitables, qui montrent aux hommes les abîmes dans lesquels ils se précipiteront, s'ils n'y prennent garde. Mais quand même ces prédictions devroient nécessairement être accomplies, s'ensuivrait-il que Dieu les eût faites pour rendre le mal nécessaire? Il a prévu jusqu'où l'abus de la liberté des hommes iroit contre sa Volonté: et il a voulu que nous sçussions qu'il l'a prévu. Voila qui suffit pour nous rendre raison de tout ce qu'il y a d'Oracles destinés à peindre d'avance les crimes du Genre-humain. St. Paul dit qu'aux derniers tems les hommes seront Ingrats, Avarés, Désobéissans à Père et à Mère, plus Amateurs des voluptés que de Dieu... Auroit-on bonne grace à dire que puisque l'Apôtre a prédit ces horreurs, il faut se mettre en devoir de les accomplir? Les honnêtes-gens, Mes Frères, ne prennent pour eux que les Prophéties qui prédisent le bien; ils abandonnent aux autres le soin d'accomplir celles qui prédisent le mal. Mais que dis-je, bon Dieu! et reste-t-il donc encore quelque-chose à faire pour les accomplir? N'avons-nous donc pas encore vu assez de desordres, assez de folie, assez

de

de méchanceté dans le Monde, pour accomplir tous les Oracles les plus deshonorans pour la coupable race des foibles mortels? Je dis plus. Quand il faudroit que certaines choses arrivassent précisément parcequ'elles ont été prédites; quand il faudroit que la Puissance de Dieu intervînt quelquefois pour cela; ne pourroit-il pas enchaîner la liberté de quelques hommes pour en tirer l'accomplissement de certaines prédictions particulières, et nous laisser toutefois en général notre liberté toute entière, à l'égard de notre concours pour l'exécution de son dessein principal? Représentons-nous le train des affaires humaines, comme le cours d'un grand fleuve où le Prince veut que la Pêche et la Navigation soient libres, mais où il veut pourtant exercer son empire. Il n'a pour cet effet qu'à établir des Ecluses de distance en distance, qui ne puissent être passées, ou qui ne le puissent être que suivant certaines règles, auxquelles on sera soumis par force si l'on ne s'y soumet pas volontairement. Les desseins du Prince demandent cet ordre; on peut s'y soumettre avec une parfaite liberté: et si quelqu'un ne s'y soumet pas librement, la plus grande gêne alors qui puisse résulter d'une soumission forcée, empêchera-t-elle que dans les intervalles d'une Ecluse à l'autre, tous les autres mouvemens ne soient libres, et ne donnent lieu à une infinité de Contingences, c'est-à-dire, à une infinité de combinaisons, d'arrangemens, de phénomènes, d'évènemens en-un-mot, qui peuvent

Gen. vi.
7. 12.

arriver ou n'arriver pas ? Ou la répugnance de quelques-uns empêchera-t-elle la soumission libre des autres ? Et qu'on ne dise pas qu'à ce compte l'exécution du dessein de Dieu, s'il est tel que je dis, dépendant toujours de la liberté des hommes, ne sera jamais mieux exécuté qu'il ne l'est à-présent. Le Dessein de Dieu a paru dès le commencement. Dieu avoit résolu de gouverner les hommes ; mais les hommes abusent de leur liberté, ils résistent à sa volonté, et de cette Terre sur laquelle Dieu vouloit régner pour y faire régner la paix et la joie, ils font un théâtre des desordres les plus affreux. *Toute chair a corrompu sa voie :* le dessein de Dieu semble être oublié pour toujours : le Déluge vient qui détruit ce Monde coupable, à l'exception d'une seule famille ; cette famille se multiplie et renouvelle les anciens desordres, nouveaux fruits d'une liberté mal employée. La Puissance divine intervient de-nouveau : elle tire Abraham de sa Patrie, et par un miracle bien manifeste lui donne un fils dont la postérité doit servir à rétablir l'ordre, à remettre en vigueur l'exécution du grand dessein de Dieu pour la réunion des Peuples sous son Empire. De nouveaux abus de la Liberté introduisent encore de nouveaux desordres : au bout de quelques siècles le Peuple élu se trouve presque abîmé sous la captivité d'Egypte, et Dieu semble avoir abandonné son dessein, lorsqu'il fait un nouveau miracle : son Peuple est tiré d'Egypte et mis en possession de la terre

terre de Canaan. L'abus de la liberté fait toujours naître de nouveaux desordres, Dieu y pourvoit de tems en tems, en suscitant des hommes extraordinaires qu'on appelle des Juges. . . . Abregeons. De nouveaux abus de la liberté produisent encore de nouveaux desordres, le Peuple de Dieu se trouve encore comme accablé par la captivité de Babylone : tout paroît perdu : on est tenté de demander où est le Dessen de Dieu ? où est son Empire ? Et vous sçavez ce qu'il faut répondre : Un Cyrus a été promis, un Cyrus a été donné, et le Peuple est rétabli dans sa Patrie. Dieu éprouve encore la liberté de son Peuple. On diroit au bout de quelques Siècles qu'il a tout abandonné à l'empire de la fortune, quand un miracle plus grand que la naissance miraculeuse d'Isaac, fait naître un enfant qui doit être la gloire d'Israel et la lumière du Monde. On lui résistera ; et l'on tombera dans de nouvelles ténèbres : mais cependant son œuvre se fait ; par lui le salut sera offert à tous les Peuples ; par lui tous les Peuples seront invités à se ranger sous cet Empire de Dieu hors duquel il n'y a point de salut ; par lui le franc arbitre de tous les Peuples sera mis à l'épreuve : et si toujours abusant de leur franc arbitre, ils ne veulent jamais concourir pour s'assembler autour de lui, comme les pouffins s'assemblent aux cris de leur Mère, pour se mettre sous la protection de ses ailes, un dernier miracle achevera son œuvre. Il paroîtra dans toute sa gloire pour juger les vivans

et les morts : les rebelles seront précipités dans les enfers ; les débonnaires demeureront héritiers de la terre où ils auront souhaité que Dieu régnât ; et de cette manière au moins le dessein de Dieu sera accompli, son Nom sera sanctifié, son Règne sera venu, sa Volonté sera faite sur la terre comme dans le Ciel.

C'est ainsi, Mes Frères, que Dieu gouverne le Monde. Des millions de libertés qu'il laisse subsister, et dont il laisse naître des millions de contingences, n'empêchent pas qu'il ne pousse et n'avance l'exécution de son grand dessein. Ce sont des flots d'une mer agitée qui semble vouloir tout submerger, mais à qui Dieu a dit, *Tu iras jusques là : et tu ne passeras pas outre : là se brisera l'élévation de tes vagues.*

Job,
xxxviii.
v. 11.

Sous prétexte d'honorer Dieu, en disant que rien n'est indépendant de sa Puissance, ne lui ravisons pas le plus beau de ses attributs, le pouvoir de gouverner les libertés et les contingences ; le pouvoir de soumettre à ses desseins ce qui paroît le moins propre à être soumis. Ne méconnoissons pas, sous un faux prétexte d'humilité, le pouvoir qui est en nous : nous pouvons dire oui ou non à la Volonté de Dieu, qui tout grand qu'il est, s'abaisse à nous demander notre consentement. Mais aussi n'estimons pas ce dangereux pouvoir plus qu'il ne vaut : il nous perd si nous en abusons, et qu'est-ce qui ne nous sollicite pas d'en abuser ? Dieu seul, en quelque sorte, Dieu seul travaille

[445]

travaille pour en prévenir l'abus ; souhaitons au-
moins qu'il nous aide à vouloir ce qu'il veut.



SERMON

1 212 1

pour le point de vue de l'histoire
de la ville de Paris et de son territoire

MONTE

S

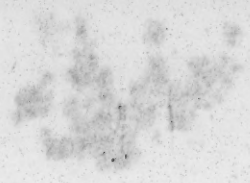
S E R M O N XVII.

S U R

L U C, Chap. XIII. v. 35.

P R E C H E' EN

1760.



THE NATIONAL ARCHIVES

RECORDS OF THE DEPARTMENT OF THE INTERIOR

MINERAL LANDS

1871

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000
1001
1002
1003
1004
1005
1006
1007
1008
1009
1010
1011
1012
1013
1014
1015
1016
1017
1018
1019
1020
1021
1022
1023
1024
1025
1026
1027
1028
1029
1030
1031
1032
1033
1034
1035
1036
1037
1038
1039
1040
1041
1042
1043
1044
1045
1046
1047
1048
1049
1050
1051
1052
1053
1054
1055
1056
1057
1058
1059
1060
1061
1062
1063
1064
1065
1066
1067
1068
1069
1070
1071
1072
1073
1074
1075
1076
1077
1078
1079
1080
1081
1082
1083
1084
1085
1086
1087
1088
1089
1090
1091
1092
1093
1094
1095
1096
1097
1098
1099
1100
1101
1102
1103
1104
1105
1106
1107
1108
1109
1110
1111
1112
1113
1114
1115
1116
1117
1118
1119
1120
1121
1122
1123
1124
1125
1126
1127
1128
1129
1130
1131
1132
1133
1134
1135
1136
1137
1138
1139
1140
1141
1142
1143
1144
1145
1146
1147
1148
1149
1150
1151
1152
1153
1154
1155
1156
1157
1158
1159
1160
1161
1162
1163
1164
1165
1166
1167
1168
1169
1170
1171
1172
1173
1174
1175
1176
1177
1178
1179
1180
1181
1182
1183
1184
1185
1186
1187
1188
1189
1190
1191
1192
1193
1194
1195
1196
1197
1198
1199
1200
1201
1202
1203
1204
1205
1206
1207
1208
1209
1210
1211
1212
1213
1214
1215
1216
1217
1218
1219
1220
1221
1222
1223
1224
1225
1226
1227
1228
1229
1230
1231
1232
1233
1234
1235
1236
1237
1238
1239
1240
1241
1242
1243
1244
1245
1246
1247
1248
1249
1250
1251
1252
1253
1254
1255
1256
1257
1258
1259
1260
1261
1262
1263
1264
1265
1266
1267
1268
1269
1270
1271
1272
1273
1274
1275
1276
1277
1278
1279
1280
1281
1282
1283
1284
1285
1286
1287
1288
1289
1290
1291
1292
1293
1294
1295
1296
1297
1298
1299
1300
1301
1302
1303
1304
1305
1306
1307
1308
1309
1310
1311
1312
1313
1314
1315
1316
1317
1318
1319
1320
1321
1322
1323
1324
1325
1326
1327
1328
1329
1330
1331
1332
1333
1334
1335
1336
1337
1338
1339
1340
1341
1342
1343
1344
1345
1346
1347
1348
1349
1350
1351
1352
1353
1354
1355
1356
1357
1358
1359
1360
1361
1362
1363
1364
1365
1366
1367
1368
1369
1370
1371
1372
1373
1374
1375
1376
1377
1378
1379
1380
1381
1382
1383
1384
1385
1386
1387
1388
1389
1390
1391
1392
1393
1394
1395
1396
1397
1398
1399
1400
1401
1402
1403
1404
1405
1406
1407
1408
1409
1410
1411
1412
1413
1414
1415
1416
1417
1418
1419
1420
1421
1422
1423
1424
1425
1426
1427
1428
1429
1430
1431
1432
1433
1434
1435
1436
1437
1438
1439
1440
1441
1442
1443
1444
1445
1446
1447
1448
1449
1450
1451
1452
1453
1454
1455
1456
1457
1458
1459
1460
1461
1462
1463
1464
1465
1466
1467
1468
1469
1470
1471
1472
1473
1474
1475
1476
1477
1478
1479
1480
1481
1482
1483
1484
1485
1486
1487
1488
1489
1490
1491
1492
1493
1494
1495
1496
1497
1498
1499
1500
1501
1502
1503
1504
1505
1506
1507
1508
1509
1510
1511
1512
1513
1514
1515
1516
1517
1518
1519
1520
1521
1522
1523
1524
1525
1526
1527
1528
1529
1530
1531
1532
1533
1534
1535
1536
1537
1538
1539
1540
1541
1542
1543
1544
1545
1546
1547
1548
1549
1550
1551
1552
1553
1554
1555
1556
1557
1558
1559
1560
1561
1562
1563
1564
1565
1566
1567
1568
1569
1570
1571
1572
1573
1574
1575
1576
1577
1578
1579
1580
1581
1582
1583
1584
1585
1586
1587
1588
1589
1590
1591
1592
1593
1594
1595
1596
1597
1598
1599
1600
1601
1602
1603
1604
1605
1606
1607
1608
1609
1610
1611
1612
1613
1614
1615
1616
1617
1618
1619
1620
1621
1622
1623
1624
1625
1626
1627
1628
1629
1630
1631
1632
1633
1634
1635
1636
1637
1638
1639
1640
1641
1642
1643
1644
1645
1646
1647
1648
1649
1650
1651
1652
1653
1654
1655
1656
1657
1658
1659
1660
1661
1662
1663
1664
1665
1666
1667
1668
1669
1670
1671
1672
1673
1674
1675
1676
1677
1678
1679
1680
1681
1682
1683
1684
1685
1686
1687
1688
1689
1690
1691
1692
1693
1694
1695
1696
1697
1698
1699
1700
1701
1702
1703
1704
1705
1706
1707
1708
1709
1710
1711
1712
1713
1714
1715
1716
1717
1718
1719
1720
1721
1722
1723
1724
1725
1726
1727
1728
1729
1730
1731
1732
1733
1734
1735
1736
1737
1738
1739
1740
1741
1742
1743
1744
1745
1746
1747
1748
1749
1750
1751
1752
1753
1754
1755
1756
1757
1758
1759
1760
1761
1762
1763
1764
1765
1766
1767
1768
1769
1770
1771
1772
1773
1774
1775
1776
1777
1778
1779
1780
1781
1782
1783
1784
1785
1786
1787
1788
1789
1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800
1801
1802
1803
1804
1805
1806
1807
1808
1809
1810
1811
1812
1813
1814
1815
1816
1817
1818
1819
1820
1821
1822
1823
1824
1825
1826
1827
1828
1829
1830
1831
1832
1833
1834
1835
1836
1837
1838
1839
1840
1841
1842
1843
1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900
1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030
2031
2032
2033
2034
2035
2036
2037
2038
2039
2040
2041
2042
2043
2044
2045
2046
2047
2048
2049
2050
2051
2052
2053
2054
2055
2056
2057
2058
2059
2060
2061
2062
2063
2064
2065
2066
2067
2068
2069
2070
2071
2072
2073
2074
2075
2076
2077
2078
2079
2080
2081
2082
2083
2084
2085
2086
2087
2088
2089
2090
2091
2092
2093
2094
2095
2096
2097
2098
2099
2100
2101
2102
2103
2104
2105
2106
2107
2108
2109
2110
2111
2112
2113
2114
2115
2116
2117
2118
2119
2120
2121
2122
2123
2124
2125
2126
2127
2128
2129
2130
2131
2132
2133
2134
2135
2136
2137
2138
2139
2140
2141
2142
2143
2144
2145
2146
2147
2148
2149
2150
2151
2152
2153
2154
2155
2156
2157
2158
2159
2160
2161
2162
2163
2164
2165
2166
2167
2168
2169
2170
2171
2172
2173
2174
2175
2176
2177
2178
2179
2180
2181
2182
2183
2184
2185
2186
2187
2188
2189
2190
2191
2192
2193
2194
2195
2196
2197
2198
2199
2200
2201
2202
220

LUC, Chap. XIII. Ver. 35.

Voici votre maison va vous être laissée déserte. Or en vérité je vous dis que vous ne me verrez point jusques à ce que vous disiez, Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur.



CES paroles, Mes Frères, se trouvant immédiatement à la suite de celles où Jésus-Christ apostrophe Jérusalem, dans sa réponse au message insolent des Pharisiens qui lui étoient venus dire, *Va-t-en, éloigne-toi d'ici, car Hérode te veut tuer*, peuvent être regardées comme faisant la continuation de cette partie de son discours qui s'adresse à Jérusalem : d'autant plus qu'elles se trouvent aussi à la suite de la même apostrophe adressée par Jésus-Christ à Jérusalem dans une autre occasion, lorsqu'il étoit au milieu d'elle. Mais quoiqu'il soit assez facile de concevoir que Jésus-Christ, étant à Jérusalem, pouvoit la menacer de s'en aller et de n'y pas retourner ; cela paroît plus difficile par rapport à mon Texte. Jésus-Christ est en Galilée, mais il est en route vers Jérusalem, il y va actuellement, comment pourroit-il donc lui dire, *Vous ne me verrez plus ?*

Quand Jésus-Christ fait cette menace, étant dans Jérusalem, il ne la fait pas comme une

menace qui doit être immédiatement exécutée. Lorsqu'elle fut prononcée, il y avoit encore deux jours à attendre pour la fête de Pâque, et Jésus-Christ devoit certainement y paroître pour la célébration de la Pâque. Il en peut être de même par rapport à la menace contenue dans mon Texte. Jésus-Christ y parle à Jérusalem comme si elle étoit présente : c'est un transport de son âme vers Jérusalem, qu'il vient de nommer : il la représente à son esprit ; elle lui semble présente à ses yeux, il lui adresse la parole, *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler en un tes Enfants, comme la Poule rassemble ses Poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! Voici [le tems vient où] votre maison va vous être laissée déserte. Or en vérité je vous dis que vous ne me verrez plus [après ce tems-là] jusqu'à ce que vous disiez, Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Il y va pour s'exposer à tout souffrir, de la part des habitants de Jérusalem, mais après cela ils ne le verront plus, il ne retournera plus parmi eux pour y demeurer : eh comment pourroit-il demeurer parmi ses meurtriers !

Vous voyez, Mes Frères, qu'il n'y a pas grande difficulté à expliquer ces paroles de Jésus-Christ, en les considérant comme partie du petit discours qu'il adresse à Jérusalem : mais malgré cela, et malgré la foule des Interprètes, qui s'accordent à
les

les considérer sous ce point de vue, je ne sçaurois me déterminer contre la première idée qui m'est venue en lisant mon Texte. Jésus-Christ, au message insultant qui lui est porté de la part d'Hérode par les Pharisiens, fait une réponse qui revient à ceci : Vous pouvez dire à Hérode, que je ne me soucie pas de ses menaces, que je ne les crains pas, et qu'elles ne dérangeront rien aux arrangemens qui sont déjà faits ; que je resterai encore quelques jours en Galilée, et puis je m'en irai. Dans cette réponse Jérusalem est nommée, Jésus-Christ l'apostrophe, il lui parle comme si elle étoit présente, *Jérusalem, Jérusalem*, lui dit-il, *toi qui tues les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler en un tes enfans comme la Poule rassemble ses Poussins sous ses ailes, mais vous ne l'avez pas voulu !* Ces paroles, selon moi, peuvent être considérées comme une petite digression, après laquelle Jésus-Christ se tourne du côté des Pharisiens qui lui avoient porté l'insolent message, et leur dit, *Voici, votre Maison va vous être laissée déserte : Or en vérité je vous dis que vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez, Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur : Et alors le sens en fera : La Galilée est votre maison, vous êtes chez-vous, et vous y faites les fiers ; on vous laissera votre maison ; je vais vous quitter, et vous ne me verrez plus jusqu'à ce que, mieux disposés, vous soyez prêts à dire, Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

Il y a plusieurs exemplaires dans lequel le mot de *déserte* ne se trouve pas dans mon Texte ; et il y a toute apparence que les Copistes l'auront fourré dans ceux où il se trouve, pour rendre plus frappant le rapport déjà assez sensible de ce passage, avec le passage parallèle de St. Matthieu, où ce mot se trouve. Et si mon Texte, suivant mon idée, s'adresse aux Pharisiens, il n'est pas du-tout nécessaire que cette expression y soit : il étoit même plus naturel que Jésus-Christ ne l'employât pas, qu'il leur dît seulement, *Voici votre maison va vous être laissée*. Si l'on demande après-cela, lequel de ces deux sens est le véritable, celui suivant lequel mon Texte s'adresse à Jérusalem, ou celui suivant lequel il s'adresse aux Pharisiens ; je réponds, que pour bien décider cette question il faudroit avoir été là, avoir vu de quels gestes et entendu de quel ton le Sauveur accompagnoit son discours. St. Luc n'a pas jugé à-propos de nous en instruire ; de sorte que dans l'incertitude où nous sommes là-dessus, nous n'avons rien de mieux à faire que d'en tirer des reflexions utiles qui puissent convenir dans lequel de ces deux sens que l'on prenne le Texte.

Nous avons déjà dit, en expliquant le verset précédent, que dans cette apostrophe à Jérusalem, on reconnoît la Majesté de celui qui la fait. *Jérusalem, Jérusalem, .. combien de fois j'ai voulu rassembler en un tes enfans, comme la Poule rassemble ses Poussins*

fin sous ses ailes. On reconnoit ici le langage de la majesté,—tranchons le mot,—de la majesté divine de Jésus-Christ : et dans mon Texte il soutient ce ton majestueux. En considérant ces paroles comme appartenant à l'apostrophe à Jérusalem commencée dans le verset précédent, nous pouvons entendre par cette *Maison* que le Seigneur menace de quitter, la maison d'Israël, les Juifs en général, toute la famille d'Abraham. Nous pouvons entendre par-là, plus particulièrement, toute la Terre sainte qui étoit la demeure de la famille d'Abraham, le Païs ou la maison où Dieu avoit fait habiter cette famille. Nous pouvons entendre par-là, plus particulièrement encore, le Temple de Jérusalem, qui étoit la maison par excellence, puisque c'étoit le Palais du Grand Roi qui faisoit la gloire du peuple d'Israël, la maison que Dieu même avoit choisie pour y faire reposer sa gloire. Dans l'ancien Temple il y avoit l'Arche de l'Alliance, et le Shekinah qui étoit le symbole de la présence glorieuse de Dieu : dans le second Temple cela ne se trouvoit plus, mais il y avoit un Oracle de Dieu qui promettoit que la gloire de cette seconde maison surpasseroit celle de la première. Jésus-Christ prend sur lui l'accomplissement de cette promesse : c'est lui qui fait la gloire de cette maison, il est l'Arche du second Temple, il en est le Shekinah, il est son tout, c'est par lui que la présence de Dieu reluit encore dans ce Temple. Il est le Fils de Dieu, Dieu de Dieu; ce Temple est sa maison puis-
que

que c'est la maison de son Père : tant qu'il y est, la gloire de Dieu y est : mais quand il n'y sera plus, où fera la gloire de cette maison ? que sera-ce que la maison, si vous en ôtez le maître ? quand une fois il n'y sera plus vous ne devez la regarder que comme un triste désert. Jérusalem, tu as au milieu de toi celui qui seul fait la gloire de cette maison dont tu te glorifies ; celui après le départ duquel cette maison, quand elle seroit habitée par tous les hommes du monde, quand toute la gloire du monde reposeroit sur elle, ne fera qu'un affreux désert. Quand on connoît les sentimens du cœur, quand on sçait ce que c'est qu'aimer, on conçoit facilement comment ce Temple dont les Juifs se glorifioient, devoit après l'absence de Jésus-Christ devenir pour eux un désert, s'ils eussent aimé Jésus-Christ. Tant que l'objet aimé est présent, tout est animé, tout porte un aspect riant, on jouit de tout : Cet objet est-il absent, on ne jouit plus de rien, tout paroît sombre, tout est triste, tout semble n'être qu'un désert. Mais les Juifs, dira-t-on, n'aimoient pas assez Jésus-Christ pour éprouver ce changement ; ils ne trouvoient pas dans sa présence ce plaisir qui seul pouvoit rendre son absence un sujet de tristesse capable de répandre un air de tristesse sur tout ce qui les environnoit. Les Juifs ne l'aimoient pas sans-doute, ils l'ont bien fait voir : mais Jésus-Christ par son discours les met sur la voie de s'appercevoir que cet amour lui est dû. Je suis encore au-milieu de
vous,

vous, je suis celui qui doit faire la gloire de votre Temple, de ce Temple qui fait la gloire de la famille d'Abraham ; je mérite de votre part tous les sentimens de l'amour le plus respectueux, ma présence doit faire votre gloire et votre joie : et si votre cœur sçait aimer ce qu'il doit aimer, lorsque je n'y serai plus tout doit n'être que tristesse pour vous ; votre Temple même, privé de moi qui seul en fais la gloire et l'ornement, ne doit vous paroître que comme un désert.

Remarquons ensuite, Mes Frères, la sévérité de Jésus-Christ pour ce même Peuple qu'il apostrophe avec tant de douceur, et dans des termes si pleins de majesté. *Voici votre maison va vous être laissée déserte. Or en vérité je vous dis que vous ne me verrez point jusqu'à ce que vous disiez, Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* La présence de Jésus-Christ étoit la plus grande gloire dont un peuple pût jouir ; le traitement le plus sévère l'est-il trop pour ceux qui le méconnoissent ? Les Juifs qui formoient ce peuple choisi de Dieu parmi lequel il se plaisoit à manifester sa gloire, ont méconnu Jésus-Christ, et il leur fait la plus terrible de toutes les menaces ; il les menace de son absence comme du plus grand de tous les maux : *Votre maison va vous être laissée déserte : vous ne me verrez plus ; je me retire, et avec moi se retirent tous les biens attachés à ma présence : votre Temple ne sera plus qu'une triste solitude ; ma protection sera retirée*
de

de ce Temple, et il sera réduit à un état de désolation que l'on peut représenter sous l'image d'un désert ; il deviendra la retraite des hiboux, des chats-huants, et des bêtes des champs.

Remarquez, en troisième lieu, la bonté dont Jésus-Christ tempère cette sévérité. C'est une bonté qui égale sa majesté et sa sévérité. Il menace l'indigne Jérusalem de se retirer du milieu d'elle, et d'en retirer sa protection, par laquelle elle avoit été conservée jusqu'alors : Mais il n'exécute pas cette menace aussitôt qu'elle est prononcée ; il ne dit pas, Je pars dans ce moment, vous me voyez à-présent pour la dernière fois ; il ne dit pas, Vous ne me verrez plus absolument ; il dit, *Vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez, Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Quand ils voudront le dire, ils le reverront donc ? il les menace de les quitter dans sa colère : mais tout en les menaçant il les invite à le retenir. Peut-on pousser plus loin l'amour et la charité ? Je m'en vais, je ne puis plus favoriser de ma présence des gens qui s'en rendent si indignes : et quand je ferai une fois parti vous ne me verrez plus, ou du moins vous ne me verrez plus pour vous protéger et vous instruire ; mais il dépend encore de vous de me retenir par votre conversion. Si pendant que je suis encore avec vous, vous voulez-vous entendre pour dire unanimement de moi, *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, vous me retiendrez, je

ne

ne m'en irai pas : ou même, si après que je serai parti vous pouvez vous entendre pour le dire, pourvu que vous ne tardiez pas trop longtems, vous pourrez alors même me rappeler. Mais Jésus-Christ sçavoit peut-être d'avance qu'ils ne seroient jamais assez bien-disposés pour dire de concert à son honneur, *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* : et dans ce cas, ce ne sera encore qu'une menace ? Dans ce cas Jésus-Christ ne leur aura montré à quel prix ils pouvoient le retenir, ou même le rappeler, que pour leur dire qu'ils ne seroient jamais capables de parvenir à ce bien ; et il y auroit là quelque-chose de dur qui n'est pas de son caractère. Il menace les hommes des maux que leur indignité va leur attirer ; mais ses menaces ne sont que des avertissemens de sa Charité, qui travaille à retirer les hommes de l'état qui les expose à ces maux. C'est la faute des hommes si les menaces de Dieu s'accomplissent ; elles ne sont jamais des prédictions qui doivent nécessairement être accomplies ; elles ne sont que des avertissemens qui tendent à réveiller les hommes, à les faire rentrer dans le devoir, afin de desarmer la colère de Dieu qui a le bras levé pour les frapper, mais qui jusques au dernier moment les invite à détourner le coup par leur conversion. C'est-là la conduite constante de la Providence dans toutes les grandes calamités qui sont arrivées au Peuple de Dieu. Ils ont été constamment avertis jusqu'au dernier moment, pour essayer de

les porter, s'il étoit possible, à prévenir le mal. Jésus-Christ suit cette conduite, il menace les Juifs de son départ et de tous les maux qui en feront la suite : mais jusqu'au dernier moment il les exhorte à détourner ces maux. Il n'exécute pas d'abord sa menace, il reste encore quelque tems parmi eux, il doit y paroître pour célébrer la Pâque ; le tems qui se passera jusqu'alors leur est accordé, pour voir s'ils s'entendront afin de faire ce qu'il leur demande : Il va parmi eux pour y mourir ; mais jusqu'à son dernier moment il les invite à faire leur devoir. Et qu'est-ce que les quarante jours qu'il demeura parmi eux après sa résurrection jusqu'à son ascension, si ce n'est autant de tems qui leur est accordé pour se déterminer à faire ce qu'il falloit, afin de prévenir les maux dont ils étoient menacés ? Après son Ascension même le Seigneur leur ménage encore du tems pour se reconnoître. Au lieu d'ordonner à ses Disciples de partir d'abord pour l'annoncer par toute la terre, il leur ordonne de rester à Jérusalem jusqu'à-ce qu'ils aient reçu la promesse du Père, qu'ils soient revêtus de la Vertu d'enhaut, pour faire luire à toute la terre le salut qui devoit partir de la Judée : Et si nous en croyons une tradition respectable, ils eurent ordre d'y demeurer après cet évènement encore douze ans, avant de se répandre dans les autres Païs. Après le départ de Jésus-Christ, il s'écoula en tout quarante ans avant cette destruction de Jérusalem qu'on appelle

Aët. i.
 y. 4 ; &
 Luc,
 xxiv.
 y. 49.

pelle la dernière, quoiqu'à la lettre elle ne le soit pas; quarante ans pendant lesquels, si les Disciples ne demeuroient pas dans la Judée, ils y alloient dumoins de tems en tems. Ils avoient même établi dans Jérusalem une Eglise Chrétienne, où Jésus étoit reconnu pour *le Christ venu en chair*, et où les Juifs pouvoient s'instruire de leur devoir à son égard. N'étoit-ce pas là une invitation constante aux Juifs de rentrer dans leur devoir, de dire *Hommes Frères, que ferons-nous ?* n'étoit-ce pas

1 Jean, iv.
2.

Act. ii.
37.

autant de tems qui leur étoit ménagé par la bonté de Dieu et de son Christ, qui tout en les menaçant de les quitter, leur accorde le tems de se reconnoître, de s'entendre pour dire de lui, *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ?* ce qu'il leur déclare être l'unique voie de le retenir, ou de le rappeler quand une fois il les aura quittés.

Il y a des Interprètes qui regardent ces paroles du Christ, *Vous ne me verrez point jusqu'à ce que vous disiez, Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, comme une prédiction qui a eu son accomplissement dans le grand succès de la Prédication de St. Pierre, le jour de la première Pentecôte Chrétienne : mais ces Interprètes se trompent certainement, parceque si ces paroles avoient été accomplies alors, si ce que Jésus-Christ demandoit avoit été fait ; il étoit par sa promesse obligé de revenir parmi eux, ou de leur faire sentir aumoins les effets consolans de sa présence, de les protéger et de les conserver : au lieu de quoi ils ont été li-

vrés à tous les maux dont ils avoient été menacés, en cas qu'ils persistassent dans leur endurcissement ; le Temple a été détruit aussi-bien que Jérusalem, et les Juifs ont été dispersés sur toute la face de la terre. L'erreur de ces Interprètes vient de ce qu'ils n'ont pas bien compris la nature du Règne de Dieu par son Christ. Ces paroles doivent être considérées, aussi-bien que le reproche de Jésus-Christ dans le verset précédent, comme s'adressant à toute la Nation en corps : C'est l'hommage de la Nation entière, avec ses Chefs et ses Gouverneurs à sa tête, qu'il demande, et non celui de quelques particuliers seulement. Si nous ne posons pas ce principe la conduite de Jésus-Christ est inexplicable. Nous le voyons reprocher à Jérusalem, à toute la Nation, de n'avoir pas voulu se rassembler pour lui, après avoir vu une foule de quelques milliers autour de lui, et même une foule qui a voulu le couronner Roi : Jésus-Christ méprisoit-il donc les hommages de ces particuliers qui s'étoient attroupés autour de lui ? Non, Mes Frères, mais c'est qu'au Fils de Dieu un autre hommage est dû : La Nation en Corps devoit lui rendre hommage, les Chefs et les Principaux devoient surtout en donner l'exemple. Jésus-Christ tient compte aux particuliers de l'hommage qu'ils lui rendent, pourvu que cet hommage soit sincère, et accompagné d'un désir sincère de voir les autres s'entendre pour lui rendre de concert l'hommage

mage qui lui est dû : mais cela n'empêche pas que la Nation entière ne doive lui rendre hommage : et cela ne doit pas l'empêcher de faire des reproches à la Nation entière, de la traiter comme criminelle si elle ne le fait pas. Lorsque deux jours avant la Pâque, Jésus Christ, étant à Jérusalem, la menace de la quitter ; si ce n'est que pour les particuliers qu'il dit, *Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez, Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur*, il ne demande que ce qu'il a déjà obtenu ; car dès-avant ce tems-là, à la dernière fête des Tabernacles, nous voyons des gens qui s'empressent pour le recevoir, qui répètent à son honneur ces paroles du Psalmiste, *Hosanna au fils de David, bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur* : mais c'est l'hommage de la Nation en corps qu'il demande ; c'est à la Nation en corps qu'il dit, *Voici votre maison va vous être laissée déserte* ; et c'est à la Nation en corps qu'il fait l'offre de demeurer, ou même de revenir au milieu d'elle, quand elle sera disposée à dire avec unanimité, *Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Jésus-Christ lui a donné du tems, il n'a cessé de l'inviter à faire son devoir ; mais elle ne la point fait, la menace a été accomplie, le Seigneur s'est retiré, et avec lui sa protection s'est retirée d'elle, et elle a été abandonnée à la désolation, elle a été réduite à n'être qu'une triste solitude. Cependant la bonté du Seigneur ne s'est pas encore épuisée. Suivant la Théologie de St. Paul, qui est bien-certainement

Matth.
xxi. 7. 9.

tainement celle de Jésus-Christ, un tems doit venir où ce Peuple dispersé sera rassemblé, où il doit rentrer dans son devoir, redevenir le Peuple de Dieu, et jouir de-nouveau de la présence et de la protection de Dieu.

Je crois pouvoir m'arrêter ici, relativement aux reflexions qu'il y avoit à faire sur mon Texte, considéré comme appartenant à cette partie du discours de Jésus-Christ qui s'adresse à Jérusalem : Je passerai à quelques reflexions sur ces mêmes paroles considérées comme s'adressant aux Phari-siens qui étoient venus lui porter cet insolent message, *Va-t'en, éloigne-toi d'ici, car Hérode veut te tuer.* Nous avons à remarquer ici les mêmes caractères de grandeur, de sévérité et de bonté que nous avons déjà remarqués dans ces paroles : mais avec cette différence, que ce sont les mêmes vertus exercées d'une façon plus particulière contre la Galilée, et à l'occasion de l'affront qui vient d'être fait au Seigneur Jésus par quelques Phari-siens de la part d'Hérode. Ici il faudra prendre le mot de maison dans un sens plus particulier pour la Galilée : c'est aux Pharisiens et aux Galilé-ens que Jésus-Christ dit, *Voici votre maison va vous être laissée.* Or en vérité je vous dis que vous ne me verrez point jusqu'à ce que vous disiez, *Béni soit celui que vient au nom du Seigneur.* La Galilée est votre maison, vous y êtes les maîtres, vous en chassez et vous y laissez entrer qui il vous plaît : vous m'y

m'y trouvez de trop : je vous promets que ce ne sera pas pour long-tems, bientôt je me retirerai, votre maison vous sera laissée, je ne vous y incommoderai plus ; je vous assure que *vous ne me verrez plus* jusqu'à ce que vous soyez prêts à me dire, non, *retire-toi d'ici, car Hérode veut te tuer* ; mais, *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

Jésus-Christ avoit déjà essuyé bien d'autres affronts, mais il n'y en a aucun auquel il ait paru aussi sensible qu'à celui-ci. Il a été en quelque sorte chassé d'un autre endroit, et le ressentiment qu'il en a eu n'a paru que par son silence : c'est lorsque les Démons, après qu'il les eût chassés du corps d'un possédé, lui demandèrent permission d'entrer dans un troupeau de pourceaux qu'ils précipitèrent dans la mer, tellement que tout le troupeau fut noyé : là-dessus les habitans effrayés le prièrent de se retirer de leur Païs. Jésus-Christ se retire sans rien dire ; que pouvoit-il faire de mieux ? bon Dieu ! un homme comme Jésus-Christ pouvoit-il être de trop quelque part ? pouvoit-il être ainsi traité ? Et quand on est assez indigne pour le trouver de trop, mérite-t-on sa présence ? n'est-on pas indigne d'être honoré de la présence du mérite suprême lorsqu'on est capable de lui faire un tel outrage ? Mais ils ne pensoient peut-être pas à l'offenser : ils ne croyoient pas l'insulter. . . . Ils n'y pensoient pas ? il falloit donc qu'ils fussent bien stupides : et quand on est stupide au point de ne pas sentir ce qui est dû à un
mérite

Marc, v.
 v. 1-17 ;
 Luc, viii.
 v. 27-37 ;
 & Matth.
 viii. 28-
 34.

mérite comme celui de Jésus-Christ, quand on est stupide au point de le méconnoître, de l'avoir au milieu de soi, sans rien appercevoir en lui qui le met au-dessus du commun des hommes, est-on digne, je ne dirai pas de la présence de Jésus-Christ, mais seulement de la présence d'un homme ? De tels hommes ne méritoient-ils pas que Jésus-Christ ordonnât aux Démon's de s'emparer de leur corps au-lieu de ceux des pourceaux, et de les abîmer sous les eaux ? Cependant il ne le fait pas ; il se contente de se retirer de leur País sans rien dire. Dans mon texte il le prend plus vivement, quoique l'offense paroisse de la même nature : mais il faut considérer la différence qu'il y a entre les deux endroits dont il est réduit à se retirer parcequ'on l'y trouve de trop. Quand Jésus-Christ reçut le premier de ces affronts il étoit dans la Ville de Gadara : c'étoit sans-doute une Ville Payenne, ou dumoins où les Payens étoient les Maîtres, autrement comment seroient venus là ces troupeaux de pourceaux qui y païssoient ? et les Payens ne pouvoient pas connoître Jésus-Christ comme il auroit dû être connu des Juifs. Mais c'est en Galilée que l'on vient lui dire, *Va-t-en, éloigne-toi d'ici, car Hérode veut te tuer* ; c'est dans la Galilée qui faisoit partie de la Terre sainte, de cette Terre qui jouïssoit de la lumière de la Parole de Dieu, où cette lumière étoit reçue, où les Oracles qui promettoient un *Christ*, un *Oint du Seigneur*, étoient connus : et c'étoient des Juifs,

c'étoient

c'étoient des Pharisiens qui lui portoient ce message insultant, et de la manière la plus insultante, malgré tous les miracles qu'il avoit faits, et qui auroient dû lui attirer les hommages les plus respectueux : c'est de la part d'un Peuple que Dieu avoit préparé avec soin pour le bien recevoir, qu'il est exposé à cet affront. Mais Jésus-Christ ne le prend-il pas sur un ton trop sévère ? car qu'est-ce que c'étoit ? quelques Pharisiens avec Hérode à leur tête, et encore peut-on mettre en question si Hérode les avoit envoyés, s'ils n'étoient pas plutôt venus de leur chef : est-il juste que le Peuple innocent soit envelopé dans la punition d'un petit nombre de coupables ? Un Peuple n'est point innocent, Mes Frères, quand il s'y commet de certaines choses. Jésus-Christ avoit honoré la Galilée d'une façon particulière de sa présence, il y avoit fait mille et mille miracles : si la Galilée avoit fait son devoir il y eût été mieux reçu, les insultes qui lui furent faites eussent attiré l'indignation publique sur les coupables, il y eût été écouté avec plus de respect, on y eût mieux profité de ses leçons, on y eût respiré un air plus sage, il ne s'y seroit trouvé personne capable de lui dire de se retirer de là ; ou s'il s'y fût trouvé quelque particulier assez malheureux pour le vouloir faire, il eût été retenu par la crainte de la juste indignation du Peuple, que cet attentât n'auroit pas manqué de lui attirer ; une telle voix n'eût point éclaté, ou si elle eût osé se faire entendre, elle au-

roit été étouffée aussitôt. Mais est-ce là ce qu'on voit ? Jésus-Christ y a reçu plusieurs insultes, et on ne voit pas que jamais le Public en ait pris connoissance. On le chasse, on vient lui dire insolument de s'en aller, on le menace de la part d'Hérode ; tout cela se fait publiquement, et il ne se trouve personne qui y prenne garde, personne qui ose faire éclater son indignation à la vue d'une injustice si criante. La Galilée est coupable, puisque de telles choses non-seulement se commettent, mais se commettent impunément au milieu d'elle. On cite souvent un vers d'Horace, et souvent l'occasion le fait citer : mais quoique ce qu'il dit soit vrai au fonds, on se trompe souvent dans l'application qu'on en fait. *Les Peuples sont quelquefois punis pour les sottises des Rois ;* mais il arrive aussi que les Rois souffrent des sottises du Peuple. Quand un Peuple forme une Société telle que Dieu demande, quand il est uni par l'amour de l'ordre et de la vertu, et qu'il ne veut un Roi que comme Dieu le veut ; un tel Roi ne sçauroit faire de grandes sottises pour lesquelles son Peuple puisse être exposé à souffrir. Le Roi d'un tel Peuple doit être sage, il doit aimer l'ordre et la vertu, et s'entendre avec son Peuple pour le bien ; les desordres et les mauvais procédés doivent naturellement être bannis du Peuple ; et si quelque particulier commet quelque injustice, ou introduit quelque petit desordre dans la Société, la juste animadversion du Magistrat établi pour le
maintien

maintien de l'ordre tombe sur le coupable, arrête le mal, et le Corps entier, par qui le desordre est desavoué, n'en est plus responsable. Mais si l'on est uni par de tout-autres liens ; si l'on ne forme un Corps que comme les brigands s'unissent pour former une Société, où l'amour de l'ordre et de la vertu n'entre pour rien ; si l'on ne s'unit que parcequ'on trouve quelque intérêt à être ensemble, sans jamais songer à s'entendre pour le bien ; si l'on s'unit sans faire une société, ou dumoins sans avoir le véritable esprit de société, qui consiste dans l'amour de l'ordre et de la vertu ; alors on ne veut un Roi que pour en faire l'esclave des passions de son Peuple, que pour marcher à sa tête, épouser ses querelles, et faire valoir ses intérêts particuliers. Un tel Roi est le Chef d'un Peuple fou, d'un Peuple qui ne sçait pas s'entendre avec son Chef pour faire le bien, qui l'entraîne dans sa folie, qui souvent l'oblige à faire des sottises dont ils peuvent tous souffrir. Si les Peuples étoient sages, il faudroit bien que leurs Rois fussent sages aussi, ou dumoins qu'ils parussent l'être. Quand un Peuple fou qui n'a pas voulu s'entendre pour le bien, est puni des sottises que sa folie a fait commettre à son Roi, un tel Peuple n'est pas puni pour la sottise de son Roi, c'est pour sa propre sottise ; et il est juste que le Peuple souffre de ses sottises aussi-bien que les Rois.

Nous devons respecter cette sévérité de Jésus-Christ ; et nous la respecterons d'un respect plein

d'amour, si nous considérons la bonté dont elle est tempérée. Il menace les Galiléens de les quitter pour toujours ; mais il leur offre en même tems un moyen de le retenir, ou de réparer, même après son départ, le mal qu'ils ont fait par leur mauvais traitement pendant les jours qu'il a passés au milieu d'eux ; il les met sur la voie de le rappeler, ou de s'attirer de sa part une protection et des graces équivalentes à sa présence ; il les invite en quelque-sorte par ces paroles, *Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez, Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur*, il les invite à s'entendre pour le suivre à Jérusalem où il alloit, pour y dire à son honneur ces paroles du psaume cent et dix-huitième que selon la coutume, en célébrant la fête des Tabernacles, on disoit à l'honneur du Messie à venir : *Hosanna au Fils de David, bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur*.

Jésus-Christ prétendoit-il donc (me dira-t-on peut-être) qu'Hérode, que les Pharisiens, que tous les Galiléens allassent de-concert à Jérusalem pour le reconnoître, et pour lui rendre leurs hommages ? Je sçais, Mes Frères, que cette prétention doit paroître bien folle, suivant les idées de cette morale qui fait de la Religion une affaire particulière entre Dieu et chaque individu ; moyennant quoi les grands desordres subsistent toujours, et le Monde peut aller toujours son train sans que personne se croie obligé de travailler à le reformer. J'ose cependant dire une chose aumoins, qui ne pourra pas

pas (je crois) m'être contestée, même par les Théologiens les plus zélés pour cette morale particulière ; c'est que quand Hérode eût dit aux Pharisiens et aux gens de sa Cour : Nous sommes des fous et des méchants, il faut nous reformer, il faut nous entendre pour rendre hommage à cet homme que nous avons méprisé ; quand Hérode eût assemblé tous les habitans de la Galilée et se fût mis à leur tête, pour aller au-devant de Jésus-Christ à Jérusalem, pour jeter des palmes sur le chemin devant lui, et pour se joindre à la multitude qui criait à son honneur, *Hosanna au Fils de David, bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur* ; quand, dis-je, Hérode, les Pharisiens et les Galiléens eussent fait tout cela de concert, ils n'eussent fait que leur devoir. C'étoit là leur devoir, et ils ne l'ont pas fait, ils ont fait tout le contraire ; je vous laisse le soin de trouver un nom convenable pour désigner leur conduite. Je ne vois dans l'invitation de faire leur devoir que Jésus-Christ leur adresse, qu'une marque de sa bonté et de sa miséricorde, qui tout en les menaçant les met sur la voie de prévenir l'effet de ses menaces, en lui rendant de concert l'hommage qui lui est dû. Voila à quoi la Galilée étoit invitée par ces paroles de Jésus-Christ ; et si elle l'eût fait que sa gloire eût été grande ! elle eût eu la gloire d'être la première à rendre au Fils de Dieu l'hommage qui lui étoit dû, de donner l'exemple à Jérusalem même, et elle eût probablement entraîné Jérusalem avec elle :

elle : ou si cela ne fût pas arrivé, sa gloire eût fait la honte éternelle de l'ingrate Jérusalem, et Hérode eût eu l'honneur d'avoir conduit la Galilée à ce haut degré de gloire. Mais ils n'ont pas voulu s'entendre pour répondre aux offres miséricordieuses de Jésus-Christ ; et au-lieu de toute cette gloire, la Galilée a été détruite, Hérode n'a qu'un nom infame dans l'Histoire, et il est mort dans l'exil, après avoir vu son Peuple devenir encore plus misérable qu'il ne l'étoit dans le tems que l'on disoit, *Peut-il venir quelque-chose de bon de Nazareth ? est-il venu quelque Prophète de Galilée ?*

Jean, i.
 46; &
 vii. 52.

Je finirai, Mes Frères, par quelques reflexions à notre usage, qui conviennent mieux à la seconde partie de ce discours qu'à la première. La première partie, où nous voyons le Seigneur parler en Maître à tout un Peuple, ne nous le représente pas comme un modèle à imiter ; sa conduite y paroît si grande qu'on a peine à concevoir comment elle pourroit être un sujet d'imitation pour nous : Mais dans la seconde partie du discours, nous l'avons considéré comme adressant les paroles de mon Texte aux habitans de la Galilée : Sa conduite sous ce point de vue peut nous être proposée comme le modèle de la nôtre.

Jésus-Christ donne ici à ses Disciples l'exemple de la conduite qu'il leur a prescrite ailleurs, en leur disant, *En quelque Ville que vous entriez, si l'on vous y reçoit, mangez de ce qu'on vous présentera, . . . Mais lorsqu'étant*

Luc, x.
 8-11.

*lorsqu'étant entrés en quelque Ville, on ne vous y recevra pas, allez dans les rues et dites: Nous secouons contre vous la poussière même de votre Ville qui s'est attachée à nous: sçachez toutefois que le Règne de Dieu n'en vient pas moins sur vous. S'il peut y avoir quelque difficulté à prendre pour nous ce que Jésus-Christ disoit à ses Disciples, cette difficulté ne peut venir que de ce que les Chrétiens en général, et les Prédicateurs du Christianisme en particulier, ne sont pas aujourd'hui ce qu'étoient alors les Disciples, et par-conséquent ne se trouvent pas dans le cas d'être traités comme eux pour la même cause, ni de prendre pour eux-mêmes ce que Jésus-Christ disoit à ses premiers Disciples. Mais si un Prédicateur est Chrétien, s'il veut prêcher le Christianisme tel que Jésus-Christ l'enseignoit, tel qu'il a été prêché par ses premiers Disciples; un tel Prédicateur fera encore aujourd'hui exposé à de mauvais traitemens, plus ou moins semblables aux mauvais traitemens qu'on a faits à Jésus-Christ et à ses Disciples: on le fuira, on l'insultera, il trouvera des gens qui voudroient pouvoir le chasser, qui lui diroient volontiers, *Va-t-en, éloigne-toi, il ne fait pas sûr pour toi ici*: et l'on croit ne rien perdre en perdant un tel Prédicateur. Cependant qu'un tel troupeau est à plaindre! Un tems viendra peut-être, ou las d'être repus de vanité et de mensonges, ils regretteront le Pasteur qu'ils auront négligé, par les discours duquel ils auroient pu se rassasier du véritable pain descendu*

du

Ezech.
xxxiii.
v. 33.

du Ciel, de la pure parole de Dieu : *Ils sçauront alors* (pour m'exprimer dans les paroles d'Ezéchiél) *ils sçauront alors*, mais trop tard, *qu'il y a eu un prophète au milieu d'eux* : Ils ne le sçauront que pour gémir du mauvais usage qu'ils auront fait d'un bien qui ne se retrouve pas si facilement. Le nombre de ces Prédicateurs-là n'est pas bien grand : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ; priez le Seigneur de la Moisson, qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson.*

Matth.ix.
v. 37 &
38.

Mais quoique les véritables Prédicateurs de l'Evangile ne soient pas en bien-grand nombre, je sçai pourtant qu'il y en a encore : ils sont peut-être éloignés les uns des autres, et négligés dans le Monde, parcequ'ils ne font pas la cour au Monde : mais c'est par eux cependant que les véritables idées du Christianisme se conservent dans le Monde. Il y a peut-être plus d'une Eglise, même sans sortir de cette grande Ville, dont le Pasteur (je le suppose areste Chrétien, enseignant le véritable Christianisme tel qu'il a été enseigné par Jésus-Christ et par ses Disciples) il y a, dis-je, plus d'une Eglise peut-être, dont le Pasteur est dans le cas de dire, comme son Maître à Jérusalem, " O mon Troupeau, mon Troupeau ! *combien de fois j'ai voulu vous rassembler en un, comme la Poule rassemble ses Poussins sous ses ailes, comme Jésus-Christ rassembloit ses Disciples, et vous ne l'avez pas voulu !* vous vous êtes toujours divisés ; l'un " a tiré d'un côté, l'autre de l'autre, sans vous em-
" barasser

“ barasser de la voix qui vous exhortoit à vous ras-
 “ sembler, à apprendre à discerner les Esprits, à
 “ connoître ceux qui vous parlent par l’Esprit de
 “ Dieu d’avec ceux qui ne parlent que par quel-
 “ que Esprit étranger. Et si quelquefois vous vous
 “ êtes rassemblés dans un même lieu, ce n’a pas été
 “ pour former un Troupeau véritablement Chré-
 “ tien ; car je n’appelle pas ainsi, une foule de
 “ gens que la curiosité attire dans un même lieu,
 “ ou qui s’assemblent autour d’un Prédicateur, non
 “ parcequ’il est Chrétien, mais parcequ’il a la voix
 “ belle ou qu’il est beau parleur ; qui viennent
 “ entendre la Parole de Dieu comme les Juifs de
 “ la captivité, à qui Ezéchiël reproche qu’ils ne
 “ s’assemblent autour de lui, que comme ils s’as-
 “ sembleroient pour entendre quelque vaine chan-
 “ son d’amourette, qu’une belle voix leur auroit
 “ chantée ; et non par goût pour la Parole de
 “ Dieu qu’il étoit chargé de leur annoncer.”

Ezech.
 xxxiii. 7.
 31 & 32.

Ce n’est point ainsi que nous voudrions vous
 rassembler, Mes Frères : nous voudrions pouvoir
 vous rassembler comme autant de dignes Disci-
 ples de Jésus-Christ, de fidèles sujets de son
 Règne. Nous n’avons pas, il-est-vrai, pour
 vous attirer, toutes les vertus de Jésus-Christ ;
 nous n’avons pas une sainteté pure, parfaite, en-
 tière, sans aucun mélange de foiblesse ou d’im-
 perfection : Mais Jésus-Christ l’avoit, cette vertu
 sublime, cette sainteté parfaite, au plus haut degré ;
 et avec tout cela Jésus-Christ a été réduit à dire à

Jérusalem, dont il avoit si souvent voulu rassembler les Enfans, *Vous ne l'avez point voulu !* Les Disciples ne sont pas plus grands que le Maître : si l'on a traité Jésus-Christ ainsi, ses Disciples ne doivent pas s'attendre d'être mieux reçus. Si tel doit être notre sort, il faut nous y résigner. Nous ne devons pas nous flater de réussir mieux que Jésus-Christ : mais pour l'amour que nous vous portons, nous voudrions n'être pas obligé de vous dire, *Votre maison va vous être laissée* : nous voudrions par amour pour vous, n'être pas obligé quelque jour de secouer la poussière de nos pieds en témoignage contre vous.

Fin du Second Tome.



